LA

CAMPAGNE DE 1815

L'ABDICATION.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

I. — COMBATS DE WAVRE. — RETRAITE DE GROUCHY.

La plupart des historiens bornent ici l'histoire de la campagne de 1815. Ils ne signalent pas même les combats de Grouchy, par ressentiment, par oubli, ou parce que ces combats sont stériles, tout ayant été décidé ailleurs et le drame ayant fini avec l'espérance.

Au moment même où Bulow était entré en ligne à Waterloo, le maréchal Grouchy avait atteint les hauteurs de Wavre. Au bruit de la canonnade lointaine, il avait pressé le pas. Il aperçut enfin des troupes ennemies en position à moins d'une demi-lieue : c'était le corps de Thielmann. On en était séparé par une vallée étroite et surtout par la Dyle, qui, grossie par les pluies des jours précédens, débordait dans une prairie marécageuse. Les collines étaient plus hautes du côté des Français, plus raides du côté des Prussiens. Au milieu de la vallée s'étendait la petite ville de Wavre, presque tout entière sur l'autre rive, à l'exception de quelques maisons disséminées dans la plaine.

Tandis que Grouchy croyait avoir devant lui le gros de l'armée prussienne, Thielmann au contraire croyait, à cause de la mollesse

(1) Voyez les livraisons du 15 août, 1er et 15 septembre.

que l'on avait mise à le poursuivre, n'avoir affaire qu'à un simple détachement. Il s'apprêtait à suivre le mouvement général vers Waterloo. Déjà même il avait envoyé une de ses brigades vers Saint-Lambert, lorsque les Français parurent. Il se disposa à leur disputer vivement le défilé. Les débouchés des ponts furent occupés, les troupes massées dans les rues parallèles, les réserves tenues à distance, sur les hauteurs, en face de chaque point de passage.

Grouchy, de plus en plus excité par le tonnerre de ces quatre cents pièces d'artillerie qui grondait sans intervalle au bout de l'horizon, prit à peine le temps de reconnaître les lieux. Il se décida seulement à tomber tête baissée sur l'ennemi par le plus court chemin. Dans l'impatience de s'atteindre, on commença l'action de loin par une vive canonnade des hauteurs opposées, dès que l'on s'aperçut. Sous cette voûte de feu, nos tirailleurs se précipitent dans la vallée. Ils bordent la Dyle et s'engagent, à travers cette étroite rivière, avec les tirailleurs déployés sur l'autre rive. Derrière ce rideau se forment les colonnes de Vandamme. Les ponts n'avaient pas été coupés; on y court. Une lutte de plusieurs heures commence. A peine les nôtres ont-ils franchi les ponts, les têtes de colonnes ennemies débouchent des rues transversales. C'est là, encore une fois, un de ces combats de rue où l'attaque trouve un obstacle à chaque pas. L'impétuosité ne peut rien qu'à force de patience et de temps.

Onze fois le corps de Vandamme s'est brisé dans ces attaques de front. Grouchy tente alors le passage à travers le moulin de Bierge, situé plus haut, à 1,200 mètres de la ville, en rase campagne: mais là aussi la résistance est vive, l'obstacle difficile : un pont étroit, flanqué de deux murs, qui débouche dans une cour partout crénelée, et au-dessus, en amphithéâtre, la 12ᵉ division prussienne déployée, avec une batterie qui commande le passage. Un bataillon de Vandamme a déjà été repoussé. Grouchy, que l'impatience gagne, met pied à terre. Il prend avec lui un bataillon du 4ᵉ corps et le porte à l'attaque du pont de Bierge. Le général Gérard marche en tête. Lui seul avait alors le clair pressentiment des calamités prochaines. Mécontent de son chef, il semblait chercher la mort. Il tombe frappé d'une balle qui lui traverse la poitrine. L'attaque est manquée.

Terrible jeu de la guerre qui mêle dans le même moment l'espérance et le désespoir! La seconde dépêche de Napoléon, écrite à une heure, est remise alors à Grouchy. « Ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous et pour écraser Bulow, que vous prendrez en flagrant délit. » Quel abîme sépare le moment où ces paroles ont été écrites de celui où elles ont été reçues! *Écraser Bulow!* il était alors aux prises avec Lobau, dans Planchenoit, à quatre lieues de

là (1)! Cependant la crise imminente éclaira Grouchy, et il fit ce qu'il eût dû faire dès le commencement de l'attaque. Il tourne Wavre à Limale. Là les hauteurs, s'abaissant brusquement sur la Dyle, favorisent une attaque impétueuse de la division Teste. Elle s'élance à l'improviste sur le pont, qui n'a pas même été barricadé; elle le traverse. Deux divisions de Gérard la suivent au pas de course. Les trois bataillons et les trois escadrons prussiens qui gardaient le pont sont renversés. L'infanterie de Vichery et la cavalerie de Pajol couronnent les hauteurs perpendiculairement à tout le corps de Thielmann.

La nuit était arrivée; le combat se prolongea longtemps encore. Au milieu de l'obscurité, les Prussiens tentent avec leur réserve de rejeter dans la Dyle les troupes de Pajol et de Gérard; mais les ténèbres étaient déjà si profondes que les assaillans ne purent garder leurs lignes de direction. Ils se choquèrent les uns les autres, et se retirèrent vers le bois du Point-du-Jour. Grouchy bivaqua dans la position où il était, ses deux corps séparés par la Dyle. Il venait d'envoyer le général Berton avec sa cavalerie sur la route de Namur à Louvain, tant la pensée de chercher l'ennemi dans la direction de la Meuse persévérait encore chez lui longtemps après que l'événement avait décidé du contraire!

A minuit, dans Limale, Grouchy, sans nouvelles, projetait de faire à la pointe du jour un grand effort pour refouler l'ennemi; il se rabattrait alors avec toutes ses forces vers l'empereur, qu'il supposait vainqueur, et il n'était pas sans espérance de réussir dans ce mouvement, quoiqu'encore incertain de n'avoir pas devant lui Blücher et Bulow. Ainsi la même action qui lui avait semblé impraticable le matin, quand elle était possible et que Gérard la conseillait, lui semblait avoir des chances de réussite depuis que l'empereur l'avait ordonnée et qu'elle était devenue impossible!

Plein de ces projets aventureux par lesquels il trompait son angoisse, Grouchy écrivit à minuit à Vandamme de venir le rejoindre en toute hâte sur la rive gauche. C'est au nom de la patrie qu'il l'adjure d'arriver sans retard pour concourir à l'effort décisif qu'il prépare. Comment de semblables paroles, en de semblables momens, peuvent-elles rester sans effets? Vandamme ne vint pas; il resta sourd à ces ordres supplians. Ses trente et un bataillons demeurèrent sur l'autre rive, en face de Wavre. Cette étrange inaction eut sans doute pour cause que les ponts étaient demeurés au pouvoir des Prussiens. D'ailleurs là aussi le combat s'était prolongé jus-

(1) On a bien voulu, sur mes indications, mesurer exactement les distances de Sart-les-Walhain à Planchenoit. C'est à MM. Lefebvre que sont dues ces intéressantes recherches sur les opérations de Grouchy.

qu'à onze heures du soir. La nuit profonde, l'épuisement des hommes avaient pu seuls l'interrompre, et, comme l'écrivit plus tard Grouchy à Napoléon, « on n'entendait plus le canon de votre majesté. »

La nuit s'acheva dans cette attente sans apporter aucune nouvelle certaine de la bataille. Personne ne doutait dans le corps français que Napoléon ne l'eût gagnée. Au contraire le général Thielmann avait reçu une première indication vague encore de ce qui s'était passé à Waterloo, et sur cette rumeur il pensait que Grouchy se hâterait de faire retraite. C'est ce qui décida Thielmann à prendre audacieusement l'initiative à l'aube du jour, le 19, lorsque Grouchy et Vandamme étaient encore séparés par la Dyle. Les Prussiens s'avancèrent avec la confiance exaltée que leur donnait la première renommée de Waterloo; ils poussaient des hourras. Les Français, qui croyaient achever la victoire de Napoléon, marchèrent avec la même assurance, en sorte que les deux armées prirent en même temps l'offensive.

Grouchy avait sa première ligne formée de la division Teste et de deux divisions de Gérard, la troisième en réserve. Il occupait le plateau de Limale, la gauche en face du bois de Rixensart, la droite en face de Bierge; la cavalerie de Pajol, à l'extrême gauche, menaçait de tourner la droite des Prussiens : ils cédèrent, et les nôtres s'emparèrent du bois; mais cet échec de l'ennemi fut bien vite compensé, car à huit heures le général Thielmann reçut la nouvelle authentique de la victoire de Waterloo, et que le corps de Pirch avait été envoyé pour couper la retraite à Grouchy sur la Sambre. Dès lors la tâche des ennemis était facile : soit qu'ils parvinssent à retenir Grouchy devant Wavre, soit qu'ils l'entraînassent à les suivre dans leur retraite, celui-ci semblait perdu dans tous les cas. On vit alors, pour la première fois peut-être, deux armées aux prises soutenues, l'une par la certitude absolue de la victoire, l'autre seulement par une vague et tenace espérance, et c'est celle qui n'avait que l'espérance qui l'emporta. Les nôtres reprennent le bois de Rixensart. Sur la droite, à neuf heures, la division Teste s'empare du village et du pont de Bierge. Le corps de Vandamme débouche, les Prussiens sont délogés de Wavre. Thielmann se retire en plusieurs colonnes par Ottembourg à Saint-Achtenrode; la cavalerie française les suit. Tout le corps de Grouchy est dans la joie. Et comment croire en effet qu'en suivant sa victoire il ne fît qu'avancer dans un gouffre? La perte des Prussiens a été de 2,476 hommes; on ignore la nôtre. Aucun rapport ne l'a constatée, soit précipitation, soit que la perte de quelques milliers d'hommes ait été négligée, comme insignifiante, dès que l'on connut le désastre de la veille.

Il était onze heures du matin. Grouchy, en pleine victoire, avait

dépassé Rosière, quand l'officier envoyé des Quatre-Bras dans la nuit finit par l'atteindre. Cet officier avait mis douze heures à faire le trajet. Il n'apportait pas de dépêches, il raconta seulement ce qu'il avait vu. En l'entendant, le maréchal Grouchy pleura, et dans les larmes données à l'armée il y avait aussi le pressentiment que le désastre lui serait attribué et pèserait sur sa mémoire. D'autres disent que la pensée d'un malheur irrévocable n'entra d'abord que faiblement dans son esprit : il était vainqueur, et il croyait que Napoléon l'était aussi. De cette double victoire il était jeté en plein désastre. L'homme ne passe pas ainsi sans révolte d'un excès à l'autre, et l'on rapporte que Grouchy, inspiré par Vandamme, eut l'idée un moment de convertir la défaite en triomphe en se jetant avec son corps, par Bruxelles, sur les vainqueurs, qu'il prendrait à revers dans le désordre et l'imprévoyance de la victoire. Que le désespoir ait inspiré ce projet à des hommes de cœur dans le premier moment d'émoi où le conseil de guerre fut rassemblé, cela est naturel et vraisemblable; mais la réflexion fit bientôt évanouir ce projet, et Grouchy n'y arrêta pas sa pensée : il jugea avec raison que son corps était trop faible pour une pareille entreprise, qu'il serait infailliblement cerné par des masses ennemies. Tout ce qu'il pouvait faire était de sauver les 30,000 hommes qui lui restaient encore. Ses larmes essuyées, il ordonna sagement la retraite.

Commencée le 19, quatorze heures après la bataille de Waterloo, cette retraite était elle-même déjà une entreprise assez périlleuse. On eût pu la croire impossible. Il fallait en effet à tire-d'aile revenir par une ligne parallèle à celle de Napoléon, se jeter dans Namur, y passer la Sambre, aller chercher, sans savoir où, sur la ligne de la Meuse, les débris de l'armée; mais dans cet intervalle que de fois la retraite pouvait être coupée! Elle pouvait l'être en-deçà de la Sambre ou au-delà, dans le long défilé que suit la route en côtoyant la Meuse. Et les Prussiens n'avaient que l'embarras du choix, car on a vu que, le soir même du 18, le corps de Pirch avait été envoyé du champ de bataille au-devant de Grouchy. Pirch, ayant marché toute la nuit, se trouva le matin du 19 à Millery, entre l'aile droite française et la Sambre. Ainsi la retraite de Grouchy était coupée avant même qu'il eût appris la perte de la bataille et qu'il songeât à se retirer. L'ennemi, car il y eut aussi des fautes chez les vainqueurs, ne profita pas de cette fortune insigne. Pirch, persuadé que le corps français avait échappé, arrêta ses troupes; il perdit vingt heures. Cela fit le salut de Grouchy, qui, menacé en queue et en tête, enveloppé de tous côtés d'armées victorieuses, semblait être une proie oubliée de Waterloo.

Et il faut dire que ce général tant accusé, dont le lot est devenu

si pesant, ne manqua pas à la fortune dès que tout fut perdu et que l'excès des revers lui eut ôté l'incertitude. Il sait agir depuis que l'adversité, en le délivrant de l'embarras du choix, l'a délivré de la nécessité de délibérer. Il sait alors tromper l'ennemi, se hâter, lui dérober ses marches, toutes choses qu'il semblait avoir oubliées dans les hésitations des jours précédens. La calamité a fait luire le jour dans son esprit. Pour tromper Thielmann, il laisse son arrière-garde à Wavre, à Limale, jusqu'au soir. Sa feinte lui réussit: il gagne toute l'après-midi du 19. Lui qui n'osait faire un détachement en présence d'une armée battue, il se partage au milieu d'une armée partout victorieuse. Il tient à la fois la route de Gembloux et celle de Limale à Sombref. La cavalerie d'Exelmans, huit régimens de dragons le précèdent, ils vont bride abattue s'assurer de Namur. Hier tout était difficulté, impossibilité, les chemins, les guides, le temps, la pluie; aujourd'hui les obstacles ont disparu. Est-ce bien le même homme qui s'arrêtait indécis à chaque croisée de route? Il court, il a des ailes, tant il est vrai que les pires des obstacles, à la guerre comme ailleurs, sont dans l'obscurité de l'esprit. Mettez-y la lumière, tous les objets changent de face.

Trompé par cette retraite à la fois précipitée et mesurée. Thielmann n'en a eu connaissance que le soir du 19, entre Achtenrode et Louvain. Il ne commencera la poursuite que le 20, il n'atteindra Grouchy qu'à trois quarts de lieue de Namur : Pirch est déjà aux prises avec l'arrière-garde française; mais l'infanterie de Vandamme a profité d'un bois qui couvre les abords de la ville, elle y arrête longtemps les Prussiens et leur tue plus de 1,200 hommes. Quand elle se retire avec le corps d'armée, la division du général Teste reste seule dans la ville; elle y barricade les portes, les rues, les ponts qu'elle ne peut détruire. Cette faible division montra ce que peut faire, dans une circonstance extrême, une poignée de braves dirigés par un homme de cœur. Sans artillerie, elle repousse tous les assauts furieux des Prussiens. Les officiers ramassent les fusils des morts, des blessés; ils redeviennent soldats. Le plus grand ordre est maintenu dans la ville. Les blessés, les munitions, les bagages sont déjà éloignés sur la ligne de marche. Quand il n'y a plus un seul caisson à sauver, le général Teste fait filer ses bataillons sur les parapets des ponts, à la rive droite de la Sambre. En même temps des masses de bois et de paille avaient été entassées sous les portes; on y met le feu, cela retarde encore l'approche des Prussiens. On ne leur laisse prendre possession de Namur qu'à neuf heures du soir, désunis, excédés, incapables de suivre les Français. Teste se retire lentement par la route de Dinant jusqu'à Profondeville. Là il fait reposer sa division pendant trois heures. A minuit, il la remet en

marche, et rejoint le gros du corps de Grouchy à Dinant, à quatre heures du matin. Cette retraite si hardie, cette contenance si ferme, montrent combien le moral de ce corps était resté intact. S'il avait été, par son absence involontaire, une des causes du désastre, c'était à lui de le réparer. Ce fut là en effet l'attitude des soldats, des officiers, des généraux et de Grouchy. Tous furent au-dessus d'eux-mêmes, ayant quelque chose à faire oublier ou pardonner. D'ailleurs ils gardaient un plein espoir : aucun d'eux, en parlant de la bataille du 18, n'égalait de loin ses craintes et ses imaginations à la réalité.

A Paris, on était dans l'attente; mais la victoire de Ligny, que l'on était occupé à célébrer, saluée le 18 par le canon des Invalides, en faisait présager une autre. Voici comment le secret de la nouvelle de la déroute de Waterloo transpira pour la première fois. Le soir du 20, plusieurs personnes étaient réunies chez le ministre de l'intérieur, Carnot; elles l'interrogeaient sans en tirer de réponse. Pour se soustraire à ces questions importunes, Carnot s'approche d'une table à jeu et s'y assied avec trois de ses amis. Il distribue les cartes. Celui de qui je tiens ce récit (1) était en face du ministre, et il jouait. Par hasard, il lève les yeux sur Carnot; il voit ce grave visage sillonné, inondé de larmes. On jette les cartes; on se lève. « La bataille est perdue! » s'écrie Carnot, qui n'avait pu se contenir plus longtemps. La nouvelle se répandit le soir même dans Paris.

II. — RETOUR DE NAPOLÉON AU PALAIS DE L'ÉLYSÉE.

Pendant ce temps-là, que faisait Napoléon? Arrivé à Laon et encore inspiré par le champ de bataille, il avait d'abord voulu s'arrêter et rallier l'armée autour de lui. C'était l'instinct du salut qui lui parlait encore; mais ses familiers lui conseillèrent au contraire de quitter l'armée et de se hâter vers Paris, pour se fortifier des chambres. Chose nouvelle chez lui, il céda sans nulle résistance. On put voir alors que sa puissance de volonté avait été brisée dans l'effort suprême du soir de Waterloo, et ce premier abandon de sa volonté se renouvellera à chaque épreuve dans les jours qui vont suivre. Il sentait pourtant mieux que personne combien serait désastreux l'effet de ce retour précipité. Les comparaisons funestes se présentaient d'elles-mêmes. C'est ainsi qu'on l'avait vu revenir de Moscou, puis de Leipzig, et toujours seul, sans armée! Il était donc vraiment marqué par la fatalité. Pourquoi n'était-il pas resté à la tête de ses soldats? C'est qu'il les avait abandonnés, ou qu'il ne lui en restait plus, ou qu'il venait mettre à exécution des projets sinistres contre la ville

(1) M. de Gérando.

désarmée. Napoléon vit clairement ces conséquences, il sentit qu'il se perdait, et malgré cela il obéit à ses conseillers au même moment où il condamnait et rudoyait leur avis. « Ma vraie place était ici ! J'irai à Paris, mais vous me faites faire une sottise. »

Carnot était d'avis que l'empereur retournât sur-le-champ à l'armée. L'événement a prouvé que cette vue était juste. En se séparant de l'armée, Napoléon perdit la seule force qui pouvait le soutenir encore. Il s'isolait de ses amis, il se livrait à ses ennemis. Chercher dans les chambres une résolution qu'il ne devait chercher qu'en lui-même, c'était montrer qu'il n'avait plus le sentiment véritable ni de sa force ni de sa faiblesse. Ainsi, poussé malgré lui par les conseils de quelques-uns, étonné de ne plus diriger sa fortune, Napoléon rentra à Paris dans la nuit du 20 au 21. Avec un rire convulsif (1), il accusait Ney, Grouchy, Vandamme, d'Erlon, les troupes du 1er corps; mais ni à ce moment, ni plus tard, il ne songea à s'accuser lui-même.

Au reste, il ne reparut pas, comme après Moscou et Leipzig, dans le palais des Tuileries. Il cherche une demeure obscure, éloignée des regards. Comme s'il se fût déjà senti tombé du trône et qu'il eût fui lui-même les murs témoins de ses prospérités, il court s'enfermer dans le palais suburbain de l'Élysée. Si, par le choix de cette demeure modeste, il voulut éloigner tout soupçon sur l'emploi de sa force contre ses ennemis du dedans et amortir la défiance ou la haine en se montrant désarmé, il se trompa. Cette modestie inaccoutumée ne servit qu'à accroître l'audace de ses adversaires. Les uns y virent un piége; les autres, l'aveu de sa chute irréparable; la plupart pensèrent que l'occasion était venue de se défaire de lui. C'est alors qu'apparut dans tout son jour l'impossibilité de l'alliance entre les amis de la liberté et Napoléon. Il y avait une arrière-pensée des deux côtés. Vainqueur, il eût détruit la liberté, dont il disait que « cela durerait deux ou trois ans; » vaincu, c'est la liberté qui va le détruire.

Instruit par le désastre, Napoléon savait que, pour retrouver sa force, il lui fallait rentrer dans le pouvoir absolu. C'était là son principe, sa tradition, son instinct; ce fut aussi là son premier mot; ce que les autres appelaient despotisme, il l'appelait dictature. Il était dans le bain, quand le maréchal Davoust est introduit. Avec un bon sens tout militaire, celui-ci, sachant que son maître est le fils de la force, conseille la force. Que l'empereur proroge les assemblées, c'est son droit écrit dans la constitution; qu'il en use, mais promp-

(1) *Mémoires* de Lavalette; *Histoire du gouvernement parlementaire*, de M. Duvergier de Hauranne.

tement, sans délibérer davantage, car l'occasion menace de disparaître bientôt. Cet avis est soutenu par Lucien : il se souvient d'avoir présidé les cinq-cents; il s'offre pour recommencer son œuvre. N'avait-il pas réussi une fois? Selon lui, la chose est plus facile qu'on ne pense. Il s'agit seulement d'oser; c'est à l'empereur de sauver sa couronne avant qu'on ne vienne la reprendre.

Au milieu de ces conseils emportés, on a vu Napoléon, incertain, n'oser faire usage de son droit et laisser échapper l'occasion. Plus que tous les autres, il se sent condamné par la force des choses, car il ne se retrouve pas lui-même. Nulle résolution, nul parti arrêté; ne sachant s'il faut garder ou quitter le pouvoir, espérant qu'on lui offrira cette autorité suprême dont il n'ose se saisir : de là une attente vague, stérile, qui ne profite qu'à ses ennemis; demandant encore une heure pour se décider, cherchant sa destinée dans les yeux de ceux qui l'entouraient! En un moment, il passe de l'abattement à l'audace, de Fouché à Carnot. Rien ne ressemble moins au Napoléon des temps heureux que le Napoléon de l'adversité. De longs silences, des paroles précipitées, et, comme le rapportent ses familiers, une sorte de *catalepsie morale* d'où il sortait par momens pour amuser les siens de vains projets de retraite dans sa demeure de la Malmaison. Là, il vivrait seul, loin des affaires, visité rarement de quelques fidèles, sans donner d'ombrage à personne. Et de nouveau par momens le désir de tout ressaisir encore une fois; il en aurait les moyens, s'il le voulait, et il se plaisait alors à énumérer ses forces. Ses soldats approchaient. Déjà il avait sous la main les dépôts de la garde : 6,000 de ses grenadiers, 17,000 tirailleurs de la garde nationale, tous à lui, sans compter cette foule dont les acclamations se faisaient entendre autour du palais dans l'avenue de Marigny; mais ces acclamations mêmes ne pouvaient le fixer à une résolution énergique, et il retombait dans ses incertitudes, car il savait trop bien que cette foule, qui a quelquefois abattu un pouvoir, n'a jamais su en défendre ou en sauver un seul.

Dans ces tergiversations, tout se retirait de lui. Le mot d'abdication avait déjà été prononcé autour de lui par un de ses aides-de-camp dès l'arrivée à Laon; maintenant ce mot était dans toutes les bouches, comme la parole de la nécessité. Chacun sentait que l'empire n'avait plus de raison d'être et voulait se ménager l'honneur d'avoir été le premier à se détacher d'un pouvoir désormais impossible. En effet, l'audace de l'assemblée croissait avec les hésitations de Napoléon; on le sentait doublement vaincu, sur le champ de bataille et dans le conseil; on se hâtait de profiter de l'occasion qu'il laissait échapper. Presque tous en vinrent à lui marchander même une heure. Voyez alors, si vous avez quelque impartialité

d'esprit, éclater ici la justice de l'histoire! Il avait beau jurer qu'il ne venait pas porter atteinte aux libertés des chambres, ces chambres n'en pouvaient rien croire; elles revoyaient dans Napoléon reparaître, mais vaincu et désarmé de sa gloire, ce même général Bonaparte qui avait dispersé au 18 brumaire par les baïonnettes la dernière assemblée libre qui se fût montrée en France. Ceux-là mêmes qui avaient le plus applaudi à cette journée la rappelaient maintenant pour la tourner contre lui. Ils disaient que c'était là le même homme qui n'avait pas craint de faire chasser par ses grenadiers les élus de la France. Ce qu'il avait fait victorieux, pourquoi ne le ferait-il pas vaincu, s'il lui en restait seulement la force? Pourquoi respecterait-il aujourd'hui ce qu'il avait écrasé il y avait seize ans? En quoi espérait-on qu'il fût changé? Ne savait-on pas que dans les champs de Ligny il avait montré autant de haine pour l'assemblée que pour l'ennemi lui-même?

Ces soupçons, ces impossibilités d'oublier ne firent qu'augmenter quand Napoléon eut l'idée désastreuse d'envoyer son frère Lucien aux deux chambres en qualité de commissaire. Ce choix donna à penser à tout le monde. Était-ce bien le président du conseil des cinq-cents dans la journée du 18 brumaire qui pouvait rassurer les deux assemblées sur les intentions de son frère? Ne savait-on pas que Lucien ne voyait de salut que dans cette date et qu'il voulait la recommencer, comme si c'était le droit public des Français? Par ce choix, Napoléon acheva de se trahir lui-même, car dans ces momens de crise rien ne soulève plus les imaginations que l'aspect subit de celui qui rappelle et personnifie le danger que l'on veut le plus éviter.

Napoléon balançait entre une usurpation nouvelle et une obéissance inaccoutumée, et sans examiner encore de quel côté il penchait davantage, toutes les circonstances que je viens de dire jetèrent l'assemblée dans une sorte de vertige. A chaque instant on s'attendait à le voir paraître à la tête de ses grenadiers, comme dans la salle de l'Orangerie. D'autres fois, on pensait que son frère se chargerait de ce soin, tant les imaginations des uns et des autres étaient remplies du souvenir du passé. Ainsi cette journée du 18 brumaire se dressait à cette heure entre l'assemblée et Napoléon, et empêchait qu'aucune réconciliation pût s'établir entre eux. Le 18 brumaire accabla à ce moment Napoléon, qui ne put même s'expliquer par les siens, et il endura, par l'effet d'une justice suprême après la défaite, tout ce qu'il avait fait endurer d'humiliations et de revers aux institutions libres à l'heure de sa prospérité. Le 21 juin 1815 et surtout le lendemain, cette même assemblée des cinq-cents, librement élue, que l'on croyait dispersée et évanouie depuis 1799, renaît de ses cendres avec ses colères et ses désirs de représailles; d'un mot elle

oblige à disparaître et à s'évanouir pour toujours le maître qui l'avait dispersée. La justice s'accomplit, mais en même temps la liberté va périr avec l'indépendance, tant il est vrai que des journées telles que le 18 brumaire, où la conscience d'une nation succombe, ne laissent après elles tôt ou tard que ruine et désastre pour ceux qui font ces journées et pour ceux qui les subissent ou les acclament.

III. — ABDICATION.

Quand il n'y a plus aucun principe en jeu, que tous ont été détruits les uns par les autres, alors vient pour un moment le règne d'une certaine espèce d'hommes qui sortent subitement de l'ombre; ils s'apprêtent à perdre celui qui est perdu. M. de Talleyrand avait joué avec grâce ce rôle l'année précédente; M. Fouché répéta le même rôle en 1815, mais avec audace et comme s'il n'était plus besoin de garder aucune précaution. Il s'était fait le ministre de Napoléon avec le parti-pris de lui rester fidèle s'il était le plus fort, de le précipiter et de l'achever s'il s'avisait d'être le plus faible. Et ce n'était pas de loin qu'il préparait ses trames, c'était dans l'antre même du lion qu'il ourdissait ses piéges et qu'il tendait ses toiles. Pendant les cent jours de cet étrange ministère, il est là, épiant si le maître qu'il sert, traqué par l'Europe, se relève ou s'abat, décidé dans le dernier cas à le livrer lui-même et à le châtier de sa défaite. Chose plus extraordinaire encore, Napoléon voit ces piéges; il les voit et il les laisse se nouer autour de lui. Il sait quelles mains ourdissent ces trames, et il s'en laisse enlacer jusqu'au moment où il ne peut plus même tenter de se délier. Déjà enveloppé, il n'a pas un moment de révolte, pas une parole indignée. Il connaît, il mesure l'embûche et il y tombe sciemment; il laisse faire jusqu'au bout son ministre, soit lassitude, soit dégoût de sa destinée, soit un reste de faiblesse pour le complice de son ancienne puissance, soit volonté de périr par l'instrument de sa domination passée, soit plutôt qu'il comptât sur la victoire pour rompre en un instant les fils d'araignée qui l'entouraient. Fouché dans un même moment conseillant, patronant, aveuglant et livrant Napoléon, c'est là une des grandes instructions de cette histoire qui en renferme tant d'autres.

Fouché eut le mérite de voir que Napoléon battu à Waterloo était frappé à mort; de ce moment, toute délibération cessa : il ne s'agissait plus que de livrer sans péril celui qui avait le tort d'être le plus faible. Voici comment ce dernier dénoûment fut préparé.

Napoléon insistait encore sur la nécessité de dissoudre ou de proroger l'assemblée. Fouché combattit cet avis; lui qui savait mieux que personne combien la chambre des députés était hostile, com-

bien la défaite l'avait rendue irréconciliable, il conseille de s'en remettre à la chambre. C'est en elle que Napoléon trouvera le salut de son trône, un appui véritable, et en même temps tous les incidens des conseils tenus à l'Élysée arrivaient par des voies obliques aux oreilles des représentans, les menaces, les projets de violence, puis le retour à la confiance, la lassitude de tant de pensées opposées. Le lion était à demi vaincu ; on le livrait endormi, mais il fallait se hâter. Et comme si pour abattre Napoléon le génie de la ruse ne suffisait pas, la vertu elle-même se leva dans la personne de M. de Lafayette. Il avait appris de la bouche même de Fouché, de Regnault Saint-Jean-d'Angély, les projets de Napoléon contre l'assemblée; il gagna de vitesse l'empereur, et sans prendre le temps de consulter personne, il rompit le silence des vingt dernières années par la proposition que « toute tentative pour dissoudre l'assemblée serait considérée comme une trahison. » Par cette hardiesse, la question fut résolue. Tous ceux qui hésitaient encore se mirent du côté de ceux qui osaient davantage, car en ces momens suprêmes on prend l'audace pour le gage assuré de la force. Même l'auteur de l'acte additionnel, Benjamin Constant, s'était déjà désabusé de son œuvre; il poussait en secret Lafayette à le délivrer promptement de son héros. « Vous voulez renverser l'empereur, lui disait-il, vous avez raison; c'est toujours un tyran (1). »

C'étaient là autant de déclarations de guerre. Napoléon le sentit enfin, mais trop tard. Il s'était trompé sur les intentions de ses adversaires dans l'assemblée comme sur les projets des généraux ennemis sur le champ de bataille. Pourtant la nuit lui fut encore laissée, et c'est alors qu'il revint à ses projets, cent fois repris, cent fois abandonnés, de disperser l'assemblée et de s'emparer de tous les pouvoirs. Parmi les causes qui l'empêchèrent de prendre cette résolution, l'illusion eut une grande part. Pour retenir sa colère, qui redevenait menaçante, quelqu'un eut l'idée d'affirmer que son abdication, jointe à une prompte soumission aux volontés des chambres, assurerait le trône de son fils. Cet appât grossier fit tomber ses projets de violence. Il goûta cette amorce en souriant, comme s'il n'en eût pas fait l'épreuve, il y avait à peine quelques mois, dans l'abdication de Fontainebleau. Il devait pourtant savoir ce que valait le trône de cet enfant quand il n'était plus là pour le défendre.

Napoléon sans force et sans audace était un spectacle si surprenant et si nouveau que chacun sentit qu'il avait fini de régner. Le matin du 22, un homme obscur (c'est par des inconnus que la nécessité se révèle le mieux), M. Duchesne, proposa dans l'assemblée

(1) *Mémoires* du général Lafayette, t. V, p. 23.

l'abdication. Toute l'assemblée se leva, et d'un cri unanime répondit : L'abdication! approuvé. Cette nouvelle mit Napoléon hors de lui; il s'écria que le temps perdu en vaines menaces contre des révoltés pouvait encore être réparé; mais ce fut la dernière résistance d'une volonté qui s'éteignait. Même ses frères furent de l'opinion qu'il était trop tard pour résister, et ils le pressèrent de se dépouiller du pouvoir avant qu'on ne vînt le lui reprendre. Déjà, au lieu de l'abdication, on menaçait de la déchéance.

Ceux qui ont assisté à cette agonie d'une grande volonté racontent que tant qu'il médita sérieusement des projets de violence, il les renferma en lui-même, ou ne s'en ouvrit qu'à quelques-uns. Lorsque le temps en fut passé, il s'exhala en menaces; bientôt même ces menaces furent oubliées, et, comme si elles n'eussent été qu'apparentes, quand on le pressa de nouveau et qu'il se vit au moment d'être forcé, il dicta d'une voix rassise la déclaration d'abdication en faveur de son fils à ce même Lucien qui avait été le plus obstiné à conseiller la force. Alors on revit ce que l'histoire a rencontré cent fois, mais jamais peut-être avec de si grands contrastes, l'abandon, le silence autour de ce fils de la renommée, ses familiers eux-mêmes se retirant un à un, le palais désert à peine gardé par une sentinelle, la foule même, ce courtisan de la dernière heure, se dispersant au loin et sans espoir, de vagues menaces d'assassinat circulant dans ces solitudes, et, comme si l'abandon n'était pas encore assez profond, l'invitation, puis bientôt l'ordre à ce maître des maîtres de se retirer plus loin, hors des regards de Paris, dans l'obscurité de la Malmaison.

IV. — PROJETS DE NAPOLÉON.

Voilà ce qu'étaient devenus ces projets mystérieux médités la nuit dans le secret du palais de l'Élysée. En quoi consistaient-ils réellement? Napoléon a eu soin plus tard de nous en instruire lui-même. « Se rendre le 22 au point du jour au palais des Tuileries, y convoquer toutes les troupes de ligne qui se trouvaient dans la capitale, les six mille hommes de la garde impériale, les fédérés, la garde nationale, le conseil d'état, les ministres et ajourner les chambres. » Que si elles résistaient, les contraindre; se livrer, s'il le fallait, aux actes les plus terribles, gouverner au besoin par la hache des licteurs.

Telles étaient en effet les conditions du problème que Napoléon avait rapporté avec lui de l'île d'Elbe. Ces conditions, qu'il aurait dû prévoir nettement, mûrement, dès la première idée qu'il se forma de son entreprise, lui apparurent seulement à cette dernière heure,

et cette nouveauté l'accabla, d'autant plus que de pareilles mesures doivent se méditer de loin, et qu'elles ne s'improvisent pas en une nuit. Il fit alors ce qu'il n'avait jamais fait, et ce qui est la marque la plus certaine que le génie vous abandonne. Il voulut un résultat, il le voulut avec passion, et il ne voulut pas ce qui le rendait possible. Par là, il rentra dans la classe de ceux qui ne sont plus faits pour commander. Il descendit à grands pas des sommets de l'histoire, et sa vie publique cessa plusieurs jours avant son abdication; car il est certain que, dans le retour de l'île d'Elbe, le plus difficile n'était pas de rentrer à Paris. La question n'était pas seulement de ressaisir la France, qui se donne si facilement à qui a l'audace de la prendre; c'était là le côté brillant, éblouissant de l'entreprise. La question véritable, c'était de défendre la France au dehors contre les puissances coalisées, au dedans contre ses propres inconstances, et dans ces deux choses Napoléon a échoué. Si tout devait être abandonné et perdu à la première opposition de l'intérieur, reconnaissez que l'entreprise était plus séduisante que solide.

Après un demi-siècle, on peut se demander qui l'eût emporté de Napoléon ou de l'assemblée, s'il eût engagé la lutte: l'histoire convenue répond sans hésiter qu'il eût été vaincu. Ceux qui refont ce passé avec des souvenirs vivans, non avec des traditions aveugles, garderont au moins le doute, et l'une de leurs principales raisons, c'est que la liberté échappée d'un si long servage, se retrouvant à peine, née de quelques jours, était plus faible qu'on ne pense. Des généraux sans soldats, des chefs de partis sans partisans, des démocrates sans peuple, voilà ce qui s'opposait à Napoléon. Les amis de la liberté qui avaient survécu au despotisme se trouvaient eux-mêmes dans un isolement aussi grand que l'empereur. S'il n'avait plus d'armée, eux n'avaient plus de peuple derrière eux, celui-ci ayant été effacé depuis quinze ans, tant le vide avait été fait dans les esprits, tant on se trouvait désarmé et impuissant dès que l'on sortait du pouvoir absolu! Hors de lui, il n'y avait que l'abîme. Le maître et les sujets s'y plongèrent à l'envi, et ainsi par toutes les routes on se précipitait au but préparé, l'anéantissement du peuple dans un seul, et avec la chute de celui-là la chute de tous.

Notre génération avait été élevée à poursuivre de ses risées la dernière assemblée libre. Dans les récits, les histoires, les tableaux offerts à nos yeux, nous l'avions vue livrée à tous les genres d'opprobres. Combien nous avaient paru ridicules les députés, les représentans de la loi, désarmés, obligés de fuir par les fenêtres de l'Orangerie, devant les intrépides soldats qui s'étaient avancés, baïonnette basse, front haut, comme à la bataille! Que l'attitude des premiers nous avait paru misérable, sans épée, sans défense, sans

abri! Si Napoléon en 1815 eût lancé de nouveau ses grenadiers contre une assemblée qui avait eu à peine le temps de se nommer, s'il y eût mêlé les accusations de trahison, dont l'effet est presque immanquable, s'il avait osé comme en brumaire, il avait bien des chances de nous trouver comme en brumaire (je parle de l'immense masse anonyme) courtisans de la force et dévoués à qui l'évoque même contre nous, ne connaissant que lui, ne voulant que lui, indifférens aux choses, pourvu qu'on nous en donne l'ombre. Et d'ailleurs quel nom nous attirait dans cette assemblée? Aucun. Ceux qui rappelaient les grands jours de la révolution étaient peut-être ceux qui nous étaient le plus étrangers; la langue même qu'ils parlaient, celle du droit et de la liberté politique, était comme une langue morte, nous ne la comprenions plus. Quinze années suffisent chez nous pour oblitérer les noms, les choses, les événemens les plus mémorables. Dans ce naufrage surnageaient, il est vrai, Lafayette, Carnot; mais eux-mêmes, nous ne les connaissions plus, ils avaient à refaire leur renommée.

On se figure aujourd'hui que le parti libéral existait dès lors dans toute sa force, et qu'il aurait pu servir de base. Il n'en est rien, ce parti n'avait encore que quelques têtes et point de corps. Les masses étaient restées idolâtres de leur servitude; il fallut, durant les années qui suivirent, le travail de quelques hommes, à la tribune, dans la presse, pour refaire en nous les notions, les idées, les sentimens même que nous avions perdus, en sorte que nous avons vu, dans la première partie de notre existence, ce double phénomène : quelques hommes extirper chez nous toutes les notions de liberté et quelques hommes les faire revivre toutes; grand motif d'espérance dans les mauvais jours et de vigilance dans les bons.

Voilà ce que nous étions; mais lui avait changé, et il prit pour un obstacle invincible la défiance qui était entrée dans son esprit; il a trop douté de son ouvrage. Mieux éclairé par son génie, il eût mieux vu dans l'avenir, il eût rendu plus de justice à ses œuvres, il eût mieux vu que ses coups avaient porté, et qu'il n'avait affaire qu'à un fantôme; mais ici comme à la guerre il devait périr par l'illusion, au dehors pour avoir trop méprisé l'ennemi, au dedans pour l'avoir trop estimé. On raconte que ceux qui parlaient le plus haut de déposer leur idole se ravisèrent dès qu'ils apprirent que l'empereur était près d'eux. Ils se reniaient de nouveau au seul bruit de son retour. Combien à plus forte raison se seraient-ils reniés, si au lieu d'un Bonaparte désarmé, incertain ou suppliant, ils eussent revu devant eux leur ancien dieu de la guerre?

Par tout cela, il semble que Napoléon après Waterloo a trop vite cédé à la mauvaise fortune, et que la liberté lui a fait trop aisément

peur. Il me paraît qu'il eût pu encore une fois s'en défaire sans trop de péril; au moins il devait à sa tradition de le tenter. Je ne dis pas qu'il eût triomphé de tous les obstacles, mais au moins il avait une chance, et dans le parti qu'il a pris il ne lui en restait aucune. La force, c'était là son génie, hors duquel il n'avait plus de raison d'être, et puis il est trop périlleux de changer sa nature. Depuis que le monde existe, on n'a jamais vu un despote gagner quelque chose à cesser de l'être.

Qui avait fait la situation nouvelle? Napoléon. Lui seul en était responsable, c'était donc à lui de la résoudre. L'entreprise du retour de l'île d'Elbe supposait les résolutions, l'énergie de l'homme de brumaire; mais cette force de résolution n'existant plus, elle ne pouvait être suppléée par personne. En revenant de l'île d'Elbe contre les lois existantes, Napoléon s'était donné la tâche de sauver la France avec les lois ou contre les lois. Il se résigna, dit-on; mais ce n'est pas avec la résignation qu'on sauve les états après les avoir amenés au bord du gouffre : en tout cas, il eût mieux valu se résigner à Porto-Ferrajo qu'à Paris.

Par ces considérations, on arrive à cette conclusion, que la liberté n'a rien fait pour Napoléon, et qu'au contraire elle l'a détruit. Ce fut chez lui une idée fausse de s'y appuyer après l'avoir brisée. En cela, son génie le trompa, ou, ce qu'il y a de plus vraisemblable encore, il vit que tout était perdu, et il voulut laisser à d'autres, avec la responsabilité de ses fautes, une situation qu'il désespérait de sauver.

V. — LE RALLIEMENT DE L'ARMÉE.

La postérité s'étonnera que la France ait été accablée par la perte d'une seule bataille. Ceux qui ont vécu en ce temps-là se l'expliquent facilement. Dans la plus grande partie de la France, la nouvelle de Waterloo et celle de l'abdication nous parvinrent presque à la fois. Dès que Napoléon s'abandonna, tout parut consommé, comme s'il ne s'agissait que de lui dans cette mêlée. L'ombre même d'une volonté nationale avait disparu. Ces mots de droit, de salut public, de garanties, de franchises, d'indépendance même, ne se rapprennent pas en un jour. D'ailleurs, s'il faut tout dire, l'invasion avait perdu ce qu'elle avait de plus odieux, l'inconnu. On y avait survécu une fois, on espérait bien y survivre encore; dans l'esprit du plus grand nombre, il y avait plus de stupeur que de désespoir, tant l'homme s'accoutume vite aux maux et aux jougs les plus intolérables. J'ai raconté ailleurs (1) comment les soldats de Waterloo arri-

(1) *Histoire de mes Idées.*

vaient du champ de bataille, par bandes, désarmés, un bâton à la main, pareils à des voyageurs. Nous allions au-devant d'eux, à l'entrée des villes, des bourgades, et nous les interrogions. Les vieux soldats hochaient la tête et gardaient le silence. Les plus jeunes répondaient. Ils racontaient qu'ils avaient été trahis vers le soir, au moment où ils étaient victorieux, que les chefs les avaient livrés, que l'ennemi approchait, et que sans doute il ne tarderait pas à paraître, car toutes les portes lui étaient ouvertes. Nous allions à notre tour répéter çà et là ce qu'ils avaient dit. Le sentiment de la trahison entrait sous chaque toit, à chaque foyer. Ainsi de proche en proche se répandait l'idée de la fatalité, et avec elle la panique. Tous, se sentant les bras liés, attendaient avec résignation l'arrivée de l'ennemi.

Mais déjà même, à ce moment, une partie de l'armée s'était ralliée. Les plus fidèles s'étaient réunis, armés ou non, dès qu'on avait pu s'arrêter quelque part; à Beaumont, à Philippeville, le noyau s'était déjà reformé. Là on avait revu ces drapeaux sauvés par miracle. Le général d'Erlon avait réuni 5,000 hommes, le général Reille 6,000. En y joignant la garde, c'étaient déjà plus de 20,000 hommes qui s'accroissaient à chaque pas de tous les hommes égarés qui cherchaient le drapeau. Bientôt on ferait la jonction avec les 30,000 soldats que Grouchy ramenait intacts par Rocroy, Réthel, Soissons. C'était là toute une armée qui, n'ayant subi aucun échec, se sentait la force de réparer tous les autres. Elle arrivait, en bon ordre, se replacer sous le commandement immédiat de Napoléon, et si l'année dernière, avec 50,000 hommes, il avait disputé pendant trois mois le territoire à l'Europe entière, que ne pourrait-il faire encore avec ces hommes éprouvés, reste de cent batailles! Il s'agissait seulement de donner quelques jours à la France pour respirer et se remettre du saisissement de la défaite.

Les soldats cherchaient des yeux Napoléon. Ils le demandaient, ils l'appelaient comme l'espérance. Lui seul en effet eût pu à ce moment raffermir les esprits, empêcher par sa présence les soupçons, les accusations, et ces terribles incertitudes dans lesquelles se jette une armée quand son esprit est une fois déchaîné. Où était-il? Qu'avait-on fait de lui? Il avait disparu. Et n'était-ce pas là encore une nouvelle trahison de l'avoir séparé de l'armée? C'est pour lui que l'on avait combattu. A quoi bon rester sous le drapeau, si lui-même est forcé de le quitter? Et que peuvent les soldats quand ils sont vendus par les chefs? — Voilà ce que faisaient entendre les soldats, non pas en de sourds murmures, mais au milieu d'imprécations. Quant aux chefs, ils voyaient clairement que, puisque Napoléon avait couru loin des siens se livrer à ses ennemis, rien ne

pouvait le sauver. Il perdait sa cause par son départ de l'armée. Pourquoi suivre son étoile, qu'il ne suivait plus lui-même? Lui absent, les conjectures étaient libres, et à Laon déjà les généraux, certains qu'ils n'avaient plus de maître, se demandaient quel serait d'ici à peu de jours le nouveau gouvernement de la France, quel était celui qu'il fallait préférer. La plupart, comme si déjà l'empire était vacant, opinaient en présence de l'armée pour le duc d'Orléans. C'est en marchant qu'avaient lieu ces délibérations, ces discussions de l'armée, car l'ennemi ne faisait trêve nulle part. Arriver avant lui à Paris semblait difficile. A mesure que l'on approchait, le bruit de l'abdication se répandit dans les rangs, et ce fut un désastre au milieu d'un désastre.

Napoléon avait pensé que, deux jours après son abdication, il n'y aurait plus d'armée. Il n'en fut rien pourtant. On vit des essais de révolte et de désertion. Quelques-uns, dans leur colère, brisèrent leurs armes, et on les entendit s'écrier : « Pour qui nous battrions-nous? Il n'y a plus d'empereur. » Les plus désespérés étaient la garde et le bataillon de l'île d'Elbe. La paix, la guerre, tout leur semblait impossible sans celui pour lequel ils avaient vécu. Était-ce pour le perdre de nouveau qu'ils avaient accompli le miracle du retour de l'île d'Elbe, qu'ils l'avaient ramené sur le pavois? Cependant, même parmi ceux-là, la discipline fut plus forte que le désespoir. Le devoir les retint, un devoir sans enthousiasme, sans confiance. Ils demeurèrent sous le drapeau, comme si c'était là tout ce qui restait de la patrie, et ce ne fut pas chez ces hommes une médiocre vertu, puisque plusieurs de leurs généraux s'étaient hâtés déjà de les quitter. Le prétexte, c'est qu'ils n'avaient plus de troupes; la vérité, c'est qu'ils se précipitaient vers le pouvoir nouveau. Au reste, plusieurs d'entre eux avaient été pris de remords, et l'exemple des soldats avait ramené les chefs. L'armée revenait ainsi ébranlée sous Paris, sachant bien que c'était là qu'elle devait trouver la fin de toutes ses incertitudes, mais capable encore d'un grand effort, si on le lui demandait au nom d'une grande cause. L'assemblée des représentans avait envoyé des députés à sa rencontre. Dans le nombre était le général Mouton-Duvernet. Il s'arrêta, au-delà de Soissons, devant les premiers fuyards qu'il rencontra. Il les pria de reprendre leurs armes, il les adjura, non plus au nom de Napoléon, mais au nom de la liberté, de la constitution, de l'indépendance, et lui-même rapporte qu'il leur arracha de *grosses larmes*. Que ne pouvait-on tenter encore avec de pareils hommes? Tout dépendait du gouvernement et de l'opinion que l'on allait trouver dans Paris. Le maréchal Grouchy commandait en chef. On n'avait point encore rejeté sur lui le désastre. Les accusations n'avaient

pas eu le temps de le perdre. Il avait au contraire grandi, parce qu'il ramenait son corps intact. On était prêt à lui tenir compte de sa fidélité comme d'une victoire.

VI. — MARCHE DE L'ENNEMI SUR PARIS.

Cependant rien n'arrêtait la marche des armées ennemies, et déjà elles se faisaient de la légitimité une machine de guerre; car si l'on a pu dire que le retour des Bourbons n'était pas un des buts avoués de la coalition de 1814, on ne peut rien affirmer de pareil en 1815. Le surlendemain de la bataille de Waterloo, le duc de Wellington, dans l'orgueil de la victoire, adresse un ordre du jour à ses soldats, et il déclare que les souverains étrangers sont les alliés du roi de France. C'est donc bien pour les Bourbons que l'on a vaincu. Anglais, Prussiens, Hollandais, Hanovriens, tous ont une même cause, et cette cause est celle du roi légitime. Il faut, pour se tromper sur les intentions des ennemis, vouloir absolument être trompé. Dans le même temps, Louis XVIII, appelé par le général anglais, se rend au milieu de l'armée d'invasion. Il marche avec elle. Il somme de se rendre les places qui résistent, par exemple la citadelle de Cambrai, et elles se rendent : victoires funestes au vainqueur, car elles font du prince légitime un ennemi dès son premier pas. La maison de Bourbon paiera cher un jour ces faciles conquêtes.

Quant au duc de Wellington, il sentait tout ce que pouvait avoir de périlleux l'invasion de la France à travers les trois lignes de forteresses qui de ce côté couvraient ses frontières. Jamais elles n'avaient été violées. En 1793, on avait vu l'Europe victorieuse s'arrêter devant ces lignes, et, saisie de je ne sais quelle crainte superstitieuse, consumer à des siéges obscurs des armées de deux cent mille hommes sans gagner un pouce de terrain. Cette religion des frontières du nord de la France n'était pas entièrement tombée; avant de l'affronter, le général anglais, pour se rassurer, voulut chercher son appui dans une opinion publique. Membre d'un état libre, il s'informait de l'esprit des chambres, de la division des partis, bien différent en cela de Blücher, qui ne demandait qu'à avancer, qui ne s'inquiétait ni des espérances, ni des craintes de la nation française. Quant aux partis, il se faisait gloire de les braver et de les haïr tous, quel que fût leur nom.

Ainsi les deux généraux ennemis s'entendirent pour exécuter le plan le plus téméraire, l'un parce qu'il avait trouvé un appui dans l'ancienne royauté, l'autre parce qu'il crut pouvoir se passer de toute prévoyance. Ils négligeront sur la Sambre ce qui reste de l'armée française, ils ne la suivront pas sur sa ligne de retraite à Laon, à Soissons, mais, laissant à la fois derrière eux et l'armée

française et la triple enceinte des forteresses, ils marcheront sur Paris, sans dévier ni s'arrêter. S'il faut jeter des ponts sur l'Oise, le duc de Wellington prêtera au maréchal Blücher son équipage, l'armée prussienne, dans son impatience, n'ayant pas voulu s'alourdir d'un embarras de ce genre.

Ce plan, semblable à celui d'une incursion, fut aussitôt exécuté. Les deux armées ennemies franchissent la frontière française le 21, et le lendemain, jour de l'abdication, Wellington adresse aux Français une proclamation à la fois douceâtre et barbare. Il y menace *d'enlever leurs propriétés à tous ceux qui seront trouvés absens de leur domicile*. Par un singulier raffinement, il date cette proclamation de Malplaquet, comme si Waterloo n'eût pas suffi! Quelques jours plus tard, les gardes anglaises bivaquent à Crécy. C'étaient donc les étapes de nos désastres que suivait l'armée anglaise. Pour le maréchal Blücher, il nous fit grâce au moins de ses proclamations et de ses sourires. Sa haine ne lui permet pas de telles avances. Il garde le silence, tout entier à sa haine, à sa précipitation, à son désir d'arriver le premier au but, de nous couper le premier de l'Oise, le premier de la Somme, et s'il le peut de Paris. Et qui sait s'il n'y réussira pas? car il a laissé à une journée en arrière l'armée anglaise. Il marche à tire-d'aile par Beaumont et Saint-Quentin sur l'Oise. Il l'atteint le 27 à Compiègne, à Creil, avant les Français. D'Erlon, qui conduit l'avant-garde de l'armée ralliée, arrive une heure trop tard à Compiègne. La route de Paris est fermée; la ville et les ponts sont déjà occupés par une brigade prussienne. Après un combat d'une heure et demie, par lequel il masque sa retraite, d'Erlon se rejette sur la route de Soissons à Senlis. La même chose était arrivée à d'autres détachemens français lorsqu'ils s'étaient présentés à Creil. Ils avaient trouvé le corps de Bulow qui leur avait barré le passage. Ainsi déjà la ligne de l'Oise était assurée aux Prussiens. Ils avaient leurs grand'gardes le 27 aux environs de Villers-Cotterets.

A Compiègne, à Crespy, à Senlis, on se heurta contre l'ennemi, et dans ces engagemens les corps prussiens, isolés, morcelés par leur marche désordonnée, se trouvèrent aussi compromis que les Français. Les uns et les autres étaient également aventurés, les premiers par une confiance excessive, les seconds par les hasards d'une retraite précipitée. Plus d'une fois les têtes de colonnes prussiennes se trouvèrent enveloppées par ceux qu'elles croyaient cerner; mais la nécessité de gagner Paris et l'imagination qui grossissait l'ennemi empêchèrent qu'on ne profitât de l'occasion. A Senlis, le général de Sidow, ayant en tête le général Kellermann et en queue le général d'Erlon, parvient à se dégager de cette périlleuse rencontre. A Villers-Cotterets, Pirch, qui surprend Grouchy, est lui-même surpris

par Vandamme, et il ne réussit à s'échapper que par une marche forcée de trente-huit heures, fuyant devant les fuyards. La première division prussienne était dispersée sur La Fère, Villers-Cotterets, Crespy, Gillicourt. Les autres divisions n'étaient pas mieux rassemblées, et le gros de l'armée à deux jours des Anglais. Cette dissémination de l'ennemi eût pu lui coûter cher; mais il croyait pouvoir tout oser. Il y était encore encouragé par le peu de résistance qu'avaient faite plusieurs des villes frontières, tombées à la première sommation. En deux jours, Avesnes, Guise, Cambrai, Ham, s'étaient rendues, et ce n'était pas seulement le moral de la France qui tombait avec les places : c'étaient des points d'appui à l'invasion. La marche sur Paris, qui semblait d'abord désordonnée, eut une base assurée.

Grouchy, qui avait reçu à Soissons le commandement en chef, revenait à la tête du 6e corps et de la garde. Il atteignit Levignon, que les Prussiens de Ziethen avaient déjà dépassé. Cette route fermée, Grouchy se détourne à gauche vers la Marne, et il achève sa retraite par Assy, Meaux, Claye et Vincennes. La même raison fit que Vandamme se dirigea par La Ferté-Milon et Meaux. Il passe la Marne à Lagny et traverse Paris pour occuper, sur la rive gauche, le plateau de Montrouge. Vivement pressé, Reille, avec le 2e corps, avait rejoint d'Erlon. Au-delà de Nanteuil, le prince de Prusse leur avait fait 2,000 prisonniers; mais il n'avait pu les empêcher d'arriver au but sans trop de dommage : ils rejoignirent par Saint-Denis le gros de l'armée.

Pendant que les Français, après une perte de quelques mille hommes seulement enlevés dans la retraite, rentraient ainsi dans Paris en se couvrant de la Marne, les Prussiens arrivaient en face de la plaine de Saint-Denis. A leur marche furieuse, on eût dit que Paris serait le prix de la course; mais là ils furent subitement arrêtés par les lignes de défense qui, de ce côté, couvraient la capitale. C'était d'abord, de La Villette à Saint-Denis, le canal de l'Ourcq, large de trente pieds, rempli d'eau. Il fermait la courbe de la Seine. Le long du bord intérieur, une haute digue formait un excellent parapet, dans lequel avaient été pratiquées des embrasures pour l'artillerie de gros calibre. La ville de Saint-Denis, servant d'appui, était fortifiée, le terrain inondé aux environs, et le poste d'Aubervilliers occupé à une portée de fusil en avant de la ligne. De fortes batteries et des travaux protégeaient les barrières de Paris et les mettaient à l'abri d'un coup de main. Une tête de pont sur la rive gauche de la Marne couvrait le pont de Charenton. Trois cents pièces de grosse artillerie armaient ces travaux. La ligne entre Saint-Denis et Vincennes était défendue par les 1er, 2e et 6e corps, la garde en réserve à Ménilmontant, la cavalerie au bois de Boulogne. Van-

damme, avec les 3e et 4e corps et la cavalerie d'Exelmans, avait pris position sur la rive gauche; mais là les travaux de défense étaient à peine commencés.

L'armée qui venait couvrir Paris comptait encore 70,000 hommes. Ajoutez-y 17,000 tirailleurs fédérés, presque tous anciens soldats. Les 30,000 hommes de la garde nationale élevaient ce chiffre à 117,000 combattans. Que ne pouvait-on attendre encore de ces 117,000 Français appuyés sur les retranchemens que je viens de décrire et combattant pour leurs foyers? Les Anglais et les Prussiens, après les détachemens qu'ils avaient dû faire pour masquer ou bloquer les places du nord, n'étaient pas beaucoup plus nombreux.

En entrant dans Paris, Grouchy, que les accusations commençaient à entamer, et qui douta trop de lui ou désespéra trop tôt de la patrie, donna sa démission. Le maréchal Davoust le remplaça dans le commandement; il établit son quartier-général à La Villette.

VII. — LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANS.

A Paris, l'effet de l'abdication avait été naturellement plus faible dans le peuple que dans l'armée. La surprise ne s'y ajouta pas, car on avait vu heure par heure le pouvoir de Napoléon céder et disparaître. Comme s'il eût dû représenter à jamais la force pour être adoré, dès que la force lui manqua, il y eut pour lui de la pitié dans les masses; avec la pitié commencèrent l'examen, la critique, et bientôt le blâme de l'idole. Chacun se désintéressa de la chose publique, soit que ce mot de fatalité, prononcé si souvent et de si haut, eût glacé tous les cœurs, soit plutôt qu'on se fût accoutumé à tout renfermer, passé, présent, avenir, dans un seul homme. Lui tombé, il ne restait plus rien qui valût la peine d'un sacrifice. Chacun se retira comme d'un spectacle public après que le rideau est baissé.

On n'aurait jamais imaginé qu'un tel homme, relevé par un si grand prodige, pût tomber de nouveau et disparaître dans un tel silence de peuple. Pas une protestation, pas un essai de soulèvement contre la destinée nouvelle, quand rien n'eût pu empêcher le peuple de montrer ses regrets et qu'il avait l'armée pour complice, mais une prompte et muette obéissance, et après que l'acte d'abdication fut consommé, pas un murmure! On se hâta d'obéir à cette dernière volonté du maître, sans chercher si elle était libre ou forcée. Quant à nos provinces, pas une parole, pas même un adieu au vaincu. Sur cette longue route triomphale de Cannes à Paris, partout le même silence, l'abandon ou la soumission à ce que nous avions appris à nommer fatalité! L'ennemi s'approchant par masses

de village en village, les plus fidèles ou les plus signalés enterraient leurs armes et leurs drapeaux.

Au milieu de cette stupeur, toute la vie parut concentrée dans l'assemblée des représentans. C'était à elle de combler le vide laissé par Napoléon. Cette assemblée des cent-jours fut alors ce qu'elle pouvait être avec l'éducation reçue de quinze ans de silence, d'oubli, d'inaction morale : un désir de liberté, mais sans savoir laquelle; la lassitude d'une longue servilité et l'impatience d'en sortir sans pouvoir dire par quelle route; nulle tradition et pour ainsi dire nul souvenir, car personne n'aurait osé rappeler les traditions de la révolution, même dans ce qu'elle avait de meilleur, et se rattacher à ces grands jours; ils avaient été oblitérés par tant d'injures encore récentes! De là une assemblée où personne ne se connaît, fille de la révolution française et n'osant l'avouer; nul principe déclaré, nul étendard déployé, nul chef de parti qui osât se faire des partisans; les meilleurs, fidèles à leur passé, mais en secret, et sachant bien que nul ne les suivrait, s'ils osaient l'invoquer; pour les autres, des hommes nouveaux, formés en plein esclavage, étonnés d'être libres, bientôt effrayés de n'avoir plus de maître, empressés à en chercher un autre, comblant ce vide tumultueusement, aveuglément par le nom d'un enfant, Napoléon II, dans les mains de l'ennemi, et ne faisant rien pour que cette déclaration devienne sérieuse; les plus avisés certains que ce n'est là qu'un leurre pour amuser les regrets de l'armée et du peuple; le plus grand nombre se complaisant dans une demi-duperie où s'abritait leur conscience: tous voyant ou pressentant que la restauration du droit divin était au fond de leurs œuvres, mais croyant avoir assez fait contre lui parce qu'ils ne l'avaient pas nommé.

On ne peut rattacher cette assemblée par aucun lien à nos grandes assemblées nationales de la révolution, qu'elle tint toujours à honneur de répudier. Elle aurait eu honte de se dire républicaine, elle qui avait renversé le destructeur de la république. Ni républicaine, ni bonapartiste, ni royaliste, qu'était-elle donc? Il lui eût été impossible de le dire. Rien au monde de semblable à l'embarras de cette assemblée quand elle se trouva n'avoir plus de maître. Elle n'osa avouer qu'elle était libre. Quand on lui demandait au nom de qui elle rendait les lois, elle ne savait que répondre. Dans ce vide profond des chambres qui n'osaient même se souvenir des temps antérieurs au 18 brumaire, une voix s'écria avec ironie : « Pourquoi ne nous proposez-vous pas une république? » Ce mot jeta une clarté subite dans les esprits troublés. Tous sentirent qu'il n'y avait en effet de possible que le droit commun ou la restauration; le premier faisant peur par son nom seul, chacun se prépara en secret à accepter la restauration du droit divin, qu'il proscrivait en public. Le seul

parti qui avait sauvé la France de l'invasion fut ainsi le seul dont personne n'osa prononcer le nom en public et pas même en secret. *Ils sont si bêtes!* disait Fouché, qui ne se donnait plus la peine de feindre. En effet, quand une assemblée se met en dehors de tout principe, de toute tradition, il est incroyable à quel point l'intelligence, la clairvoyance, le discernement, peuvent se retirer de ces grands corps comme d'une chose inanimée. Ils gardent la puissance de parler même avec art, et leurs paroles ne servent qu'à leur masquer la réalité que les enfans eux-mêmes aperçoivent clairement, car nous voyions l'ennemi arriver à grands pas, et l'assemblée seule n'en voyait rien ou n'en voulait rien savoir, certaine de charmer le maréchal Blücher et ses hulans par quelque amendement envoyé aux négociateurs.

Effet d'un silence qui avait tout stérilisé, cette assemblée se réveillait comme Épiménide; mais, offusquée de ce long sommeil, elle marchait à tâtons, les yeux fermés, au-devant de tout ce qu'elle voulait éviter. Les moins novices, ne voulant pas se rappeler leurs ancêtres, n'étaient qu'une contradiction perpétuelle. Ce même Manuel, que nous devions voir un peu plus tard si ferme, si lucide, si intrépide, semble la dupe de tout ce qu'il rencontre. Cet homme si droit est l'instrument aveugle de Fouché, dont il partage la demeure. Ce républicain a horreur de la république; cet ami de l'égalité réclame l'hérédité du sénat; ce bonapartiste ouvre la porte aux Bourbons, qu'il maudira demain. Ne faisons pas à ces hommes de trop vifs reproches, l'esprit politique ne se retrouve pas en un jour. A ceux qui avaient désappris la liberté, il fallait un nouveau noviciat pour la rapprendre. On n'a vu qu'une fois dans le monde, en 89, des assemblées apparaître tout armées, fières, intelligentes, éclairées de mille flambeaux au sortir de l'esclavage; mais dans cet esclavage il y avait eu la parole de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, et ces grands tribuns de l'esprit humain avaient dominé tout un siècle. En 1815 au contraire, on se réveillait après un silence qui n'avait été rompu par personne. Une femme seulement, Mme de Staël, avait osé laisser échapper quelques vérités voilées; mais elles avaient été à peine entendues d'un petit nombre, car l'auteur était proscrit, et l'on craignait, en recevant la vérité de sa bouche, la contagion de l'exil. Il fallait donc s'attendre à toutes les méprises qu'enfante, même chez les meilleurs, la désuétude de la vie publique et de la pensée.

En 1815, nous ne comprenions plus un seul des grands ouvrages politiques nés d'une âme libre. C'était là pour nous un vocabulaire perdu. On sut un gré infini à Manuel et à d'autres qui en reproduisirent quelques échos. M. Dupin se trouva être l'orateur et l'âme de cette époque. On ne cherchait pas même quel était le sens caché sous des mots souvent équivoques, et l'embarras de ce premier

bégaiement de la liberté servait les espérances les plus contraires. Le plaisir de la parole après un si long silence suffisait aux rares esprits qui formaient alors la tête des partis; mais le peuple, la foule, devaient rester longtemps encore sourds à cette puissance qu'ils avaient oubliée ou qu'ils n'avaient jamais connue. C'est, il semble, une des conditions de la France que cet évanouissement successif de la conscience publique. Quelques hommes restent debout et rendent aux autres le sentiment d'eux-mêmes. Après cela, tout disparaît de nouveau et se rétablit de la même manière. La nation semble prendre je ne sais quel plaisir à ce jeu cruel, où se perdent et se retrouvent ses destinées.

Telle était cette assemblée, image de la France asservie et deux fois vaincue. Parmi tant d'illusions, presque toutes volontaires, il en est pourtant une à laquelle la chambre des représentans échappa. Avec une promptitude étonnante, elle vit que le despote d'hier ne supporterait pas longtemps le frein des lois, que pour s'en défaire il n'attendait que de redevenir le plus fort, et pour montrer sa répugnance elle n'avait pas attendu la défaite. Dès l'ouverture de la campagne, quand tout semblait favorable, elle n'avait laissé passer aucune occasion de faire éclater ses soupçons: ils allaient déjà presque jusqu'à la haine, car elle avait d'abord refusé avec ironie de déférer à Napoléon le titre de sauveur, puis celui de grand homme, lorsque les choses étaient encore incertaines; mais c'est plus tard qu'elle s'était surtout dévoilée. A la nouvelle de la bataille de Ligny, sa première pensée avait été de chercher des garanties contre l'empereur, marquant ainsi qu'elle craignait les victoires de Napoléon presque autant que ses revers, tant le divorce était profond, l'alliance impossible entre l'ancien maître et les libertés nouvelles. Et maintenant qu'il était vaincu, les ressentimens se déchaînaient sans pudeur au nom du salut public. Comme Napoléon avait excité toutes les espérances dans ses prospérités, il excitait dans sa chute toutes les colères. On ne voyait plus de dangers et même de difficultés qu'en lui; les 500,000 ennemis qui avaient franchi les frontières disparaissaient, on y pensait à peine. Il était désormais le seul ennemi: qu'il s'éloigne, qu'il disparaisse, et tout sera sauvé! Se débarrasser de l'idole d'hier était le seul désir, mais ce désir était une passion irrésistible. On serait délivré de tous les maux à la fois, si l'on se délivrait du maître encore présent, car, même tombé et précipité, il remplissait seul encore les esprits.

VIII. — FOUCHÉ.

Du sein de cette assemblée, un homme surgit pour un moment, Fouché de Lyon et de Nantes, maintenant duc d'Otrante, qui ne

pouvait prendre son essor qu'en des temps pareils, nourri de nos misères, caché dans nos ruines, et qui se trouva en ce moment avoir le tempérament de notre adversité. Il reçut les pleins pouvoirs de l'assemblée, impatiente de se démettre entre ses mains, et il devint le maître de la France dans le gouvernement provisoire; car des cinq membres qui le composaient : Fouché, le général Grenier, Quinette, Caulaincourt, Carnot, le premier fut nommé président, et le pouvoir ne résida réellement qu'en lui. Admirez ici le vide fait par une longue servitude : après Napoléon, il ne resta que Fouché! M. de Lafayette ne put même réussir à être un des *cinq empereurs*, comme on les appelait alors, tous les partis s'étant réunis pour exclure cet homme incommode, qui dans la ruine publique ne représentait que le droit et la justice. Lui-même accuse les anciens républicains de l'avoir repoussé comme ennemi des titres de l'ancienne et de la nouvelle noblesse. Craignaient-ils de se commettre avec lui parce qu'il leur rappelait leur passé dans ce qu'il avait de meilleur? On reproche à Carnot de n'avoir pas été le cœur d'airain qu'il avait été autrefois; mais que pouvait cette austère figure où l'héroïsme avait quelque chose de la placidité de la science? Depuis quinze ans, son nom n'etait plus prononcé. Avec notre faculté d'oublier, nous ne le connaissions plus. Où étaient ses partisans, ses compagnons, ses amis, tous ceux sur lesquels le souvenir eût pu agir encore? Persécutés, foulés, on avait fait de leur nom une injure, et le peuple, pour lequel ils avaient sacrifié plus que la vie, les ignorait, ou, selon sa coutume, ajoutait à l'insulte. Comment ces hommes ensevelis vivans pouvaient-ils en une heure retrouver leur autorité? Il ne suffit pas d'être forts, il faut encore que votre force ait quelque rapport avec ce qui vous entoure. Ils essayèrent de reparaître, mais timides, balbutiant comme les autres des phrases sur la licence, étonnés eux-mêmes de se voir si changés par l'ingratitude et l'outrage de deux générations.

Et ce n'étaient pas seulement les hommes de la révolution que l'empire avait désarmés; tout ami de la liberté avait été compris dans le même anathème : ou niais ou jacobin. Nous avions sucé avec le lait le mépris, la peur, le dégoût de tout ce qui avait précédé l'origine sacrée, le 18 brumaire; ce monde-là nous avait été dépeint cent fois comme un chaos plein de monstres, et s'il restait quelque représentant de l'héroïsme de ce temps-là, nous nous le montrions au doigt, il faisait peur. Lui-même se taisait sur un passé glorieux pour lui; il semblait demander pardon au pays de l'avoir sauvé une fois. Comment de cette prostration, de cette humiliation des forts, de cette lapidation continue des meilleures renommées par toute une génération, aurait pu sortir une résolution héroïque? Déjà les enfans commençaient à renier leurs pères.

D'ailleurs, si Napoléon lui-même avait été annulé par les événemens, que l'on juge des autres! Le péril, l'inconnu, l'attente, les glaçaient, et sans nul doute c'est là ce que les anciens appelaient fatalité, destin, quand les esprits sont liés, aveuglés, et qu'aucune évidence ne peut percer leurs ténèbres. Dans cette société foudroyée, un homme reste debout, un homme conserve ses facultés, un homme garde son sang-froid au milieu de la stupeur publique : c'est Fouché. Chez les autres, l'intelligence est suspendue; ils sont là frappés de cette sorte d'hébétement sacré qui suit les coups trop violens du sort. Fouché seul pense pour tous, et chacune de ses pensées est une fraude. Lui seul agit, et chacune de ses actions est un piége. On le prend dans ses embûches; il en rit, et l'on en rit avec lui. Ses lettres de connivence à l'ennemi sont interceptées, il s'en moque; surprises, il les fait lire audacieusement à la tribune, et ceux qu'il livre par ces lettres s'en déclarent satisfaits. Fascinés, éblouis, hébétés (de quel mot se servir?), ils applaudissent de leurs mains liées à ce Judas au triple visage.

Dans cet évanouissement de tous les autres, il grandit d'une grandeur monstrueuse. Non-seulement ses facultés ne sont pas paralysées, elles s'aiguisent, elles atteignent leur plus grand développement. Il a trouvé son milieu, son élément naturel dans la ruine, et il se joue dans cette calamité suprême avec l'agonie d'un peuple. Son terne et livide langage se colore. Qu'est-ce que Napoléon pour lui? « Un grand homme devenu fou! » Et la proscription qu'il médite contre ses amis auxquels il serre la main? « Un arbre touffu pour les garantir de l'orage. »

Chacun vient chercher auprès de ce sphinx le mot de l'énigme. Quand celle-là est dénouée, il en invente une autre. Et c'est d'une nation qu'il s'agit, de la plus grande de toutes! Quel jeu! quel enseignement! quelle chute incroyable, et qu'il en coûte cher de s'être abandonné une fois au pouvoir et aux fantaisies d'un seul! Tous subissent à leur tour la fascination de l'aspic dans les ruines; Napoléon d'abord, puis Louis XVIII, puis le comte d'Artois. Ni la révolution, ni la contre-révolution, ni la terreur rouge, ni la terreur blanche, ne peuvent se passer de lui. Il est à tous leur ministre fatal, ou plutôt il est le maître, le tribun, le roi, l'empereur dans cet interrègne de la justice et du droit. Il trône dans ce vide. Voyez! cette figure domine tout, remplit tout; ce pâle visage acéré, qui va de l'un à l'autre, voilà ce qui reste à ce moment de la glorieuse France, de la maîtresse des peuples et des rois! C'est ici que doivent triompher ceux qui mettent la réalité au-dessus de la poésie, car il est certain qu'aucun ouvrage d'art des poètes ne renferme un personnage si complexe, si multiple que celui que l'histoire nous montre à ce moment. Dans les imaginations des poètes, Narcisse,

Macbeth, Iago, ne suivent à la fois qu'une seule trame, et ils y sont absorbés. Fouché n'a pas une trame seule : il en a dix, vingt à la fois; il y travaille comme un tisserand sur son métier. S'il est surpris, il en ourdit une nouvelle, et c'est là son chef-d'œuvre. Tous sont ou troublés, ou désespérés; lui seul est inaccessible au deuil. Il est heureux; il triomphe dans l'universelle ruine.

Mais laissons ce personnage. Aussi bien nous en sommes arrivés à ce point que dans l'histoire il n'est plus convenable de parler de défections, de trahisons. Pour toutes ces choses, nous avons des mots indulgens qui sont le vrai savoir-vivre. Il y a pourtant un inconvénient à cela. On dirait que l'âme humaine est morte, et c'est après tout la pire des catastrophes.

IX. — NAPOLÉON A LA MALMAISON.

Dans le même temps, le 25 juin, Napoléon, obéissant à des ordres que l'on décorait encore d'un autre nom, se retirait à la Malmaison. Là, cette solitude, remplie des prospérités du consulat, le réveille comme d'un songe. A peine arrivé, il s'étonne de son isolement. Pour en sortir, il veut faire entendre une fois encore sa voix à l'armée. Dans une première proclamation dictée à la hâte, il oublie qu'il a renoncé à l'empire. Il se plaint, il accuse, il commande, et tout à coup, se souvenant que ce n'est plus le maître qui doit parler, il change de ton : il adjure, il encourage. Ce sont les adieux d'un général à des compagnons d'armes; mais même sous cette forme, qui ne laisse plus rien paraître de l'ancien empereur, ses paroles ne parviendront pas à ceux auxquels il les adresse. Fouché s'y oppose. Napoléon n'a plus le pouvoir de faire insérer même ses adieux dans *le Moniteur!* Il apprend à son tour ce que c'est qu'un cri de l'âme étouffé par une main de police; comme si cela n'eût pas été nouveau pour lui, il n'en témoigne ni surprise ni douleur.

C'était déjà comme une sorte d'exil, car on ne voyait plus autour de lui que ceux qui avaient résolu de s'expatrier avec lui, s'il le fallait, au-delà de l'Océan! Et ceux-là, pour la première fois, n'attendaient plus rien des inspirations soudaines de son génie, qui s'abandonnait lui-même. Ils faisaient déjà leurs apprêts de départ; chacun apportait son avis, comme si l'adversité avait déjà mis entre eux je ne sais quelle égalité. Le duc de Rovigo conseillait de recourir une dernière fois aux armes, le duc de Bassano de se résigner, le duc de Caulaincourt de se hâter d'échapper aux ennemis qui s'approchaient. Même le secrétaire du cabinet, M. Fleury de Chaboulon, apporta son opinion, qui était de s'en remettre aux généraux alliés et de s'offrir en victime, sans essayer de se dérober par la fuite.

Au milieu de tant de contradictions, tantôt défiant, tantôt crédule,

toujours incertain, Napoléon pèse, discute tour à tour ces opinions. Il s'enferme avec ses conseillers et les retient suivant que leur avis lui semble préférable; puis tout à coup il en ouvre lui-même un nouveau, et alors il semble qu'il ne veuille rien que tromper les heures et donner une pâture d'un moment à son imagination et à celle des autres. En ces instans-là, il se voit déjà par-delà l'Atlantique, en Amérique, cultivant ses troupeaux comme le premier homme, cherchant, trouvant enfin la paix au Mexique, à Caracas, en Californie, car il s'attache à tous ces noms; mais, bientôt réveillé de cette aventure, il revient au projet tout réel de se jeter dans les bras des soldats. On le contredit alors; il se rend au premier mot. « Allons! je vois bien qu'il faut toujours céder, » ajoute-t-il, comme si chacun de ses projets n'était qu'une imagination vaine. Ce maître du monde est à ce moment plus faible qu'un roseau; le moindre souffle le pousse en des sens opposés.

D'autres fois cette lamentable incertitude lui pèse; il s'interrompt, il écoute, il demande si le peuple, l'armée ne s'émeuvent pas pour lui. Les soldats ne viendront-ils pas l'arracher à son inertie, qui est déjà un commencement de captivité? On l'entend s'écrier : « Comment Paris ne me demande-t-il pas? » Il tressaille au bruit lointain des armes. Quelques détachemens qui passent sur la grand'route font encore çà et là retentir l'air de leurs acclamations; mais ils ne se détournent pas, ces corps, vers la demeure de Napoléon : il attend des autres un élan, une impulsion que l'on est accoutumé à recevoir de lui! S'il se montrait seulement, s'il agissait, qui sait ce que sa présence seule pourrait encore produire sur les hommes? Mais, renfermé, invisible dans les murs de cette maison écartée, il espère vainement que la multitude prendra pour lui la résolution à laquelle il ne peut ni s'arrêter ni renoncer. En voyant un tel homme réduit à l'inaction, tous crurent qu'agir était devenu impossible. L'inertie dont il donnait l'exemple gagna promptement les plus déterminés. Tous l'appelèrent comme lui résignation. En effet, qui pouvait croire encore à sa bonne fortune, quand lui-même avait cessé d'y croire?

A ce long supplice de l'attente, l'outrage manquait encore. On annonce que le général Bekker arrive, chargé d'arrêter Napoléon au nom du gouvernement provisoire. On se trompait. Le général Bekker n'était chargé que de le surveiller, sous le prétexte de garantir sa sûreté. Par quelques mots, Napoléon subjugue son gardien, et il en fait son mandataire auprès du gouvernement. Sur les nouvelles que le général apporte de la position des ennemis, Napoléon a conçu l'idée de punir Blücher de sa marche téméraire en avant des Anglais. Il propose de déboucher par Saint-Denis; il s'engage à battre isolément les Prussiens avant que leurs alliés puissent se trouver en ligne. C'est là sa dernière conception militaire. Qu'on la

lui laisse seulement exécuter. Cette victoire suprême obtenue, il partira, il s'éloignera par-delà les mers. Tout ce qu'il veut, tout ce qu'il demande, c'est de donner par ce dernier triomphe un appui au gouvernement français pour négocier. Le général Bekker, entraîné, convaincu, se hâte de porter les propositions de son captif au gouvernement. Déjà les chevaux de bataille sont sellés dans la cour de la Malmaison. Chacun se prépare à courir aux armes. Napoléon attend; il reprendra le commandement ou partira pour l'exil. Trois heures se passent dans cette incertitude entre le trône reconquis et le bannissement.

Napoléon crut-il sérieusement que sa proposition avait une seule chance d'être acceptée de la part de ceux qui déjà l'avaient mortellement offensé? C'est donc qu'il voulut espérer contre toute évidence. Commander, pour lui c'était régner, et s'il ne se donnait pas la peine de reprendre le pouvoir de vive force, comment pouvait-il imaginer que ses adversaires le lui rendissent par complaisance? Déjà ils l'avaient trop frappé pour ne pas craindre en lui le pire des ennemis. Il semble que cette proposition ne fut qu'un de ces splendides changemens de scène dont il amusait alors son imagination et celle des autres sans y attacher fortement son esprit. On dit pourtant que Carnot fut d'avis de lui rendre le commandement, mais il fut le seul. Fouché repoussa la prière de son ancien maître avec un persiflage insultant, Davoust avec une grossièreté soldatesque : « Votre Bonaparte ne veut pas partir. Il faudra bien qu'il nous débarrasse de lui. S'il ne part à l'instant, je l'arrêterai moi-même. »

Ces paroles sont rapportées à Napoléon, et il répond qu'il est prêt à tendre la gorge. Plusieurs années après, dans le silence de Sainte-Hélène, revenant sur ces événemens, il dicta en quelques mots la défense de Davoust, comme s'il n'avait attaché lui-même que peu d'importance et nul regret au refus d'une proposition qu'il n'avait pas jugée très sérieuse. Quand lui-même cédait et s'abandonnait aux circonstances avec une si grande facilité, il s'armait d'indulgence pour ceux qui y cédaient comme lui. Il avait un si grand respect de la force, sa seule divinité, qu'on ne le surprit jamais à blâmer sévèrement quelqu'un d'y avoir cédé. D'ailleurs il était trop bon calculateur pour ne pas savoir que ce qu'il avait demandé ne lui serait pas accordé. L'empire, une fois abandonné, se reprend; il ne se donne plus. S'il était résolu à reprendre le commandement, ce n'est pas la complaisance de Fouché qu'il fallait invoquer : il n'avait qu'à se porter avec ses aides-de-camp vers le premier rassemblement de troupes, elles l'eussent mis sur le pavois; mais, comme disait celui de ses familiers qui le connaissait le mieux, la peur de tout compromettre s'était emparée de lui : la même irrésolution qu'il avait montrée dans les champs de Ligny, le lendemain de la bataille, re-

paraissait bien plus grande encore à l'Élysée, à la Malmaison, à mesure qu'approchait le dénoûment. Sa seule décision arrêtée fut alors de courber la tête sous les événemens, et il se dissimulait à lui-même et aux autres cette inertie par des projets subitement conçus et plus subitement abandonnés.

La première chose qui s'use dans l'homme, c'est la force de vouloir et d'agir. Ce fut aussi la seule partie qui se montra, pendant les cent-jours, atteinte dans Napoléon. Comme un édifice hardi, resté intact dans tout le reste, si l'équilibre manque aux fondemens, tout ce magnifique ensemble qui éblouissait les yeux chancelle et s'abîme au même instant. Ainsi il ne manquait qu'une chose à Napoléon pour être ce qu'il avait été jusque-là : la résolution soudaine, énergique, inflexible. Ce point ayant cédé, tout l'édifice de cette prodigieuse fortune manqua d'équilibre et s'écroula en un jour. Nous vîmes avec stupeur les plus magnifiques projets tomber en poussière, parce qu'ils n'avaient plus d'appui dans la volonté de celui qui les avait conçus. Si, au 18 brumaire, Napoléon eût tergiversé au lieu d'agir, si, laissant à ses adversaires le temps de se reconnaître, il les eût suppliés d'entrer dans les projets qu'il avait de se rendre maître d'eux et des autres, est-il bien sûr que son entreprise se serait accomplie avec la même facilité? Les temps étaient changés, dit-on. Oui, sans doute, ils l'étaient; mais il avait encore pour lui l'armée et le peuple, et puisque, avec cet appui de tous les bras, il fut réduit à une si grande impuissance de rien tenter pour lui, pour les siens, pour la France, n'est-ce pas le plus grand aveu que son règne était fini, et que le système auquel il avait donné son nom était devenu impossible?

Le 29 juin, à cinq heures du soir, il monte en voiture précédé de ceux qui doivent être ses compagnons de captivité. Il semble d'abord n'avoir que l'impatience de s'éloigner. « Je m'ennuie de la France et de moi, » disait-il; mais bientôt il ralentit sa marche, il s'arrête à Rambouillet, demandant encore si on ne le rappelle pas. La nuit se passe dans cette oisive attente. Le jour vient : Napoléon reprend maintenant sans espoir son morne voyage vers l'Océan. Il ne se retrouva lui-même que sur le *Bellérophon*. L'Angleterre fit alors une chose inutilement odieuse : elle eut l'incroyable bassesse de vouloir ôter à ce prisonnier son épée. L'amiral, à la tête de ses officiers, vint lui faire cette inconcevable injonction. Sans répondre, Napoléon, par son regard, repoussa l'amiral et les officiers, qui se retirèrent les yeux baissés, honteux de cet opprobre. Cette victoire fut la dernière de Napoléon. A mon avis, ce ne fut pas la moins grande.

X. — NÉGOCIATIONS.

L'ennemi était aux portes, il n'était plus possible de l'ignorer. Soit que la commission du gouvernement crût réellement que Napoléon était le seul motif de guerre, soit qu'elle affectât de le croire, elle envoya des plénipotentiaires aux commandans en chef des armées alliées. Quelques-uns de ces commissaires atteignirent le duc de Wellington à Étrée, et ses dépêches (1) contiennent à ce sujet de graves déclarations. On y voit clairement que l'assemblée, par ses négociateurs, avait deux ou plutôt trois langages, l'un pour le peuple et l'armée, l'autre pour les alliés, le troisième pour les politiques. Elle avouait, par ses mandataires, au duc de Wellington que son plus vif désir était d'ouvrir les portes à la restauration, au peuple qu'on proclamait Napoléon II, aux étrangers que cette proclamation n'était qu'un leurre, aux soldats qu'il s'agissait de défendre la patrie, aux coalisés que les soldats étaient un danger de guerre civile, à l'armée que Napoléon II était son chef, aux rois que tout autre que Louis XVIII ne serait qu'un usurpateur. Dans ce conflit de paroles opposées, la seule chose qui parut certaine, c'est qu'on voulait la restauration sans avoir l'air d'y être forcé.

Quelle autorité pouvaient exercer sur nous ces mots ambigus dans une crise semblable? Quelle résolution pouvait sortir de là, ou même quelle *habileté*, puisque dès ce temps ce mot sembla surnager seul dans le naufrage de la langue elle-même? Le jugement que l'histoire portera sur cette assemblée sera sévère. Elle vécut à peine un mois; dans cet intervalle, elle renversa un maître abattu, elle fut impuissante dans tout le reste. En dehors du despotisme militaire, il n'y avait que deux choses, car il ne faut pas croire que les formes de gouvernement soient en nombre infini : ce qui a précédé l'empire et ce qui l'a suivi, la république ou la restauration. Et comme personne n'osa seulement prononcer le nom de la première, que l'armée empêchait que l'on avouât ouvertement la seconde, il ne resta que la ressource des paroles détournées, des subterfuges, des subtilités : triste berceau de la liberté à venir, dans lequel disparut un moment la nation française.

N'osant rien attester, ni de la France nouvelle, ni de la France ancienne, ni de la révolution, ni de la restauration, cette assemblée ne put conserver la tradition d'aucun droit ni empêcher l'invasion. Pour ce dernier point, elle ne le tenta pas même; mais elle nous laissa dans le gouffre. Tout ce qu'elle nous apprit, c'est ce funeste secret que l'on peut, sous de vains subterfuges, faire illusion sur

(1) Gurwood, *The Dispatches of the field-marchal the duke of Wellington*, vol. XII.

les dangers les plus crians, que la grande affaire désormais est *d'avoir l'air*, que le temps des subtilités de Byzance est revenu, et que l'esprit français, jusque-là simple et lumineux, même dans ses erreurs, entrait dans sa période d'ambiguïtés et de sophismes. Dans le péril suprême, l'action de cette assemblée fut nulle, son héritage funeste. Pour nous, qui avions eu à peine le temps de la connaître, nous ne sûmes ni la regretter ni l'accuser. Elle disparut sans bruit dans le naufrage de tous. L'oubli la sauva des reproches.

Waterloo n'avait été qu'un désastre; les négociations furent pis. On souffre en lisant ces notes, ces instructions, ces correspondances sur des négociations qui n'existent pas, qui ne sont qu'un leurre grossier, dont le mensonge éclate à chaque mot. Pourquoi remplir ces dernières heures par tant de paroles dérisoires? Que ne se taisait-on comme en 1814? Le silence eût cent fois mieux valu. Un pays tombe sous le poids de six cent mille ennemis : cela est simple et peut être digne; mais ces vides colloques au nom de la liberté, qui concluent à une prompte servitude sous l'étranger! c'était déjà ce langage effacé sous lequel devait disparaître un jour, chez nous, jusqu'à la dernière trace des énergies de l'âme.

La vraie calamité de 1815, la voici : dans l'invasion de l'année précédente, Napoléon seul avait paru responsable; mais ici la liberté se montra, et ce fut seulement pour prendre la responsabilité de la dernière heure dans une cause perdue. Ainsi, ce qui aggrava toutes choses, après l'impuissance du despote on vit l'impuissance de la liberté; il sembla que l'on assistait à la défaite de l'esprit après la défaite des armes. Que l'on ait pu croire à l'efficacité des négociations, qu'un manque si absolu de pénétration et de clairvoyance ait été possible, que les commissaires de l'assemblée aient si obstinément fermé les yeux à l'évidence, que les outrages n'aient pu leur rendre la conscience d'eux-mêmes et des choses, cela semble incroyable. Nous le déclarerions impossible, si nous n'avions vu nous-même de quel aveuglement peut être frappé un parti au moment où il touche à sa ruine.

Le duc de Wellington renvoya les négociateurs avec ces mots : « qu'il ne voudrait pourtant pas leur faire perdre leur temps, » et comme ils insistaient pour rester, il leur offrit de les diriger vers les souverains alliés, qui étaient alors à Heidelberg. Les négociateurs firent ce long et inutile voyage jusqu'à Haguenau : les rois refusèrent de les voir et les renvoyèrent à leurs ministres; les ministres les congédièrent sans réponse.

Ici encore la haine de Blücher fut moins nuisible, car elle ne permit pas l'erreur. Il ne consentit pas même à échanger une parole avec les négociateurs français. Un de ses aides-de-camp répondit

pour lui, avec une franchise barbare, « qu'il suspendrait les hostilités quand il serait entré dans Paris, pourvu que Napoléon lui fût livré. » Cela n'empêcha pas le maréchal Davoust de tenter directement de nouvelles ouvertures, sur quoi Blücher prit occasion d'exhaler sa haine dans la réponse suivante : « Voulez-vous assumer sur vous le sac de Paris comme celui de Hambourg ? Nous voulons entrer dans Paris pour garantir les honnêtes gens contre le pillage dont ils sont menacés par le peuple. »

Ainsi cette accusation de pillage, c'est de notre ennemi le plus acharné que nous la tenons. Que de fois nous l'avons entendue depuis ce temps-là et toujours dans le même sens! Le maréchal Blücher l'a fait entrer dans notre langue politique. Toutes les fois qu'il s'est agi de montrer quelque énergie, quelque courage d'esprit, quelque hauteur d'âme, ou lorsqu'il aurait fallu défendre une position morale, une idée acquise, une vérité obtenue au prix de millions de vies, le mot de Blücher a été répété : « Vous voulez donc le pillage? » et l'on a ouvert les portes et cédé jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à défendre.

L'assemblée des cent-jours en a appelé dans ses derniers momens à la conscience des générations futures. Nous sommes ces générations, et nous répondons que nous avons été fraudés. C'était à elle de nous léguer le désastre sans l'augmenter de ses prosternations. On n'a pas le droit d'exiger d'une assemblée l'héroïsme d'un autre temps, cela est vrai; mais on doit reprocher à celle des cent-jours d'avoir servi de jouet aux ennemis en se laissant amuser jusqu'au bout par des négociations dérisoires. Le plus grand mal que l'on puisse faire à la liberté, à la justice, à l'honneur, à toutes les plus belles choses de ce monde, c'est de leur faire jouer le rôle de dupe: infaillible moyen d'en dégoûter les hommes.

Dans ces entrefaites, Fouché n'avait cessé d'être en communication suivie avec les ennemis. Il était décidé à agir conformément à leurs vues. La première chose était de gagner un grand nombre de députés. Il y réussit sans trop de peine, tenant à chacun un langage différent. Son dernier effort fut de préparer les chambres à la restauration de la légitimité; pour cela, il fallait trouver une phrase, un mot qui mît à l'aise toutes les défections. Ce mot fut alors la *conservation* de la capitale. On faisait à chacun de la sorte un devoir civique de se livrer sans résistance; la pusillanimité même devenait une vertu. Quand on a fait aux hommes une dignité de leur propre faiblesse, il faut admirer avec quelle unanimité ils se précipitent, car on a à la fois les bons et les mauvais. Cette unanimité ne manqua pas à Fouché. Sous sa dictée, la chambre des représentans adressa une proclamation aux Français, modèle de ce langage tor-

tueux qu'on n'avait plus revu depuis la dernière journée de Florence en 1527. Dans cette proclamation, on parlait d'abord de Napoléon avec complaisance, mais sans aucune hostilité pour les Bourbons; puis il y avait des caresses pour les libéraux et en même temps une première voie ouverte au droit divin. Enfin d'ambages en ambages, de circuits en circuits, on arrivait à une conclusion toute semblable à la proclamation de Louis XVIII. Ainsi cette adresse aux Français parlait de Bonaparte pour arriver aux Bourbons, et sur un ton guerrier « des nécessités d'une imposante attitude militaire » pour conclure à la reddition et soumission sans coup férir.

Avant de disposer de l'assemblée, Fouché s'était emparé de Davoust. L'un et l'autre, quoique sûrs du concours de tous les pouvoirs, redoutaient encore l'impression publique. D'abord ils allèrent à leur but avec une extrême circonspection au milieu d'ordres, de décisions contraires, qui se détruisaient l'une l'autre; puis, trouvant partout des complices, la hardiesse leur vint. Dès le 26 juin, Davoust était en communication secrète avec le parti des Bourbons; le 27, en plein conseil, il avait déclaré que la France était perdue, si elle ne se hâtait de traiter avec Louis XVIII; le 29, il fut même surpris par une députation des chambres en conférence avec l'affidé de ce parti, M. de Vitrolles (1). Cela pourtant n'ouvrit les yeux à personne. Le lendemain parut une fière déclaration contre les Bourbons; elle était signée de Davoust. La complaisance ou l'illusion devait tout couvrir jusqu'à la dernière heure. A l'approche du dénoûment que l'on aperçoit déjà, M. le colonel Charras fait éclater des paroles indignées, ardentes, qui couronnent éloquemment son ouvrage. Pour moi, accoutumé depuis trop longtemps à réprimer mes plus justes indignations et à n'en laisser échapper que ce que je ne puis étouffer, je ferai effort pour terminer ce récit comme je l'ai commencé.

XI. — INVESTISSEMENT DE PARIS. — AFFAIRE DE VERSAILLES.

Des négociations fictives jointes à la demande réitérée de suspendre les hostilités ne pouvaient avoir d'autre résultat que d'accroître outre mesure la confiance des ennemis. Elle alla bientôt jusqu'à la témérité. Certains, par les intelligences qu'ils avaient avec Fouché, qu'il suffirait de frapper un grand coup sur les esprits, ils formèrent une résolution dont ils ne se seraient pas avisés l'année précédente, même avec des forces supérieures. Ce fut encore Blücher qui se chargea de l'exécuter.

(1) *Mémoires* de M. de Vitrolles, cités par M. Duvergier de Hauranne, *Histoire parlementaire.*

Une reconnaissance rapide en avant de la plaine de Saint-Denis lui avait appris que la position ne pouvait être emportée de ce côté de la Seine qu'après une bataille. Vaincre l'armée française retranchée dans ses lignes était difficile, et un échec suffirait pour détruire tous les résultats inespérés de la campagne; mais si la rive droite de la Seine présentait de tels obstacles, on savait que la rive gauche était sans défense; probablement on n'y rencontrerait que des détachemens isolés. L'apparition soudaine de l'armée prussienne sur ce point, où elle n'était pas attendue, achèverait de consterner les habitans, et l'on entrerait à l'improviste au cœur de la capitale par le défaut de la cuirasse.

Sans doute c'était là une témérité insigne de se porter au-delà d'un grand fleuve en laissant ses alliés sur l'autre bord. On risquait d'être détruits successivement, sans pouvoir se rallier; mais l'audace avait réussi jusque-là : pourquoi y renoncerait-on, si près de toucher le but? Les Anglais masqueront le mouvement devant les lignes de Saint-Denis et de Montmartre, pendant que les Prussiens déboucheront par les deux ponts de Saint-Germain et de Maisons, dont on vient justement de s'emparer. Ce plan à peine conçu, on commence à l'exécuter; mais l'expérience ne tarda pas à montrer combien il eût pu coûter cher à l'ennemi.

Le soir du 30 juin et dans la nuit, le 1er et le 3e corps prussiens se mirent en marche pour Saint-Germain, l'un par Blancménil et Aulnay, l'autre par Gonesse et Argenteuil. Le 4e corps resta en position au Bourget, avec ses avant-postes à Stains et Aubervilliers. L'armée anglaise avait sa droite sur les hauteurs de Richebourg, sa gauche au bois de Bondy. La hâte de Blücher était si grande qu'il aventura le colonel de Sohr avec deux régimens de cavalerie légère pour le précéder jusque sur la route d'Orléans. Le général prussien comptait sans doute que l'arrivée de ces éclaireurs dans une direction si éloignée, coupant à la fois les communications avec la Normandie et la Loire, ferait tomber tous les projets de défense. Le colonel de Sohr, après avoir passé la Seine à Saint-Germain, bivaqua à Marly; le lendemain, n'apercevant aucun obstacle, il se hasarda plus loin : à midi, il occupait Versailles.

Cependant un mouvement si téméraire n'avait pu échapper aux Français. Exelmans, qui avec Vandamme couvrait le sud de Paris, ayant appris que des hussards prussiens s'étaient jetés sur Versailles, résolut de les enlever. Avec les 5e, 15e, 20e dragons et le 6e de hussards, il marche par Montrouge et Plessis-Piquet. En même temps la cavalerie légère de Piré, avec le 44e régiment d'infanterie, est détachée par Sèvres sur les flancs et les derrières de la brigade prussienne. Dans l'après-midi du 1er juillet, de Sohr rencontre les

fantassins de Vandamme. Il se retire et tombe au milieu des chasseurs de Piré et des dragons d'Exelmans. Il revient sur Versailles. La garde nationale, postée aux barrières, l'accueille par un feu nourri qui l'oblige de se rejeter sur Rocquencourt. Traquée de village en village, il ne restait plus de cette brigade que 150 hommes. Ils sont culbutés dans le village de Lechenay. Le colonel de Sohr y est grièvement blessé. Les soldats mettent bas les armes jusqu'au dernier.

Que serait-il arrivé, si les deux corps de Vandamme et la garde avaient soutenu cette attaque d'Exelmans? L'armée prussienne, morcelée à droite et à gauche de la Seine, était certainement en péril; mais les espérances que ce succès avait réveillées ne devaient pas durer. Sans en recueillir aucun avantage, Vandamme et Exelmans reçoivent l'ordre de se retirer, la droite sur la Seine, la gauche sur Montrouge, le centre en arrière du village d'Issy. Les avant-postes qui avaient occupé Montenotte, Rivoli, les pyramides, Vienne, Madrid, Lisbonne, le Kremlin, sont maintenant repliés à Châtillon, Clamart, Meudon, Sèvres et Saint-Cloud!

Le lendemain 2 juillet, Blücher, à qui on avait laissé le temps de concentrer son armée sur la rive gauche, marche en plusieurs colonnes par la vallée de la Seine et par les hauteurs qui de Saint-Germain se rattachent à Meudon. A trois heures, Ziethen avait atteint Sèvres. Les Français s'y défendirent et se retirèrent sur les Moulineaux, de là sur Issy, et dans la nuit sur le faubourg de Vaugirard. Pendant cette dernière nuit, les armées ennemies occupent les positions suivantes : Ziethen, sa droite à Clamart, le centre à Meudon, la gauche aux Moulineaux; Thielmann à Châtillon, Bulow en réserve à Versailles. L'armée anglaise était immobile sur le front des lignes fortifiées, au côté nord de Paris; le duc de Wellington avait jeté un pont à Argenteuil, et par Asnières, Courbevoie, Suresnes, il avait lié ses communications avec les Prussiens.

Ainsi le 2 juillet les Français étaient enfermés de tous côtés dans leurs lignes, et à ce moment leur situation put paraître désespérée; mais avait-on fait, du 29 juin jusqu'à ce jour, le nécessaire pour empêcher les choses d'empirer au point où elles étaient maintenant arrivées? On avait laissé trois jours à l'armée prussienne pour se jeter sur la rive gauche, s'y rassembler, s'y déployer. Le succès de Vandamme n'avait pas été poursuivi; au contraire les combats livrés à Sèvres, aux Moulineaux, à Issy, avaient paru plutôt des démonstrations pour couvrir la retraite que des projets de résistance véritable. Dans ces feintes, on voit l'exécution du dessein formel de céder Paris et la France sans coup férir. Où étions-nous donc tombés pour que le héros d'Eckmühl et d'Auerstaedt ne servît plus qu'à couvrir Fouché?

Le jeu convenu fut joué avec une parfaite assurance; le gouvernement provisoire commença par répéter sa demande ordinaire d'un armistice aux généraux alliés. Le duc de Wellington excellait dans cette diplomatie militaire. Il répondit avec son flegme accoutumé que, le grand obstacle à l'armistice ayant été éloigné avec Napoléon, la question se réduisait, selon lui, aux termes suivans: les Anglais et les Prussiens entreraient dans Paris le 7; l'armée française évacuerait la capitale et se retirerait de l'autre côté de la Loire jusqu'à ce que le roi (à sa rentrée, le 8) en avisât autrement. Sa grâce s'offrit même à tenter d'obtenir que le prince Blücher retînt deux jours ses troupes dans leurs positions de Clamart et de Meudon: mais en même temps elle déclara qu'elle ne pouvait consentir à suspendre les hostilités tant qu'il resterait un seul soldat français dans Paris. Ayant reçu cette déclaration expresse de la part de sa grâce, les commissaires se retirèrent.

A force de haine, Blücher rendit aux choses le tragique et le sérieux que tant de dissimulation leur enlevait. Comme on lui avait envoyé pour commissaire un simple général, il requit d'abord du maréchal Davoust un négociateur plus autorisé. De plus il indiqua pour signer la capitulation le palais de Saint-Cloud, et il se hâta d'y porter son quartier-général. Pour couronner l'humiliation de la France, il voulut que la capitulation fût signée dans le même palais d'où étaient sortis tant d'ordres absolus pour la Prusse et l'Europe.

XII. — CONSEIL DE GUERRE. — CONVENTION DE PARIS.

Le projet de capituler allait s'exécuter comme il était convenu; mais il fallait le déguiser encore aux yeux du grand nombre. Voilà pourquoi, avec un éclat singulier, on réunit un conseil de guerre formé des principaux généraux; mais en même temps on ne le réunit que dans la matinée du 2 juillet, lorsqu'on était enveloppé de toutes parts. Avec une ruse où il est impossible de ne pas reconnaître la main de Fouché, on posa la question de la défense quand elle put paraître résolue aux yeux mêmes des meilleurs. Si on voulait combattre, c'est le 29, le 30 juin qu'il fallait s'y résoudre; mais le 2 juillet il était trop tard: la délibération ne pouvait plus servir qu'à masquer les conciliabules avec l'ennemi.

Rien de plus imposant que la réunion des généraux à La Villette, et pourtant il est douteux que la postérité ratifie la décision qu'ils prirent de rendre Paris sans combat. Quelle différence on vit alors entre 1814 et 1815! L'année précédente, en des circonstances plus désespérées, les maréchaux Mortier et Marmont, avec une vingtaine de mille hommes, n'avaient pas hésité un instant à livrer bataille

sous Paris, à La Villette, à Belleville, jusque dans les faubourgs et aux barrières même. Ils ne s'étaient retirés que lorsque toute résistance avait été épuisée. Cela n'avait étonné personne. On n'aurait pas même compris qu'il pût en être autrement. Et maintenant, dans les mêmes lieux fortifiés par l'art, avec 80,000 soldats appuyés de 17,000 tirailleurs, de 30,000 gardes nationaux rangés derrière la position presque inexpugnable du canal de l'Ourcq, en face d'un ennemi partagé, on se décidait à se retirer, à céder Paris et la France sans brûler une amorce! Pourtant on avait vu dans les combats de Compiègne, de Senlis, hier encore à Versailles, par le coup de main d'Exelmans, que c'étaient des Français que l'on commandait, et qu'ils savaient encore aborder l'ennemi!

Que s'était-il donc passé? Le voici. Dans l'intervalle de cette année, on avait fait cette étrange découverte, qu'il est trop dangereux pour l'ordre de défendre une capitale, que l'on fait courir par là un trop grand risque aux arts, au commerce, à *l'amélioration des mœurs* (car ces singulières considérations furent alléguées par le gouvernement dans sa proclamation), comme si l'année précédente il n'y avait point eu de beaux-arts et de mœurs à améliorer! comme si les étrangers avaient hésité jamais à livrer bataille sous leur capitale pour la sauver ou la reprendre : les Autrichiens sous les murs de Vienne, à Essling et Wagram; les Espagnols sous Madrid, à Somo-Sierra; les Russes sous Moscou, à la Moskova, et dans cette même campagne les Anglo-Belges à Bruxelles!

Il faut bien admettre que dans ce conseil suprême de La Villette ces hommes si familiarisés avec la mort ne l'ont pas crainte pour eux-mêmes ce jour-là plus que les autres jours de leur vie; mais ils subirent la force des choses, qui se montrait partout. Bonaparte tombé, le bonapartisme avait disparu. A sa place ne se montra aucun principe qui sembla valoir qu'on s'ensevelît avec lui.

Les militaires, comme les autres hommes, en des circonstances trop fortes, laissent entrer dans leurs jugemens pratiques, sur ce qu'ils savent le mieux, des considérations étrangères à leur profession, et quand cela arrive, tout est perdu, car ils peuvent couvrir de la gloire qu'ils ont acquise dans vingt batailles les sophismes de la lassitude ou de l'inconstance. Et qui alors, dans une question militaire, peut résister à leur autorité? quelle voix serait entendue? Lorsque tous les maréchaux, moins un seul, Lefebvre, opinaient pour la reddition, il ne restait qu'à opposer chacun d'eux à lui-même. Que le prince d'Eckmühl, le prince d'Essling, le duc de Dalmatie se souviennent seulement de Davoust, de Masséna et de Soult! En effet, il n'y avait pas là un seul homme qui n'eût, en d'autres temps, engagé quelque affaire avec des chances beaucoup moins

grandes. Davoust, le plus décidé à capituler, n'avait-il pas, avec 30,000 hommes, battu les 90,000 Prussiens d'Auerstaedt? Mais maintenant la raison stratégique ne servait qu'à couvrir la raison politique.

Pour quelle cause se battrait-on à outrance? La révolution? Napoléon se vantait de l'avoir détruite. Le bonapartisme? Il avait abdiqué avec son chef. La patrie? Elle avait été violée l'année précédente. La liberté? On avait appris pendant quinze ans à s'en passer. L'égalité? Était-ce donc à des princes, à des ducs, à des comtes, à des barons de s'immoler pour elle? Restait le mobile sacré, l'intérêt, et il est certain qu'il y en avait un évident à ne pas se compromettre davantage avec la restauration et à lui ouvrir les portes sans tarder. D'ailleurs l'accusation de pillage reparut, et cette fois contre les soldats français, les défenseurs étant, disait-on, plus à craindre que les ennemis. Et cela se répétait à la vue même de cette armée qui n'avait rapporté pour butin que ses blessures. Quant au chef, le prince d'Eckmühl mit fin aux dernières hésitations en déclarant qu'il avait vaincu depuis quelques jours *ses idées et ses préjugés*. Cette difficulté écartée, il était bien entendu en effet qu'il ne restait plus aucun motif de combattre.

Les masses de l'armée eurent un instinct différent, puisqu'on assure qu'elle voulut se donner un autre chef. Elle s'offrit, dit-on, à Vandamme; mais le général Vandamme avait été des conciliabules du prince d'Eckmühl, et il pensait exactement comme lui. Ne trouvant donc plus de chef illustre et ne voulant pas se donner à un chef obscur, d'ailleurs ne pouvant sauver le gouvernement et l'assemblée malgré eux, il ne resta à cette armée décapitée qu'à se retirer derrière la Loire, jusqu'à ce qu'elle fût licenciée.

La capitulation de Paris s'explique par la prostration et les embûches de l'esprit politique. Au point de vue militaire, elle ne se comprend plus. S'il était admis en principe que, dans l'intérêt d'une capitale, une armée de défense sous ses murs doit la céder à l'ennemi sans combattre, il n'y aurait plus aucune garantie pour la sécurité ou l'indépendance d'une nation, car il suffirait à l'ennemi de surprendre quelques marches et de se présenter devant la capitale pour que la nation fût aux abois et dût se rendre sans merci. Il est vrai que les Russes, les Autrichiens, les Bavarois avaient déjà passé le Rhin. Ils pouvaient faire leur jonction dans quinze jours, et cet ennemi absent agit sur les esprits comme s'il eût été présent. Il pesa de tout son poids sur la décision du conseil de guerre. Pourtant quel essor une bataille gagnée sous Paris n'eût-elle pas donné à la France? Qui sait les combinaisons nouvelles qu'un grand succès eût amenées? La France en eût été peut-être toute changée. D'ail-

leurs, si l'on se refusait à battre l'ennemi présent par la considération que l'on aura peut-être affaire plus tard à des ennemis encore absens, il faudrait renoncer à la guerre. N'avait-on pas vu des causes ruinées subitement relevées par un seul coup? La postérité répondra que, puisque Napoléon s'abandonnait, il ne fallait pas s'abandonner soi-même, qu'il ne doit pas être permis de désespérer quand on a encore 100,000 hommes sous la main, sans compter les corps de Rapp, de Suchet, de Lamarque. Et au pis aller que pouvait-il arriver? Que la bataille fût perdue, et que l'honneur fût sauvé.

Dans cette crise suprême, on cherche les traces d'un homme que l'historien Niebuhr admirait comme un ancien Romain, qui avait autrefois sauvé la France, et que Napoléon avait repris, mais en l'affaiblissant à son insu d'un titre féodal, Carnot. Lui aussi (et rien ne montre mieux l'embûche) désespéra de la défense de Paris au moment où la question fut posée. Avec Carnot, la patrie sembla se voiler et s'abandonner elle-même; mais, ce moment excepté, ses avis gardèrent quelque chose de la trempe des temps inébranlables. Après Waterloo, il avait voulu que Napoléon, descendu au palais de l'Élysée, retournât sur-le-champ à l'armée pour la rallier. Après la capitulation de Paris, il voulait que l'assemblée et le gouvernement se retirassent au milieu des troupes, sur la Loire, pour continuer la défense et appeler la France aux armes. Tels furent ses avis. Le seul que l'on accepta fut celui où il avait désespéré. Cet homme antique s'adressait à des hommes nouveaux qui ne l'entendaient plus. Aussi cette capitulation, déguisée sous le nom de convention, a-t-elle été si funeste, que tous les partis qui y ont prêté la main, tous les gouvernemens qui s'y sont associés de près ou de loin, ont péri l'un après l'autre, frappés d'impuissance ou soupçonnés de défection.

Au milieu de ces ruines, la chambre des représentans récapitula les vœux du peuple. Comme première garantie, elle demandait une constitution délibérée par la représentation nationale, la liberté politique, le système représentatif, la liberté de la presse, la responsabilité des ministres, l'abolition de la noblesse ancienne et nouvelle. Prises pour devise dans le combat, ces paroles eussent pu avoir une grande puissance; mais, jetées au hasard, avant de se rendre sans résistance, elles ne devaient rien produire de durable. Vains simulacres par lesquels de faibles assemblées couvrent leur retraite et leur abandon de la chose publique, d'autant plus que personne ne prend la responsabilité de semblables protestations! On jette au vent des mots fastueux; à leur abri, on court prêter un nouveau serment au plus fort. Rien n'a plus usé la parole chez les Français que ces déclarations qui ne sont suivies d'aucun acte, d'aucun

sacrifice. C'est par là que la langue française a été comme exténuée. Dans tout cela se trouvait déjà le germe de ce que nous sommes devenus. La liberté même sembla se parodier, quand, au milieu de ce manque de résolution, un député osa reproduire les paroles de Mirabeau : « que l'on ne céderait qu'à la puissance des baïonnettes. » Tous les membres se levèrent : ils s'écrièrent qu'ils resteraient inébranlables à leurs places. Le lendemain 7 juillet, les portes étaient fermées; des troupes en interdisaient l'approche aux députés. Le général Lafayette se présenta pour entrer; on lui cria à travers des grilles qu'il y avait ordre de ne laisser entrer personne. Encore une assemblée française expulsée par des soldats! Du moins ce jour-là ils étaient étrangers (1).

XIII. — L'INVASION. — SECONDE RESTAURATION.

C'était donc là ce que la France avait gagné en se mettant à la discrétion d'un seul : d'abord des victoires éclatantes qui tenaient du prodige, puis des victoires plus durement achetées, longtemps incertaines, suivies d'avantages douteux; enfin, dans les dernières années, des entreprises plus gigantesques, plus éblouissantes que solides, l'espérance prise pour la réalité, l'imagination pour les faits! Et pendant qu'on avait réveillé chez les peuples étrangers le désir de l'indépendance à force d'oppression, on avait étouffé chez nous la liberté, qui seule pouvait faire les miracles : de là le vide au dedans et les invasions infaillibles aussi longtemps que le régime eût duré.

En 1792, les armées étrangères s'étaient consumées dans quelque siége obscur sans oser entamer un pouce du sol sacré. Elles avaient été arrêtées par le prestige ou la superstition de la révolution française au moins autant que par les armes; mais le rempart moral qui nous avait protégés était tombé avec notre liberté même. Les idées, les principes qui nous avaient défendus comme des forteresses, nous les avions laissé détruire. Cent jours n'avaient pas suffi à les refaire, et c'est par cette grande brèche ouverte, non point par une autre, que l'ennemi entrait maintenant de toutes parts et sans obstacle. C'est par là qu'étaient entrés les Russes de Barclay, les Autrichiens de Schwartzenberg, les Bavarois, après avoir franchi le Rhin à Manheim, à Bâle, à Oppenheim. Les armées poussaient les armées. Derrière elles, les prédications des enthousiastes poussaient les peuples contre nous, et que nous restait-il à leur opposer? A qui pouvions-nous faire croire des Allemands, des Prussiens, des Anglais,

(1) *Mémoires* du général Lafayette, t. IV, p. 478.

des Italiens, des Espagnols, que l'obéissance passive était la continuation de la liberté, que les institutions de Charlemagne étaient les institutions de la constituante? Grâce à une éducation particulière qui nous avait isolés du genre humain, nous avions pu nous pénétrer péniblement de ces maximes; mais quand même les étrangers eussent compris ces choses bizarres, quel prestige pouvaient-elles exercer encore sur eux? Ce que l'on appelle les idées nouvelles présentées sous la figure d'un maître absolu leur parut ce qu'il y avait de plus vieux et de plus insupportable. Et en effet il n'est pire chose au monde que la servilité qui se donne comme l'image de l'indépendance. A toutes les revendications de la liberté nous avions eu beau opposer le code civil; les universités de Prusse et d'Allemagne nous avaient répondu par la bouche des Fichte, des Goerres, des Jahn, des Thibaut, que le code de Justinien lui-même n'avait pas eu la prétention de remplacer la vie morale, libre, détruite par l'empire de Byzance, et ils ajoutaient « qu'il n'était pas une des maximes de 1789 qui n'eût été abandonnée ou reniée, que cent jours n'avaient pas changé l'ouvrage de quinze ans, et qu'on n'avait plus affaire à la révolution française. » Nous nous trouvâmes ainsi désarmés plus encore que par nos défaites, car nos simples maximes avaient été remplacées par des contradictions telles que celle-ci : « que la liberté s'établit par le despotisme. » Dans cette idée fausse devait succomber deux fois la France près de sa perte, en 1814 et 1815 (1). Le monde entier lui-même y périrait, si l'on pouvait réussir à l'armer pour ces subtilités.

Louis XVIII reparut, et comme si on eût voulu marquer que la guerre seule avait tout fait, il rentra dans Paris le lendemain même du jour où les Anglais et les Prussiens en avaient pris possession. Rien ne dissimulait plus les armes étrangères Le roi n'avait plus, comme en 1814, des rois pour compagnons et pour introducteurs. L'empereur Alexandre n'était plus là pour se faire pardonner la victoire par ses sourires. C'étaient des généraux ennemis, couverts du sang nouvellement versé qui ouvraient le chemin. L'un d'eux menaçait déjà de renverser les monumens qui lui rappelaient ses défaites.

Ainsi nul artifice ne dissimulait aux yeux les dures conditions de la force et de la nécessité. Elles apparaissaient dans toute leur rigueur en dépit des acclamations. On oublia même d'aller, comme l'année précédente, à l'église de Notre-Dame rendre grâces à Dieu de ce trône reconquis; mais on se hâta vers le palais des Tuileries

(1) « Il n'y a plus de France tant que les armées étrangères occupent notre territoire. » (Mme de Staël, *Considérations sur la révolution française.*)

par le plus court chemin, soit précipitation après ce nouvel exil, soit que l'on crût inutile de dissimuler : don funeste que cette couronne ainsi reçue, sans intermédiaire, des mains de Blücher et de Wellington, que M. de Chateaubriand appelait alors *notre nouveau Turenne!* Les Bourbons auront raison de soutenir qu'il n'y a eu entre eux et la nation ni conditions ni contrat (1). Ils ont pour eux le droit de la guerre, et il est presque impossible qu'ils ne finissent point par s'en prévaloir. Ce jour-là, l'excès même de leur droit sera leur ruine, car les mêmes hommes qui veulent bien aujourd'hui se rendre à merci l'oublieront dès demain. Bientôt ils s'indigneront qu'on leur dispute les garanties qu'ils ont refusé de défendre.

Entre les Bourbons et la masse des Français que restait-il des illusions et des espérances de l'année précédente? Désormais on se connaissait trop bien, et l'on avait appris que nul n'était changé. Le roi savait qu'il pouvait être abandonné de ses sujets, et ceux-ci qu'ils pouvaient être asservis sous prétexte d'être affranchis. Ce jour-là, un seul homme put triompher sans crainte de l'avenir : c'était Fouché. Ministre de Napoléon, il se voyait ministre des Bourbons. Au pied du trône qu'il relevait, au milieu de la stupeur du peuple qu'il changeait en acclamations, il dut croire dans le cortége que lui seul était infaillible et nécessaire; mais c'est lui au contraire qui devait être le premier désabusé par l'exil et par une mort obscure et misérable. Qui eût pu lire dans l'avenir eût vu que cette *admirable entrée* préparée par Fouché ne devait profiter à personne. Le bonapartisme y trouvait sa ruine, la restauration un motif permanent de reproches, puis d'accusations, enfin sa perte. Quant au parti constitutionnel, il ne s'était montré que pour ouvrir les portes aux ennemis : fatal commencement qui devait aussi se retourner contre lui et contre nous!

XIV. — NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

Napoléon seul profita de son désastre; il se releva et grandit à Sainte-Hélène. Et là quelles plaintes aiguës il fit entendre! Elles ont été ouïes de chaque point de la terre. Et pourtant il avait avec lui, pour lui faire son cortége, toute la gloire du monde, tandis que la plupart des hommes qui, en France, ont aimé ou servi la liberté avec un peu d'éclat ont dû mourir sur l'échafaud ou dans l'exil, ou au moins dans l'abandon et dans l'oubli; mais eux sont morts seuls et sans cortége : ils n'ont pas eu pour adieu et pour consolation su-

(1) Fouché, déjà ministre du roi, annonça que les alliés le ramenaient impérieusement sans *négociations ni pacte*. Lafayette, *Mémoires*, t. V, p. 478.

prême la renommée et les acclamations des peuples, ceux-ci les réservant presque toujours pour le maître qui leur a mis le frein.

Une grande pitié nous a saisis au cœur en voyant Napoléon à Sainte-Hélène, et qui eût pu alors s'en défendre? Comme bientôt lui-même, dans ce prodigieux changement, se mit au niveau de sa nouvelle fortune, que dans l'adversité il se montra accessible à ses familiers, sensible aux maux qu'il venait d'apprendre à connaître, ouvert à tous les sentimens humains depuis que le trône ne le garantissait plus des indignités de la destinée ordinaire; comme il laissa voir l'homme quand l'empereur eut disparu, et qu'il loua la liberté sitôt qu'il fut captif, on en conclut qu'il avait toujours été ainsi en secret dans l'ancienne prospérité. Les élans de justice qu'il montra quand il fut le plus faible, nous supposâmes qu'il les avait éprouvés quand il était le plus fort. La figure de Napoléon de 1800 à 1815 fut ainsi altérée dans l'histoire par le reflet des années de 1816 à 1821. Nous fîmes remonter dans le passé sur le trône impérial la sagesse tardive, puisée dans la captivité. Grande cause de perturbation pour la plupart des récits! De là ce Napoléon modéré, impartial, presque débonnaire, tout l'opposé de celui que les contemporains ont connu, et dont ils nous ont transmis l'impression véritable. Ne brouillons pas tous les temps par une molle complaisance, qui aussi bien n'a plus d'objet, car la tombe vide de Sainte-Hélène ne sollicite plus la pitié de personne. Nous pouvons croire que cette grande ombre est apaisée et satisfaite, et que ses vœux, à elle, sont comblés. Transportons donc ailleurs notre pitié vers des maux plus réels ou plus immérités, et profitons au moins de ce que nous sommes dégagés de la compassion pour revenir à la vérité seule.

La gloire de Napoléon est assez grande; ne la faisons pas surhumaine en louant ses désastres à l'égal de ses triomphes. Quand nous le comparons à César, n'oublions pas les différences. César a gardé toutes ses conquêtes; Napoléon a perdu toutes les siennes. César n'a été trompé dans aucun de ses calculs; il n'a subi aucun mécompte. Rien ne peut être comparé aux succès de Napoléon, si ce n'est ses revers.

Si César avait amené deux fois par sa faute l'invasion des Barbares dans Rome, s'il avait perdu dans quatre campagnes les armées romaines, en Gaule, en Germanie, en Ibérie, en Scythie, est-il croyable que les anciens lui eussent su autant de gré de ses défaites que de ses victoires? Pour qui connaît leur esprit judicieux, il est permis d'en douter.

EDGAR QUINET.

ROYER-COLLARD

ORATEUR ET POLITIQUE

Vie politique de Royer-Collard, par M. de Barante.

Depuis la chute du gouvernement parlementaire, les hommes que ce régime a produits sont restés debout, donnant l'exemple d'une activité qui ne se dément pas, bien qu'ils soient arrivés pour la plupart à l'âge ordinaire de la retraite. M. Guizot publie ses *Mémoires*, M. Thiers termine son *Histoire de l'Empire*, M. le duc de Broglie trace dans le silence ses *Vues sur le Gouvernement*; M. Villemain, M. Cousin, M. de Rémusat nous charment tous les jours par des écrits encore pleins de jeunesse et de vie. Un des plus laborieux dans ce groupe d'élite, M. de Barante, nous a donné successivement une *Histoire de la Convention*, une *Histoire du Directoire*, des *Notices biographiques* sur M. de Sainte-Aulaire et M. le comte Molé; le voilà maintenant qui recueille les œuvres politiques de Royer-Collard, en les accompagnant d'un commentaire historique. En réalité, ces deux volumes ne sont rien moins qu'une histoire complète de la restauration et de la monarchie de 1830, écrite par un témoin parfaitement placé, puisqu'il a été lui-même acteur dans la plupart des événemens qu'il raconte, et dont l'âme droite, le jugement sain, l'esprit élevé, nous garantissent contre toute vue étroite et toute passion personnelle.

Pour s'expliquer cette fécondité, il faut suivre de l'œil M. de Barante dans la retraite qu'il affectionne. A l'entrée de la Limagne d'Auvergne, et non loin de l'industrieuse ville de Thiers, s'élève le

château paternel, rebâti à la moderne depuis un incendie qui l'a détruit. La vue s'étend sur la vallée de la Dore, un des affluens de l'Allier, et s'arrête sur le majestueux Puy-de-Dôme. Une immense bibliothèque remplit le premier étage. C'est là que M. de Barante a passé la plus grande partie de sa vie; conseiller d'état, pair de France, ambassadeur, c'est là qu'il aimait à se retirer dans ses jours les plus remplis, là qu'il a trouvé un refuge contre les vicissitudes de nos temps agités. Il y a maintenant bien près de quarante ans qu'il y écrivait l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, ce modèle de narration simple et attachante, et on l'y retrouve encore aujourd'hui élevant de la même main ferme et calme un monument à un ancien ami. A la vie brillante du monde, où l'attrait de son esprit lui a valu de si illustres amitiés, il a su mêler la solitude, la méditation et le travail; il a répandu dans ses écrits la sérénité du beau paysage qui l'entoure, et chaque heure de ce temps qui passe si vite, il a pu l'arrêter et la remplir.

Les études biographiques ont toujours été une des formes favorites de son talent. Il aime les détails de l'histoire, et il y excelle. Même sans remonter à des temps éloignés, que de portraits peints avec finesse il nous aura laissés sur des contemporains! La bienveillance, cette grâce de l'âme, y ajoute un agrément de plus sans nuire à la vérité. Lui-même nous l'a dit en termes charmans dans une de ses dernières préfaces : « Ces notices peuvent être lues avec confiance; je les donne pour sincères et vraies. La bienveillance est souvent plus juste que l'esprit chagrin et satirique. Les portraits de Saint-Simon, qui ont tant de relief et de vie, sont parfois calomnieux; ce grand peintre n'est pas toujours vrai. » Comment écrirait de nos jours Saint-Simon lui-même? Aurait-il les mêmes violences de passion et de style? Sous Louis XIV, tout était mystère, dissimulation, haine cachée et contenue; de nos jours, les hommes se voient en pleine lumière; on apprend davantage à les plaindre et moins à les haïr.

La biographie politique de Royer-Collard présentait des difficultés particulières; elle est tout entière dans ses discours, et que sont des discours loin des émotions du moment qui les a produits? « M. Royer-Collard, dit en commençant M. de Barante, s'entretenait un jour avec moi des succès de tribune et de la gloire décernée aux orateurs. Il disait que leur nom pouvait rester illustre dans la postérité, mais que leurs discours, détachés des circonstances où ils avaient été prononcés, ne pouvaient produire leur effet sur de froids lecteurs qui cherchaient seulement un plaisir littéraire. Si on voulait, ajoutait-il, rendre la vie aux discours des orateurs politiques, il faudrait les encadrer dans un récit, dire quelle était la situation

générale, la direction du gouvernement, l'état des partis. L'idée me vint que c'était peut-être une sorte de recommandation qu'il adressait à mon amitié. » Ce début, qui rappelle la manière des historiens de l'antiquité, nous apprend avec une simplicité de bon goût quelle a été l'origine de ce livre.

Royer-Collard aurait aujourd'hui bien près de cent ans; les ombres commencent à s'étendre sur sa mémoire. Tout ce qu'il a défendu est tombé, tout ce qu'il a combattu est vainqueur. Il aimait l'antique maison de Bourbon, la monarchie constitutionnelle, la discussion parlementaire, la liberté réglée de la presse et de la parole, le suffrage restreint, le règne paisible des lois; il détestait la révolution, la république, l'empire, les coups d'état, le règne de la force, le suffrage universel, qu'il accusait de n'être que la force sous un autre nom. Il eût été bien malheureux depuis quinze ans, hâtons-nous de dire qu'il l'eût été trop. Il n'était pas exempt d'exagération, de pessimisme, et l'énergie superbe de ses convictions lui grossissait à la fois le bien et le mal. Ses idées n'ont pas aussi complétement péri qu'elles en ont l'air; l'apparence les condamne, la réalité leur est moins contraire. Ce n'est pas en vain que trente ans d'un gouvernement libre et régulier ont passé sur la France; les habitudes et les mœurs en ont gardé l'empreinte encore plus que les lois. Ce n'est donc pas peine perdue que de suivre M. de Barante dans cette biographie politique d'un homme qui a régné par la pensée, et dont l'esprit ne s'est pas tout à fait retiré de nous.

I.

Né en 1763, Royer-Collard venait d'avoir vingt-cinq ans, quand commença le drame révolutionnaire. Alors avocat au parlement de Paris, il fut un moment membre et secrétaire du conseil de la fameuse commune; après le 10 août, il se hâta d'en sortir. Le spectacle dont il fut témoin à cette terrible époque lui laissa une impression qui ne s'effaça jamais. Après avoir échappé par miracle aux poursuites du comité de salut public, il se signala en 1796 par une protestation vigoureuse contre le maintien des réquisitions sous une constitution qui posait en principe la liberté des personnes et le respect des propriétés. L'année suivante, il fut élu député au conseil des cinq-cents par l'assemblée électorale du département de la Marne. Le discours qu'il prononça le 14 juillet 1797 doit être considéré comme le point de départ de sa vie politique; il s'agissait d'obtenir la réparation d'une des plus odieuses violences de la révolution, la révocation des lois qui prononçaient la déportation ou la réclusion des prêtres, lorsqu'ils avaient refusé de prêter serment à

la constitution civile du clergé. Camille Jordan commença l'attaque, Royer-Collard le suivit.

Trois ans seulement après le 9 thermidor, quand le sang des échafauds fumait encore, il s'est trouvé un homme pour dire à une assemblée alors toute composée d'élémens révolutionnaires : « Vous ne voulez pas détruire le catholicisme en France, parce que vous n'êtes pas d'absurdes tyrans; vous ne le devez pas, parce que le culte catholique est, comme tous les autres, sous la garantie de la constitution. Je me hâte d'affirmer que vous ne le pouvez pas. La destruction du catholicisme ne pourrait s'opérer que de deux manières, ou par l'anéantissement de tout principe religieux, ou par l'établissement d'une religion nouvelle, qui deviendrait aussi la religion de la majorité. Ce n'est pas à des législateurs éclairés qu'il est besoin de redire que jamais, non jamais, ils ne donneront le change au plus impérieux besoin de la multitude, le besoin de croire, de s'élancer dans l'avenir, d'étendre ses espérances et ses craintes au-delà des bornes du monde physique et de la vie humaine. Et si les principes religieux sont inhérens à notre nature, en telle sorte que nous ne puissions pas, même par la pensée, en séparer l'existence des sociétés civiles, où est-elle cette religion plus digne que la religion catholique de la protection des lois et prête à s'élever triomphante sur ses ruines? O vous qui, *dans la profondeur de votre ineptie*, prétendiez substituer aux dogmes d'une religion que dix-huit siècles ont couverts de leur vénérable poussière je ne sais quelles niaiseries philosophiques, savez-vous ce que c'est qu'une religion? » On a justement loué le premier consul d'avoir rétabli, quatre ans après, le culte national; mais on voit que Bonaparte avait été précédé : la tribune avait commencé ce que l'épée devait accomplir.

Ce discours se terminait par cette péroraison admirable : « Hommes d'état, vous vous emparerez de la justice comme du plus profond des artifices et de la plus savante des combinaisons politiques; par elle, vous pacifierez le présent et vous conjurerez l'avenir; vous relèverez l'opprimé, vous épouvanterez l'oppresseur. Aux cris féroces de la démagogie invoquant l'audace, et puis l'audace, et encore l'audace, vous répondrez enfin par ce cri consolateur et vainqueur, qui retentira dans toute la France : *La justice, et puis la justice, et encore la justice!* » Un pareil langage ne pouvait retentir longtemps impunément aux oreilles de la faction dominante; le coup d'état du 18 fructidor éclata. Royer-Collard ne fut pas, comme son ami Camille Jordan, placé sur la liste des déportés qu'on envoyait mourir à Cayenne; mais son département était au nombre des quarante-huit dont les élections furent annulées, et il rentra dans l'obscurité.

Il n'avait eu jusqu'alors aucune relation avec les princes émigrés;

mais, comme il l'a remarqué lui-même, « bien des gens ont été proscrits pour des opinions qu'ils n'avaient pas et que la persécution leur a données. » Au printemps de 1798, il se rendit en Suisse, où se trouvaient plusieurs exilés, et là il consentit à faire partie d'un comité établi à Paris dans l'intérêt d'une restauration. Pendant les années qui suivirent, ce comité correspondit avec Louis XVIII, pour l'informer de l'état des esprits en France. Au mois de juin 1800, le parti de l'action l'ayant emporté un moment dans les conseils des princes, Royer-Collard et ses collègues donnèrent leur démission. La note qu'il écrivit à ce sujet est reproduite tout entière par M. de Barante; elle montre une aversion légitime pour les conspirations, les insurrections, les complots avec l'étranger, tous ces petits et mauvais moyens qui perdent les meilleures causes. « Comme c'est la force des événemens et des choses qui a produit et conduit la révolution, c'est la même force qui peut seule l'arrêter et la détruire. Tous les plans qui ne s'appuient pas sur cette force, qui n'ont pas pour unique objet de l'employer quand elle existera, ne sont que des intrigues impuissantes, qui ne tardent pas à devenir la pâture de la police et le scandale de l'opinion; les vrais royalistes ne peuvent y prendre aucune part. »

L'avortement de toutes les trames tentées à cette époque, et en particulier de l'horrible tentative de la machine infernale, ne tarda pas à montrer que Royer-Collard avait vu juste. Au lieu d'ébranler le pouvoir du premier consul, ces machinations le fortifièrent. La proclamation de l'empire vint encore ajourner les espérances des amis de la monarchie tempérée. Royer-Collard n'accepta, sous le gouvernement impérial, aucune fonction politique, et s'occupa uniquement d'études littéraires et philosophiques. Il publia sans signature, dans le *Journal des Débats*, un piquant article sur M. de Guibert, où se révèle pour la première fois cette mordante ironie qui était une des qualités de son esprit, et qui avait fini, dans ses derniers jours, par dominer toutes les autres. Devenu presque malgré lui professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, on sait quel éclat inattendu il répandit sur cette chaire, qu'il n'occupa que si peu de temps.

Nous n'essaierons pas d'apprécier ici ce qui a été jugé tant de fois et avec tant d'éloquence. La métaphysique est une divinité jalouse, elle ne souffre que les hommages de ses adeptes. Tout le monde doit savoir gré à Royer-Collard d'avoir ramené au spiritualisme la philosophie rabaissée, mais tout le monde ne peut pas se flatter de comprendre également le langage abstrait qu'il lui prête. Le fond de la doctrine nous paraît excellent, la forme nous effraie un peu par son obscurité majestueuse et presque sacerdotale. Ce langage doit

être en tout cas une puissante gymnastique pour l'esprit, car Royer-Collard lui doit sans aucun doute cette élévation de style et de pensée qui a fait son succès comme orateur politique. Il a été à la tribune un philosophe, ramenant tout, comme les législateurs de l'antiquité, à des principes généraux et en tirant des déductions rigoureuses; c'est par là qu'il a longtemps dominé les intelligences. Dans le parlement d'Angleterre, où règne avant tout l'esprit pratique et positif, ce genre d'éloquence aurait moins d'ascendant; mais le génie français aime l'enchaînement logique et le ton souverain.

Avec la restauration commence sa grande carrière politique. S'il ne fut pas précisément un des rédacteurs de la charte de 1814, il eut une assez grande influence sur les principales mesures qui suivirent la rentrée des Bourbons. M. de Barante lui attribue surtout l'ordonnance du 7 février 1815 sur l'instruction publique, qui transformait complétement le régime de l'université impériale en instituant dans les provinces dix-sept universités. « Il nous a paru, disait l'exposé des motifs, que le régime d'une autorité unique et absolue était incompatible avec les intentions libérales de notre gouvernement; que cette autorité, essentiellement occupée de la direction de l'ensemble, était en quelque sorte condamnée à négliger cette surveillance journalière qui ne peut être confiée qu'à des autorités locales, mieux informées des besoins et plus directement intéressées à la prospérité des établissemens placés sous leurs yeux; que le droit de nommer à toutes les places, concentré dans les mains d'un seul homme, en laissant trop de chance à l'erreur et trop d'influence à la faveur, affaiblissait le ressort de l'émulation et réduisait les maîtres à une dépendance mal assortie à l'honneur de leur état et à l'importance de leurs fonctions. » Il est fort à regretter que ce système n'ait pas été essayé. La révolution du 20 mars en empêcha l'exécution. Au retour du roi, Royer-Collard abandonna ce premier projet et y substitua le maintien pur et simple de l'université impériale, en transportant les fonctions de grand-maître à une commission de l'instruction publique dont il devint le président.

Nommé député de la Marne à la chambre de 1815, le premier discours qu'il y prononça eut pour but de défendre l'inamovibilité de la magistrature, attaquée par la réaction ultra-royaliste. M. de Barante, ordinairement si modéré, a des termes amers pour caractériser la violence de cette réaction. « Lorsqu'on se rappelle cette époque, dit-il, on a peine à en croire ses propres souvenirs; on voudrait douter de ce qu'on a vu et entendu. » La commission de la chambre des députés, saisie par le roi d'une proposition d'amnistie, voulut y introduire des exceptions et des catégories; Royer-Collard s'opposa à ces amendemens, inspirés par la vengeance. « La néces-

sité de punir cesse avec l'utilité de le faire. Ce n'est pas toujours le nombre des supplices qui sauve les empires. L'art de gouverner les hommes est plus difficile, et la gloire s'y acquiert à un plus haut prix. *Nous aurons assez puni, si nous sommes sages et habiles; jamais assez, si nous ne le sommes pas.* » La commission ayant proposé en même temps d'indemniser l'état, sur les biens des condamnés, des préjudices causés par le 20 mars, Royer-Collard donna à cette prétendue indemnité son véritable nom. « C'est de la confiscation qu'il s'agit, s'écria-t-il. Les confiscations sont si odieuses que notre révolution en a rougi, elle qui n'a rougi de rien; elle a lâché sa proie, elle a rendu les biens des condamnés. Que doit-on penser quand la confiscation est proposée, non pour l'avenir, mais pour le passé, contre la charte, qui abolit cette peine et qui défend de la rétablir? »

Jusque-là tout était bien; mais la manière magistrale de Royer-Collard allait bientôt l'entraîner trop loin. On sait quel singulier spectacle présenta vers la fin de sa session la chambre de 1815. Les ardens partisans de l'ancien régime, ou de ce qu'on appelait l'ancien régime, se sentant en majorité, voulaient transporter le pouvoir dans la chambre; les défenseurs des droits et des intérêts nouveaux, se sentant appuyés par le roi, invoquaient au contraire à tout propos l'autorité royale. Cette interversion des positions naturelles se fit sentir surtout dans la discussion de la loi sur les élections proposée par M. de Vaublanc. Royer-Collard y fit plusieurs professions de foi d'un royalisme outré; il s'attacha à démontrer que le gouvernement organisé par la charte n'était pas un gouvernement *parlementaire* à la manière anglaise, car ce n'est pas d'hier que datent les récriminations contre l'imitation de l'Angleterre. « En Angleterre, l'initiative, qui est le principe de l'action, la haute administration et une grande partie du gouvernement résident dans la chambre des communes; chez nous, le gouvernement tout entier est dans la main du roi; *le roi gouverne indépendamment des chambres;* leur concours, toujours utile, n'est cependant indispensable que si le roi reconnaît la nécessité d'une loi nouvelle et pour le budget. Si vous voulez substituer le gouvernement anglais à notre charte française, donnez-nous la constitution morale et physique de l'Angleterre; faites que l'histoire d'Angleterre soit la nôtre; mettez dans notre balance politique une aristocratie puissante et honorée; faites plus encore, donnez-nous ce qu'on appelle si improprement les *abus* de l'Angleterre, car si la réforme parlementaire depuis si longtemps invoquée avait lieu, si les irrégularités nombreuses qui se sont introduites malgré la théorie n'existaient plus, c'est l'opinion des hommes d'état de ce pays que l'Angleterre serait aussitôt précipitée dans l'abîme des révolutions. »

Ces paroles ont reçu des événemens un double démenti. D'abord la réforme parlementaire s'est faite en Angleterre, ainsi que bien d'autres réformes, et ce pays n'a pas été précipité *dans l'abîme des révolutions*; ensuite l'homme qui parlait ainsi en 1816 est précisément le même qui devait, quatorze ans plus tard, présenter au roi Charles X l'adresse des 221, expression fort nette et fort péremptoire de cette doctrine parlementaire qu'il avait repoussée avec tant d'énergie. M. de Barante n'essaie pas de dissimuler cette contradiction; il l'explique seulement par la différence des temps. Avant tout, Royer-Collard était un écrivain. Il appartenait plus qu'il n'en voulait convenir à l'école littéraire de Rousseau; absolu et dogmatique comme l'auteur du *Contrat social*, il recherchait comme lui les effets de style, qui ne s'accordent pas toujours avec la justesse. Il avait, tout en s'en cachant, cette vivacité d'impressions qui fait l'art d'écrire comme les autres arts, et qui entraîne la mobilité; il ne savait rien dire froidement, faiblement, et frappait d'une forte empreinte toutes ses idées. Le roi Louis XVIII aimait qu'on parlât de lui, de sa volonté, de sa sagesse; mais on eût pu s'en tenir un peu plus à la personne et généraliser un peu moins l'éloge. Ce n'est pas l'imitation de l'Angleterre, c'est la nature même des choses qui, dans tous les pays constitutionnels, attribue le pouvoir prépondérant à la majorité parlementaire. Faire de cette majorité l'instrument unique et habituel du gouvernement, comme l'ont voulu d'autres esprits systématiques, c'est tomber dans un autre excès, car il est de l'essence des majorités d'être flottantes, irrésolues, impropres à l'action; mais leur refuser une influence générale et décisive sur la marche des affaires publiques, c'est supprimer la conséquence après avoir accepté le principe. A son origine, la restauration a essayé de disputer aux chambres le droit d'initiative et le droit d'amendement, comme découlant uniquement de la prérogative royale; ces subtilités n'ont pu se maintenir. La théorie a beau s'y attacher, elles disparaissent d'elles-mêmes dans la pratique.

Ce n'est pas que nous ne rendions pleine justice au gouvernement de la restauration, surtout à ses débuts. Quand on compare l'état de la France en 1815 à ce qu'il était quatre ans après, on ne peut qu'éprouver une profonde reconnaissance pour le roi et pour ses deux principaux ministres, le duc de Richelieu et M. Decazes. Oublieuse et ingrate comme elle est, la nation ne placera jamais assez haut ceux qui l'ont retirée de l'abîme où l'avait précipitée Napoléon. Envahie par des armées victorieuses, déchirée par des partis implacables, elle avait à la fois à se délivrer des étrangers et à se pacifier elle-même. Quatre ans après, ces redoutables problèmes étaient résolus; ce pays ruiné, décimé par la guerre et par la disette, se

relevait à vue d'œil; il payait à l'Europe une rançon de deux milliards, rétablissait sa population et son activité productive, et prenait peu à peu possession de ses libertés nouvelles sous les auspices d'un gouvernement modérateur. L'ordonnance du 5 septembre 1816, qui arracha le pouvoir à la majorité réactionnaire élue dans le premier emportement du succès, fut un des principaux épisodes de ces belles années et un des actes les plus habiles de Louis XVIII. Sans elle, la révolution de 1830 aurait probablement éclaté dix ans plus tôt.

On a souvent dit que cette ordonnance avait eu le caractère d'un coup d'état. Cette qualification n'est pas exacte. En prononçant la dissolution de la chambre des députés, le roi usait d'un droit constitutionnel qui lui appartenait par la charte; en réglant par ordonnance les formes provisoires de l'élection, il ne violait aucune loi, puisqu'il n'en existait aucune, la loi électorale votée par la chambre des députés ayant été rejetée par la chambre des pairs. Les élections nouvelles montrèrent que Louis XVIII et ses ministres avaient parfaitement jugé les véritables sentimens du pays. La chambre de 1815 y disparut, et fut remplacée par une majorité franchement constitutionnelle. Royer-Collard, qui avait été pour beaucoup dans l'ordonnance du 5 septembre, fut nommé par le roi président de son collége électoral; c'est en s'adressant aux électeurs qu'il prononça cette phrase devenue célèbre : « Le roi, c'est la légitimité; la légitimité, c'est l'ordre; l'ordre, c'est le repos; le repos s'obtient et se conserve par la modération, vertu éminente que la politique emprunte à la morale. La modération, attribut naturel de la légitimité, forme donc le caractère distinctif des véritables amis du roi et de la France : » proposition vraie sous un roi sage, mais qui devait cesser de l'être avec un prince d'un autre caractère.

Alors prit naissance ce petit groupe d'amis politiques qui a reçu le nom de *doctrinaires*, et qui a exercé une si puissante action sur la fondation du gouvernement représentatif en France. Il se composait à l'origine de cinq ou six noms : Royer-Collard, Camille Jordan, de Serre, M. de Barante, M. Guizot; il s'est accru depuis de la plupart de ceux qui ont joué un rôle sous le gouvernement de juillet. On n'avait vu jusqu'alors aux prises que deux théories politiques : celle de l'ancien régime et celle de la souveraineté populaire; les doctrinaires apportaient un nouveau système, une nouvelle *doctrine*, et c'est de là que leur vint leur nom. « Appelés tour à tour, dit M. Guizot dans le premier volume de ses *Mémoires*, à combattre et à défendre la révolution, ils se placèrent dès l'abord dans l'ordre intellectuel, opposant des principes à des principes, affirmant des droits au lieu de n'alléguer que des intérêts. Il y avait

dans cette tentative un grand orgueil, mais qui commençait par un acte d'humilité, car il proclamait les erreurs d'hier en même temps que la volonté de n'y pas retomber. »

Puisque les doctrinaires eux-mêmes s'accusent d'orgueil, on aurait mauvaise grâce à les en disculper. Ils avaient donc ce défaut, et d'autres encore; mais on ne peut leur contester l'esprit, le talent, le caractère, l'activité, la conviction et en fin de compte l'ascendant. Ils ont échoué dans quelques-unes de leurs entreprises, mais ils ont encore plus réussi qu'échoué; ils ont trop professé, trop discuté, trop écrit et trop parlé pour avoir eu toujours raison, mais ils ont eu raison plus souvent que personne. Ils ont marqué profondément leur trace dans la législation, dans la politique, dans la littérature, dans la philosophie, dans les études historiques et critiques. Parmi les écoles qui cherchent à les remplacer, il n'en est encore aucune qui puisse se flatter d'un pareil succès. Qu'on demande maintenant de nouveaux pilotes pour des horizons nouveaux, c'est la loi de ce monde changeant; qu'on fasse appel à des idées plus larges et plus pratiques à la fois, qui s'enferment moins dans le cercle inflexible d'une forme de gouvernement, c'est très bien, pourvu qu'on les trouve; mais la première condition pour dégager l'avenir est d'être juste envers le passé. La France manquait en 1816 de l'expérience des institutions libres, elle marchait à l'aveugle, en tâtonnant, et elle a été fort heureuse de trouver pour la guider des hommes qui lui apportaient des principes à défaut d'autres enseignemens. Ces principes n'étaient pas tous également essentiels, également infaillibles; le temps seul peut faire le partage, et il n'a pas encore prononcé en dernier ressort.

II.

Le plus grand succès de Royer-Collard et de ses amis, après l'ordonnance du 5 septembre, fut la loi électorale du 5 février 1817. Tous les partis attachaient alors une extrême importance à la loi des élections; suivant qu'elle serait combinée dans un sens ou dans un autre, on la considérait comme devant donner le pouvoir à l'une ou à l'autre des grandes opinions qui se partageaient la société. L'expérience a prouvé que les combinaisons de la loi, sans être précisément dépourvues d'influence, n'avaient pas une vertu aussi complète. C'est l'état général des esprits au moment de l'élection qui décide les choix beaucoup plus que la forme du suffrage. On ne le savait pas encore en 1817, et chaque parti avait son système, qu'il défendait avec passion. Le côté droit, pour organiser une souveraineté aristocratique, voulait l'élection indirecte ou à deux de-

grés. Le côté gauche, pour constituer une démocratie pure, tendait vers le suffrage universel. Les doctrinaires, prenant comme toujours une situation intermédiaire, se prononcèrent pour des électeurs censitaires payant 300 francs de contributions et nommant directement les députés. Ce système avait le mérite d'être le plus sincère des trois. Pendant toute la période révolutionnaire et impériale, on n'avait eu que le nom et l'apparence du suffrage universel. Pour obtenir de véritables électeurs, exerçant sérieusement leur droit, il fallait en restreindre le nombre et chercher dans le cens des garanties d'indépendance et de lumières. Le nombre des censitaires à 300 francs était d'environ cent mille; on constituait ainsi au milieu de la nation un corps politique accessible à tous, et dont la chambre élective émanait sans intermédiaire. Pour le côté droit, c'était beaucoup trop; pour le côté gauche, ce n'était pas assez : les uns n'auraient voulu, sous une forme déguisée, que quinze ou vingt mille électeurs au plus; les autres voulaient faire de l'élection un droit personnel.

Royer-Collard défendit ce projet dans un discours qu'on a quelque peine à comprendre aujourd'hui : les grandes raisons y sont dissimulées sous les petites. Il affecta de ne présenter la loi que comme l'exécution littérale de la charte. Cependant, comme il était facile de répondre que le texte de la charte n'excluait pas l'élection indirecte, il dut traiter cette question; il le fit avec une subtilité qui rend cette partie de son discours extrêmement obscure. Ce n'est pas là qu'il faut chercher sa véritable pensée, mais dans ce qu'il dit quelque temps après, pour défendre la loi attaquée par la chambre des pairs : « L'influence de la classe moyenne n'est pas une préférence arbitraire, quoique judicieuse, de la loi; sans doute elle est avouée par la raison et par la justice, mais elle a d'autres fondemens encore que la politique a coutume de respecter davantage, parce qu'ils sont plus difficiles à ébranler. L'influence de la classe moyenne est un fait, un fait puissant et redoutable; c'est une théorie vivante, organisée, capable de repousser les coups de ses adversaires. Les siècles l'ont préparée, la révolution l'a déclarée. C'est à cette classe que les intérêts nouveaux appartiennent. »

Ainsi s'est formulée pour la première fois cette fameuse théorie du gouvernement des classes moyennes, qui, éloquemment soutenue par M. Guizot, violemment attaquée par l'opposition de toutes les couleurs, a fini par sombrer le 24 février 1848. Autant qu'on peut en juger aujourd'hui à la lumière des événemens, la puissance des classes moyennes était à la fois plus faible et plus forte que ne croyait Royer-Collard : plus faible, en ce qu'elles n'ont pu soutenir la théorie qui leur donnait le privilége électoral; plus forte, en ce que rien n'a

pu leur enlever l'ascendant de fait, pas même le suffrage universel. Sous la république de 1848, sous l'empire actuel, l'esprit des classes moyennes a toujours fini par dominer dans le gouvernement. Tous les intérêts étant solidaires dans la société française telle que l'ont constituée les principes de 1789, la force qui dirige est nécessairement une résultante, c'est-à-dire une moyenne. Il devient alors inutile et même dangereux d'isoler en apparence les classes moyennes pour leur attribuer le pouvoir; on semble indiquer par là qu'elles ont des intérêts distincts des intérêts généraux, ce qui n'est pas, et on soulève sans nécessité d'injustes défiances; c'est sous l'empire de cette illusion que la France a été entraînée en 1848 à faire une révolution contre elle-même. Nous avons essayé quatre systèmes électoraux depuis cinquante ans, et tous quatre ont tourné contre ceux qui les avaient institués. Le premier a été cette loi de 1817, rédigée par les doctrinaires contre la droite, et qui a amené en 1820 le triomphe de la droite. Le second a été la loi de 1820, rédigée par la droite, et qui a fini par produire la chambre de 1827 et l'adresse des 221. Le troisième a été la loi de 1830 sur les électeurs à 200 fr., qui a abouti à la catastrophe de 1848. Le quatrième a été la loi du suffrage universel, instituée par la république, et qui a renversé la république. En présence de ces résultats, la question de savoir si l'électorat est un droit ou une fonction, si l'élection doit être directe ou indirecte, s'il faut un cens et quel cens, perd beaucoup de son importance. Nous avons eu, sous M. de Villèle, l'élection par les *plus imposés*, nous avons aujourd'hui l'élection par les *moins imposés*. La différence est-elle bien grande?

En 1817, Royer-Collard était ardent ministériel comme ardent royaliste. Il défendit en cette qualité les deux lois d'exception qui furent votées alors, l'une pour suspendre la liberté individuelle, l'autre pour soumettre les journaux à la nécessité de l'autorisation préalable. A la distance où nous sommes de ce temps, nous ne pouvons juger si ces mesures étaient réellement indispensables. Le gouvernement n'avait encore que deux ans de durée, et l'inexpérience de la nation, les passions ardentes des partis, pouvaient en effet exiger quelques restrictions passagères aux grands principes que la charte venait d'inaugurer. En pareil cas, la nécessité sert d'excuse, mais seulement d'excuse, et tout ce qui dépasse la mesure exacte de la nécessité la plus évidente doit être condamné. Ce qu'il y avait de mieux à dire en faveur de la loi, c'est qu'elle devait expirer au 1er janvier 1818, et c'est sur ce caractère essentiellement transitoire qu'insista le moins Royer-Collard. De même on ne lit pas sans quelque surprise le discours qu'il prononça à la même époque pour la défense de l'université. Rien ne ressemble moins au préambule de

l'ordonnance de 1815; la théorie de l'université impériale y est présentée avec une rigueur que n'aurait pas désavouée Napoléon. « L'université a été élevée sur cette base fondamentale, que l'instruction et l'éducation publiques appartiennent à l'état et sont sous la direction supérieure du roi. *L'université a le monopole de l'éducation à peu près comme les tribunaux ont le monopole de la justice, ou l'armée celui de la force publique.* » Si la réflexion avait amené Royer-Collard à changer d'avis sur l'université, si la crainte d'une invasion de la part du clergé le déterminait à passer pour le moment dans un autre camp, ce changement pouvait se comprendre à la rigueur; mais il n'était pas nécessaire de l'appuyer sur une théorie si impérieuse.

Ces exagérations sont d'autant plus regrettables qu'elles devaient être bientôt suivies d'autres exagérations dans un sens opposé. Nous arrivons à une période assez difficile à expliquer dans cette vie si belle. Le conseil d'état était plein des amis de Royer-Collard, lui-même dirigeait l'instruction publique. Il avait conseillé l'ordonnance du 5 septembre, et cette ordonnance avait été rendue; il avait voulu faire la loi des élections, et il l'avait faite. On le voit cependant, dès la fin de 1817, s'éloigner du ministère et cesser de l'appuyer. On a attribué dans le temps cette nouvelle attitude à un mécompte d'ambition, explication qui paraissait en effet la plus vraisemblable; mais M. de Barante nous dit au contraire que Royer-Collard n'a jamais voulu être ministre : il attribue son éloignement à une autre cause qui serait presque puérile. « Sans avoir aucune ambition, dit-il, sans envier la position de ministre, il tenait à conserver et à montrer une entière indépendance; il ne voulait, il ne savait pas faire le sacrifice d'une seule nuance de ses opinions. Il craignait surtout d'être enveloppé dans la responsabilité des ministres, s'il passait pour les appuyer toujours de son approbation. »

Le dissentiment se produisit pour la première fois dans la discussion de la loi sur la presse. La loi proposée avait pour principe que la culpabilité des écrits imprimés consistait dans la provocation à des crimes et délits qualifiés par le code pénal; en conséquence, pour se conformer au droit commun, la provocation aux délits était déférée aux tribunaux de première instance, et la provocation au crime à la cour d'assises et au jury. C'était à coup sûr une immense conquête qu'une pareille loi en 1817; aujourd'hui encore, après plus de quarante ans, nous serions fort heureux de l'avoir. Royer-Collard et son ami Camille Jordan n'en furent pourtant pas satisfaits; ils réclamèrent le jugement par jury pour tous les délits sans exception commis par la voie de la presse. C'était demander un privilége au lieu d'une liberté, une exception au lieu d'un droit. Cette mise en

suspicion de la magistrature, qui est l'instrument judiciaire par excellence, excédait la mesure de la justice et de la vérité. La presse ne peut être véritablement libre qu'à la condition d'être soumise, pour ses excès, à une répression sévère, et dans un pays où les mœurs publiques commençaient à naître, le jugement par jury n'offrait pas toujours des garanties suffisantes pour cette répression.

Il ne choisit pas mieux son terrain pour se séparer du ministère sur une autre question. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr venait de proposer une loi sur l'organisation de l'armée qui répondait avec bonheur à tous les besoins. L'armée y était constituée sur ces bases qui la rendent si profondément nationale et qui se sont maintenues sous toutes nos révolutions. Royer-Collard ne pouvait méconnaître les mérites de cette loi, notamment en ce qui concernait les règles posées pour l'avancement. Il s'attacha à un point de détail et réclama le vote annuel du contingent. Le principe du vote annuel eût été en effet plus conforme à la stricte doctrine constitutionnelle; mais au moment où la société nouvelle obtenait de si grandes concessions pour la constitution de la force publique, il eût été convenable de se montrer moins exigeant. La question n'avait en elle-même aucune importance, puisque le gouvernement ne pouvait dépasser un maximum sans consulter les chambres. Même aujourd'hui il y aurait un grand profit à renoncer au vote annuel, pourvu que le maximum du contingent ne dépassât pas celui qu'avait fixé Gouvion Saint-Cyr (40,000 hommes). Le roi ayant cru son autorité engagée, le vote annuel ne l'emporta pas.

L'opposition de Royer-Collard fut plus fondée et plus heureuse quand il s'agit du nouveau concordat qui venait d'être négocié à Rome par M. de Blacas pour remplacer celui de 1801. Ce concordat avait été conclu par des hommes qui ignoraient à la fois et l'esprit de l'ancien clergé et les exigences de la société nouvelle. Il ne plut à personne, et on dut le retirer avant discussion. Royer-Collard se donna le tort d'une extrême âcreté dans l'expression de son blâme. « La signature du concordat, dit-il, était un crime politique; le soutenir est une bêtise. »

Deux nouvelles et éclatantes satisfactions lui furent encore données en 1819. Une résolution de la chambre des pairs ayant demandé la modification de la loi des élections comme trop démocratique, non-seulement le gouvernement ne l'accorda pas, mais il nomma d'un seul coup soixante pairs nouveaux pour changer la majorité. En même temps, la loi sur la presse présentée l'année précédente n'ayant pas abouti, le ministère en présenta une nouvelle tout à fait conforme aux idées de Royer-Collard. Cette loi, qui posait le principe absolu du jugement par jury, fut adoptée. L'ex-

périence montra que ces deux concessions allaient trop loin, car elles contribuèrent certainement au déchaînement révolutionnaire qui ne tarda pas à éclater. La loi des élections, avec de grandes qualités, avait un grand défaut, le vote au chef-lieu de département, qui amenait des assemblées tumultueuses et faciles à influencer du dehors, et quant à la loi de la presse, on vit bientôt que dans l'état des mœurs publiques c'était l'organisation de l'impunité; cette loi dura un an à peine, elle périt sous les excès qu'elle avait provoqués.

Tous les partis ont fait des fautes en France depuis cinquante ans; le parti libéral fit la plus grande de toutes en ne se ralliant pas alors au gouvernement royal. L'éloignement du roi pour le parti réactionnaire, l'attachement des ministres aux principes de la charte, s'étaient manifestés par une série d'actes qui donnaient aux libertés publiques les gages les plus formels, l'ordonnance du 5 septembre, la loi des élections, la loi du recrutement, la promotion des soixante pairs, le rappel des bannis, la loi sur la presse, et même une mesure sévère contre le comte d'Artois, à qui son frère avait retiré le commandement des gardes nationales. La santé du roi pouvait, il est vrai, faire craindre à tout moment l'avénement des idées contraires; mais c'était une raison de plus pour s'attacher fortement au trône, afin de rendre la rupture plus difficile en cas de succession. Les chefs apparens du parti, Laffitte, Casimir Perier, Benjamin Constant, le général Foy, en avaient le sentiment, le dernier surtout, dont l'honnêteté politique égalait l'éloquence; la violence des passions qui s'agitaient derrière eux ne le leur permit pas. Au lieu de donner force et concours à la monarchie constitutionnelle, les mesures libérales du gouvernement ne firent qu'ouvrir la voie à des espérances et à des démonstrations ouvertement hostiles.

Dans cette situation, il n'est pas étonnant que le roi ait montré quelques inquiétudes, et que les royalistes constitutionnels, dont il aimait à s'entourer, aient songé à revenir sur leurs pas. Ce qui se comprend moins, c'est que Royer-Collard, un des plus engagés dans la foi monarchique, n'ait pas reconnu un des premiers cette nécessité. Avant les élections de 1819, on pouvait conserver quelques illusions; l'élection d'un régicide, l'abbé Grégoire, dut ouvrir tous les yeux. On a dit que le parti ultra-monarchique n'avait pas été étranger à cette élection, et c'est en effet ce que semble indiquer ce mot d'ordre donné par les chefs et rappelé par M. de Barante : « plutôt des jacobins que des ministériels, car les jacobins amèneront une crise! » Mais cette tactique habituelle des partis ardens n'aurait pas suffi pour amener un tel éclat, si les élémens révolutionnaires n'avaient été eux-mêmes exaltés jusqu'à la folie. Devenu

président du conseil, M. Decazes songea, pour calmer l'irritation légitime du roi et des royalistes de bonne foi, à modifier la loi des élections. Aucun principe n'était engagé dans ces remaniemens, qui conservaient l'élection directe et les électeurs à 300 francs. Royer-Collard consulté refusa cependant son adhésion; il choisit même ce moment pour rompre publiquement avec le ministère, en donnant sa démission de président de la commission de l'instruction publique. M. de Barante passe rapidement sur cette démission inopportune, qu'il fut loin d'approuver, car il ne suivit pas cet exemple et concourut à la préparation de la nouvelle loi; il cite seulement ce mot au moins étrange de Royer-Collard à M. Decazes, qui essayait de le ramener en lui montrant le danger : « Eh bien! nous périrons; c'est aussi une solution. »

On sait quel coup de foudre mit fin à ces difficultés intestines et déplaça brusquement le terrain politique. Le duc de Berri fut assassiné dans la nuit du 13 au 14 février 1820. Le parti ultra-royaliste, éloigné des affaires depuis quatre ans, profita de l'effroi produit par ce crime pour renverser le ministère Decazes et vaincre le roi lui-même. Une réaction nouvelle commença; elle devait durer dix ans, sauf une courte interruption, et ne cesser qu'à la chute du trône. Dans les premiers temps du second ministère du duc de Richelieu, la victoire du parti exalté n'étant pas encore complète, Royer-Collard continua à faire partie du conseil d'état, ainsi que la plupart de ses amis. La première fois qu'il parut à la tribune après la crise, il exprima plutôt de la tristesse qu'une opposition décidée.

Il adressa un éloquent appel à l'ancienne majorité, à celle qui avait maintenu au pouvoir les ministres conciliateurs; cet appel ne fut pas écouté. Avant la catastrophe du 13 février, il eût pu être temps encore; après ce coup fatal, tout poussait à la droite extrême. L'accusation de complicité dans l'assassinat du prince élevée contre M. Decazes était monstrueusement absurde; mais ce n'était pas sans raison qu'on attribuait à la licence de la presse une influence quelconque sur le meurtrier. Nous avons vu dans plus d'une circonstance que ces sinistres pensées germent dans les cœurs dépravés sous le feu des déclamations incendiaires. Royer-Collard reconnut la nécessité de mesures restrictives; il alla même jusqu'à accorder la censure, qui n'est jamais nécessaire. « On vous demande, dit-il, la censure provisoire des journaux; ne la refusez pas, *parce que dès aujourd'hui il est besoin d'un remède contre la licence impunie.* » Il insista seulement pour restreindre à un an la durée de la loi, mais sans y réussir; pour avoir eu trop tôt et en termes trop généraux le jugement par jury, la presse allait passer plusieurs années sous le

régime aveugle et insolent de la censure, qui confond l'innocent et le coupable dans la même oppression.

Quand vint le tour de la loi des élections, Royer-Collard avoua aussi qu'il fallait y faire quelques changemens. « Dans les circonstances présentes, dit-il, la loi de 1817, coupable ou non, doit être modifiée, *parce qu'il est dû quelque respect aux inquiétudes qu'elle excite.* » Son constant ami Camille Jordan proposa donc un amendement qui supprimait le vote au chef-lieu de département et instituait les colléges d'arrondissement. Présenté avant l'assassinat du duc de Berri, cet amendement l'aurait certainement emporté, puisqu'il ne fut rejeté, même au milieu du trouble des esprits, que par une majorité de dix voix; la fameuse loi du *double vote* passa dans l'entraînement de la réaction.

Ainsi toutes les œuvres de Royer-Collard étaient renversées à la fois par cette même chambre où il avait longtemps dominé. Il trouva des accens énergiques pour qualifier le système qui commençait. « Ce système, je le crois infiniment dangereux; je crois qu'il ébranle la monarchie, et puisque je le crois, je dois le dire. *Les lois d'exception sont des emprunts usuraires qui ruinent le pouvoir, alors même qu'ils semblent l'enrichir.* » La discussion de la nouvelle loi des élections lui fournit l'occasion d'une de ces démonstrations brillantes et subtiles où se complaisait son talent. Il célébra en termes magnifiques le principe d'égalité que devait représenter la chambre élective en présence de l'inégalité sociale consacrée par la chambre des pairs. On lui répondit que lui-même admettait des exceptions à ce principe, et que l'égalité prise au pied de la lettre entraînait la souveraineté populaire et le suffrage universel. Il se défendit contre cette conséquence avec un grand appareil de distinctions métaphysiques. Il eût mieux fait de dire tout simplement que le droit d'élire commençait et finissait à ses yeux avec la capacité de choisir, toutes ces formules obscurcissant mal à propos une idée assez claire par elle-même. Il fut plus net et plus incisif quand il dit : « Qu'il y ait parmi nous des factions, on n'en saurait douter; elles marchent assez à découvert, elles avertissent assez de leur présence. Il y a une faction, née de la révolution, de ses mauvaises doctrines et de ses mauvaises actions, qui cherche vaguement peut-être, mais qui cherche toujours l'usurpation, parce qu'elle en a le goût encore plus que le besoin. Il y a une autre faction, née des priviléges, que l'égalité indigne, et qui a besoin de la détruire. Si notre malheureuse patrie doit encore être déchirée, ensanglantée par elles, je prends mes sûretés; je déclare à la faction victorieuse, quelle qu'elle soit, que je détesterai sa victoire; je lui demande dès aujourd'hui de m'inscrire sur les tables de ses proscriptions. »

III.

M. de Barante raconte sans aigreur la rupture qui éclata entre le ministère et les doctrinaires peu après cette discussion. « Un jour, dit-il, vers le mois de juillet, j'étais allé voir M. de Serre. Avec le même ton d'amitié de nos conversations habituelles, il me dit qu'il allait porter à la signature du roi une ordonnance qui retranchait du conseil d'état M. Royer-Collard, M. Camille Jordan, M. Guizot et moi. Il ajouta que M. Royer-Collard conservait le titre de conseiller d'état, et que sa place dans le conseil de l'université lui assurait un revenu convenable. M. Guizot avait, disait-il, une pension. Quant à moi, le roi me nommait son ministre à Copenhague. M. Camille Jordan était le seul dont la disgrâce fût complète et sans dédommagement. Je ne m'engageai à rien, et j'allai apprendre cette nouvelle à M. Royer-Collard. Comme on peut croire, il ne me témoigna ni chagrin ni émotion de cette disgrâce; il s'attendait au dénoûment de la crise qui avait consommé l'union du ministère avec la droite. »

On connaît la lettre sévère que Royer-Collard écrivit à M. de Serre pour refuser avec une juste fierté la pension de 10,000 francs qui lui était offerte sur le sceau. « Jamais, ajoute M. de Barante, aucun rapprochement ne fut essayé entre eux; jamais, depuis cette époque, M. de Serre n'a échangé une parole avec ses amis d'alors. Il s'était mépris sur la position de M. Guizot, qui ne jouissait d'aucune pension, et qui, sans faire entendre ni réclamation ni plainte, fit seulement remarquer cette inadvertance. M. Camille Jordan ne s'irrita point de la malveillance qu'on lui témoignait. Je n'allai point en Danemark. » Ce dernier trait surtout est d'une grâce parfaite.

Cette rupture ne devait pas sauver le ministère. La naissance du duc de Bordeaux donna un nouvel élan aux espérances de l'extrême droite. Les élections de 1820 et de 1821, car la chambre des députés se renouvelait alors tous les ans par cinquième, furent presque tout entières dans ce sens. Le ministère de transition que Louis XVIII avait appelé, après la chute de M. Decazes, pour modérer le mouvement qui l'entraînait, fut renversé par une adresse de la chambre au mois de décembre 1821, et l'extrême droite arriva aux affaires par un coup de majorité, donnant ainsi l'exemple de ce qui devait se reproduire contre elle en 1830. Royer-Collard, consultant son ressentiment beaucoup plus que sa raison, vota pour le paragraphe de l'adresse dirigé contre le cabinet, paragraphe injuste en lui-même, et qui devait avoir pour résultat d'appeler au pouvoir un parti qu'il regardait comme funeste. L'amitié de M. de Barante plaide pour lui les circonstances atténuantes. « Il hésita beaucoup,

dit-il, avant de se décider, et réellement ce vote influa peu sur l'événement; il avança tout au plus de quelques semaines la chute du ministère. »

Voilà donc la droite en possession du gouvernement. Dès ce moment, Royer-Collard et ses amis prirent place dans l'opposition. Son talent et sa renommée ne pouvaient qu'y grandir, car on allait lui faire beau jeu. Le poignard de Louvel avait tué la majorité constitutionnelle; à son tour, la majorité réactionnaire allait ramener par ses emportemens le triomphe des idées libérales. L'opposition ne comptait en commençant que dix-sept voix dans la chambre élective; elle finit par comprendre la France entière, mais il fallut dix ans pour reconquérir pied à pied ce qu'on avait à moins de frais en 1819. Royer-Collard fut au premier rang dans ce grand combat; l'opposition lui convenait plus que le gouvernement, comme il n'arrive que trop souvent en France : la hauteur dédaigneuse de son esprit s'y sentait plus à l'aise.

L'interminable question de la presse avait reparu par la présentation d'un double projet de loi : c'est dans le cours de cette discussion qu'il présenta le tableau, souvent cité, de la démocratie française, pour l'opposer aux velléités aristocratiques du gouvernement. « La démocratie coule à pleins bords dans la France telle que les siècles et les événemens l'ont faite. L'industrie et la propriété ne cessant de féconder, d'accroître, d'élever les classes moyennes, elles se sont si fort rapprochées des classes supérieures, que, pour apercevoir encore celles-ci au-dessus de leur tête, *il leur faudrait beaucoup descendre*. Sans doute, et j'aime à le dire en ce moment, le monde doit beaucoup à l'aristocratie : elle a défendu le berceau de presque tous les peuples, elle a été féconde en grands hommes, elle a honoré par de grandes vertus la nature humaine; mais de même qu'elle n'est pas de tous les lieux, elle n'est pas de tous les temps, et je ne l'insulte pas en lui demandant si elle est du nôtre. J'entends le mot, je ne vois pas la chose. La voix du commandement aristocratique ne se fait plus entendre au milieu de nous. »

Afin de poursuivre l'esprit révolutionnaire partout où il paraissait, le gouvernement résolut la guerre d'Espagne. Un crédit extraordinaire fut demandé aux chambres; Royer-Collard n'hésita pas à le repousser, bien qu'on se servît de cet argument, que le roi seul avait le droit de paix et de guerre. « La loi qui vous est présentée engage pleinement et dans toute son étendue la question de savoir si la guerre est juste, nécessaire, avantageuse à la nation. Les votes de la chambre étant libres, elle peut refuser les subsides ou les accorder. » Quant au fond du débat, il n'eut pas de peine à montrer que cette guerre était un acte d'intervention dans les affaires d'un

pays indépendant, et par conséquent une atteinte au droit des gens, tant qu'elle n'était pas justifiée par une évidente nécessité. En l'entreprenant, la France nouvelle se mettait en contradiction avec elle-même, car la guerre qu'elle avait soutenue en 1792 avait pour but de défendre sa propre indépendance contre l'intervention étrangère.

Cet argument ne pouvait pas avoir un grand succès auprès de la majorité; il ne répondait pas d'ailleurs au véritable motif de l'appel aux armes. Tous les gouvernemens qui ont voulu distraire la nation de ses droits et de ses intérêts ont flatté sa manie belliqueuse. Le parti qui s'était emparé de la restauration voulait avoir aussi ses lauriers et ses victoires. Pourvu que la France guerroie, elle ne demande pas trop pourquoi. Après avoir guerroyé pendant la révolution sous prétexte de défendre les droits des peuples, elle allait guerroyer sous un autre régime pour défendre les droits des rois. Chacune de ces fantaisies militaires lui coûte des milliards et du sang; mais la fumée du canon l'enivre et l'endort.

Tout en restant dans l'opposition, Royer-Collard avait grand soin de séparer sa cause du parti qui multipliait alors les émeutes et les conspirations. Ce qu'il voulait, c'était l'union de la monarchie et de la liberté, convaincu, comme il le disait souvent, que l'une ne pouvait subsister sans l'autre. Quand survint l'incident de l'expulsion de Manuel, il se prononça contre l'acte violent de la majorité, mais en même temps il fit ses réserves contre le fait imputé à l'expulsé. « Depuis trois ans, on se plaint de l'abus de la parole et de la licence de la tribune. Je ne suis pas le protecteur de la licence, et toute espèce d'excès m'est odieuse. Je dirai cependant avec franchise qu'il y a dans ces plaintes de l'exagération, de l'injustice, et trop peu d'attention à la nature et aux besoins du gouvernement représentatif. Nous avons besoin d'apprendre longuement, et par des expériences répétées, que la plupart des dangers qui nous effraient sont imaginaires. Cependant le gouvernement représentatif porte ce fardeau immense de la peur qu'il nous fait, et quelquefois il y succombe. Il porte aussi un autre fardeau, qui s'allégera chaque jour, mais dont le poids se fait aujourd'hui péniblement sentir. Nous sortons d'une révolution qui a duré assez longtemps et qui a été assez profonde pour laisser partout des traces. Cette révolution professait la justice, elle en contenait les principes, et cependant elle a été immorale dans ses actes, et non-seulement elle a été immorale, mais elle a fait trophée de son immoralité; elle a été cynique, et c'est son plus mauvais caractère. Ce cynisme s'est empreint dans le langage, et il le corrompt encore aujourd'hui. Les opinions, j'en suis convaincu, valent mieux que le langage, et les sentimens, les intentions valent mieux encore que les opinions. Le temps emportera

cette rouille, mais nous avons besoin de beaucoup de bons exemples pour que la décence rentre dans le langage, comme l'ordre est rentré dans la société. »

Il était impossible de mieux dire, et ce ton de discussion aurait dû, mieux que toutes les colères de la majorité, ramener au sentiment des convenances les orateurs qui s'en écartaient. Nous avons vu cependant l'habitude des intempérances de langage se maintenir dans une certaine école politique et faire surtout explosion dans les assemblées qui ont suivi la révolution de 1848. Là aussi les opinions valaient mieux que les discours, et les sentimens, les intentions valaient mieux encore que les opinions; mais la violence des expressions était telle que ce gouvernement a *succombé devant la peur qu'il a faite.* Là aussi la plupart des dangers qui nous ont effrayés étaient imaginaires; mais la peur ne raisonne pas. Quand viendra donc l'heure où le temps aura emporté *cette rouille*, comme disait Royer-Collard en 1824?

Cependant les événemens suivaient leur cours. La guerre d'Espagne avait tourné contre les vœux et les espérances de son principal auteur, M. de Chateaubriand. Au lieu d'un gouvernement constitutionnel, elle avait entraîné un despotisme sans grandeur. En France, les élections générales, faites sous l'influence de la victoire, avaient donné au ministère une sorte d'unanimité. Après s'être débarrassé de M. de Chateaubriand, M. de Villèle voulut s'assurer une domination incontestée pendant sept ans; il proposa le renouvellement intégral de la chambre et la septennalité. Royer-Collard combattit ce projet; mais, par des raisons qui n'ont pas prévalu, le principe du renouvellement intégral s'est maintenu dans nos lois depuis qu'il a été introduit par M. de Villèle: le gouvernement de 1830 l'a adopté, et après lui la république et l'empire.

Même dans ce discours, où Royer-Collard soutient une thèse que l'expérience a condamnée dans tous les pays constitutionnels, on trouve des passages admirables de force et de raison. Pour expliquer l'immense succès électoral du ministère, il dénonça les moyens mis en œuvre pour fausser les élections, et que fournissait largement la centralisation administrative. « Qui vote dans les collèges? Les électeurs sans doute? Non, c'est pour un très grand nombre le ministère. Le ministère vote par l'universalité des emplois et des salaires que l'état distribue, et qui, tous ou presque tous, directement ou indirectement, sont le prix de la docilité prouvée; il vote par l'universalité des affaires et des intérêts que la centralité lui soumet; il vote par tous ces établissemens, religieux, civils, militaires, scientifiques, que les localités ont à perdre ou qu'elles sollicitent; il vote par les routes, les ponts, les canaux, les hôtels de ville, car

les besoins publics satisfaits sont des faveurs de l'administration, et pour les obtenir, les peuples, nouveaux courtisans, doivent plaire. En un mot, le ministère vote de tout le poids du gouvernement qu'il fait peser en entier sur chaque département, chaque commune, chaque profession, chaque particulier. Et quel est ce gouvernement? C'est le gouvernement impérial, qui n'a pas perdu un seul de ses cent mille bras, qui a puisé au contraire une nouvelle vigueur dans la lutte qu'il lui a fallu soutenir contre quelques formes de liberté, et qui retrouve toujours au besoin les instincts de son berceau, la force et la ruse. Voilà où nous sommes descendus. Le gouvernement représentatif n'a pas été seulement subverti par le gouvernement impérial, il a été perverti; il agit contre sa nature. Peu d'années ont suffi pour divulguer ce fatal secret. »

Ce tableau n'est pas d'une vérité absolue, en ce sens que le mouvement de l'opinion a plus d'une fois vaincu dans les élections l'influence du gouvernement, et M. de Villèle n'allait pas tarder à en avoir la preuve. Quand la France a réellement une volonté, rien ne l'arrête; elle ne se laisse mener et séduire que quand elle le veut bien. Ce qui est vrai, c'est que l'action continue de l'administration empêche un esprit public permanent et régulier de se former par l'exercice quotidien des droits politiques; l'opinion n'agit que par bouffées, elle ne se montre que comme ces torrens qui laissent tantôt leur lit à sec et qui tantôt débordent leurs rives. Jusqu'alors le ministère avait pu faire tout ce qu'il avait voulu, sans rencontrer la moindre résistance. On aurait dit la France éteinte et vaincue à jamais. Peu à peu elle se réveilla. La résistance commença dans la chambre des pairs, qui fit échouer le projet favori de M. de Villèle, la conversion des rentes; elle se répandit bientôt dans le sein de la chambre des députés, où se forma cette fraction opposante des royalistes qu'on appela *la défection*.

Depuis quelques années, Louis XVIII ne gouvernait plus que de nom. Affaibli par la maladie, dominé par un parti qu'il n'aimait pas, il laissait à son frère la plus grande part de l'autorité. Au mois de septembre 1824, il acheva de s'éteindre, et Charles X devint roi. Un des premiers actes de son règne fut la présentation du projet de loi, depuis longtemps préparé, sur l'indemnité des émigrés. Royer-Collard se garda bien de s'opposer à ce grand acte de réparation nationale, qui a contribué plus qu'aucun autre à réconcilier l'ancienne et la nouvelle France en calmant à la fois les ressentimens des anciens propriétaires et les inquiétudes des nouveaux. Il ne prit la parole qu'une fois dans cette session, et ce fut pour combattre la loi sur le sacrilége. Son opposition fit beaucoup d'effet, parce qu'on le savait très attaché à la religion catholique, qu'il avait si courageusement défendue au conseil des cinq-cents. De même

qu'il s'était prononcé alors contre la constitution civile du clergé, c'est-à-dire contre l'intervention abusive du pouvoir civil dans la constitution intérieure de l'église, de même il repoussa l'intervention abusive de l'église dans le pouvoir civil par la répression sanglante de tout un ordre de crimes qui ne pouvait exister qu'aux yeux de la foi religieuse.

Le projet de loi sur le droit d'aînesse, ayant été d'abord présenté à la chambre des pairs et rejeté par elle, ne fut pas discuté dans la chambre des députés. Royer-Collard n'eut donc pas à s'expliquer sur ce projet, dont l'importance a été fort grossie de part et d'autre; il eut seulement à défendre à cette occasion le droit de pétition. De nombreuses pétitions avaient été adressées à la chambre contre le droit d'aînesse; un député de la majorité prétendit qu'il y avait abus. Royer-Collard lui répondit : « Je remarque d'abord que le mot *droit de pétition* est impropre, car la pétition est plus qu'un droit, c'est une faculté naturelle comme la parole. Quiconque a la parole peut demander quoi que ce soit à qui que ce soit. Une pétition n'est pas un commandement : c'est l'expression d'un vœu, d'une pensée, d'une plainte si l'on veut; comment peut-on concevoir là quelque limite? » Il n'est pas hors de propos de rappeler ces vérités évidentes par elles-mêmes dans un moment où des esprits non moins intolérans commencent à contester le droit de pétition, reconnu par la constitution actuelle. A ces nouveaux ultras, plus royalistes que le roi, comme on disait alors, on peut répondre avec Royer-Collard : « Des résistances efficaces et habituelles ou des révolutions, telle est la condition laborieuse de l'humanité. Les résistances ne sont pas moins nécessaires à la stabilité des trônes qu'à la liberté des nations. Malheur aux gouvernemens qui réussissent à les étouffer! »

Quand on se reporte par la pensée au moment où fut présenté le projet de loi pour la police préventive de la presse qui apportait la dernière pierre à l'édifice de la compression, on croit rêver, tant nous sommes loin de ce temps. De tous les rangs, de tous les partis, sortit à la fois un cri d'indignation. La France comprit que son honneur était engagé à ne pas tolérer cette audacieuse entreprise. L'Académie française se réunit et chargea MM. de Chateaubriand, Villemain, Lacretelle et Michaud de rédiger une adresse au roi. Dans les deux chambres, un orage terrible éclata. « Autant vaudrait, s'écria Casimir Perier, proposer un simple article qui dirait : *L'imprimerie est supprimée en France au profit de la Belgique.* » Un des chefs de la droite, M. de La Bourdonnaye, s'associa à ces patriotiques colères. « Jamais, dit-il, l'indignation publique n'a été si loin. La société est soulevée contre un ordre de choses qui compromet tout ce qu'elle a de plus cher. » On sait quel fut le sort de

la loi malgré l'intervention fort active de Charles X, qui refusa de recevoir l'adresse de l'Académie française et destitua ses rédacteurs. Mutilée par la majorité ministérielle elle-même, elle alla mourir à la chambre des pairs sous les coups d'une commission qui comptait parmi ses membres M. le duc de Broglie. Pour éviter une discussion nouvelle dont les éclats étaient connus d'avance, le gouvernement la retira. Jamais Royer-Collard n'avait été mieux inspiré. Le discours qu'il prononça mérite de devenir classique. Il exprime une vérité fondamentale en philosophie comme en politique, le principe de la responsabilité et par conséquent de la liberté humaine.

« L'invasion que nous combattons n'est pas dirigée contre la licence, mais contre la liberté, et ce n'est pas contre la liberté de la presse seulement, mais contre toute liberté, naturelle, politique et civile, comme essentiellement nuisible et funeste. Dans la pensée intime de la loi, il y a eu de l'imprévoyance, au grand jour de la création, à laisser l'homme s'échapper, libre et intelligent, au milieu de l'univers; de là sont sortis le mal et l'erreur. Une plus haute sagesse vient réparer la faute de la Providence, restreindre sa libéralité imprudente, et rendre à l'humanité, sagement mutilée, le service de l'élever enfin à l'heureuse innocence des brutes. Il ne s'agit plus du régime légal de la presse, il s'agit de l'homme lui-même, dégradé de sa dignité originelle et déshérité, avec la liberté, de la vertu qui est sa vocation divine. L'oppression de la presse n'est rien moins que le manifeste d'une vaste tyrannie, qui contient en principe toutes les oppressions et qui les légitime toutes. Une loi des suspects, largement conçue, qui mettrait la France en prison sous la garde du ministère, ne serait qu'une conséquence exacte et une judicieuse application du même principe. Cette égalité de destinée entre l'erreur et la vérité, cette confusion superbe du bien et du mal, c'est dans l'ordre de la justice la confusion de l'innocent et du coupable. N'était-il pas animé et comme illuminé de l'esprit de la loi, cet inquisiteur qui jetait dans les mêmes flammes les orthodoxes avec les hérétiques? C'est qu'il y a au fond de toutes les tyrannies le même mépris de l'humanité, et quand elles daignent philosopher, ce mépris se déclare par les mêmes sophismes. »

L'Académie française, dont la voix n'avait pu se faire entendre, devait un témoignage de reconnaissance à celui qui avait défendu ainsi les droits de la pensée. Une place étant devenue vacante dans son sein par la mort de Laplace, elle y appela Royer-Collard. Son discours de réception, un des plus beaux que l'Académie ait entendus, roula tout entier sur Laplace et le *Système du monde*, qu'il apprécia dignement. En lui répondant au nom de l'Académie, M. Daru rappela qu'il avait été élu *à l'unanimité;* tous les partis s'étaient confondus dans le sentiment d'une cause commune.

IV.

Ce triomphe fut suivi d'un plus grand encore. Le ministère ayant dissous la chambre des députés, Royer-Collard fut élu par sept colléges. Dans le sein même de ce corps électoral si savamment organisé pour le monopole, la majorité ministérielle succomba. M. de Villèle fut remplacé par M. de Martignac. Royer-Collard devint président de la chambre; mais de pareils combats ne se livrent pas sans laisser des traces profondes. M. de Barante raconte sans passion, non sans émotion, la longue crise qui précéda la révolution de 1830. Lui aussi aurait voulu l'alliance de la légitimité et de la liberté; cette alliance devint impossible. « J'aimerais mieux scier du bois, avait dit Charles X, que d'être roi aux conditions du roi d'Angleterre. » L'adresse des 221, rédigée sous les yeux et sous l'influence de Royer-Collard, exprima dans des termes respectueux, mais fermes, la seule doctrine constitutionnelle possible, qu'elle soit anglaise ou non. Si Charles X avait cédé, la puissance des intérêts conservateurs, qui devait bientôt se révéler sous un nouveau règne, aurait probablement suffi pour contenir les entreprises révolutionnaires, et Royer-Collard aurait eu la gloire d'attacher son nom au triomphe de l'idée qui a rempli sa vie; Charles X ne céda pas, et la nation, provoquée par les ordonnances de juillet, répondit par une révolution.

Sans aucun doute ce fut un malheur; mais à qui la faute? M. de Barante le dit expressément, et on peut en croire un pareil témoin. « La royauté n'était point menacée, aucun complot n'était tramé. La majorité ne voulait rien de plus que le gouvernement de la charte et le renvoi d'un ministère qui se proposait de la violer. » Sans doute encore il eût mieux valu accepter l'héritier direct de la couronne après l'abdication du roi et du dauphin, mais c'était évidemment impossible; les royalistes constitutionnels étaient encore les maîtres le 26 juillet, ils ne l'étaient plus le 29; il n'y avait plus de choix alors qu'entre le duc d'Orléans et la république. Le duc d'Orléans lui-même aurait voulu échapper à cette alternative; il le prouva par ses hésitations. La nécessité devenait pressante, éclatante; le danger croissait à tout moment, ce même danger qui a reparu dix-huit ans plus tard. Il fallut constituer en toute hâte un gouvernement. Si Royer-Collard ne prit aucune part à la fondation de la monarchie nouvelle, il en reconnut la nécessité et la sanctionna par son serment, quoiqu'elle renversât ses espérances.

L'hérédité monarchique est une institution excellente en soi, un des plus sûrs gages d'ordre et de liberté; mais ce n'est point un dogme. Pour les uns, le principe de l'ordre politique est dans la

légitimité des rois; pour les autres, dans la souveraineté des peuples. Ce ne sont pas là des principes, ce sont des moyens. Le but de toute association politique, c'est le respect des personnes et des propriétés, la défense du faible contre le fort, c'est-à-dire la justice. Voilà le véritable principe, celui qui sert à juger tous les autres. Le meilleur gouvernement n'est pas celui qui découle logiquement de telle ou telle doctrine, mais celui qui garantit le mieux aux gouvernés la sûreté des personnes et des propriétés. On a vu tous les droits foulés aux pieds sous des monarchies et sous des républiques; on a vu la justice et la liberté fleurir sous les unes comme sous les autres. Souveraineté populaire et légitimité, aristocratie et démocratie, monarchie et république, ces éternels débats ont leur importance; mais quand on leur donne la première place, la forme emporte le fond. A juger la restauration par ses effets, on ne peut que la placer très haut; même dans ces dix années où un parti hostile aux droits nouveaux avait pris le pouvoir, telle était l'action souveraine des principes généraux posés par la charte que la France prospérait, se fortifiait, plus qu'à aucune autre époque de son histoire. La véritable cause de cette grandeur n'était pas la légitimité, mais la charte, et on allait en avoir la preuve. Si haut que la restauration ait porté la France, la monarchie de juillet devait la porter plus haut encore.

Pendant les intervalles que lui laissaient ses devoirs politiques, Royer-Collard se retirait à la campagne, dans une terre qu'il possédait du chef de sa femme en Berri, près de Valençay. Là il vivait dans une solitude presque complète, ne voyant guère que son voisin, le prince de Talleyrand, quand il y était; M. de Barante vivant de son côté en Auvergne, ils s'écrivaient. Nous devons à M. de Barante quelques fragmens de cette correspondance. Les lettres de Royer-Collard portent l'empreinte d'un esprit inquiet et chagrin, mais vigilant et perspicace. Il ne cesse de se préoccuper de l'avenir, qui lui paraît obscur et redoutable. Quand la catastrophe arriva, il l'avait prévue depuis longtemps, sans pouvoir l'empêcher. « Moi aussi, dit-il au premier moment, je suis parmi les vainqueurs; mais la victoire est bien triste. » Il ne pouvait dire moins. En se représentant devant les électeurs de la Marne, il exprima avec une justesse parfaite les motifs qui l'y déterminaient : « Les révolutions, nous l'avons éprouvé, vendent cher les avantages qu'elles nous promettent. La postérité jugera si celle-ci était inévitable, si elle pouvait s'opérer à d'autres conditions; pour nous, hommes du présent, elle est accomplie. Un nouveau gouvernement s'est élevé, adopté par la France, reconnu par l'Europe; il a pour lui le plus puissant des titres, il est nécessaire. Par là sont marqués les devoirs de tous. Nous sommes appelés à consolider, à revêtir de la

force nationale ce gouvernement faible encore, *notre dernière digue contre l'anarchie et le despotisme.* »

Il avait d'abord manifesté l'intention de ne plus reparaître à la tribune; une grande question l'y rappela, celle de l'hérédité de la pairie. Il défendit courageusement, noblement, cette cause perdue d'avance, et il ne fut pas le seul. M. Guizot et M. Thiers appuyèrent aussi le principe de l'hérédité. Le discours de Royer-Collard fut son chef-d'œuvre; c'est le résumé et la dernière expression de sa doctrine politique. Sans attacher tout à fait autant d'importance que lui à l'hérédité de la pairie, on ne peut contester que ce ne soit, comme l'hérédité monarchique, un puissant instrument d'ordre et de liberté. L'exemple de l'Angleterre le démontre. Malheureusement il ne suffit pas de vouloir une institution utile pour l'établir, il faut encore qu'elle puisse pousser ses racines dans le sol qui doit la porter. Quand elle excite plus d'ombrages qu'elle ne fait de bien, il est prudent d'y renoncer. Royer-Collard l'a dit lui-même un autre jour: « C'est la perfection, la misérable perfection des institutions humaines que de présenter en somme moins d'inconvéniens que d'avantages. » L'hérédité de la pairie n'apporte une force qu'autant qu'elle est admise par l'opinion publique; sinon, elle devient une cause de faiblesse. L'hérédité de la pairie n'a pas sauvé la restauration, et si elle l'avait emporté en 1831, la monarchie de juillet aurait probablement succombé plus tôt. Ce qu'on a dit contre l'aristocratie bourgeoise des électeurs à 200 francs, on l'aurait dit avec encore plus de force et de succès contre la pairie héréditaire.

La France est intraitable quand on lui parle d'aristocratie constituée; il n'y a pas de sottise qu'elle ne soit prête à faire pour échapper à cet épouvantail. On peut d'autant plus lui céder sur ce point qu'une fois rassurée du côté des lois, elle devient dans les mœurs beaucoup plus accommodante. Pour disparaître des institutions, le principe aristocratique ne disparaît pas de la société; il semble au contraire prendre de nouvelles forces. « La gloire des armes, les services politiques, l'éclat des talens, l'illustration de la naissance, la propriété et la richesse poussée à ce point où elle est une force, » toutes ces supériorités que Royer-Collard voulait réunir dans sa pairie héréditaire ne périssent pas pour ne plus conférer un privilége légal. L'inégalité des situations est un fait indestructible, l'égalité des droits le légitime et le consacre au lieu de l'ébranler. Royer-Collard attachait donc trop de prix à la forme *contingente* de son idée (n'est-ce pas ainsi qu'on dit en métaphysique?). Il ne se confiait pas assez à ce qu'elle avait de nécessaire. En même temps il montrait trop d'aversion à la démocratie, plus d'aversion qu'il n'en avait réellement. « La démocratie dans le gouvernement est incapable de prudence; elle est de sa nature violente, guerrière, banqueroutière.

Avant de faire un pas décisif vers elle, dites un long adieu à la liberté, à l'ordre, à la paix, au crédit, à la prospérité. » Ce sont là les dangers de la démocratie, ce n'est pas son essence. Outre que Royer-Collard en avait parlé lui-même en d'autres termes, elle allait montrer que, bien conduite, elle pouvait vaincre ses mauvais instincts.

En revanche il fut admirable quand il s'attaqua à la souveraineté du peuple. Il ne faut pas confondre la démocratie avec la souveraineté : la démocratie est une forme de gouvernement, le gouvernement du plus grand nombre; l'idée de souveraineté va beaucoup plus loin, elle suppose la légitimité de tout ce que fait le pouvoir souverain, quel qu'il soit. « La souveraineté du peuple, symbole grossier de la force, cri éternel des démagogues, pâture des factions qui s'en nourrissent et ne s'en rassasient jamais! Rappelez vos souvenirs; excepté les premiers jours de 89, si vite écoulés, où la souveraineté du peuple n'avait que l'aspect innocent d'une vérité philosophique, quels sont les crimes publics auxquels elle n'a pas présidé? A quelle divinité barbare a-t-on immolé plus de victimes humaines? Je ne confonds point l'empire avec ces temps funestes; je sais ce que nous lui avons dû, et je lui en garde une sincère reconnaissance. Cependant, pour avoir été glorieux et à quelques égards bienfaisant, l'empire n'en a pas moins été un monstrueux despotisme, tempéré seulement par les lumières supérieures du despote. Eh bien! aucun des gouvernemens révolutionnaires qui l'ont précédé ne s'est autant appliqué à émaner de la souveraineté du peuple et ne lui a rendu autant d'hommages, hommages qu'elle n'a point repoussés, car, dès que l'anarchie lui manque, c'est dans le despotisme qu'elle va se précipiter. »

S'élevant alors au plus haut sommet qu'il eût encore atteint, il s'écria : « J'ai assez vécu pour voir réformer bien des arrêts rendus par la souveraineté du peuple. Aujourd'hui comme alors, il est permis d'en appeler de la souveraineté du peuple à une autre souveraineté, la seule qui mérite ce nom, souveraineté supérieure aux peuples comme aux rois, souveraineté immuable et immortelle comme son auteur, je veux dire la souveraineté de la raison, seul législateur véritable de l'humanité. » Il est impossible d'aller plus loin et plus haut, c'est le dernier mot de la philosophie politique. Au milieu de toutes nos agitations, nous avons désormais un point fixe qui nous sauvera : il n'y a point d'autre souverain que la raison, éclairée par la discussion et l'expérience.

Quand mourut Casimir Perier, Royer-Collard voulut lui rendre publiquement le dernier hommage; le discours qu'il prononça sur la tombe de cet héroïque défenseur de l'ordre était énergique et simple. « Chef du cabinet dans une révolution qu'il n'avait point

appelée, *il l'a souvent dit, et je l'en honore*, sa probité généreuse et la justesse de son esprit lui ont fait comprendre que l'ordre était surtout la dette d'un gouvernement nouveau. Il a combattu jusqu'au dernier soupir avec une intrépidité qui ne s'est pas démentie. Il a succombé trop tôt. Que les bons citoyens, les amis de l'humanité qu'il a ralliés achèvent son ouvrage. Élevons sur sa tombe le drapeau de l'ordre, ce sera le plus digne hommage que nous puissions rendre à sa mémoire. »

Ces paroles semblaient contenir un engagement personnel. Il est triste d'avoir à dire que Royer-Collard ne l'a pas rempli complétement. Au moment où ses amis, répondant à sa voix, se *ralliaient* pour tenir élevé le drapeau de l'ordre, on le vit peu à peu s'éloigner d'eux, comme il avait fait en 1819. Ce n'est pas qu'il crût la bataille gagnée; il exprime au contraire dans ses lettres les craintes les plus sombres. « C'est *le National*, écrit-il, qui gagne du terrain, non pour édifier, mais pour démolir, ce qui est la vertu de l'esprit révolutionnaire. Notre bourgeoisie est un corps fort respectable qui conduit bien ses affaires privées, mais il ne lui a pas été donné de gouverner les affaires publiques. » Les complots et les insurrections se succèdent, et quand le roi et ses ministres luttent vaillamment pour soutenir l'œuvre de Casimir Perier, non-seulement il se tient à l'écart, mais il blâme plus souvent qu'il n'approuve. Ses épigrammes acérées n'épargnent personne. Irritable et susceptible, il était de ceux qui ne savent être ni le premier ni le second. « Il n'aimait, dit M. de Barante, ni à obéir ni à commander. » Il affectait un profond mépris pour tout ce qu'il voyait; mais, si grand qu'on soit, personne n'a le droit de mépriser les autres à ce point.

Après l'horrible attentat de Fieschi, le gouvernement proposa les lois dites de septembre. Ces lois, qui n'avaient rien de commun avec les mesures préventives d'une autre époque, qualifiaient d'attentat et déféraient à la cour des pairs l'offense à la personne du roi et l'attaque contre le principe du gouvernement. Royer-Collard sortit de son silence pour condamner cette définition de l'attentat. « Elle n'est pas franche, cette loi; ce qu'elle ose faire, elle n'ose pas le dire. Par un subterfuge peu digne de la gravité du gouvernement, et appelant tout à coup attentat ce qui est délit selon la loi et selon la raison, les délits les plus importans de la presse sortent du jury et s'en vont clandestinement à la chambre des pairs. Par le délit érigé en attentat, le jury est destitué, spolié de ses attributions constitutionnelles. Je me défie profondément d'un pouvoir, quel qu'il soit, qui se défie de la justice même ordinaire et, à plus forte raison, de la justice du pays. » Voilà des termes bien durs pour caractériser un changement de juridiction. Le gouvernement de juillet

peut avoir trop usé de la chambre des pairs comme corps judiciaire; mais en agissant ainsi, il ne violait aucun principe. De tout temps et par tout pays, il y a eu un tribunal particulier pour juger les attentats contre la sûreté de l'état, et s'il n'était pas nécessaire de lui déférer les attaques commises par la voie de la presse contre le principe du gouvernement, on ne pouvait voir non plus aucune énormité à l'en saisir. Il n'y a pas aujourd'hui un seul écrivain qui ne vît avec bonheur la presse ramenée aux conditions de la loi de septembre et l'attaque contre le principe du gouvernement déférée à la haute cour. Royer-Collard pouvait signaler les inconvéniens politiques du rôle attribué à la pairie, inconvéniens réels et sensibles, sans parler de sa défiance pour ses anciens amis et sans accuser la loi d'un défaut de franchise. Cette loi n'avait rien de clandestin, elle expliquait parfaitement ce qu'elle entendait par attentat, et, à tout prendre, le mot n'était pas trop fort pour désigner les fureurs de langage qui venaient de se traduire par le crime le plus sauvage et le plus effrayant.

Heureusement la fin du discours de Royer-Collard était plus belle et plus juste que le commencement; il y signalait avec force les causes du désordre des idées. « Le mal est grand, il est infini; mais est-il d'hier? Enhardi par l'âge, je dirai ce que je pense, ce que j'ai vu. Il y a une grande école d'immoralité ouverte depuis cinquante ans, dont les enseignemens, bien plus puissans que les journaux, retentissent dans le monde entier. Cette école, ce sont les événemens qui se sont accomplis presque sans relâche sous nos yeux. Repassez-les; le 6 octobre, le 10 août, le 21 janvier, le 31 mai, le 18 fructidor, le 18 brumaire; je m'arrête là. Que voyons-nous dans cette suite de révolutions? La victoire de la force sur l'ordre établi, quel qu'il fût, et, à l'appui, des doctrines pour la légitimer. Nous avons obéi aux dominations imposées par la force; nous avons reçu, célébré tour à tour les doctrines contraires qui les mettaient en honneur. Le respect est éteint, dit-on : rien ne m'afflige, ne m'attriste davantage, car je n'estime rien plus que le respect; mais qu'a-t-on respecté depuis cinquante ans? Les croyances sont détruites! mais elles se sont détruites, elles se sont battues et ruinées les unes les autres. Cette épreuve est trop forte pour l'humanité, elle y succombe. Est-ce à dire que tout soit perdu? Non, tout n'est pas perdu; Dieu n'a pas retiré sa main, il n'a pas dégradé la créature faite à son image; le sentiment moral qu'il lui a donné pour guide, et qui fait sa grandeur, ne s'est pas retiré des cœurs. Le remède que vous cherchez est là et n'est que là. » On retrouve ici le grand philosophe politique, indiquant à la fois la source du mal et le seul remède vraiment efficace. Royer-Collard s'y plaçait à ce

point de vue commode d'où il aimait à dominer les nécessités du gouvernement. Avec plus de justice pour les hommes qui portaient le poids du jour, il aurait été tout à fait dans le vrai. Ceux qu'il blâmait pensaient comme lui, et il le savait bien : pourquoi donc les accuser avec cette amertume, parce qu'au milieu de l'horreur générale ils cherchaient des garanties peut-être impuissantes, mais à coup sûr légitimes? M. de Barante, qui fut rapporteur de la loi à la chambre des pairs, et qui conclut à l'adoption, s'exprime sur cette séparation avec une réserve délicate qui laisse percer une juste sévérité.

Ce discours devait être le dernier. Le cabinet présidé par M. le comte Molé ayant présenté un projet de loi pour rétablir dans le code pénal l'article qui punissait la non-révélation des complots contre la sûreté de l'état, article introduit sous l'empire et abrogé en 1832, Royer-Collard avait écrit un discours pour combattre ce projet, une des erreurs du gouvernement de juillet; mais il n'eut pas l'occasion de monter à la tribune, la loi fut retirée avant discussion. En 1839, il quitta définitivement la vie politique, et il mourut à quatre-vingt-deux ans, en 1845, dans sa terre de Châteauvieux, où il s'était rendu en sentant sa fin prochaine. Il voulut être enterré dans le modeste cimetière de son village.

A l'exemple de M. de Barante, nous n'avons rien caché dans la vie politique de Royer-Collard. Il faut commencer par dire la vérité sur ses maîtres, quand on veut la dire sur tout le monde. Il lui est arrivé trois fois de payer tribut à la faiblesse humaine : quand il s'est séparé sans motif suffisant du premier ministère du duc de Richelieu; quand il a contribué à renverser le second par une manœuvre parlementaire; quand il s'est montré sévère jusqu'à l'injustice pour le gouvernement du roi Louis-Philippe. Comme sa conduite, son talent a eu ses imperfections; il s'est contredit assez souvent en réalité, et plus souvent encore en apparence. Il est tombé dans plus d'une exagération, dans plus d'une subtilité, dans plus d'une obscurité. Cette part faite aux défauts inséparables de l'humanité, nous avons le droit d'ajouter que personne n'a répandu plus de vérités généreuses et utiles, et n'a mieux tracé, entre deux excès contraires, la véritable marche des sociétés modernes.

Qu'importe qu'il ait paru placer une confiance trop exclusive dans des formes politiques qui ont actuellement disparu, comme la légitimité monarchique, l'hérédité de la pairie, le cens électoral? Nous ignorons ce que l'avenir nous réserve; nous ne pouvons prévoir jusqu'où iront, jusqu'où s'arrêteront ces grandes fluctuations de l'opinion qui se traduisent en Angleterre par des changemens de ministère et en France par des changemens de gouvernement. Ce n'est

pas là qu'il faut regarder, mais au fond des choses. Le char national ne suit pas une ligne droite et continue; il verse tour à tour à droite et à gauche du chemin, mais en fin de compte il se relève et il avance. Si la France est toujours travaillée du même mal, qui se manifeste par des accès périodiques, ces accès s'éloignent et s'affaiblissent. La monarchie constitutionnelle, qui sous Louis XVI a duré à peine un an, en a duré trente de nos jours. Elle a fini, comme en 1792, par s'abîmer dans la république; mais quelle différence entre la république de 1848 et sa redoutable aînée! La république a ramené l'empire, mais quelle différence entre l'empire de 1861 et celui de 1812! Pour prendre un exemple que Royer-Collard aimait à citer, parce qu'il en avait été le témoin et même la victime, nous pourrions dire aussi que la seconde république a eu son 18 fructidor le 13 juin 1849; mais cette fois c'est l'ordre qui a vaincu la révolution. De même sous le premier empire il a fallu la défaite et l'invasion pour arracher à Napoléon des concessions politiques, et sous le second il a suffi de l'influence pacifique des idées et des mœurs.

Autour de nous s'étendent encore plus ces idées de liberté légale qui sont partout la forme suprême de la civilisation. La monarchie constitutionnelle soutient l'Angleterre au plus haut point de puissance qu'aucun peuple ait jamais atteint. Le même système de gouvernement régénère l'Espagne et fait le bonheur de la Belgique. L'antique empire d'Autriche, cette citadelle de l'absolutisme, s'ouvre à des institutions nouvelles. La Russie commence par l'émancipation des serfs un vaste mouvement social qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard à d'autres libertés. L'esprit révolutionnaire vit toujours, il vivra longtemps encore; mais il se sent forcé de se faire monarchique, aristocratique, parlementaire, libéral, légiste, diplomate, financier, presque juste-milieu. Pour nous-mêmes, ne désespérons jamais. La démocratie française est imprévoyante et mobile, mais honnête et sensée au fond; elle a de grands défauts, ses qualités sont plus grandes encore. On peut dire d'elle comme du Dieu de Joad :

> Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

Ne nous lassons pas surtout de répéter ces paroles de Royer-Collard, les premières qu'il ait prononcées à la tribune, et qui restent la plus haute et la plus complète expression de sa pensée fondamentale : « Aux cris de toutes les tyrannies invoquant l'audace, puis l'audace, et encore l'audace, répondons par ce cri consolateur et vainqueur qui retentira dans toute la France : *la justice, et puis la justice, et encore la justice!* »

L. DE LAVERGNE.

UNE

CARAVANE FRANÇAISE

EN ÉGYPTE

AU PRINTEMPS DE 1860.

L'ISTHME DE SUEZ ET LE SINAÏ.

I.

Les lecteurs de la *Revue* qui ont accompagné notre caravane dans les déserts de Syrie au printemps de 1860 (1) voudront bien, nous l'espérons, se reporter un peu en arrière et la suivre dans les états du vice-roi d'Égypte.

En février de la même année, nous étions au Caire. Les princes français qui dirigeaient notre excursion à travers l'Orient avaient à cœur de faire un double pèlerinage, l'un aux travaux, si justement populaires en France, du percement de l'isthme de Suez, l'autre au Mont-Sinaï, dont la visite doit, dans tout voyage d'Orient un peu complet, précéder celle de Jérusalem. Le vice-roi, apprenant leurs désirs, désigna Linant-Bey, ingénieur et géographe bien connu, pour les accompagner sur le tracé du canal, commanda qu'on réunît pour eux le personnel et les animaux nécessaires au voyage, et mit sous leurs ordres un colonel d'artillerie, Mourad-Bey, qui leur était doublement sympathique, car il avait puisé en France son in-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1861.

struction militaire, et il était gendre du célèbre Sèves, ce soldat de Napoléon devenu Soliman-Pacha. Le colonel demanda deux semaines pour réunir la caravane. « Reposez-vous, nous dit-il, préparez vos forces. » Naturellement le conseil ne fut pas suivi. Il était peu d'accord avec notre ardeur à tous et en particulier avec l'âge et les goûts de nos chefs. Un jour donc ils nous menèrent à Héliopolis interroger, avec l'aide de Jomini, les souvenirs de nos glorieux soldats, un autre jour aux plaines des Pyramides; puis ce fut le Delta, actuellement couvert de chemins de fer, que nous explorâmes rapidement, et nous revînmes au Caire, afin de prendre une plus ample connaissance de cette cité, la ville merveilleuse des Arabes. Voyageurs, hâtez-vous de la visiter. Le Caire ne conserve plus que pour un peu de temps quelques merveilles dignes des *Mille et Une Nuits*. Parcourez surtout les rues commerçantes du quartier arabe, pleines de couleur et de caractère. L'œuvre de Méhémet-Ali, arrêtant en Égypte l'appauvrissement et la déchéance de la société musulmane, a retardé la destruction du commerce oriental. L'invasion des produits de l'Occident, moins apparente qu'à Damas et à Constantinople et limitée au quartier européen, ne vient pas encore ternir ici l'éclat des bazars. L'étranger n'est pas aussi exposé que dans les autres villes d'Orient à voir le marchand, un Ali-Baba quelconque, lui offrir, comme spécimens du luxe oriental, quelque foulard de Lyon ou quelque épée à poignée de nacre, dépouille d'un préfet venue de notre quai de la Ferraille.

Si l'on sort des bazars pour visiter les parties les plus pittoresques du Caire, on ne trouve guère que des ruines. Qu'en restera-t-il dans quelques années? En vain l'on cherche aux maisons penchées deux lignes parallèles, la perpendiculaire n'est nulle part. De frêles appuis de bois étaient des blocs de maçonnerie. Vous suivez un jour une rue éblouissante de lumière et de couleur; les habitations aux corniches sculptées en stalactites, aux fenêtres ornées d'arabesques et fermées d'une dentelle de bois, à travers laquelle la musulmane voit sans être vue, tiennent plutôt du rêve que de la réalité. Le lendemain, ces demeures présentent souvent l'aspect de vaisseaux désemparés. Le vent de la nuit a suffi pour précipiter sur le sol les pièces d'architecture admirées la veille (1). Les mosquées ne sont pas en meilleur état. Le vaisseau de pierre et les colonnes de ces édifices ne s'écroulent pas encore, mais chaque jour on en voit disparaître les ornemens, moulés ou découpés par l'imprévoyance orientale dans des substances éphémères telles que le plâtre ou le bois. Un savant égyptologue français, qui est en même temps un ar-

(1) Une tempête sévit durant notre séjour au Caire. Onze personnes périrent dans les rues sous les débris de maisons.

tiste, M. Prisse d'Avennes, nous raconta qu'il avait copié le plafond d'une mosquée au péril de ses jours, et que ce plafond était entièrement écroulé quant il acheva son travail. Tant de délabrement est rendu plus sensible encore par la comparaison des temples indestructibles des pharaons avec les monumens chancelans des princes arabes.

Ne calomnions pas le ciel : rarement terni par un nuage, plus rarement encore il envoie de la pluie. Accusons les hommes. Les souverains musulmans de l'Égypte ont toujours songé à élever quelque mosquée nouvelle qui conserve leur nom, leur souvenir, leur tombeau, plutôt qu'à restaurer celle de leurs devanciers, fût-elle une merveille. On cite d'Abbas-Pacha un singulier trait de vandalisme : la mosquée du sultan Hassan, réputée la plus belle, possédait autrefois des lampes d'un très grand prix et d'un travail exquis; il en restait une; Abbas, jouant aux cartes, la mit comme enjeu et la perdit. Les Arabes demeurent indifférens en face des ruines et ne bâtissent que de fragiles édifices. Leur architecture, qui donne aux constructions l'apparence de palais aériens, s'harmonise avec cette fragilité. On sent que les hommes qui l'ont conçue sont mobiles comme le sable : l'illusion leur suffit. L'âme d'un peuple est empreinte sur ses monumens. Les anciens Égyptiens, taillant des colosses à leur image, devaient se croire des géans. Selon l'expression pittoresque de Champollion, « ils concevaient en hommes de soixante pieds de haut! » Bâtissant des temples et des palais, œuvres de plusieurs siècles, ils ne comptaient le temps pour rien, et regardaient la durée et la puissance de leur nation comme éternelles. Les Arabes au contraire semblent toujours pressés de jouir, comme si la vie et le pouvoir allaient leur échapper. Un caprice s'empare de leur brillante imagination, ils le réalisent dans un moment de fougue, et sacrifient à la rapidité de l'exécution la solidité de l'œuvre. L'engouement passé, ils se résignent mal à l'entretenir.

Cependant, si l'on veut se faire illusion sur l'état délabré du Caire et emporter de cette ville un magique souvenir, il faut la contempler du haut de la citadelle. Les ruines s'effacent dans l'ensemble, et la ville, dominée par ses quatre cents minarets, offre à la fois le majestueux aspect de nos capitales et l'apparence gracieuse et fantastique que les Arabes donnent toujours à leurs cités. Le fleuve immense roule ses ondes jaunissantes à travers un océan de verdure. A l'ouest s'étend le désert doré, sur la lisière duquel se présente le panorama des pyramides. La vue que l'on embrasse du haut de la citadelle fait mieux comprendre l'importance de cette partie de l'Égypte, toujours choisie pour le siége de la capitale. Le Caire, accessible aux navigateurs européens, est en même temps le point d'intersection des caravanes de l'Afrique et de l'Asie, et la clé mili-

taire et commerciale du Nil. La nature veut qu'en ce point s'élève la ville la plus importante du pays. Avant le Caire, c'était Memphis.

Saïd-Pacha a construit à la pointe du Delta, pour protéger sa capitale, un monument magnifique auquel son nom est attaché : c'est le grand fort de Saïdieh, dont Mottet-Bey, Français, officier du génie, est l'auteur. Il est relié aux rives opposées de chaque branche du fleuve par le fameux barrage, imposant et pittoresque travail d'un autre ingénieur français, Mougel-Bey. Le barrage a un but agricole, il est aussi un puissant auxiliaire du fort. En temps de paix, il servira à régulariser l'inondation, en temps de guerre à submerger le Delta, bloquer Alexandrie, arrêter une armée d'invasion. Vingt-cinq mille hommes étaient campés dans la forteresse de Saïdieh quand nous la parcourûmes. Le vice-roi s'y trouvait. Un bateau à vapeur nous ayant débarqués près du barrage, le pacha vint au-devant de nos chefs et nous fit entrer dans la citadelle. « Un peu de musique ! » s'écria Saïd, et les cinq cents canons des remparts répondirent par une triple salve à l'ordre du pacha. Le vent rabattant la fumée, nous galopions à travers des nuages que nos chevaux cherchaient à éviter par leurs bonds. Entre les détonations de l'artillerie, nous entendions le son des clairons qui signalaient les manœuvres des troupes : c'étaient les sonneries françaises, adoptées aujourd'hui, avec notre code militaire, dans tout l'Orient.

Le vice-roi fit en détail à ses hôtes les honneurs de sa forteresse. Il parle français aussi bien qu'un Parisien ; il a l'esprit gaulois autant qu'homme de France, sa conversation est émaillée de calembours. Nous entrâmes dans un chalet qui s'élève au milieu du fort. Les princes et leurs compagnons y furent retenus à dîner. « C'est une surprise que je vous réserve, » dit le pacha. La surprise fut entière, car le dîner fut servi à la turque. Les portes d'une salle voisine s'étant ouvertes, ou plutôt ayant disparu comme par enchantement, des serviteurs en costume de zouaves de toute nuance vinrent nous apporter des bassins d'or et verser sur nos mains une eau parfumée. Nous fûmes revêtus des pieds à la tête de serviettes rouges et blanches brodées d'or et invités à nous asseoir autour d'un disque d'argent. Les chaises seules pouvaient rappeler l'Europe. De couteaux et de fourchettes, point. Chacun prit avec sa main droite dans les plats qui se succédèrent. Les convenances exigent qu'on ne salisse pas la table ; on se figurera aisément que, peu habitués à nous servir de cette fourchette primitive, nous manquâmes aux convenances. Le pacha s'en amusa fort, et ses hôtes gardent un souvenir très agréable de ce repas succulent et pittoresque. On se leva : mêmes cérémonies de la part des serviteurs. Après les pipes et le café d'usage, on causa de l'armée. Le pacha nous montra en détail

l'uniforme sur la personne même de son général en chef, Rattib-Bey. Les divers grades diffèrent peu d'apparence. On les reconnaît à des insignes, tels qu'un croissant ou une ancre de diamant. La coiffure est un *tarboush* pour l'infanterie, un casque pour la cavalerie; celle-ci porte des cuirasses ou des cottes de mailles.

L'armée égyptienne a acquis un grand prestige en Orient depuis qu'elle a fait trembler Constantinople. Elle n'est point aujourd'hui semblable à celle de Méhémet-Ali. Saïd ne l'a point formée dans le même esprit que son père. Méhémet-Ali dépeuplait au hasard les provinces qu'il avait soumises, l'Arabie, le Sennaar, comme l'Égypte. Peu lui importait que son armée fût ou non composée d'Égyptiens, pourvu qu'il eût des régimens nombreux et aguerris. Il voulait conquérir; il traita l'Égypte elle-même comme une terre conquise, et l'épuisa d'hommes et d'argent, si bien que l'horreur instinctive des fellahs pour la guerre s'en accrut. Saïd ne pense pas aux conquêtes, mais il cherche à donner à ses sujets le goût du métier militaire. Une sorte de conscription est établie. Les troupes se renouvellent sans cesse; les hommes sont licenciés après quatre ou cinq années de service et reviennent dans leurs foyers avec l'habitude du maniement des armes et le souvenir des bons traitemens qu'ils ont reçus sous les drapeaux. Sur un ordre du souverain, ces mêmes hommes peuvent être rappelés et composer une armée nombreuse et exercée. Saïd protége surtout les fellahs, les appelle à commander; chose inouie jusqu'alors, plusieurs sont colonels. Faire pénétrer chez ce peuple l'esprit militaire, tel est son désir, pensée féconde peut-être, mais qui ne sera pas réalisée sans de longs et persévérans efforts, car depuis Cambyse jusqu'à nos jours les fellahs ont professé une grande aversion pour le métier de soldat et se sont accommodés aisément de la domination étrangère. On doit remarquer cependant, à la louange de ce peuple si peu guerrier, qu'il se bat bien. Sous Méhémet-Ali, il a remporté des victoires; sous Abbas, il s'est distingué en Crimée. Sa docilité, son aptitude à la discipline, lui assurent la supériorité sur les hordes de l'Orient. L'ensemble des régimens actuels présente une magnifique apparence. Pour l'exercice des armes et la précision des manœuvres, ils ne le cèdent pas aux troupes régulières de l'Europe. Nous en pûmes faire l'expérience. « Je vais jouer un tour à mes troupes, » nous dit en riant le pacha. Un de ses officiers reçut un ordre, prit son cheval, et partit au galop. Les clairons sonnèrent; le camp, qui s'apprêtait au sommeil, s'agita; en dix minutes, les tentes étaient abattues et pliées. Les vingt-cinq mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, manœuvraient avec un ensemble admirable et se disposaient, comme pour une revue, devant l'habitation du pacha. La belle lumière des nuits

d'Égypte frappait les uniformes blancs, les casques sarrasins, les cuirasses et les cottes de mailles. Les chevaux hennissaient d'impatience, et leurs robes reluisaient sous la clarté du ciel. Le pacha jouit de notre admiration. Il nous promena dans les rangs, nous fit examiner les canons, les fusils, les sabres et jusqu'aux brides des chevaux; puis les clairons sonnèrent de nouveau. L'armée, prête pour le départ et trompée dans son attente, rompit ses rangs, dressa ses tentes, et le rêve disparut. On ne pouvait nous donner une plus belle idée de l'aspect des troupes égyptiennes. Le soir nous regagnâmes la maison de plaisance de Kasr-el-Nouza où nous étions logés, sur l'allée de Shoubra, les Champs-Élysées de la capitale arabe.

Telles étaient nos distractions pendant que Mourad-Bey achevait ses préparatifs.

II.

Le 8 mars, Mourad-Bey vint dire aux princes: « Tout est prêt. » Le camp était assis au nord-est du Caire, près de l'Abbassieh (1). Il fut décidé que le soir même nous irions dîner et coucher sous nos tentes, que le lendemain nous serions en marche vers l'isthme de Suez et le Sinaï.

L'aspect de notre camp était imposant : quatorze tentes, cent quarante-quatre chameaux, huit dromadaires, onze mules, une trentaine de baudets, couvraient un grand espace de terrain. Au milieu de ces animaux s'agitait une foule de chameliers, de *saïs* ou palefreniers, coiffés du turban ou *tarboush* turc, vêtus d'une longue robe blanche comme celle des patriarches ou de la simple tunique bleue du peuple égyptien. Une remarquable activité régnait autour d'une tente carrée, la plus grande, relevée d'un côté. C'était celle sous laquelle la table du dîner était dressée. On ne peut se figurer table plus somptueuse : le vice-roi avait voulu que les princes, pendant leur séjour sur son territoire, fussent servis comme lui-même. Depuis Alexandrie, grâce aux soins de deux cuisiniers français, nous faisions des festins de roi. Ferdinand, c'est le nom du premier cuisinier, passait à ses nombreux aides des plats qui étaient transmis de main en main depuis les fourneaux jusqu'à la table. Les aides n'arrivaient pas jusqu'à celle-ci; cet honneur était réservé aux serviteurs turcs. N'allez pas croire que ces Turcs, seuls admis à l'honneur de nous placer les assiettes sous le menton, soient des serviteurs ordinaires : ils ont reçu une bonne éducation; ce sont les *fruits secs* des anciennes écoles militaires aujourd'hui détruites. En compensation de leur échec, on leur a donné les fonctions de

(1) Ancien palais d'Abbas-Pacha.

disposer les couverts, de plier les serviettes, de bourrer et d'allumer les pipes. Cela ne rappelle-t-il pas l'histoire de ce vizir destitué qui, briguant une place, fut nommé étudiant en médecine? Ferdinand, Marseillais de naissance, mérite quelques mots de biographie. Malheureux en ménage, il se sentit la vocation des aventures... et de la cuisine. Pour allier ses deux goûts, il se fit cuisinier à bord d'un vaisseau; il y a quelques années, la fortune le fixa en Égypte, auprès du vice-roi. Lorsque les princes débarquèrent à Alexandrie, Ferdinand fut détaché pour leur service. Ayant beaucoup voyagé, il croit avoir beaucoup appris, ses opinions sont arrêtées sur tous les sujets. Lorsqu'il cause, il semble entreprendre l'éducation de son interlocuteur. Je jouis souvent de sa conversation près de ses fourneaux; je dois même dire qu'il m'a appris quelque peu d'arabe, arabe de cuisine bien entendu.

Après dîner, nous nous promenâmes dans le camp. Il était divisé pour ainsi dire en districts, les bêtes de somme, les tentes, les montures, qui, par les soins de Mourad-Bey, formaient des gouvernemens séparés. Des *kawas*, sorte d'officiers de police dont les insignes sont un sabre à la ceinture et un bâton à la main, maintenaient l'ordre dans ce personnel de cent cinquante hommes environ et lui donnaient l'apparence militaire. La nuit était assez éclatante pour laisser à ce tableau ses vives couleurs.

Il fallait partir le lendemain avant le jour. Nous gagnâmes nos lits de camp. Nous étions distribués dans trois tentes, comme nous le fûmes plus tard en Syrie; les deux princes dans l'une, MM. de Scitivaux, Morhain et Leclère dans l'autre, M. le marquis de Beauvoir et moi dans la troisième. On se reposa tant bien que mal; nous n'étions pas habitués encore à dormir au milieu des cris des animaux, des derniers pétillemens des feux, des causeries des Arabes, peuple bavard par excellence. Jamais le silence ne règne dans un camp de voyageurs. Ce fut bien un autre vacarme quand le signal du réveil fut donné. Les chameaux, que l'on chargeait de caisses et de sacs, beuglaient horriblement pour témoigner leur déplaisir; les ânes et les mules, que cette musique inspirait, se mirent à braire. Notre rapide toilette se fit au milieu du tumulte. Mon compagnon et moi pliâmes bagage et sortîmes lestement. La consigne avait été donnée par les princes à Mourad-Bey d'abattre la tente sur les paresseux, et je crois, ma foi, que celui-ci, ponctuel comme un militaire, eût exécuté l'ordre. Une mule et un dromadaire attendaient chacun de nous à la porte de sa tente; on pouvait varier ses plaisirs.

La caravane se groupa en masse à la clarté de la lune; on aurait dit un serpent se ramassant sur lui-même avant de s'élancer; bientôt ses replis se déroulèrent, les divers détachemens défilèrent en ordre : les cent quarante-quatre chameaux chargés partirent les

premiers, puis les tentes et leur service, puis les domestiques et les cuisiniers, montés sur des baudets, enfin nous-mêmes sur nos mules ou nos dromadaires. Le soleil ne se montrait pas encore, et s'annonçait seulement par quelques lueurs rougeâtres. La silhouette de la caravane, dominée par les têtes de chameaux, se découpait sur le ciel. Nous étions loin de l'Abbassieh, lorsque le radieux soleil du matin éclaira tout d'un coup ce désert, rendu célèbre par la Bible et la verte plaine d'Héliopolis.

Les impressions de cette première marche furent douces. L'air était limpide et léger, la matinée semblait sourire et ne permettre à l'esprit que des pensées joyeuses. Comme nous regardions la plaine, un dromadaire apparut, venant au grand trot. C'était un de nos *kawas* laissé au Caire pour attendre le courrier. Il nous apportait des nouvelles de nos familles. Nous entreprenions donc notre expédition sans inquiétude et pleins d'ardeur.

Notre petite armée marchait à travers la plaine de sable, tantôt en longue file qui se perdait à l'horizon, tantôt fractionnée par bandes. Nous avions presque tous quitté les mules pour monter à dromadaire. On sait les dangers comiques de cette ascension. L'animal, accroupi, se relèvé dès qu'il sent un poids quelconque sur la selle; il faut donc se hâter de prendre son équilibre, sans quoi les trois soubresauts par lesquels il se dresse sur ses jambes vous exposent à une chute ridicule. Le pas est un balancement violent qui cause souvent le mal de mer; le trot occasionne les premiers jours une atroce courbature. L'amble seul est fort doux, mais il faut avoir quelque expérience pour maintenir sa bête à cette allure. Nos dromadaires étant ceux du vice-roi, on ne peut se figurer avec quel luxe ils étaient ornés. Je vais décrire le mien. Deux pommeaux élevés et couverts d'argent sont fixés l'un devant l'autre; entre les deux on s'assoit; les jambes sont croisées autour du pommeau et s'appuient sur la partie antérieure de la bosse. La bride est une corde de soie de diverses nuances, qui s'attache à un caveçon de chanvre ou de fer pressant les cartilages du nez. On dirige la bête à droite ou à gauche en touchant sa tête avec un bâton et tirant la corde de l'un ou l'autre côté. Je suis assis sur une peau de chèvre angora dont la toison est teinte en rose. Un tapis de drap garnit la selle entière; elle est couverte de mille dessins. De toutes parts tombent des sacs de canevas longs et étroits, destinés aux pipes et entièrement cachés sous une série de rectangles brodés d'or et d'argent comme des ornemens sacerdotaux. De chaque côté sont suspendues de vastes sacoches pour l'utilité du cavalier. Le tout est terminé par une frange de glands éclatante. Sous notre ciel, les yeux seraient éblouis par ce fracas de couleurs. Pour définir l'impression qu'elles produiraient, il faudrait avoir recours à la métaphore de ce Romain qui comparait

l'éclat de la pourpre d'Orient au son de la trompette. Sous le ciel d'Égypte, l'excès de la lumière, qui pâlit les couleurs, les fond entre elles et leur donne une belle harmonie. Mais que nous étions peu dignes de cette magnificence avec notre vilain costume européen!

Tout en affermissant notre assiette de cavalier, nous admirions notre caravane et nous observions le pays. On suivait la limite de l'Égypte et du désert, passant d'une plaine aride à un bois de palmiers. Vers le milieu du jour, nous avions traversé Kanka, bourg doublement célèbre : la bataille d'Héliopolis acheva d'y être gagnée; plus tard, Méhémet-Ali y établit le camp de sa brave armée, formée par Sèves. Elle partit de là pour aller en Syrie remporter ses victoires contre les Turcs. Notre guide, Linant-Bey, nous montra aussi, près de Kanka, le tracé du canal qui doit atteindre, par la terre de Gessen, le lac Timsah, établir une voie navigable entre le Nil et le canal maritime de Suez, et porter de l'eau douce sur le parcours de celui-ci.

Le soir, nous campâmes à Bulbeys. Nous devions perdre de vue, à partir de là, les terres cultivées. Le contraste de la verte Égypte et du désert se montrait dans toute sa vivacité. Cet aspect de la nature offre quelques traits de la société orientale, où se heurtent côte à côte l'opulence éclatante du riche et l'affreuse misère du pauvre. Une goutte d'eau du Nil sur le sol aride donne lieu à la plus puissante végétation, de même une faveur du prince peut tirer du néant le plus misérable de ses sujets et le placer au faîte des honneurs.

Pendant la nuit, le vent fit effort sur nos tentes. Hélas! c'était le signal d'un changement de temps. Nous partîmes à quatre heures du matin; dès que le jour parut, l'atmosphère devint subitement lourde, le ciel prit une couleur d'airain, point de nuages, point d'ombre; le soleil devint si ardent qu'il fallut nous envelopper la tête et la nuque. On peut s'étonner d'une chaleur pareille au mois de mars. Les chameliers, traînant péniblement leurs bêtes, prenaient soin eux-mêmes de nous l'expliquer en s'écriant : *Kamsin!* mot qui signifie cinquante. Cet état de l'atmosphère est ainsi nommé parce qu'il est fréquent durant une période de cinquante jours de l'année, précisément celle où nous nous trouvions, et coïncide avec le vent dévorant du sud, dont nous éprouvâmes bientôt les atteintes. Lorsque le kamsin fond sur une contrée, la nature entière est en souffrance : les récoltes brûlent; toutes les bêtes malfaisantes, telles que serpens et scorpions, s'agitent sous l'influence de la température; les terres cultivées, envahies par le sable, se confondent avec le désert; l'air manque à la poitrine; on ne boit, on ne mange, on ne respire que poussière. La nuit, aussi brûlante que le jour, a quelque chose de sinistre. Une étoile rougeâtre perce de temps en temps les vapeurs, et des mouches phosphorescentes sillonnent l'air de leur

léger fanal. L'imagination, excitée par le malaise du corps, est portée aux craintes chimériques : on croit sentir l'approche de quelque fléau, d'un tremblement de terre!

Nous perdîmes trois chameaux. En Orient, la vie des hommes ne compte pas; il n'en est pas de même de celle des chameaux. C'était un deuil dans la caravane. Je remarquai un Arabe qui se désespérait auprès d'une de ces bêtes couchée et mourante. Je m'approchai, et ne pus me défendre de quelque émotion. Le cou du pauvre animal s'agitait encore, sa tête se dressait, puis retombait sur le sable ardent. Il jetait autour de lui un regard triste et doux, un regard d'adieu. Un soubresaut fit pencher son corps et l'étendit raide sur le sol. Ce martyr du désert, symbole de la patience et de la résignation durant sa vie, ne s'était arrêté que pour mourir!

Bref, si la caravane était partie du Caire brillante de joie et d'entrain, l'influence du kamsin l'avait transformée. Elle marchait silencieuse et abattue, quoique en bon ordre; mais à tout prendre, s'il n'y avait pas quelques épreuves dans la vie de voyageur, on en apprécierait moins les jouissances, et nous ne nous plaignîmes pas, puisqu'il nous resta encore assez de présence d'esprit et d'activité pour visiter scrupuleusement le théâtre des travaux du percement. Depuis Kanka, nous n'avions cessé d'observer le tracé du canal jusqu'au lieu où il entre dans la vallée de Gessen. Cette vallée et ses lacs une fois traversés, nous en suivîmes le côté nord; puis notre guide nous montra en passant les ruines de Rhamsès, la ville que les Hébreux bâtirent pour Pharaon. Des monticules de terre, des briques brisées, en marquent seuls l'emplacement au milieu d'une contrée couverte de buissons de tamarix. A demi enfoncé dans le sol se montre un bloc de marbre auquel sont adossées les trois statues de Rhamsès et de ses deux femmes : c'est tout ce qui reste de la cité. Près de là, Linant-Bey nous fit remarquer un pli de terrain qui se prolongeait d'un côté vers l'isthme, de l'autre vers l'Égypte. C'est l'ancien lit du canal des Ptolémées qui reliait le Nil à la Mer-Rouge. Il nous fut démontré à chaque pas combien est minime la difficulté d'exécution du canal d'eau douce projeté par M. de Lesseps. L'inondation atteindrait même le lac Timsah, centre de l'isthme, sans une digue qui concentre l'eau dans la partie cultivée de la terre de Gessen.

A Bir-Abou-Ballah, nous trouvâmes le premier chantier de la compagnie. Au printemps de 1860, ces chantiers étaient rares et peu importans; l'état des travaux est tout autre aujourd'hui. D'après les derniers rapports, un grand nombre d'ouvriers sont échelonnés entre Bulbeys et le seuil d'El-Guisr. Les dragues de Port-Saïd, ville que nous ne pûmes visiter, ont déjà exécuté la première rigole maritime sur un parcours de 38 kilomètres depuis la Méditerranée.

Une maisonnette, et près d'elle un puits, tel était, quand nous visitâmes l'isthme, l'établissement de Bir-Abou-Ballah. Quelques Français maçonnaient ce puits, dont l'eau fécondait un petit terrain; ils travaillaient courageusement malgré le vent et la chaleur. Nous abordâmes avec émotion ces compatriotes, hardis pionniers d'une colonisation dont la France aura la première gloire.

Une courtoise et respectueuse réception attendait nos chefs à Toussounville, près du lac Timsah, sur la colline de Chek-Ennedek, où nous campâmes vers le milieu du jour. M. Cazeaux, ingénieur, habitait depuis dix-huit mois ce désert et surveillait la fondation de Toussounville. Cette cité européenne, qui n'était alors qu'un chétif village de quelques centaines d'âmes, grandira, d'après l'espoir de la compagnie, sur les bords du lac, transformé en port intérieur. M. Cazeaux nous fit voir la colonie dans ses moindres détails, nous mena dans les ateliers, les magasins, la boulangerie, la boucherie, le moulin à vent, qui fait en même temps monter l'eau d'un puits. Nous pénétrâmes dans les petites maisons des ouvriers et parcourûmes les diverses rues, dont les principales sont celles de Ruysnaers, Mougel-Bey, et le boulevard Lesseps.

Notre présence avait cela de piquant, que nous paraissions moins des Européens explorant l'Orient que des Orientaux visitant l'Europe. Dans ce désert demi-égyptien, demi-arabe, notre caravane seule pouvait rappeler l'Arabie et l'Égypte. Elle était l'unique élément oriental qui se trouvât dans le paysage. Je n'engage pas ceux qui cherchent dans une contrée son caractère propre à juger de l'Égypte par l'isthme de Suez : à l'exemple des Bédouins, ils le traiteront de désert dégénéré; mais la vue de l'isthme ne manquera point de plaire aux voyageurs qui aiment à envisager dans un pays sa jeunesse et son avenir. Quant à nous, loin de dénigrer l'esprit régénérateur de l'Europe et de déplorer dans l'isthme l'absence de toute couleur locale, nous avons éprouvé une joie vive et consolante à contempler là l'image de la vie, image si rare en Orient, et à nous mêler à ces travailleurs animés d'une ardeur et d'un enthousiasme communicatifs. Dans le feu de leurs regards, on lisait ces instincts de courage et de domination qui, chez l'Européen, s'accroissent par les fatigues et les souffrances mêmes. Une plaine morne et affreuse s'étendait à perte de vue autour d'eux : le vent faisait trembler leurs cabanes et roulait des nuages de poussière qui donnaient à l'horizon l'apparence d'une mer agitée. Cependant la gaieté ne leur faisait point défaut. Leur triste plaine, leur pauvre hameau empruntaient même de la splendeur à leurs espérances. Un Marseillais ne voyait rien moins que la Canebière dans le boulevard Lesseps, qui, à vrai dire, n'avait d'un boulevard que le nom. Ils paraissaient aimer cette ingrate contrée comme une patrie. C'est par ses travaux

et ses rêves que l'homme s'attache à une terre plus que par les bienfaits qu'il en reçoit. Ces colons avaient plus de prestige encore, si nous les comparions aux fellahs qui nous suivaient; jetant des regards insoucians sur ce pays où de si grands projets industriels sont en voie de s'accomplir, ceux-ci ne songeaient qu'à soigner leurs ânes ou leurs chameaux. Tel est le triste résultat du despotisme qui pèse sur eux depuis des siècles : ils regardent les œuvres les plus utiles pour leur pays avec indifférence, le plus souvent même avec épouvante, car pour l'exécution de ces œuvres ils ont toujours été arrachés violemment à la culture de leurs champs, contraints au travail par le bâton sans être payés, sans être nourris. Peut-être le règne clément et protecteur de Saïd-Pacha réussira-t-il à relever chez ce peuple l'intelligence et la dignité, et l'on n'a pas lieu de désespérer que les salaires assurés, les bons traitemens offerts aux fellahs par la compagnie ne les rendent, sinon les émules, du moins les utiles et libres auxiliaires des Européens.

Le lendemain, jour de repos pour la caravane, les princes prirent avec Linant-Bey les trois plus vigoureux dromadaires, et partirent pour le seuil d'El-Guisr, afin de visiter le tracé du canal maritime dans la direction du lac Manzaleh. Resté au camp, je profitai de cette halte pour parcourir les environs. Le docteur Leclère se joignit à moi; nous prîmes deux baudets et un ânier, nous dirigeant vers la colline d'Elgar, située à trois quarts d'heure de Cheik-Ennedek, et du haut de laquelle on domine le lac Timsah. Afin de nous distraire du malaise que nous infligeait la température, nous avions choisi pour guide un ânier très burlesque, surnommé le *Parisien*, parce qu'il sait quelques mots de notre langue. Il avait, malgré son costume arabe, l'apparence d'un paillasse de nos foires. Il ne cessait de jouer des tours à ses camarades, et à leur défaut à son âne, qui le craignait comme le feu, et se mettait à ruer du plus loin qu'il l'apercevait. Le Parisien prétendait bien connaître ces parages, il se vantait même d'avoir travaillé à l'isthme avec M. de Lesseps, parce qu'il avait été son ânier dans je ne sais quelle excursion. Nous montâmes sur la colline d'Elgar. En entendant parler du lac Timsah, on se figure peut-être une étendue d'eau; mais les Arabes du désert sont quelque peu gascons : ils donnent volontiers le nom de lac à ce qui pourrait en être un, s'il y avait de l'eau. « Voici la vallée de la cascade! » nous disait un Bédouin dans la péninsule du Sinaï, l'Ouadé-Schellal. Nous vîmes une masse de rocs nus et de sables altérés; par une affreuse ironie, le vent agita les sables du sommet et les fit couler : c'était là la cascade.

Le lac Timsah est un désert plus bas que le désert; son sol de sable et de sel est hérissé de buissons tordus, secs et misérables. Quelques flaques d'eau saumâtre apparaissent seules au nord, à l'ex-

trémité de ses anses. C'est tristement laid; mais il semble que la nature ait compté là sur l'industrie humaine pour compléter son œuvre. Le fond, situé à sept mètres au-dessous du niveau des mers, paraît appeler leurs eaux. Un jour les vaisseaux circuleront sur ce grand lac, aujourd'hui vide et desséché. Ils viendront s'amarrer près de la colline d'Elgar.

Un coup de vent nous força de descendre. Bientôt nous fûmes pris par une bourrasque telle que le sol et l'atmosphère parurent se mêler. Nos traces précédentes étaient effacées. Plus de direction! Le Parisien y perdit son latin. Heureusement le docteur avait remarqué un chameau mort et infect dans les environs de Chek-Ennedek. Nous nous guidâmes par l'odorat, comme les sauvages, et regagnâmes le camp sans trop de difficultés. Le bon Mourad-Bey était inquiet. « Quelques instans de plus, nous dit-il, j'allais faire faire une battue par les chameliers. » Nous nous mîmes à rire, mais lui ne riait pas. Il nous conta fort sérieusement l'histoire de trente Bédouins, qui, repoussés après l'attaque d'une caravane, s'enfuirent par les bords du lac et disparurent dans une fondrière.

Le 14 mars, nous dîmes adieu à la colonie française et à M. Cazeaux. Nos chefs surtout s'éloignèrent avec regret. Bannis dès leur enfance, ils avaient ressenti la joie et la consolation de toucher un sol où leur patrie semblait s'être transportée, et avaient respiré au milieu de leurs courageux compatriotes comme un parfum de la France. Nous marchâmes tout le jour dans une immense plaine coupée soit par des buissons, soit par des monticules. Les grandes lignes du désert allaient se perdre dans le brouillard au pied des monts Genef, que l'on distinguait par éclaircies. Au seuil du Serapéum, point culminant entre le bassin de l'isthme et le lac Timsah, nous vîmes de nouveau une maisonnette de la compagnie. Après la descente vers le bassin de l'isthme, on fit halte pour le déjeûner, qui fut établi tant bien que mal en rase campagne; les dernières rafales du kamsin balayaient encore la plaine. Sous le ciel pâle et brumeux, la contrée paraissait blanche, et les bourrasques de sable ressemblaient à des tourmentes de neige; c'était la Sibérie à la température près. Le vent, frappant la surface des Lacs-Amers au fond du bassin de l'isthme, se chargea lui-même de mettre du sel dans nos assiettes; le repas fut compromis malgré les efforts de Ferdinand et des domestiques turcs, qui, animés par Mourad-Bey, luttaient contre les élémens. Nous prîmes en riant les mauvaises plaisanteries du désert et achevâmes avec patience ce que nous appelions notre « déjeuner sur l'herbe. »

Lorsque le vent s'apaisa, nous voyagions dans les lacs sur une croûte de sel. Ces fonds sont couverts de cristaux ou de bancs de coquilles brisées laissées par le retrait de la mer. On choisit pour

asseoir les tentes un terrain solide au lieu nommé les Réservoirs. Les campemens sont désignés dans tout ce pays par la nature. Ce sont en général des endroits abrités et solides, et chaque année les voyageurs s'établissent sur les mêmes emplacemens; aussi trouve-t-on d'ordinaire les traces de ses devanciers. La nuit fut calme. Le matin, une brise nord-ouest s'éleva et chassa le kamsin. J'en éprouvai un tel soulagement qu'il me semblait renaître : je trouvai tout beau, même le pays, qui est fort laid. Ce fut comme une réjouissance dans la caravane; nous entendîmes de nouveau les causeries bruyantes des Arabes; les saïs et les âniers gambadèrent, les ânes et les mules se mirent à braire aussi gaiement qu'au départ. Les guides bédouins firent de la fantasia sur leurs chameaux; naturellement on brûla un peu de poudre. Un des Bédouins, voulant nous donner un échantillon de son adresse, frappa d'une balle un milan. La nature aussi parut se ranimer : humectées par une petite pluie, des roses de Jéricho s'ouvrirent sous nos pas. Ces tristes végétations du désert, houppes rigides et noires qui rasent le sol, me parurent d'abord des têtes de chardons desséchés. Je ne sais pourquoi elles ont reçu le nom de roses de Jéricho, qu'elles méritent fort peu, n'ayant pas l'aspect de roses et n'existant pas à Jéricho. Ce qui nous charma davantage, ce fut l'apparition d'une bande d'hirondelles semblables à celles de France. Les voyageuses voltigèrent un instant autour des chameaux et partirent vers d'autres climats. Nous entrâmes dans un chemin creux encaissé entre des berges fort hautes; c'est le lit de l'ancien canal d'Amrou, qui joignait les Lacs-Amers au golfe Arabique; il continuait le canal des Ptolémées; celui-ci s'arrêtait à ces lacs, formant alors l'extrémité du golfe. Depuis l'époque de ces rois jusqu'au temps d'Amrou, le golfe a reculé à sa limite actuelle.

Tout à coup l'un de nous s'écria à la tête de la colonne : « Mais le canal de la compagnie est fait. » La tempête des jours précédens avait lancé les vagues de la baie de Suez par-dessus les dunes du littoral, et le fond de l'ancien cours d'eau était envahi; on aurait dit une voie navigable. Lorsqu'on a parcouru l'isthme, le percement semble plutôt la restauration de travaux anciens qu'une création nouvelle. Partout on voit la trace de canaux; le Nil était relié à la Mer-Rouge; une branche du fleuve se jetait dans la Méditerranée à Péluse, et la contrée, abondamment pourvue d'eau, n'était point un désert comme aujourd'hui. Cette assertion est prouvée par les ruines de villes nombreuses, et tous ces vestiges d'une grandeur passée semblent un défi porté à la civilisation des peuples modernes.

Quelques pas plus loin, notre attention était attirée par les reflets saphir qui coloraient l'horizon. C'était la Mer-Rouge, dont le bleu profond et brillant ferait pâlir celui de la Méditerranée. Bientôt les minarets et les maisons grises de Suez apparurent adossés aux

rochers jaunes du mont Ataka. Le soleil, radieux comme à notre départ du Caire, se coucha derrière les montagnes d'Égypte. Les rivages de la péninsule du Sinaï, que nous allions bientôt suivre, étaient frappés de ses feux, et sortaient ardens de la mer. On ne peut regarder avec indifférence ce golfe Arabique, où l'histoire et la nature semblent avoir accumulé des événemens et des phénomènes extraordinaires. Chrétiens, juifs, musulmans, doivent respecter ses rivages; ils virent naître les religions des deux tiers du genre humain, qui se résument par ces deux mots : La Mecque et le Sinaï!

Suivez des yeux ces côtes sur la carte, c'est la seule mer qui, sur une étendue de huit cents lieues, ne reçoive pas une seule rivière. Les montagnes qui la bordent, à l'image de celles du Nil, ne lui envoient pas leurs eaux, et l'on y remarque le singulier fait de fleuves prenant leur source près de la mer et se dirigeant vers l'intérieur des continens. Si un cataclysme de la nature venait à fermer le détroit de Bab-el-Mandeb, le soleil évaporant les flots, après quelques mille ans le lit du golfe Arabique ne serait plus qu'une mine de sel comme les Lacs-Amers.

Il est étonnant aussi que ces contrées, situées au plus à vingt jours de la France, soient moins connues que la Chine. De rares voyageurs ont exploré les régions africaines de la Mer-Rouge; les rivages de l'Arabie nous sont fermés par le fanatisme. Quelques paquebots de l'Inde, quelques barques des pèlerins de La Mecque, viennent à peine sillonner ces flots silencieux. L'œil n'aperçoit que l'aridité, les îles ne présentent au navigateur que la stérilité du roc vif et le danger des écueils. Cette mer est vraiment effrayante dans sa morne solitude; mais cette nature morte revivra, le golfe Arabique sera, comme dans l'antiquité, une des grandes routes commerciales du monde; les marchands et les voyageurs, partis de ses côtes, se feront jour vers le centre de l'Afrique et de l'Arabie; la Mer-Rouge en un mot deviendra une seconde Méditerranée quand le silence des rivalités politiques, aujourd'hui le seul obstacle sérieux qui entrave le percement de l'isthme, aura permis de joindre les deux mers.

Le camp de notre belle caravane fut assis en face de Suez, sur la rive d'Arabie. Il semblait faire concurrence à la ville. Nous avions hâte d'aller à la poste chercher les lettres arrivées d'Europe. Un canot se détacha d'un paquebot de la malle des Indes; cet esquif, dont les rameurs étaient Chinois, nous fit traverser la baie en dépit de l'agent sanitaire. Ce personnage, assez grotesque, vint nous avertir que la petite vérole ravageait la ville et sévissait surtout contre les Français. Nous jetâmes cependant un coup d'œil sur Suez. C'est une singulière cité, suspendue entre le désert et la mer, n'ayant auprès d'elle ni un champ cultivable ni une source dont l'eau ne soit pas saumâtre. Elle reçoit aujourd'hui tout ce qui est

nécessaire à la vie par le chemin de fer égyptien. Sa rade est occupée par quelques bateaux à vapeur anglais et par les barques de pèlerins de La Mecque. En passant la baie, nous avions traversé cette dernière flottille. Les vaisseaux, construits d'une manière assez primitive, me représentèrent la flotte des Grecs au temps d'Homère. D'un noir vif (νηες μελαιναι) qui tranche sur le bleu de la baie, le mât court et placé au centre, l'arrière carré et fort élevé, la proue ronde, ils ressemblent à des boules plutôt destinées à rouler qu'à voguer, ce qui n'est pas favorable à la vitesse. Les pèlerins s'y installent en si grand nombre que par le beau temps on fait des lits à l'extérieur. Deux bâtons piqués dans les parois et une natte tendue entre eux forment ce lit, suspendu sur l'abîme. Si la natte crève, le pèlerin tombe à la mer. La maladresse des pilotes et des capitaines est assez notoire; les navires n'arrivent pas tous à destination. Il est vrai que le chemin de La Mecque est en même temps celui du paradis.

Suez n'offre rien de remarquable. Nous repassâmes la baie. En rentrant au camp, quel ne fut pas notre étonnement de trouver Mourad-Bey plongé dans la douleur! Il venait d'apprendre la mort de son beau-père, le général Sèves. Nous fûmes tous affligés de la perte de cet ancien soldat de l'empire, qui, sous l'uniforme égyptien, resta digne de la France par sa valeur extraordinaire et son indomptable énergie. Fils d'un meunier de Lyon, marin durant sept ans et blessé à Trafalgar, lieutenant de hussards à Waterloo, Sèves s'était sous la restauration placé parmi les plus intrépides de ces organisateurs européens qui vinrent apporter aux armées orientales le secours de leurs lumières et de leur expérience. Il avait été chargé par Méhémet-Ali de la régénération militaire de l'Égypte. Sa vie fut mise plus d'une fois en péril par l'indiscipline et le fanatisme des hordes qu'il dut transformer en troupes régulières. Son intrépidité, son adresse et sa persévérance triomphèrent de tous les obstacles; mais ce caractère si énergique ne sut pas résister à la soif de gloire militaire et d'activité qui le dévorait et l'entraîna jusqu'à lui faire embrasser la religion de l'Égypte, devenue sa patrie. Cette abjuration peut s'expliquer néanmoins. Sèves, enfant du XVIIIe siècle, élevé au milieu des horreurs de la révolution française, ne connaissait d'autre culte que celui de l'honneur militaire; le général Bonaparte, son demi-dieu, n'avait-il pas, à quelques heures du Calvaire, refusé de visiter le tombeau du Christ? « Jérusalem, disait-il, n'est pas dans ma ligne d'opération. » Dans ses proclamations aux habitans du Caire, n'avait-il pas écrit : « Nous sommes de bons musulmans, nous venons de renverser le pape? » Sèves n'ayant aucune religion, l'islamisme ne répugnait point à sa conscience. Il était du reste dans les desseins de la Providence qu'un chrétien devenu mu-

sulman contribuât puissamment à l'élévation de la dynastie égyptienne, qui s'est toujours montrée la protectrice des chrétiens. L'officier français devint rapidement bey, pacha, général de brigade, puis major-général de l'armée égyptienne. La victoire de Nezib fut en grande partie son œuvre. Ses talens militaires se développèrent au point de lui mériter cet éloge du maréchal Marmont : « N'ayant servi en France et combattu avec nous que dans les grades subalternes, il a deviné la grande guerre. Créateur et cheville ouvrière de l'armée égyptienne, il est un général consommé et serait remarqué dans tous les états-majors. » Le roi Louis-Philippe, qui sut enraciner l'influence française en Égypte, l'accueillit avec distinction et lui donna une des hautes décorations de la Légion d'honneur. Durant notre séjour au Caire, les petits-fils du roi Louis-Philippe reçurent les hommages de Sèves et ses fréquentes visites. Depuis la mort de Méhémet-Ali, il vivait dans le repos. Sa splendide habitation du Vieux-Caire, sur les bords du Nil, entourée de jardins où croissent des arbres de toutes les parties du monde, ornée des tableaux de ses victoires, était hospitalière pour tous les Français, et de nombreux hôtes venaient l'y voir. Il leur offrait, outre la pipe et le café classiques, des récits de ses campagnes. Ses termes étaient précis, incisifs, empreints d'une éloquence soldatesque. Parfois il poussait un peu loin l'originalité de son langage ; au seul nom des Turcs et des Anglais, les ennemis de sa vie entière, tous les jurons de la langue française sortaient de sa bouche comme un roulement de tonnerre, et sa péroraison était d'ordinaire un prodigieux coup de poing asséné sur la table.

Malgré ses quatre-vingts ans, Sèves avait conservé jusqu'au dernier jour les forces de la jeunesse. Son fils, Iskander-Bey, occupait un emploi dans la manufacture d'armes du vice-roi, dirigée par le célèbre Minié; ses deux filles étaient mariées, l'une à Chérif-Pacha, alors ministre des affaires étrangères, et l'autre au colonel Mourad-Bey, notre compagnon de voyage. Nos princes se rendirent sous la tente de Mourad : ils apportèrent leur tribut de sympathie et de regret à la mémoire du brave général et offrirent à son gendre la liberté de retourner au Caire; mais Mourad, malgré sa tristesse, voulut rester au poste que le vice-roi lui avait confié. Linant-Bey seul nous quitta, sa mission était finie à Suez. Nous regrettâmes tous son agréable société, ses entretiens si variés et si instructifs. En s'éloignant, il nous pria de jeter un coup d'œil sur la maisonnette de Carm-Bareil, dans la péninsule du Sinaï; c'est là qu'il s'enferma pendant deux ans dans le recueillement et l'étude, afin de se rendre digne du poste d'ingénieur que lui avait confié Méhémet-Ali. Nous cherchâmes cette maisonnette sans la trouver ; les orages de la montagne l'avaient détruite.

III.

A Suez expirent les derniers bruits de la civilisation : l'arrivée dans cette ville avait marqué la fin de la première partie de notre voyage. Le moment était venu de commencer la seconde, fort différente, car le but en était le Sinaï.

A mesure que cette imposante nature se développa devant nous, deux partis se dessinèrent dans notre caravane : les admirateurs et les détracteurs du désert; les plus jeunes étaient dans le premier et n'entendaient pas raillerie. La discussion arrivait souvent aux excès les plus risibles; on se querellait, on se perdait en controverses acharnées. Nous n'hésitions pas à accuser nos adversaires de ne rêver, en face du désert du Sinaï, que bosquets, ruisseaux et bergères. Il me semble que si j'avais été désintéressé dans la question, cette comédie m'eût fort amusé; mais je ne l'étais pas. J'aime passionnément le désert. A ce sentiment se joignait chez moi un goût très vif pour la vie de caravane. Et comment ne pas aimer la caravane? C'est un petit état qui se transporte, une patrie ambulante. On s'attache peu à peu à chaque homme, voire à chaque bête. Le besoin qu'on a les uns des autres crée une sorte d'affection mutuelle. L'on peut à l'aise suivre et observer les caractères; dans le tête-à-tête forcé de cette vie, tendances, qualités, tout se révèle : les hommes emportent du goût ou de l'éloignement les uns pour les autres, mais rarement de l'indifférence. On a non-seulement la liberté d'agir, mais aussi celle de penser. Il y a un charme infini dans le sentiment même de l'isolement, dans la monotonie du mouvement qui vous transporte, dans la douce rêverie qu'éveille cette nature étrange qu'on nomme le désert. La terre est la source de toute vie : elle produit sans cesse; dans le désert seul, elle ne paraît rien produire. On dirait un espace oublié par Dieu et obéissant à des lois uniques; mais, en descendant dans son cœur, on sent que Dieu ne l'a pas oublié : il a mis dans l'âme des nomades, des voyageurs même, une sympathie indéfinissable pour ces steppes sévères, qui avaient alors pour moi l'attrait de la nouveauté, mais que j'aimai de plus en plus. Ce sentiment se fortifia encore lorsque je visitai la Syrie. Le spectacle d'habitans plongés dans la misère par la main odieuse et imprévoyante de leurs maîtres, d'un commerce ruiné, de monumens détruits, de discordes et de haines semées à dessein pour mieux opprimer, accrut singulièrement ma sympathie pour les belles solitudes du Sinaï, de la Mer-Morte, de Palmyre, et pour ces Bédouins nomades qui ont conservé du moins, au milieu de la corruption inouie de l'empire ottoman, l'amour de l'indépendance, le sentiment de l'honneur, et quelque chose de la dignité des anciens patriarches.

Les chefs de notre expédition voulaient bien m'appuyer lorsque je plaidais cette cause; la vie de caravane leur plaisait aussi. Elle leur donnait entre autres jouissances le plaisir du commandement. Sur le Nil, ils n'avaient qu'à laisser leur flottille voguer doucement au fil de l'eau ; mais, dans le désert, ils devaient faire usage de leur autorité. L'aîné gouvernait le voyage et recherchait la plus grande part de soin et de responsabilité possible. Il le conduisit avec fermeté et précision dans l'hospitalière Égypte, comme plus tard dans la turbulente Syrie. Son frère lui apportait le tribut de ses remarques et de ses conseils, d'autant plus clairvoyans qu'il avait acquis dans la campagne d'Italie le coup d'œil du militaire. Il ne désirait rien tant que d'accroître par sa déférence l'autorité de notre chef. Je dois dire que les admirateurs du désert auraient peut-être trouvé moins de charme à cette nature sans l'heureuse direction donnée à la caravane.

Nous nous arrêtâmes aux fontaines de Moïse, ravissante oasis, où nous trouvâmes cette fois un bosquet, un ruisseau, une bergère! La bergère était une jeune fellah à la démarche fière et distinguée, gracieusement drapée dans la robe bleue des Égyptiennes qui tombe droit des épaules aux pieds. La tête et le visage enveloppés d'un voile de même étoffe, elle ne nous montrait que ses deux grands yeux noirs fendus en amande, ces yeux dont les dames du temps des pharaons étaient si fières, et qu'elles allongeaient en les peignant jusqu'à l'oreille. La jeune fellah nous dévisageait avec une assurance que l'on aurait pu prendre pour de la hardiesse, si la douceur de son regard n'avait démenti cette impression. Elle nous offrit de l'eau. Les quelques paroles qu'elle prononça me firent, malgré la dureté de la langue arabe, l'effet d'une romance. Que dirais-je de plus? Elle était voilée, mais je ne sais pourquoi je me la figurai très belle et gardai le souvenir de son apparition subite au milieu de la solitude. Elle se pencha comme une naïade sur le bord de la fontaine, bassin carré d'où jaillissaient quelques sources. Son père, le jardinier du lieu, jetait dans l'eau puisée par elle des feuilles d'oranger; imitant le miracle du patriarche hébreu, d'amère il la rendait potable.

Au milieu de la vaste plaine, la vie semblait s'être concentrée dans ce lieu charmant : les fleurs y abondaient, les insectes bourdonnaient dans l'herbe, des caméléons se tenaient immobiles dans les branches des palmiers, des lauriers, des myrtes; toute une famille vivait heureuse du produit de cette terre. Les ruisseaux étaient avec raison aux yeux du jardinier le plus bel ornement de l'oasis. Un Arabe montre une source avec autant de fierté que les Parisiens la colonnade du Louvre ; c'est l'orgueil de sa patrie. Les jours de fête, les populations orientales se réunissent sur les bords des fontaines, et jouissent d'un plaisir qui ferait rire chez nous : elles regardent couler

l'eau! Mais ces gracieuses fontaines de Moïse ne sont pas inoffensives; Abdallah le chamelier, s'y étant baigné, fut pris d'une fièvre violente et de délire. « C'est bien fait, lui dit un de ses compagnons, tu as couché hier dans un endroit fréquenté par les diables sans crier Allah! » Aussi le pauvre chamelier ne se fit-il pas faute dans sa mésaventure de crier Allah et Mahomet; heureusement il invoqua aussi notre ami Leclère, qui le guérit.

Nous cheminâmes de nouveau avec la mer à droite, les montagnes du Tyh à gauche, dans une plaine qui, faisant partie du bassin du golfe, paraît une plage immense. Pour en finir en une fois avec la configuration de la contrée, à partir de Süez, on a deux jours de marche en pays plat; on entre dans la région montagneuse après la vallée d'El-Amarah, pour traverser ensuite une série de collines et de vallées perpendiculaires à la mer. Ces collines et ces vallées sont produites par les contre-forts ouest de la chaîne du Tyh, et jettent dans le golfe de Suez les eaux de leurs torrens, alimentés seulement par les orages. A mesure qu'on s'approche du but du pèlerinage, les vallées n'ont plus la même direction : on ne les traverse pas, on les suit; elles ne descendent plus de la chaîne, mais rayonnent du massif du Sinaï, qui est l'extrémité et le nœud de la région montagneuse.

Un large croissant de lune éclaira le lever de notre camp dans l'Ouad-el-Amarah; la tête de la caravane passa les monticules aux lueurs de l'aube et donna la vie à ces grandes solitudes, en même temps que le soleil leur versait ses premiers rayons. Le fond des vallées, la cime des montagnes, se coloraient de délicieuses teintes lilas, bleues et roses; l'ombre noire où étaient plongées les parties que le soleil n'atteignait pas relevait encore le tableau. L'ardente lumière du jour effaça ces couleurs et dissipa les subtiles et profondes vapeurs du matin, gaze légère qui s'évanouit avec l'aurore; mais, à mesure que nous avançâmes, le pays prit de plus en plus un aspect de grandeur imposante. Des pointes de granit émergeaient partout du milieu des sables, les cimes aiguës des montagnes semblaient superposées, les lignes tourmentées se croisaient, s'enfonçaient dans de profondes vallées, dominées par de grandes roches à pic. Ce fut là pour la première fois que je fus saisi de l'harmonie qui existe entre la poésie de l'Exode, poésie émouvante, effrayante même, et cette nature que l'on ne peut contempler sans quelques battemens de cœur.

La rapide allure de nos dromadaires permettait à chacun de nous de varier sa course, de chercher les points de vue, de partir en avant. J'aimais à me trouver seul en face de quelque site dont le caractère particulièrement sauvage semblait dû à un bouleverse-

ment récent de la nature. Les roches aux formes les plus bizarres étaient suspendues au flanc des montagnes ou amoncelées dans la vallée. Les plus hautes, dont les vents furieux rongeaient les parties tendres, paraissaient couvertes de blessures, et un ruisseau de sable, rougeâtre comme une poussière sanglante, en découlait. Couché à l'ombre de mon dromadaire accroupi, j'attendais la caravane à l'écart pour jouir du spectacle de cette troupe d'êtres vivans qui venaient animer tout à coup un tel désert. Elle passait brillante de couleurs au pied des murailles de porphyre écarlate; les échos étaient éveillés par les causeries des Arabes et la voix monotone des guides chantant quelques refrains de leur patrie; puis je la voyais s'enfoncer dans une gorge, et, menue comme une armée de fourmis, disparaître dans une fente de rocher. Cette fente semblait l'entrée de quelque mystérieux empire, elle aurait inspiré un poète ancien décrivant les portes du Ténare. Le bruit des voix s'éteignait; la solitude que la caravane venait de traverser comme une apparition me paraissait alors si morne, si désolée, que j'en avais le cœur serré, et je rejoignais à la hâte mes compagnons.

Le soir, je me plaisais à gravir quelque colline élevée pour jouir du coucher du soleil. J'apercevais parfois un lambeau de la Mer-Rouge et les monts d'Afrique, reconnaissables aux reflets d'azur que la mer leur envoie; puis, abaissant les yeux sur notre camp, je contemplais nos quatorze tentes, les feux qui s'allumaient, nos chameaux déchargés et mis en liberté, paissant les arbustes du désert, les *saïs* dormant près de leurs mules ou de leurs baudets. On aurait cru voir le campement d'un peuple pasteur. Nous poussions devant nous un troupeau de moutons pour notre nourriture, et le nombre des animaux de toute espèce était si grand, que la vallée en paraissait couverte. Jamais aussi pompeuse caravane n'avait visité les moines du Sinaï.

Quoique l'aridité la plus sévère soit le caractère général de la contrée, on rencontre parfois une oasis. Le 18 mars, vers le milieu du jour, nous étions arrivés dans l'Ouadé-Garaundel, l'*Élim* de la Bible. Au détour d'une colline, nous passâmes subitement du désert dans un bois de tamarix et de palmiers. « Descendez, nous dit-on, nous allons faire boire les dromadaires. » Je cherchais en vain des yeux quelque source, lorsque les *saïs* et les chameliers se mirent à gratter la terre de leurs mains. Les lapins creusent ainsi leur terrier. La vallée fut percée de trous comme un crible. Au fond de chaque trou, l'eau se montra, puis les bêtes s'agenouillèrent pour y plonger leur nez. On aurait pu mourir de soif en ce lieu sans se douter que l'on avait une nappe d'eau sous les pieds. Cette nappe explique la végétation, bien que le terrain soit du sable; mais où

sont les soixante-douze palmiers d'Élim? A peine voit-on de chétifs rejetons. En 1840, Soliman-Pacha donna, dit-on, le dernier coup à leurs descendans. Il ramenait son armée de Syrie par l'Akaba, la famine décimait les rangs : il fit abattre ces arbres, dont les têtes furent mangées par les troupes.

De vallée en vallée, nous arrivâmes le lendemain soir à une nouvelle oasis produite par le puits de Masheb. Deux Arabes y cultivaient un jardin ombragé par un majestueux palmier et quelques arbustes. Le café de l'hospitalité nous y fut offert; nous goûtâmes quelques instans de repos près de cette eau fraîche, à l'abri de ce feuillage. Les bêtes de selle eurent seules le privilége d'y boire, car le gros de la caravane aurait en un instant tari le puits. On voit que cette contrée n'est pas tellement dénuée d'eau que le voyage y soit très difficile; une caravane légère n'a besoin d'emporter qu'un petit nombre de barriques.

Le 20 mars, la journée fut particulièrement fatigante. Dans nos petites épreuves, la vigueur du cuisinier Ferdinand excitait notre admiration. La nuit, il préparait les mets du lendemain. Le jour, au lieu de se laisser aller au sommeil sur son âne, il poursuivait les lièvres et les cailles, rares habitans de ce désert : il se flattait même de rencontrer des léopards et des antilopes pour alimenter sa cuisine; mais il ne réussit à tuer que deux lézards monstrueux, qui pouvaient avoir un demi-mètre de long chacun. L'un était gris, mince et couvert d'écailles, comme un crocodile; l'autre vert et flasque : son corps ressemblait à un disque gonflé. Il fallut tous nos effort pour dissuader Ferdinand de nous servir ces horribles animaux. Quant aux arbres qui croissaient çà et là, ils étaient bien en harmonie avec l'ingrate nature par leur feuillage pâle et poudreux, leur tronc noueux et tordu, défendu par de longues épines. Ce sont des *mimosa gummifera*; de leurs plaies sort la gomme arabique.

La proclivité du terrain se prononçait de plus en plus. A la fin de ce jour, le 20 mars, nous avions franchi un col, nous descendions l'Ouadé-Berah dans un large et profond couloir entre deux contreforts de granit à pic. Ces contre-forts plongeaient dans une vallée transversale, l'Ouad-es-Sheik, laissant tout à coup à découvert un chaos gigantesque. Je ne saurais rendre la sensation de crainte et d'admiration qui me saisit. L'œil embrassait depuis sa base un massif de montagnes immenses, où l'on distinguait l'écarlate du porphyre, le rouge sombre du granit, la couleur violâtre des assises calcinées par le soleil. Les surfaces polies et brillantes ressemblaient à des torrens de lave menaçans. Les pics hardis s'élançaient vers l'infini, tandis que le pied du mont s'enfonçait dans les sables dorés de la vallée. Sur ses flancs, de profondes déchirures,

produites par quelque tremblement de terre, se montraient béantes, et les arêtes de ces déchirures, enflammées par les derniers feux du jour, tranchaient sur les ombres, grands fantômes noirs qui se mouvaient avec le jeu de la lumière. Les teintes les plus ardentes de l'Orient éclairaient l'ensemble de cette horreur sublime. Le Sinaï était devant nous. Le lendemain, nous en gravissions les pentes, laissant à droite le massif du Serbal, sombre géant rival du Sinaï, dont il paraît garder les approches. Chose singulière, à mesure qu'on s'élève, la désolation diminue sans que la nature perde rien de sa sévère grandeur. Les pleurs des rochers forment de petits bassins d'une eau excellente. Je cueillis à mes pieds des phlox, des violettes, des pâquerettes, des *ne m'oubliez pas*. Nos bêtes se jetaient sur quelques touffes de fraîche verdure, friandise dont elles étaient privées depuis l'Égypte. Au sommet, l'aridité reprend son empire.

Par le col sauvage de Nukb-Hawy, nous atteignons l'Ouad-er-Rahah. C'est là que les Israélites étaient campés pendant que Moïse, au sommet de l'Horeb, recevait la parole de Dieu. Le plateau est encaissé entre les rameaux de la montagne; ils semblent s'écarter par respect à son extrémité, et laissent isolé un sommet qui s'élève comme une tribune. Quelques archéologues, argumentant de ce que ce pic est vu de toutes parts dans l'Ouad-er-Rahah, remplie par le peuple d'Israël, l'ont désigné comme l'Horeb, tandis que la tradition et les Arabes lui donnent le nom de Sufsafa. De là Moïse a pu voir les Hébreux prosternés devant le veau d'or; mais ce qu'on appelle généralement l'Horeb, la montagne de Moïse des indigènes, est caché par le Sufsafa. Au pied de l'Horeb se trouve le couvent du Sinaï. Dès que notre caravane fut en vue, les moines saluèrent l'arrivée des princes d'une salve de leurs petits canons; puis nous vîmes sortir des murs une procession de ces religieux : ils appartiennent à la communion grecque. Leur costume, assez pittoresque, se compose d'une longue robe noire, maintenue à la taille par une ceinture; leur chapeau cylindrique, évasé au sommet, est recouvert d'un voile noir qui pend sur les épaules; leur visage, orné d'une barbe majestueuse, est en général d'un assez beau type grec; il a quelque ressemblance avec les portraits de saint Basile ou de saint Jean Chrysostome. Les religieux venaient se mettre à la disposition de nos chefs pour les guider dans le pays. Un rendez-vous leur ayant été donné chez eux pour le lendemain, nous dressâmes nos tentes, dont le pied fut enterré soigneusement dans le sol pour nous garantir du froid, très vif à ces hauteurs. Le point où nous étions campés est à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la Mer-Rouge, l'Horeb à sept mille cinq cents, le pic de Sainte-Catherine, le plus haut du massif, à huit mille.

Je saluai avec joie le soleil du lendemain, car je me levai à demi gelé. Tout grelottans, nous allâmes au couvent. Le voyageur anglais Stanley a bien rendu l'impression que produit la vue de ce monastère. « Ceux qui ont visité, dit-il, la Grande-Chartreuse du Dauphiné connaissent l'étonnement causé par l'apparition de ce vaste édifice au milieu des montagnes désertes. On éprouve cette impression au centuple devant la demeure des moines du Sinaï. Vous êtes stupéfait d'apercevoir au milieu de cette contrée solitaire des tours massives sur lesquelles flotte le double étendard de l'agneau et de la croix, d'entendre les sons prolongés des cymbales grecques appelant les moines à la prière. La Grèce, ajoute-t-il, a frappé cette colonie de son empreinte; le visage des religieux contraste avec la face brune des Arabes; les arbres même du jardin diffèrent de ceux du pays. Ce ne sont point des tamarix, des palmiers ou des acacias, mais les oliviers, les citronniers, les cyprès de l'Attique et de Corfou. »

Les canons retentirent de nouveau à notre approche. Les moines sortirent au-devant des princes, puis nous précédèrent en entonnant des chants religieux. Les simples pèlerins sont introduits dans les murs au moyen d'un treuil qui correspond à une meurtrière; mais on nous fit entrer par une poterne. Après avoir suivi un bas et étroit couloir qui serpente entre des piles de moellons, servant à le boucher instantanément en cas d'attaque, nous franchîmes plusieurs enceintes de murailles. Grâce à ce moyen de défense, les Arabes n'ont jamais pénétré dans le couvent. On y garde pour deux ans de vivres, et l'eau est assurée par le beau puits de Gethro, qui se trouve dans son enceinte.

Nous voici au milieu d'un dédale de bâtimens et d'escaliers sans ordre ni symétrie. La petite église s'ouvre : elle est riche, les tableaux byzantins y abondent. Malgré le clinquant de l'or, le pittoresque et le mystère n'y font pas défaut; la porte de bois sculpté date de Justinien, fondateur du couvent. Le lieu le plus vénéré du couvent est la petite chapelle qui occupe l'emplacement du buisson ardent de la Bible. Vu la sainteté du lieu, les moines nous prièrent de nous déchausser, à l'imitation de Moïse. Dans une demi-coupole s'élève un autel richement orné. Sous l'autel, un bassin d'or d'un fin travail marque le point même où fut le buisson. L'art et la piété se sont réunis pour parer ce sanctuaire. Au milieu de la demi-coupole, une mosaïque remarquable représente la transfiguration du Christ entre Moïse et Élie. Moïse n'a point, dans les tableaux grecs, la face vénérable et patriarcale que nous lui prêtons, mais la figure d'un jeune homme sans barbe, vêtu d'une tunique bleue et d'un manteau blanc. Le fond de la mosaïque est formé, comme dans

celles de Sainte-Sophie, de feuilles d'or intercalées entre des lames de verre. L'encens fumait autour de nous; les nuages à travers lesquels les figures du Christ et des patriarches apparaissaient donnaient un aspect féerique au sanctuaire et disposaient aux pensées religieuses.

De l'église, les moines nous menèrent dans leur réfectoire. Une table de bois, des escabeaux, une autre table, celle-ci de pierre, à un bout de la salle, tel est le mobilier. Un plat de fer-blanc était devant chaque siége et contenait la nourriture des pères, c'est-à-dire des légumes cuits à l'eau, des fruits, du cresson, du pain. Jamais viande ni vin ne doivent pénétrer dans le couvent. La règle est d'une dureté extrême : huit offices ont lieu par vingt-quatre heures, dont deux la nuit; mais cette vie frugale est si saine et l'air si pur dans ces montagnes, que les cénobites atteignent un âge fort avancé. Antonio, notre interprète grec et plus tard notre drogman en Syrie, assure y avoir vu un moine de cent vingt-cinq ans. Je laisse cette assertion à sa responsabilité. Le savant Robinson affirme, lui aussi, avoir trouvé au Sinaï un moine de cent six ans (1). L'un des pères qui nous guidaient paraissait fort vieux, et n'en escaladait pas moins très lestement les marches usées et glissantes des escaliers. On lui demanda son âge en le complimentant sur son agilité : « Quatre-vingt-cinq ans, répondit-il; je suis heureux d'avoir assez vécu pour présenter mes hommages aux princes français. » Le supérieur de ces moines n'était point le plus âgé, mais le plus jeune; il avait environ trente ans, et inspirait le respect par un certain air d'autorité. Les hommes choisis pour diriger le couvent ont besoin d'une grande fermeté de caractère, car l'habitation du Sinaï est un dur exil, qui sert de lieu de correction et de maison de santé aux ordres monastiques de l'église grecque.

Après le réfectoire, la bibliothèque; celle-ci, assez pauvre, renferme cependant quelques beaux livres, bien poudreux, il est vrai. Trois sont célèbres : un petit volume de six feuillets, écrit en grec à la main, avec une admirable netteté et une si grande finesse, que les six feuillets contiennent tous les psaumes de David; un missel en caractères d'or sur parchemin donné par Théodose au VIII[e] siècle; enfin un célèbre évangile syriaque qui a éveillé l'attention du monde savant.

Au sortir de la bibliothèque, nous nous trouvâmes de nouveau au milieu de l'entassement des bâtimens du monastère. On s'étonne d'y voir une mosquée; elle fut bâtie au temps de Sélim; ce subterfuge sauva le couvent de l'invasion musulmane : à l'aspect du crois-

(1) Robinson, *Biblical Researches.*

sant, les hordes s'arrêtèrent. En souvenir de cet événement, on ne la détruit pas. « Toujours, nous dirent les pères, la protection de Dieu s'est étendue sur le couvent. Malgré les persécutions et le martyre de près de sept mille cénobites, jamais les richesses ne furent pillées, jamais l'église ni le sanctuaire du *buisson ardent* ne furent violés. » Aujourd'hui les religieux n'ont rien à craindre. Un revenu de 3 millions de piastres en Roumélie, de grandes terres en Égypte, les présens des souverains de religion grecque, les rendent riches et puissans, et toute la péninsule leur appartient au moins nominalement. Cette possession date de Mahomet. Le prophète n'avait pas encore soumis l'Arabie à sa croyance et à ses lois, lorsqu'il vint à la montagne de Moïse pour vénérer la mémoire de ce patriarche. Il y reçut des moines un accueil hospitalier et leur témoigna sa reconnaissance. « Si vous devenez puissant, dirent-ils, que nous donnerez-vous? » Mahomet noircit sa main et frappa de son empreinte une peau de gazelle en s'écriant : « Je vous donne tout ce que vous demanderez dans cette peau. » L'imposition de la main tenait lieu de signature. Les religieux tracèrent sur le blanc seing ces mots : « la péninsule du Sinaï. » Ce singulier titre de propriété est à Constantinople, et, exemple unique dans les couvens chrétiens, le souvenir du prophète est resté cher aux moines (1).

Après ces explorations diverses, on nous invita à prendre du repos dans la chambre réservée aux étrangers. Des limonades et des confitures nous furent offertes; mais nos mules nous attendaient à la poterne, et bientôt nous entreprîmes l'ascension de l'Horeb sous la conduite des pères. On peut suivre jusqu'à trois quarts d'heure du sommet un chemin taillé en lacet sur les flancs du mont par les ordres d'Abbas-Pacha. Ce prince sauvage et fanatique, pour échapper aux regards des Européens, qu'il abhorrait, s'était pris de passion pour le désert. Dès son avénement, il s'y était bâti un palais, l'Abbassieh, qui fut le point de départ de notre caravane. Se jugeant trop près encore du Caire, il se réfugia dans une forteresse située entre cette ville et Suez; bientôt il résolut d'élever un nouveau palais au Sinaï. Cette résolution étrange lui fut inspirée, dit-on, par une arrière-pensée politique. Voulant fermer l'Égypte à l'Europe, la rendre indépendante de la Turquie, il visait à se concilier les tribus de l'Arabie, et, s'il échouait dans ses folles entreprises, à se créer un refuge parmi elles. Ce projet fut exécuté à la turque; les Bédouins et leurs chameaux, mis à contribution, commencèrent, à travers

(1) Il y a au Sinaï vingt-quatre pères et près de soixante-dix frères servans, sans compter un millier de serfs musulmans, vivant, à la manière des Arabes, dans la montagne. Ces serfs sont d'origine chrétienne; ils descendent de familles valaques et égyptiennes envoyées par Justinien pour servir le monastère.

mille difficultés, à percer une route de Tor au sommet du Sinaï. Les animaux périrent par milliers; les Arabes furent décimés par la fatigue et la famine. Ceux qui restent conservent de ce travail le souvenir d'un fléau. Singulière manière de se les concilier! Y eût-il réussi, il suffit d'avoir traversé l'Orient pour savoir qu'une victime de la fortune est frappée par Dieu aux yeux des populations fatalistes, et ne trouve pas d'asile. Les tribus du nord de l'Arabie, aujourd'hui abruties par la misère, auraient aisément livré Abbas au plus offrant. Heureusement pour l'Égypte, la mort le surprit à Benha, sur le Nil. Il ne travailla au Sinaï que pour les pèlerins, qui lui doivent un chemin sur le granit.

Nous laissâmes nos mules près des ruines d'un ermitage consacré à Élie, qui, fuyant la colère de Jézabel, vint habiter ces montagnes; puis nous gravîmes sans difficulté jusqu'au sommet du pic, où s'élèvent une petite mosquée et une chapelle consacrée à Moïse. J'avais été frappé, depuis l'Ouad-el-Amarah, de l'harmonie de la nature avec la poésie de l'Exode. Je le fus davantage en présence du tableau que l'on embrasse du haut de l'Horeb; on distinguerait à la rigueur les sites où les principaux drames bibliques eurent lieu. Nous avions sous les yeux, pour suivre l'itinéraire des Israélites, mieux qu'une carte, le panorama du pays lui-même.

L'ensemble de la région montagneuse paraît une mer de granit en fusion dont les vagues immenses auraient été suspendues dans les airs par un refroidissement subit. C'est bien là le digne berceau de l'âpre législation des Juifs. L'aspect de la contrée dut aider puissamment Moïse à leur inspirer une religieuse terreur de leur Dieu. L'on pourrait même voir dans cette nature tourmentée, extraordinaire, une image physique de la destinée agitée, surnaturelle, du peuple unique, — dans cette solitude la plus profonde, la plus dénuée d'habitans de tous les déserts d'Orient, comme un emblème de la solitude morale dans laquelle ce peuple devait vivre au milieu des autres nations.

L'horizon avait moins de sévérité. Nos yeux pouvaient se reposer sur les eaux bleues de la Mer-Rouge, sur les steppes grisâtres de l'*Égarement*, qui s'étendent jusqu'en Palestine. A l'est et à l'ouest se développaient les rives dorées de l'Égypte et celles de l'Hedjaz, étincelantes de blancheur. Près de nous, notre attention était attirée par des scènes vivantes et pittoresques. Une partie du personnel de notre caravane et quelques moines venaient de nous rejoindre. Une troupe de jeunes Arabes demi-nus et presque noirs arriva en bondissant sur les roches glissantes, et ils se mirent à mendier. De loin, on les aurait pris moins pour des êtres humains que pour des animaux particuliers à ces montagnes. Il y avait dans la foule qui nous

environnait un tel mélange de types, de costumes et de couleurs, que des hommes de toutes les nations de la terre semblaient s'être donné rendez-vous en cet instant au sommet de l'Horeb.

Les musulmans surtout, plus démonstratifs, sinon plus fervens que les chrétiens, avaient une fort dévote attitude. Nos serviteurs turcs et nos chameliers se prosternaient devant un rocher dans une cavité duquel Moïse, dit la tradition, cacha sa tête et vit passer la gloire de l'Éternel (1); ils se frottaient les mains et les joues sur la pierre pour les sanctifier. Quelques pas plus loin, ils s'assemblaient avec tous les signes d'un profond respect devant un autre roc, sur lequel semblait gravée l'empreinte d'un pied de chameau. Cet animal, véritable Pégase de l'islamisme, transportant son maître en une nuit de La Mecque à Jérusalem, aurait frappé de son pied la montagne de Moïse. Le Sinaï moderne offre cette particularité : toutes les légendes postérieures à l'Exode sont chrétiennes ou musulmanes. On ne voit dans la région nulle trace de la religion juive. Jamais Israélite n'y vient en pèlerinage, fait curieux qui paraît avoir sa cause dans l'Écriture sainte. Celle-ci a toujours distrait de l'Horeb l'attention des Hébreux pour la reporter tout entière sur la montagne de Sion. La chapelle et la mosquée sont les seuls monumens élevés sur l'Horeb à la mémoire du patriarche législateur.

La nuit fut glaciale. L'immobilité sous la tente augmentant la souffrance, je sortis et vis un spectacle émouvant. Il n'y a pas d'admiration assez grande pour une belle nuit de ces pays. Le ciel, presque violet, était radieux d'étoiles et paré d'un croissant de diamans. Les rochers du Sinaï ajoutaient au tableau l'aspect de leurs formes bizarres et la magie des souvenirs. Je me promenai dans le camp. Nos Arabes, enveloppés dans des *abbaïls* insuffisantes pour les garantir du froid, s'étaient couchés autour d'un grand feu de tamarix, dont les lueurs éclairaient en tremblotant leur face endormie et se projetaient sur le granit rouge des montagnes; d'autres reposaient contre leurs animaux, empruntant leur chaleur. Les chameaux, monstres que la nature semble avoir ébauchés, paraissaient dans la nuit autant de rocs informes. Je rentrai et je dormis tant bien que mal quelques heures. Le lendemain, on cassa de la glace sur nos barriques d'eau. Pour nous réchauffer, nous gravîmes le pic de Sainte-Catherine. Le sentier suit d'abord un ravin pierreux. Devant un bizarre rocher de granit gris, haut et large de trois mètres environ, percé par une ligne circulaire d'étranges orifices naturels, le moine qui nous guidait nous arrêta. « Voici, dit-il, la roche que Moïse frappa de sa verge; voyez ces bouches béantes

(1) Exode, chap. XXXIII, versets 21, 22, 23.

dans la pierre, par là l'eau s'échappait. Elle ne coule plus, nos péchés en sont cause. » Cette roche se distingue par son aspect de toutes celles qui garnissent le fond du ravin : cependant il en existe de semblables au flanc de la montagne; mais respectons la tradition. Dans la pierre se nourrit une plante épineuse dont je cueillis une tige, souvenir de mon pèlerinage.

Nous atteignîmes ensuite un petit couvent désert, celui des quarante martyrs, cénobites massacrés par les Arabes aux temps des persécutions. C'est une oasis de grenadiers, d'amandiers, de cyprès et d'oliviers arrosés par un ruisseau. Au sommet du pic, nous embrassâmes un panorama un peu plus étendu qu'au sommet du mont Horeb; mais les impressions y sont les mêmes. De ces hauteurs, la Mer-Rouge paraît un grand fleuve dont les deux golfes seraient les affluens. On distingue nettement la carte de la péninsule. En jetant les yeux vers Suez, on peut se représenter le peuple hébreu à son origine, sortant de captivité, puis se reporter à l'époque de sa plus grande prospérité, en dirigeant ses regards vers l'Akaba, port de Salomon sur la Mer-Rouge. Le moine abrégea notre contemplation en nous servant sur le plus haut rocher un régal d'œufs durs, d'oignons crus, d'olives, d'oranges, de fromage et de pain bis, produit du couvent; mais tout à coup des nuages s'avancèrent du nord en roulant sur eux-mêmes; il fallut descendre, pour n'être pas surpris et enveloppés. Ces nuages amenèrent une obscurité épaisse à la chute du jour, et nous dûmes regagner le camp à la lueur des torches.

Les questions que nous fîmes aux religieux, pendant notre séjour au Sinaï, sur l'ancien état de la contrée amenèrent des réponses qui nous révélèrent trop clairement l'ignorance complète de ces vénérables solitaires. Établis dans ce couvent depuis des siècles, ils n'ont recueilli aucun document sur la géographie, la géologie, l'histoire de leur patrie adoptive. C'est un spectacle affligeant de voir ces moines paralysés par l'ignorance, cette lèpre de l'église orientale. Un livre n'est-il pas grec, ils ne savent en quelle langue il est écrit. En nous présentant leur Évangile syriaque, « c'est un manuscrit arabe, » nous dirent-ils. Mourad-Bey dut les détromper. Ils vivent au milieu des Bédouins. A peine un ou deux d'entre eux balbutient quelques mots de leur idiome. A cette indolence d'esprit, ils joignent une indifférence coupable. « Vos Arabes seraient-ils rebelles au christianisme? demandait au supérieur le célèbre voyageur Robinson. — Non, ils l'embrasseraient volontiers, s'il leur assurait du pain. » Et cependant les pères ne songent à rien moins qu'à convertir les Arabes: singulière insouciance chez des moines qui, par de dures pratiques, semblent proclamer leur enthousiasme religieux. Chez eux, l'ascétisme même est aveugle. Quand l'un est saisi d'une sainte ardeur, il

prend au hasard une peinture religieuse, s'enfuit dans la montagne, et vit en ermite sous un rocher, mangeant des dattes et des racines; il s'abandonne à Dieu et meurt dans son ermitage. Le tableau disparaît avec lui. Ainsi se perdent des chefs-d'œuvre byzantins.

Pour avoir quelques notions sur l'histoire de la péninsule du Sinaï, il faut comparer les travaux de l'antiquité et ceux des savans modernes. L'éclat de l'Exode relègue dans l'ombre les temps antérieurs et postérieurs à cet épisode de la Bible. Il paraît cependant qu'avant la venue des Hébreux, le Sinaï était vénéré et nommé la montagne de Dieu par les Amalécites. On attribuait à ses sombres rochers les honneurs de la présence divine; on n'osait les gravir, les nomades même évitaient les pâturages des vallées qu'ils dominaient (1). Les tombes de Surabit-el-Khadim, quelques monumens égyptiens dont on voit les restes en ces lieux, paraissent dater d'une ère antérieure à l'Exode. Quand les Juifs eurent quitté la péninsule, elle appartint aux Iduméens, peuple de navigateurs et de commerçans, habitans de l'Arabie-Pétrée. Les Phéniciens y possédèrent aussi des postes commerciaux, Tor et Feiran. Le premier était un point de relâche pour leurs vaisseaux, qui sillonnaient la Mer-Rouge à la recherche des perles et rapportaient les produits de l'Inde; le second, situé dans l'*ouadé* de ce nom, près du Serbal, devait être un centre d'exploitation pour des mines de cuivre et de turquoises, aujourd'hui perdues. La rivalité entre ces peuples de marchands amena des guerres dont les péripéties inconnues durent exercer quelque influence sur le sort de la péninsule.

Les Iduméens tinrent aussi en échec la puissance des Juifs. Sous David et sous Salomon, ils furent soumis, leurs ports sur la Mer-Rouge devinrent des dépendances de Jérusalem; mais après le schisme et l'affaiblissement du royaume de Juda ils s'emparèrent même du sud de la Palestine. Plus tard, Rome les soumit à son empire. Depuis la conquête des Romains, l'histoire de la péninsule du Sinaï est inconnue jusqu'à l'ère chrétienne. A partir du IIIe et du IVe siècle, l'Égypte, surnommée la *mère des anachorètes*, parce qu'elle en fut peuplée la première, envoie de nombreux cénobites au Sinaï. La tradition fait remonter la fondation du couvent actuel à Justinien. Il le fit élever sur la place où une petite église avait été bâtie par Hélène. A l'exemple des anciens souverains de l'Égypte, qui défendaient leurs frontières par des temples fortifiés, Justinien construisit du même coup un couvent et une citadelle (2). Du Ve au VIIe siècle, plusieurs évêques du Sinaï se distinguèrent dans les conciles par

(1) Voyez l'historien Josèphe.
(2) Stanley, *Sinaï and Palestine*. Comte de Laborde, *Arabie-Pétrée*.

leur talent de controverse religieuse; mais peu à peu le couvent de Justinien acquit de l'importance, probablement parce qu'il était fortifié : Feiran était tombé en ruine, sans même laisser d'histoire. Le couvent devint donc le siége de l'évêché et la seule habitation des moines jusqu'à nos jours. Aujourd'hui le prélat est un des quatre archevêques de l'église grecque indépendans. Il ne réside plus au Sinaï, et n'y vient que rarement.

Durant les derniers instans de notre séjour, nous nous dispersâmes dans les ravins environnans. Nous cherchions à graver dans notre mémoire l'aspect de ces paysages étranges. On se croirait moins sur la terre que dans une province des enfers ou sur les débris d'une planète éteinte. A côté de cette scène de désolation se présentait toujours une scène de misère. Les mendians nous poursuivaient. Serfs du couvent ou nomades de la péninsule, ces hommes, décimés par la famine, passent leur vie, comme les animaux, à chercher leur nourriture. Les plus âgés sont tellement amaigris et altérés, que l'on se refuse à reconnaître son semblable dans ces spectres humains. Ils reçoivent quelque subsistance du monastère, se mettent comme guides au service des voyageurs, les pillent à l'occasion, vendent un peu de charbon d'acacia au Caire, et s'entretuent pour se disputer les dattes des rares oasis. L'attrait du Sinaï n'est pas dans les hommes qu'on y rencontre, mais dans le spectacle de la nature.

Notre camp était assis depuis trois jours et trois nuits au pied de l'Horeb. Nos chefs donnèrent le signal du départ le 24 mars. Dans la matinée, les moines vinrent recevoir leurs présens et nous apporter quelques souvenirs, entre autres une boîte de manne, sorte de gomme d'un goût sucré, qui se forme sur les branches du *turfa* ou *tamarix mannifera* après la piqûre d'un insecte. Cette substance, fort estimée des indigènes, est presque vénérée par les moines et les pèlerins; ils voient en elle la manne de la Bible. Elle devient très rare.

En descendant les pentes du Sinaï, nous marchions vers Jérusalem, où nous devions arriver dans les premiers jours d'avril. Nous passâmes de nouveau près du Serbal, et nous jetâmes un regard d'adieu à la vallée de Berah, d'où nous avions contemplé pour la première fois l'ensemble de la montagne sainte. Nous prîmes l'ouest et fîmes halte dans l'Ouadé-Feiran. Au Sinaï, on peut varier son itinéraire. La route que nous suivîmes au retour est la plus belle. Les montagnes présentent le même caractère de sauvage grandeur. La monotonie de la désolation est coupée par la charmante oasis de Feiran, et l'on a l'avantage de suivre une journée de plus les bords de la Mer-Rouge. Nous fîmes halte dans l'oasis, qui doit ses palmiers et sa végétation puissante aux bienfaits d'un ruisseau. Une troupe

de pauvres Arabes nous entoura. L'un d'eux raclait d'un archet grossier deux cordes tendues sur un bois creux. Cette musique un peu monotone ne manquait pas de douceur, elle était même en harmonie avec le frémissement des palmiers sous l'effort de la brise et le bourdonnement des insectes. Le groupe qui nous environnait avait une apparence presque biblique. Ce ne sont pas les cheiks orgueilleusement drapés dans leur *abbaïl* brune et blanche et chaussés de bottes rouges qui me représentent les compagnons de Moïse ; je retrouve plus volontiers les anciens Israélites dans ces pauvres nomades vêtus d'une simple tunique serrée par une ceinture, les jambes et les pieds nus. C'est sur l'Arabe indigent qu'il faut chercher l'antique costume des Hébreux. Lorsque l'industrie européenne aura porté les derniers coups à l'industrie orientale agonisante, on verra les cheiks tenir leurs robes des fabricans de Paris ou de Londres, qui peut-être en changeront la coupe à leur guise et inventeront des modes nouvelles; mais la simple tunique du pauvre, filée et tissée par sa femme avec la laine de ses moutons ou de son chameau, ne variera jamais. Aussi doit-on dire avec M. Eugène Fromentin, qui a finement compris le côté pittoresque de l'Orient : « Devant la demi-nudité d'un gardeur de troupeaux, je rêve assez volontiers à Jacob; j'affirme au contraire qu'avec l'*abbaïl* de Syrie ou le burnous saharien un peintre ne représentera jamais que des Bédouins. »

La halte se prolongeait, je m'endormis sous un arbre. Au réveil, je fus étonné de me trouver au milieu de la verdure, tant j'avais pris l'habitude du désert désolé de la péninsule; mais l'oasis disparut, notre caravane suivit l'Ouadé-Mokatteb ou vallée écrite, ainsi nommée à cause des célèbres et mystérieuses inscriptions sinaïtiques que l'on n'a pu encore déchiffrer. Enfin nous débouchâmes sur la Mer-Rouge. Durant un jour, la plage fut notre route, la recherche des coquilles notre distraction. En Orient, on dit « coquilles de la Mer-Rouge, » comme on dirait « lames de Damas. » Le rivage en est couvert; beaucoup sont très grandes et très brillantes : elles entrent en partie dans la composition des collines. Le pied de celles-ci, miné par la mer, laisse échapper des torrens de coquillages recouverts de terre blanche, qui ressemblent de loin à des ossemens.

Trois jours après, nous franchîmes la baie de Suez. Un train spécial du vice-roi nous attendait. La locomotive, entièrement dorée, paraissait en marche un soleil roulant. Passer de la selle d'un dromadaire dans un wagon, telles sont les surprises que l'Égypte moderne réserve au voyageur. On a pu les remarquer dans ce récit. Le travail européen sur le parcours du canal maritime transforme non-seulement l'Orient physique, mais l'Orient moral. Un instant avant d'apercevoir des traces de colonisation, vous regardez d'un œil

calme l'horizon du désert. Tant de peuples errans l'ont traversé sans y laisser de vestiges, que cette nature semble immuable. Vous vous laissez aller peut-être à des pensées de molle indolence, si contagieuses sous le ciel et dans la société du pays. Tout à coup apparaît une cabane, un jardin cultivé, des ouvriers vêtus, comme ceux de France, du pantalon bleu, de la chemise aux manches relevées. La nature change subitement d'aspect. Elle paraissait maîtriser l'homme, maintenant l'homme la maîtrise et l'asservit. Cette petite colonie n'est-elle pas comme le sceau de l'Europe imprimé sur le vieil Orient? Et l'Europe possède une telle exubérance de forces, un souffle de vie si puissant, que l'imagination voit aussitôt des canaux au milieu des sables, des cités dans le désert; le ciel est noirci par la fumée des hauts-fourneaux; une animation prodigieuse, un bruit confus et immense s'élève du sein de la solitude.

Après avoir fait vingt pas au midi de Suez, on a remonté le cours des siècles. L'Orient, tourmenté par le génie bruyant, fiévreux, infatigable de l'industrie, disparaît; le véritable Orient s'ouvre silencieux comme un tombeau, immobile, impassible comme un sphinx. Le présent s'anéantit, l'imagination ne se nourrit plus que de souvenirs; on rêve aux compagnons de Moïse et aux premiers anachorètes chrétiens; l'esprit puise dans la vue de ces montagnes saintes, dont les formes, les couleurs ont un caractère bizarre et inconnu, une sorte d'exaltation et l'oubli du monde. Plein de songes sur le passé, plein d'impressions religieuses, vous descendez de ces hauteurs. A Suez, le coup de sifflet d'une locomotive vous rappelle à la vie moderne. La chute est rude; mais heureux les pays qui peuvent montrer au voyageur de grandes œuvres naissantes auprès de grandes œuvres achevées! Heureuse l'Égypte, qui, singulièrement apte à devenir le foyer des idées nouvelles, n'a jamais vieilli malgré l'antiquité de son histoire!

Ce fut au Caire, dans le palais de Kasr-el-Nil, que Saïd-Pacha reçut les adieux de nos chefs et les témoignages de leur reconnaissance. Au milieu des grands souvenirs recueillis par nous dans ce voyage, il en est un qui se mêle à tous les autres, celui de l'hospitalité royale, éclatante, offerte par ce prince généreux à d'illustres exilés. Saïd-Pacha montrait ainsi qu'il n'oubliait pas à quel gouvernement ses états sont redevables de leur prospérité. Par sa ferme attitude, il faisait preuve d'une noble indépendance de caractère, exemple rare aujourd'hui, même en des pays plus puissans et plus civilisés que l'Égypte.

LOUIS DE SÉGUR.

LE FOU YÉGOF

ÉPISODE DE L'INVASION

DERNIÈRE PARTIE.

XV.

Durant toute la bataille jusqu'à la nuit close (1), les gens de Grandfontaine avaient vu le fou Yégof debout à la cime du Petit-Donon, la couronne en tête, le sceptre levé, transmettre, comme un roi mérovingien, des ordres à ses armées imaginaires. Ce qui se passa dans l'âme de ce malheureux quand il vit les Autrichiens en pleine déroute, nul ne le sait. Au dernier coup de canon, il avait disparu. Où s'était-il sauvé? Voici ce que racontent à ce sujet les gens de Tiefenbach.

Dans ce temps-là vivaient sur le Bocksberg deux créatures singulières, deux sœurs, l'une appelée la *petite Kateline*, et l'autre la *grande Berbel*. Ces deux êtres déguenillés s'étaient établis dans la *caverne de Luitprandt*, ainsi nommée, disent les vieilles chroniques, parce que le roi des Germains, avant de descendre en Alsace, fit enterrer sous cette voûte immense de grès rouge les chefs barbares tombés dans la bataille du Blutfeld. La source chaude qui fume toujours au milieu de la caverne protégeait les deux sœurs contre les froids rigoureux de l'hiver, et le bûcheron Daniel Horn de Tiefenbach avait eu la charité de fermer l'entrée principale de la roche avec de grands tas de genêts et de bruyères. A côté de la source

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 septembre.

chaude se trouve une autre source froide comme la glace et limpide comme le cristal. La petite Kateline, qui buvait à cette source, n'avait pas quatre pieds de haut; elle était grasse, bouffie, et sa figure étonnée, ses yeux ronds, son goître énorme, lui donnaient la physionomie singulière d'une grosse dinde en méditation. Tous les dimanches, elle traînait jusqu'au village de Tiefenbach un panier d'osier que les braves gens remplissaient de pommes de terre cuites, de croûtes de pain, et quelquefois, — les jours de fête, — de galettes et d'autres débris de leurs festins. Alors le pauvre être, tout essoufflé, remontait à la roche, gloussant, riant, se dandinant et picorant. La grande Berbel se gardait bien de boire à la source froide; elle était maigre, borgne, décharnée comme une chauve-souris; elle avait le nez plat, les oreilles larges, l'œil scintillant, et vivait du butin de sa sœur. Jamais elle ne descendait du Bocksberg; mais en juillet, au temps des grandes chaleurs, elle secouait du haut de la côte un chardon sec sur les moissons de ceux qui n'avaient pas rempli régulièrement le panier de Kateline, ce qui leur attirait des orages épouvantables, de la grêle, des rats et des mulots en abondance. Aussi craignait-on les sorts de Berbel comme la peste; on l'appelait partout *Wetterhexe* (1), tandis que la petite Kateline passait pour être le bon génie de Tiefenbach et des environs. De cette façon, Berbel vivait tranquillement à se croiser les bras, et l'autre à glousser sur les quatre chemins.

Malheureusement pour les deux sœurs, Yégof avait depuis nombre d'années choisi la caverne de Luitprandt pour sa résidence d'hiver. C'est de là qu'il partait au printemps pour visiter ses châteaux innombrables et passer en revue ses leudes jusqu'à Geierstein, dans le Hundsrück. Tous les ans donc, vers la fin de novembre, après les premières neiges, il arrivait avec son corbeau, ce qui faisait toujours jeter des cris d'aigle à Wetterhexe. — De quoi te plains-tu? disait-il en s'installant tranquillement à la meilleure place; ne vivez-vous pas sur mes domaines? Je suis encore bien bon de souffrir deux *valkiries* inutiles dans le Valhalla de mes pères! Alors Berbel, furieuse, l'accablait d'injures, Kateline gloussait d'un air fâché; mais lui, sans y prendre garde, allumait sa pipe de vieux buis, et se mettait à raconter ses pérégrinations lointaines aux âmes des guerriers germains enterrés dans la caverne depuis seize siècles, les appelant par leur nom et leur parlant comme à des personnes vivantes. On peut se figurer si Berbel et Kateline voyaient arriver le fou avec plaisir: c'était pour elles une véritable calamité. Or cette année-là, Yégof n'étant pas venu, les deux sœurs le croyaient mort et se ré-

(1) Sorcière des orages.

jouissaient à l'idée de ne plus le revoir. Cependant, depuis quelques jours, Wetterhexe avait remarqué de l'agitation dans les gorges voisines; les gens partaient en foule le fusil sur l'épaule du côté du Falkenstein et du Donon. Évidemment quelque chose d'extraordinaire se passait. La sorcière, se rappelant que l'année précédente Yégof avait raconté aux âmes des guerriers que ses armées innombrables allaient bientôt envahir le pays, éprouvait une vague inquiétude. Elle aurait bien voulu savoir d'où provenait cette agitation; mais personne ne montait à la roche, et Kateline, ayant fait sa tournée le dimanche précédent, n'aurait pas bougé pour un empire.

Dans cet état, Wetterhexe allait et venait sur la côte, toujours plus inquiète et plus irritée. Durant cette journée du vendredi, ce fut bien autre chose encore. Dès neuf heures du matin, de sourdes et profondes détonations roulèrent comme un bruit d'orage dans les mille échos de la montagne, et tout au loin, vers le Donon, des éclairs rapides sillonnèrent le ciel entre les pics; puis, vers la nuit, des coups plus graves, plus formidables encore, retentirent au fond des gorges silencieuses. A chaque détonation, on entendait les cimes du Hengst, de la Gantzlée, du Giromani, du Grosmann, répondre jusque dans les profondeurs de l'abîme.

— Qu'est-ce que cela? se demandait Berbel. Est-ce la fin du monde? Alors, rentrant sous la roche et voyant Kateline accroupie dans son coin, qui grignotait une pomme de terre, elle la secoua rudement en criant d'une voix sifflante : — Idiote, tu n'entends donc rien? Tu n'as peur de rien, toi! Tu manges, tu bois, tu glousses. Oh! le monstre! — Elle lui retira sa pomme de terre avec fureur, et s'assit toute frémissante près de la source chaude, qui envoyait ses nuages gris à la voûte. Une demi-heure après, les ténèbres étaient devenues profondes et le froid excessif; elle alluma un feu de bruyères qui promena ses pâles lueurs sur les blocs de grès rouge jusqu'au fond de l'antre où dormait Kateline, les pieds dans la paille et les genoux au menton. Au dehors, tout bruit avait cessé. Wetterhexe écarta les broussailles pour jeter un coup d'œil sur la côte, puis elle revint s'accroupir auprès du feu, sa large bouche serrée, ses flasques paupières closes traçant de grandes rides circulaires autour de ses joues; elle attira sur ses genoux une vieille couverture de laine et parut s'assoupir. On n'entendit plus qu'à de longs intervalles le bruit de la vapeur condensée qui retombait de la voûte dans la source avec un clapotement bizarre.

Ce silence durait depuis environ deux heures, minuit approchait, quand tout à coup un bruit lointain de pas, mêlé de clameurs discordantes, se fit entendre sur la côte. Berbel écouta; elle reconnut des cris humains. Alors, se levant toute tremblante et armée de son

grand chardon, elle se glissa jusqu'à l'entrée de la roche, écarta les broussailles et vit à cinquante pas le fou Yégof, qui s'avançait au clair de lune; il était seul et très agité, frappant l'air de son sceptre, comme si des milliers d'êtres invisibles l'eussent entouré. — A moi, Roug, Bléd, Adelrik! hurlait-il d'une voix éclatante, la barbe hérissée, sa grande chevelure rousse éparse et sa peau de chien autour du bras comme un bouclier. A moi! hé! m'entendrez-vous à la fin? Ne voyez-vous pas qu'ils arrivent? Les voilà qui fondent du ciel comme des vautours. A moi, les hommes roux! à moi! Que cette race de chiens soit anéantie! Ah! ah! c'est toi, Conrad, c'est toi, Rochart. Tiens! tiens! — Et tous les morts du Donon, il les nommait avec un ricanement féroce, les défiant comme s'ils eussent été là; puis il reculait pas à pas, frappant toujours l'air, lançant des imprécations, appelant les siens et se débattant comme dans une mêlée. Cette lutte épouvantable contre des êtres invisibles saisit Berbel d'une frayeur superstitieuse : elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque, et voulut se cacher; mais au même instant un vague bourdonnement la fit se retourner, et qu'on juge de son effroi, lorsqu'elle vit la source chaude bouillonner plus que d'habitude, et des flots de vapeur s'en élever, s'en détacher et s'avancer vers la porte. Et tandis que, pareils à des fantômes, ces nuages épais s'avançaient lentement, tout à coup Yégof parut, criant d'une voix brève : — Enfin vous voilà! Vous m'avez entendu! — Puis d'un geste rapide il écarta tous les obstacles : l'air glacial s'engouffra sous la voûte et les vapeurs se répandirent dans le ciel immense, se tordant et s'élançant au-dessus de la roche, comme si les morts du jour et ceux des siècles écoulés eussent recommencé dans d'autres sphères le combat éternel.

Yégof, la face contractée sous les pâles rayons de la lune, le sceptre étendu, sa large barbe étalée sur la poitrine, les yeux étincelans, saluait chaque fantôme d'un geste et l'appelait par son nom, disant : — Salut, Bléd! salut, Roug! et vous tous, mes braves, salut!... L'heure que vous attendiez depuis des siècles est proche, les aigles aiguisent leur bec, la terre a soif de sang... Souvenez-vous du Blutfeld!

Berbel était anéantie, l'épouvante seule la tenait debout; mais bientôt les derniers nuages s'échappèrent de l'antre et se fondirent dans l'azur sans bornes. Alors Yégof entra brusquement dans la caverne et s'accroupit près de la source, sa grosse tête entre les mains, les coudes aux genoux, regardant d'un œil hagard bouillonner l'eau. Kateline venait de s'éveiller et gloussait comme on sanglote; Wetterhexe, plus morte que vive, observait le fou du coin le plus obscur de l'antre.

— Ils sont tous sortis de la terre! s'écria tout à coup Yégof, tous, tous! Il n'en reste plus! Ils vont ranimer le courage de mes jeunes hommes et leur inspirer le mépris de la mort! — Et relevant sa face pâle, empreinte d'une douleur poignante : — O femme, dit-il en fixant sur Wetterhexe ses yeux de loup, descendante des valkiries stériles, toi qui n'as pas recueilli dans ton sein le souffle des guerriers pour leur rendre la vie, toi qui n'as jamais rempli leurs coupes profondes à la table du festin, ni posé devant eux la chair fumante du sanglier Sérimar, à quoi donc es-tu bonne? A filer des linceuls? Alors prends ta quenouille et file jour et nuit!... Des milliers de hardis jeunes hommes sont couchés dans la neige. Ils ont vaillamment combattu... Oui, ils ont fait leur devoir; mais l'heure n'était pas venue!... Maintenant les loups se disputent leur chair! — Puis, d'un accent de rage épouvantable, arrachant sa couronne à deux mains avec des poignées de cheveux : — Oh! race maudite! hurla-t-il, tu seras donc toujours sur notre passage? Sans toi, nous aurions déjà conquis l'Europe... Les hommes roux seraient les maîtres de l'univers!... Et je me suis humilié devant le chef de cette race de chiens!... Je lui ai demandé sa fille, au lieu de la prendre et de l'emporter, comme le loup fait de la brebis!... Ah! Huldrix, Huldrix!... Écoute, écoute, valkirie! ajouta-t-il.

Il levait le doigt d'un air solennel. Wetterhexe écouta : un grand coup de vent venait de s'élever dans la nuit, secouant les vieilles forêts chargées de givre. Combien de fois la sorcière avait-elle entendu la bise durant les nuits d'hiver sans même y prendre garde! Alors elle eut peur, et comme elle était là, toute tremblante, voilà qu'un cri rauque se fit entendre au dehors, et presque aussitôt le corbeau Hans, plongeant sous la roche, se mit à décrire de grands cercles à la voûte, agitant ses ailes d'un air effaré et poussant des croassemens lugubres. Yégof devint pâle comme un mort. — Vôd, Vôd, s'écria-t-il d'une voix déchirante, que t'a fait ton fils Luitprandt? Pourquoi le choisir plutôt qu'un autre?

Et durant quelques secondes il resta comme anéanti; mais tout à coup, transporté d'un sauvage enthousiasme et brandissant son sceptre, il s'élança hors de la caverne. Deux minutes après, Wetterhexe, debout à l'entrée de la roche, le suivait d'un regard anxieux. Il allait droit devant lui, le cou tendu, le pas allongé; on aurait dit une bête fauve marchant à la découverte. Hans le précédait, voltigeant de place en place. Ils disparurent bientôt dans la gorge du Blutfeld.

XVI.

Cette nuit-là, vers deux heures, la neige se mit à tomber. Les Autrichiens avaient quitté Grandfontaine, Framont et même Schirmeck. Au loin, bien loin dans les plaines de l'Alsace, on remarquait des points noirs indiquant leurs bataillons en retraite. Hullin, éveillé de bonne heure, fit le tour du bivac : il s'arrêta quelques instans à regarder sur le plateau les canons braqués vers la gorge, les partisans étendus autour du feu, la sentinelle l'arme au bras; puis, satisfait de son inspection, il entra dans la ferme où Louise et Catherine dormaient encore.

Le jour grisâtre se répandait dans la chambre. Quelques blessés, dans la salle voisine, commençaient à ressentir les ardeurs de la fièvre; on les entendait appeler leur femme et leurs enfans. Bientôt le bourdonnement des voix, les allées et les venues rompirent le silence de la nuit. Catherine et Louise s'éveillèrent; elles virent Jean-Claude, assis dans un coin de la fenêtre, qui les regardait avec tendresse, et, honteuses d'être moins matinales que lui, elles se levèrent pour aller l'embrasser. — Eh bien? demanda Catherine.

— Eh bien! ils sont partis; nous restons maîtres de la route, comme je l'avais prévu.

Cette assurance ne parut pas tranquilliser la vieille fermière; il lui fallut regarder à travers les vitres et voir la retraite des Autrichiens jusqu'au fond de l'Alsace. Encore tout le reste du jour sa figure sévère conserva-t-elle l'empreinte d'une inquiétude indéfinissable.

Entre huit et neuf heures arriva le curé Saumaize, du village des Charmes. Quelques montagnards descendirent alors jusqu'au bas de la côte pour relever les morts; puis on creusa sur la droite de la ferme une longue fosse où partisans et Autrichiens, avec leurs habits, leurs feutres, leurs shakos, leurs uniformes, furent rangés côte à côte. Le curé Saumaize, un grand vieillard à tête blanche, lut les antiques prières de la mort de cette voix rapide et mystérieuse qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, et semble convoquer les générations éteintes pour attester aux vivans les horreurs de la tombe.

Toute la journée, il arriva des voitures et des *schlittes* pour emmener les blessés, qui demandaient à grands cris à revoir leur village. Le docteur Lorquin, craignant d'augmenter leur irritation, était forcé d'y consentir. Vers quatre heures, Catherine et Hullin se trouvaient seuls dans la grande salle; Louise était allée préparer le souper. Au dehors, de gros flocons de neige continuaient à descendre du ciel et se posaient au rebord des fenêtres, et d'instant en

instant on voyait un traîneau partir en silence avec son malade enterré dans de la paille; tantôt une femme, tantôt un homme conduisait le cheval par la bride. Catherine, assise près de la table, pliait des bandages d'un air préoccupé. — Qu'avez-vous donc, Catherine? demanda Hullin. Depuis ce matin je vous vois toute soucieuse... Pourtant nos affaires marchent bien.

La vieille fermière alors, d'un geste lent repoussant le linge, répondit : — C'est vrai, Jean-Claude, je suis inquiète.

— Inquiète, et de quoi? L'ennemi est en pleine retraite... Encore tout à l'heure Frantz Materne, que j'avais envoyé en reconnaissance, et tous les piétons de Piorette, de Jérôme, de Labarbe, sont venus me dire que les Autrichiens retournent à Mutzig. Le vieux Materne et Kasper, après avoir relevé les morts, ont appris à Grandfontaine qu'on ne voit rien du côté de Saint-Blaize-la-Roche. Tout cela prouve que nos dragons d'Espagne ont solidement reçu l'ennemi sur la route de Senones, et qu'il craint d'être tourné par Schirmeck. Je ne vois donc pas, Catherine, ce qui vous tourmente.

— Vous allez encore rire de moi, dit-elle; j'ai fait un rêve.

— Un rêve?

— Oui, le même qu'à la ferme du Bois-de-Chênes. — Puis s'animant, et d'une voix presque irritée : — Vous direz ce que vous voudrez, Jean-Claude; mais un grand danger nous menace... Oui, oui, tout cela pour vous n'a pas l'ombre de bon sens. D'ailleurs ce n'était pas un rêve, c'était comme une vieille histoire qui vous revient, une chose qu'on revoit dans le sommeil et qu'on reconnaît! Tenez, nous étions comme aujourd'hui, après une grande victoire, quelque part, je ne sais où, dans une sorte de grande baraque en bois traversée de grosses poutres, avec des palissades autour. Nous ne pensions à rien; toutes les figures que je voyais, je les connaissais; c'était vous, Marc Divès, le vieux Duchêne et beaucoup d'autres, des anciens déjà morts, mon père et le vieux Hugues Rochart, du Harberg, l'oncle de celui qui vient de mourir, tous en sarrau de grosse toile grise, la barbe longue, le cou nu. Nous avions remporté la même victoire et nous buvions dans de grands pots de terre rouge, quand voilà qu'un grand cri s'élève : — L'ennemi revient! — Et Yégof, à cheval, avec sa longue barbe, sa couronne garnie de pointes, une hache à la main, les yeux luisans comme un loup, paraît devant moi dans la nuit. Je cours sur lui avec un pieu, il m'attend,... et depuis ce moment je ne vois plus rien que la nuit!... Seulement je sens une grande douleur au cou, un vent froid me passe sur la figure, il me semble que ma tête ballotte au bout d'une corde : c'est ce gueux de Yégof qui avait pendu ma tête à sa selle et qui galopait! dit la vieille femme d'un tel accent de conviction que Hullin en frémit.

— Allons, allons, dit Hullin, vous avez la fièvre, Catherine... Tâchez de vous calmer, de penser à des choses plus gaies...

— Vous riez, Jean-Claude?

— Non, mais à entendre une femme de bon sens, de grand courage, parler comme vous venez de le faire, on se rappelle malgré soi la conversation de Yégof, qui se vante d'avoir vécu il y a seize cents ans.

— Qui sait? dit Catherine d'un ton obstiné. S'il se rappelle, lui, ce que les autres ont oublié!

Hullin allait lui raconter sa conversation de la veille au bivac avec le fou, pensant renverser ainsi de fond en comble toutes ses visions lugubres; mais, en voyant cette obstination dans l'inquiétude, le brave homme se dit qu'il valait mieux se taire, et reprit sa promenade silencieuse, la tête basse, le front soucieux. — Elle est folle, pensait-il; encore une petite secousse, et c'est fini!

En ce moment Louise entra comme une hirondelle, en criant de sa plus douce voix : — Maman Lefèvre, une lettre de Gaspard!

Alors la vieille fermière releva la tête, et les grandes rides de ses joues se détendirent. Elle prit la lettre, en regarda le cachet rouge, et dit à la jeune fille : — Embrasse-moi, Louise, c'est une bonne lettre.

Hullin s'était rapproché tout heureux de cet incident, et le facteur Brainstein, ses gros souliers brûlés par la neige, les deux mains appuyées sur son bâton, les épaules affaissées, stationnait à la porte d'un air harassé. La vieille mit ses besicles gravement, ouvrit la lettre avec une sorte de recueillement, sous les yeux impatiens de Jean-Claude et de Louise, et lut tout haut : « Celle-ci, ma bonne mère, est à cette fin de vous prévenir que tout va bien, et que je suis arrivé mardi soir à Phalsbourg, juste comme on fermait les portes. Les Cosaques étaient déjà sur la côte de Saverne; il a fallu tirailler toute la nuit contre leur avant-garde. Le lendemain, un parlementaire est venu nous sommer de rendre la place. Le commandant Meunier lui a répondu d'aller se faire pendre ailleurs, et trois jours après les grandes giboulées de bombes et d'obus ont commencé à pleuvoir sur la ville. Les Russes ont trois batteries, l'une sur la côte de Mittelbronn, l'autre aux baraques d'en haut, et l'autre derrière la tuilerie de Pernette, près du Guévoir; mais les boulets rouges nous font le plus de mal : ils brûlent les maisons de fond et comble, et quand l'incendie s'allume quelque part, il arrive des obus en masse qui empêchent les gens de l'éteindre. Les femmes et les enfans ne sortent pas des blockhaus; les bourgeois restent avec nous sur les remparts, ce sont de braves gens; il y a dans le nombre quelques anciens de Sambre-et-Meuse, d'Italie et d'Égypte, qui n'ont pas oublié le service des pièces. Ça m'attendrit de voir leurs vieilles

moustaches grises s'allonger sur les caronades pour pointer. Je vous réponds qu'il n'y a pas de mitraille perdue avec eux. C'est égal, quand on a fait trembler le monde, c'est dur tout de même d'être forcé dans ses vieux jours de défendre sa baraque et son dernier morceau de pain. »

— Oui, c'est dur, fit la mère Catherine en essuyant ses yeux. Puis elle poursuivit : « Avant-hier, le gouverneur décida qu'on irait défoncer les grilles à boulets de la tuilerie. Vous saurez que ces Russes cassent la glace du Guévoir pour se baigner par pelotons de vingt ou trente, et qu'ils entrent ensuite se sécher dans le four de la briqueterie. Bon!... Vers quatre heures, comme le jour baissait, nous sortons par la poterne de l'arsenal, nous montons aux chemins couverts et nous enfilons l'allée des Vaches, le fusil sous le bras, au pas de course. Dix minutes après, nous commençons un feu roulant sur ceux du Guévoir. Tous les autres sortent de la tuilerie; ils n'avaient que le temps de passer leur giberne, d'empoigner leur fusil et de se mettre en rangs, tout nus sur la neige, comme de véritables sauvages. Malgré cela, ils étaient dix fois plus nombreux que nous, et ils commençaient un mouvement à droite, sur la petite chapelle de Saint-Jean, pour nous entourer, quand les pièces de l'arsenal se mirent à souffler dans leur direction une brise carabinée, comme je n'en ai jamais vu de pareille; la mitraille en enlevait des files à perte de vue. Au bout d'un quart d'heure, tous en masse se mirent en retraite sur les Quatre-Vents, sans ramasser leurs culottes, les officiers en tête, et les boulets de la place en serre-file. Papa Jean-Claude aurait joliment ri de cette débâcle. Enfin, à la nuit close, nous sommes rentrés en ville après avoir détruit les grilles à boulets et jeté deux pièces de 8 dans le puits de la briqueterie : c'est notre première expédition. — Aujourd'hui je vous écris des baraques du Bois-de-Chênes, où nous sommes en tournée pour approvisionner la place. Tout cela peut durer des mois. On dit que les alliés remontent la vallée de Dosenheim jusqu'à Weschem et qu'ils gagnent par milliers la route de Paris... Voici qu'on sonne la retraite sur Phalsbourg; nous avons récolté pas mal de bœufs, de vaches et de chèvres dans les environs. On va se battre pour les faire entrer sains et saufs. Au revoir, ma bonne mère, ma chère Louise, papa Jean-Claude, je vous embrasse longtemps, comme si je vous tenais sur mon cœur. »

— Allons, allons, dit Catherine après un moment d'émotion, tout va bien! Venez, Brainstein, vous allez manger un morceau de bœuf et prendre un verre de vin. Voici toujours un écu de six livres pour votre course; je voudrais pouvoir vous en donner autant tous les huit jours pour une lettre pareille.

Le piéton, charmé de cette aubaine, suivit Catherine. Jean-Claude l'interrogea, mais il n'apprit rien de nouveau, sinon que les alliés bloquaient Bitche, Lutzelstein, et qu'ils avaient perdu quelques centaines d'hommes en essayant de forcer le défilé du Graufthâl.

XVII.

Au milieu de la nuit, les gens de la ferme furent éveillés par un tumulte épouvantable. — Aux armes! criait-on, aux armes! — Hé! par ici, mille tonnerres! Ils arrivent! — Cinq ou six coups de feu se suivirent, illuminant les vitres noires. — Aux armes! aux armes! — Les coups de fusil retentirent de nouveau. On allait, on venait, on courait. La voix de Hullin, sèche, vibrante, donnait des ordres. Bientôt à gauche de la ferme, bien loin, il y eut comme un pétillement sourd, profond, dans les gorges du Grosmann. — Louise, Louise, cria la vieille fermière, tu entends?

— Oui!... Oh! mon Dieu, c'est terrible!

— Habille-toi, mon enfant, habille-toi! — Et les coups de fusil redoublaient, passant sur les vitres noires comme des éclairs. — Attention! criait Materne.

On entendait aussi les hennissemens d'un cheval au dehors et le trépignement d'une foule de monde dans l'allée, dans la cour et devant la ferme. Tout à coup les coups de fusil partirent par les fenêtres de la salle qui était au-dessous. Les deux femmes, plus mortes que vives, ne trouvaient pas leurs vêtemens. La maison semblait ébranlée jusque dans ses fondemens. En ce moment un pas lourd fit crier l'escalier. La porte s'ouvrit d'un seul coup, et Hullin parut avec une lanterne, pâle, les cheveux ébouriffés, les joues frémissantes. — Habillez-vous vite! s'écria-t-il; il n'y a pas une minute à perdre.

— Que se passe-t-il donc?

La fusillade se rapprochait. — Eh! hurla Jean-Claude, est-ce que j'ai le temps de vous l'expliquer?

La fermière comprit qu'il n'y avait qu'à obéir. Elle descendit l'escalier avec Louise. A la lueur des coups de feu, Catherine vit Materne, le cou nu, et son fils Kasper, tirant sur le seuil de l'allée, et dix autres derrière eux qui leur passaient les fusils, de sorte qu'ils n'avaient qu'à épauler et à faire feu. Toutes ces figures entassées, chargeant, armant, avançant le bras, avaient un aspect terrible. Trois ou quatre cadavres, affaissés contre le mur décrépit, ajoutaient à l'horreur du combat; la fumée montait dans la masure. La pauvre Catherine, brisée par ces émotions, se prit à pleurer. Elle s'appuya sur l'épaule de Jean-Claude; mais celui-ci l'enleva comme une plume et sortit en courant le long du mur à droite. Louise suivait

en sanglotant. Au dehors, on n'entendait que des sifflemens, des coups mats contre le mur; le crépi se détachait, les tuiles roulaient, et tout en face, du côté des abatis, à trois cents pas, on voyait des uniformes blancs en ligne, éclairés par leur propre feu dans la nuit noire, puis sur leur gauche, de l'autre côté du ravin des Sureaux, les montagnards qui les prenaient en écharpe. Hullin disparut à l'angle de la ferme; là tout était sombre : c'est à peine si l'on voyait le docteur Lorquin, à cheval, devant un traîneau, un grand sabre de cavalerie au poing, deux pistolets d'arçon passés à la ceinture, et Frantz Materne, avec dix ou quinze hommes, le fusil au pied, frémissant de rage. Hullin assit Catherine dans le traîneau sur une botte de paille, puis Louise à côté d'elle. — Vous voilà! s'écria le docteur, c'est bien heureux!

Et Frantz Materne ajouta : — Si ce n'était pas pour vous, mère Lefèvre, vous pouvez croire que pas un ne quitterait le plateau ce soir; mais pour vous il n'y a rien à dire.

— Non, crièrent les autres, il n'y a rien à dire. — Au même moment, un grand gaillard, aux jambes longues comme celles d'un héron et le dos voûté, passa derrière le mur en courant et criant : — Ils arrivent, sauve qui peut!

Hullin pâlit. — C'est le grand rémouleur du Harberg, fit-il en grinçant des dents.

Frantz, lui, ne dit rien; il épaula sa carabine, ajusta et fit feu. Louise vit le rémouleur, à trente pas dans l'ombre, étendre ses deux grands bras et tomber la face contre terre. Frantz rechargea son arme en souriant d'un air bizarre. Hullin dit : — Camarades, voici notre mère, celle qui nous a fourni de la poudre et qui nous a nourris pour la défense du pays, et voici mon enfant; sauvez-les!

Tous répondirent : — Nous les sauverons ou nous mourrons avec elles!...

— Et n'oubliez pas d'avertir Divès qu'il reste au Falkenstein jusqu'à nouvel ordre!

— Soyez tranquille, maître Jean-Claude.

— Alors en route, docteur, en route! s'écria le brave homme.

— Et vous, Hullin? fit Catherine.

— Moi, ma place est ici; il s'agit de défendre notre position jusqu'à la mort!

— Papa Jean-Claude! criait Louise en lui tendant les bras.

Mais il tournait déjà le coin. Le docteur frappait son cheval, le traîneau filait sur la neige. En arrière, Frantz Materne et ses hommes allongeaient le pas, la carabine sur l'épaule, tandis que le roulement de la fusillade continuait autour de la ferme. Voilà ce que Catherine Lefèvre et Louise virent dans l'espace de quelques minutes. Il s'était

sans doute passé quelque chose d'étrange et de terrible dans cette nuit. La vieille fermière, se rappelant son rêve, devint silencieuse. Louise essuyait ses larmes et jetait un long regard vers le plateau, éclairé comme par un incendie. Le cheval bondissait sous les coups du docteur, et les montagnards de l'escorte avaient peine à suivre. Longtemps encore le tumulte, les clameurs du combat, les détonations et le sifflement des balles hachant les broussailles s'entendirent; mais tout cela s'affaiblit de plus en plus, et bientôt, à la descente du sentier, tout disparut comme un rêve.

Le traîneau venait d'atteindre l'autre versant de la montagne et filait comme une flèche dans les ténèbres. Le galop du cheval, la respiration haletante de l'escorte, de temps en temps le cri du docteur : — Hue, Bruno, hue donc! — troublaient seuls le silence. Une grande nappe d'air froid, remontant des vallées de la Sarre, apportait de bien loin, comme un soupir, les rumeurs éternelles des torrens et des bois. La lune écartait un nuage et regardait en face les sombres forêts du Blanru avec leurs grands sapins chargés de neige. Dix minutes après, le traîneau arrivait au coin de ces bois, et le docteur Lorquin, se retournant sur sa selle, s'écriait : — Maintenant, Frantz, qu'allons-nous faire? Voici le sentier qui descend dans les collines de Saint-Quirin, et voici l'autre qui descend au Blanru: lequel prendre?

Frantz et les hommes de l'escorte s'étaient rapprochés. Comme ils se trouvaient alors sur le versant occidental du Donon, ils commençaient à revoir de l'autre côté, à la cime des airs, la fusillade des Autrichiens, qui venaient par le Grosmann. On n'apercevait que le feu, et quelques instans après on entendait la détonation rouler dans les abîmes. — Le sentier des collines de Saint-Quirin, dit Frantz, est le plus court pour aller à la ferme du Bois-de-Chênes; nous gagnerons au moins trois bons quarts d'heure.

— Oui, s'écria le docteur, mais nous risquons d'être arrêtés par les Autrichiens, qui tiennent maintenant le défilé de la Sarre. Voyez, ils sont déjà maîtres des hauteurs; ils ont sans doute envoyé des détachemens sur la Sarre-Rouge pour tourner le Donon.

— Prenons le sentier du Blanru, dit Frantz; c'est plus long, mais c'est plus sûr.

Le traîneau descendit à gauche le long des bois. Les partisans à la file, le fusil en arrêt, marchaient sur le haut du talus, et le docteur, à cheval dans le chemin creux, fendait les flots de neige. Au-dessus pendaient les branches des sapins en demi-voûte, couvrant de leur ombre noire le sentier profond, tandis que la lune éclairait les alentours. Ce passage avait quelque chose de si pittoresque et de si majestueux, qu'en toute autre circonstance Catherine en eût

été émerveillée, et Louise n'aurait pas manqué d'admirer ces longues gerbes de givre, ces festons scintillant, comme le cristal, aux rayons de la pâle lumière; mais alors leur âme était pleine d'inquiétude, et d'ailleurs, lorsqu'ils furent entrés dans la gorge, toute clarté disparut, et les cimes des hautes montagnes restèrent seules éclairées de distance en distance. Comme ils marchaient ainsi depuis un quart d'heure en silence, Catherine ne put y tenir davantage, et s'écria : — Docteur Lorquin, maintenant que vous nous tenez dans le fond du Blanru et que vous pouvez faire de nous tout ce qu'il vous plaît, m'expliquerez-vous enfin pourquoi on nous entraîne malgré nous? Jean-Claude est venu me prendre, il m'a jetée sur cette botte de paille,... et me voilà!

— Hue, Bruno! fit le docteur; puis il répondit gravement : — Cette nuit, Catherine, il nous est arrivé le plus grand des malheurs... Il ne faut pas en vouloir à Jean-Claude, car, par la faute d'un autre, nous perdons le fruit de tous nos sacrifices!

— Par la faute de qui?

— De ce malheureux Labarbe, qui n'a pas gardé le défilé du Blutfeld... Il est mort en faisant son devoir; mais cela ne répare pas le désastre, et si Piorette n'arrive pas à temps pour soutenir Hullin, tout est perdu; il faudra quitter la route et battre en retraite.

— Comment! le Blutfeld a été pris?

— Oui, mère Catherine. Qui diable aurait jamais pensé que les Autrichiens entreraient par là? Un défilé presque impraticable pour les piétons, encaissé entre des rochers à pic, où les pâtres eux-mêmes ont de la peine à descendre avec leurs troupeaux de chèvres. Eh bien! ils ont passé là deux à deux; ils ont tourné la Roche-Creuse,... ils ont écrasé Labarbe, et puis ils sont tombés sur Jérôme, qui s'est défendu comme un lion jusqu'à neuf heures du soir; mais à la fin il a bien fallu se jeter dans les sapinières et laisser le passage aux *kaiserlicks*. Voilà le fond de l'histoire. C'est épouvantable. Il faut qu'il y ait eu dans le pays un homme assez lâche, assez misérable pour guider l'ennemi sur nos derrières et nous livrer pieds et poings liés... Oh! le brigand! s'écria Lorquin d'une voix frémissante, je ne suis pas méchant; mais s'il me tombait sous la patte, comme je vous le disséquerais!... Hue, Bruno! hue donc!

Les partisans marchaient toujours sur le talus sans rien dire, comme des ombres. Le traîneau se reprit à galoper, puis sa marche se ralentit; le cheval soufflait.

— Par bonheur, ajouta le docteur, dix minutes avant l'attaque, un homme de Marc Divès, un contrebandier, Zimmer, l'ancien dragon, était arrivé ventre à terre nous prévenir. Sans cela nous étions perdus. Il est tombé dans nos avant-postes après avoir traversé un

détachement de hulans sur le plateau du Grosmann. Le pauvre diable avait reçu un coup de sabre terrible; ses entrailles pendaient sur la selle, n'est-ce pas, Frantz?

— Oui, répondit le chasseur d'une voix sourde.

— Et qu'a-t-il dit? demanda la vieille fermière.

— Il n'a eu que le temps de crier : « Aux armes!... Nous sommes tournés... Jérôme m'envoie... Labarbe est mort... Les Autrichiens ont passé au Blutfeld. »

Alors tout redevint silencieux, et longtemps le traîneau s'avança dans la vallée tortueuse. Par instans il fallait s'arrêter, tant la neige était profonde; trois ou quatre montagnards descendaient alors prendre le cheval par la bride, et l'on continuait.

— C'est égal, reprit Catherine, Hullin aurait bien pu me dire...

— Mais s'il vous avait parlé de ces deux attaques, interrompit le docteur, vous auriez voulu rester.

— Et qui peut m'empêcher de faire ce que je veux? S'il me plaisait de descendre en ce moment du traîneau, est-ce que je ne serais pas libre?... J'ai pardonné à Jean-Claude,... je m'en repens!

— Oh! maman Lefèvre, s'il allait être tué pendant que vous dites cela! murmura Louise.

— Elle a raison, cette enfant, pensa Catherine, et bien vite elle ajouta : — Je dis que je m'en repens, mais c'est un si brave homme qu'on ne peut pas lui en vouloir. Je lui pardonne de tout mon cœur; à sa place, j'aurais fait comme lui.

A deux ou trois cents pas plus loin, ils entrèrent dans le défilé des Roches. La neige avait cessé de tomber, la lune brillait entre deux grands nuages blancs et noirs. La gorge étroite, bordée de rochers à pic, se déroulait au loin, et sur les côtés les hautes sapinières s'élevaient à perte de vue. Là, rien ne troublait le calme des grands bois; on se serait cru bien loin de toute habitation humaine. Le silence était si profond, qu'on entendait chaque pas du cheval dans la neige, et de temps en temps sa respiration brusque. Frantz Materne s'arrêtait parfois, promenant un coup d'œil sur les côtes sombres, puis allongeant le pas pour rattraper les autres. Et les vallées succédaient aux vallées; le traîneau montait, descendait, tournait à droite, puis à gauche, et les partisans, la baïonnette bleuâtre au bout du fusil, suivaient sans relâche. Ils venaient d'atteindre ainsi, vers trois heures du matin, la prairie des Brimbelles, où l'on voit encore de nos jours un grand chêne qui s'avance au tournant de la vallée. De l'autre côté de la gorge, au milieu des bruyères toutes blanches, derrière son petit mur de pierres sèches et les palissades de son petit jardin, commençait à poindre la vieille maison forestière du garde Cuny, avec ses trois ruches posées sur une plan-

che, son vieux cep de vigne noueux grimpant jusque sous le toit en auvent, et sa petite cime de sapin suspendue à la gouttière en guise d'enseigne, car Cuny faisait aussi le métier de cabaretier dans cette solitude.

En cet endroit, comme le chemin longe le mur de la prairie haut de trois ou quatre pieds, et qu'un gros nuage voilait la lune, le docteur, craignant de verser, s'arrêta sous le chêne. — Nous n'avons plus qu'une heure de chemin, mère Lefèvre, cria-t-il : ainsi bon courage; rien ne nous presse.

— Oui, dit Frantz, le plus gros est fait, et nous pouvons laisser souffler le cheval.

Toute la troupe se réunit autour du traîneau; le docteur mit pied à terre. Quelques-uns battirent le briquet pour allumer leur pipe; mais on ne disait rien, chacun songeait au Donon. Que se passait-il là-bas? Jean-Claude parviendrait-il à se maintenir sur le plateau jusqu'à l'arrivée de Piorette? Tant de choses pénibles, tant de réflexions désolantes se pressaient dans le cœur de ces braves gens, que pas un n'avait envie de parler.

Comme ils étaient là depuis cinq minutes sous le vieux chêne, au moment où le nuage se retirait lentement et que la pâle lumière s'avançait du fond de la gorge, tout à coup, à deux cents pas en face d'eux, une figure noire à cheval parut dans le sentier entre les grands sapins. Cette figure haute, sombre, ne tarda point à recevoir un rayon de la lune; alors on vit distinctement un hulan avec son bonnet de peau d'agneau, sa longue sabretache et sa grande lance suspendue sous le bras, la pointe en arrière. Il s'avançait au petit pas; déjà Frantz l'ajustait, quand derrière lui on vit apparaître une autre lance, puis un autre hulan, puis un autre... Et dans toute la profondeur de la futaie, sur le fond pâle du ciel, on ne vit plus alors que s'agiter des banderoles en queue d'hirondelle, scintiller des lances et s'avancer des hulans à la file directement vers le traîneau, mais sans se presser, comme des gens qui cherchent, les uns le nez en l'air, les autres penchés sur la selle, pour voir sous les broussailles. Il y en avait plus de trente. Qu'on juge de l'émotion de Louise et de Catherine, assises au milieu du chemin. Elles regardaient toutes deux la bouche béante. Encore une minute, elles allaient être au milieu de ces bandits. Les montagnards semblaient stupéfaits; impossible de retourner : le mur à gauche, à droite la montagne à pic. La vieille fermière, dans son trouble, prit Louise par le bras en criant d'une voix étouffée : — Sauvons-nous dans le bois! — Elle voulut enjamber le traîneau, mais son soulier resta dans la paille. Tout à coup un des hulans fit entendre une exclamation gutturale qui parcourut toute la ligne.

— Nous sommes découverts! — cria le docteur Lorquin en tirant son sabre. A peine avait-il jeté ce cri, que seize coups de fusil éclairaient le sentier d'un bout à l'autre, et qu'un véritable hurlement de sauvages répondait à la détonation. Les hulans débouchaient du sentier dans la prairie en face, lançant leurs chevaux à toute bride, et filant vers la maison forestière comme des cerfs. — Hé! les voilà qui se sauvent au diable! cria le docteur.

Mais le brave homme s'était trop hâté de parler : à deux ou trois cents pas dans la vallée, tout à coup les hulans se massèrent comme une bande d'étourneaux en décrivant un cercle; puis, la lance en arrêt, le nez entre les oreilles de leurs chevaux, ils arrivèrent ventre à terre droit sur les partisans, en criant d'une voix rauque : — Hourrah! hourrah!

Ce fut un moment terrible. Frantz et les autres se jetèrent devant le traîneau. Deux secondes après, on ne s'entendait plus; les lances froissaient les baïonnettes, les cris de rage répondaient aux imprécations; on ne voyait plus sous l'ombre du grand chêne, où filtraient quelques rayons de lumière blafarde, que des chevaux debout, la crinière hérissée, cherchant à franchir le mur de la prairie, et au-dessous de véritables figures barbares, les yeux luisans, le bras levé, frappant leurs coups avec fureur, avançant, reculant, et poussant des cris à faire dresser les cheveux sur la tête. Louise toute pâle et la vieille fermière ses grands cheveux gris épars se tenaient debout. Le docteur Lorquin, devant elles, parait les coups avec son sabre, et, tout en ferraillant, leur criait : — Couchez-vous, morbleu!... couchez-vous donc!... — Mais elles ne l'entendaient pas. Louise, au milieu de ce tumulte, de ces hurlemens féroces, ne songeait qu'à couvrir Catherine, et la vieille fermière, — qu'on juge de son horreur! — venait de reconnaître Yégof sur un grand cheval,... Yégof, la couronne de fer-blanc en tête, la barbe hérissée, la lance au poing, et sa longue peau de chien flottant sur les épaules. Elle le voyait là comme en plein jour : c'était lui, dont le sombre profil s'élevait à dix pas, les yeux étincelans, dardant sa longue flèche bleue dans les ténèbres et cherchant à l'atteindre. Les montagnards, trop inférieurs en nombre, reculaient. Bientôt il y eut un tourbillon... Les hulans arrivaient sur le sentier; un coup de lance mieux dirigé fila jusque dans le chignon de la fermière, qui sentit ce fer froid glisser sur sa nuque. — Oh! les misérables! — cria-t-elle en se retenant des deux mains aux rênes. Le docteur Lorquin lui-même venait d'être renversé contre le traîneau. Frantz et les autres, cernés par vingt hulans, ne pouvaient accourir. Louise sentit une main se poser sur son épaule, la main du fou, du haut de son grand cheval. A cet instant suprême, la pauvre enfant, folle d'épouvante, fit entendre un

cri de détresse; puis elle vit quelque chose reluire dans les ténèbres, les pistolets de Lorquin, et, rapide comme l'éclair, les arrachant de la ceinture du docteur, elle fit feu des deux coups à la fois, brûlant la barbe de Yégof, dont la face rouge fut illuminée, et brisant la tête d'un hulan qui se penchait vers elle, les yeux blancs écarquillés de convoitise. Ensuite elle saisit le fouet de Catherine, et debout, pâle comme une morte, elle cingla les flancs du cheval, qui partit en bondissant. Le traîneau volait dans les broussailles; il se penchait à droite, à gauche. Tout à coup il y eut un choc; Catherine, Louise, la paille, tout roula dans la neige sur la pente du ravin. Le cheval s'arrêta tout court, renversé sur les jarrets, la bouche pleine d'écume sanglante : il venait de heurter un chêne. Si rapide qu'eût été cette chute, Louise avait vu quelques ombres passer comme le vent derrière le taillis. Elle avait entendu une voix terrible, celle de Divès, crier : — En avant! pointez! Hardi, mes vieux!... pas de quartier! — Puis elle vit une douzaine de hulans grimper la côte au milieu des bruyères comme des lièvres, et au-dessous, par une éclaircie, Yégof traverser la vallée au clair de lune, comme un oiseau effaré. Plusieurs coups de fusil partirent; mais le fou ne fut pas atteint, et, se dressant de plein vol sur ses étriers, il se retourna, agitant sa lance d'un air de bravade et poussant un hourrah de cette voix perçante du héron qui vient d'échapper à la serre de l'aigle et gagne le vent à tire-d'aile. Deux coups de fusil partirent encore de la maison forestière. Quelque chose, un lambeau de guenille se détacha des reins du fou, qui poursuivit sa course, répétant ses hourrahs d'un accent rauque en gravissant le sentier qu'avaient suivi ses camarades. Et tout disparut comme un rêve.

Alors Louise se retourna. Catherine était debout à côté d'elle, non moins stupéfaite, non moins attentive. Elles se regardèrent un instant, puis elles s'embrassèrent avec un sentiment de bonheur inexprimable. — Nous sommes sauvées! — murmura Catherine, et toutes deux se mirent à pleurer. — Tu t'es bravement comportée, disait la fermière; c'est beau, c'est bien. Jean-Claude, Gaspard et moi, nous pouvons être fiers de toi!

Louise était agitée d'une émotion si profonde, qu'elle en tremblait des pieds à la tête. Le danger passé, sa douce nature reprenait le dessus; elle ne pouvait comprendre son courage de tout à l'heure. Au bout d'un instant, se trouvant un peu remises, elles s'apprêtaient à remonter dans le chemin, lorsqu'elles virent cinq ou six partisans et Lorquin qui venaient à leur rencontre. — Ah! vous avez beau pleurer, Louise, dit le docteur, vous êtes un dragon, un vrai diable. Maintenant vous faites la bouche en cœur; mais nous vous avons tous vue à l'ouvrage. Et à propos, mes pistolets, où sont-ils?

En ce moment, les broussailles s'écartèrent, et le grand Marc Divès, sa latte pendue au poing, apparut en criant : — Hé! mère Catherine, en voilà des secousses. Mille tonnerres! quelle chance que je me sois trouvé là. Ces gueux vous dévalisaient de fond en comble!

— Oui, dit la vieille fermière en fourrant ses cheveux gris sous son bonnet, c'est un grand bonheur. Ah! si nous étions sûrs que les choses vont aussi bien là-haut!...

Quatre autres contrebandiers venaient d'arriver, disant que ce gueux de Yégof pourrait bien revenir avec un tas d'autres brigands de son espèce. — C'est juste, répondit Marc. Nous allons retourner au Falkenstein, puisque c'est l'ordre de Jean-Claude; mais nous ne pouvons pas emmener notre fourgon, il nous empêcherait de prendre la traverse, et dans une heure tous ces bandits tomberaient sur nous. Montons toujours chez Cuny; Catherine et Louise ne seront pas fâchées de boire un coup, ni les autres non plus; cela leur remettra le cœur à la bonne place. Hue, Bruno! — Il prit le cheval par la bride. On venait de charger deux hommes blessés sur le traîneau, et l'on se dirigea vers la maison du vieux forestier. Frantz se consolait un peu de n'être pas au Donon. Il avait éventré deux Autrichiens, et la vue de l'auberge le mit d'assez bonne humeur. Devant la porte stationnait le fourgon de cartouches. Cuny sortit en criant : — Soyez les bienvenus, mère Lefèvre. Quelle nuit pour des femmes! Asseyez-vous. Que se passe-t-il là-haut?

Tandis qu'on vidait bouteille à la hâte, il fallut encore une fois tout expliquer. Le bon vieux, la face ridée, la tête chauve, écoutait, les yeux arrondis, joignant les mains et criant : — Bon Dieu! bon Dieu! dans quel temps vivons-nous! On ne peut plus suivre les grands chemins sans risquer d'être attaqués. C'est pis que les vieilles histoires des Suédois. — Et il hochait la tête.

— Allons, s'écria Divès, le temps presse, en route, en route!

Tout le monde étant sorti, les contrebandiers conduisirent le fourgon, qui renfermait quelques milliers de cartouches et deux petites tonnes d'eau-de-vie, à trois cents pas de là, au milieu de la vallée, puis ils dételèrent leurs chevaux. — Allez toujours en avant! cria Marc; dans quelques minutes, nous vous rejoindrons.

— Mais que veux-tu faire de cette voiture là? disait Frantz. Puisque nous n'avons pas le temps de l'emmener au Falkenstein, mieux vaudrait la laisser sous le hangar de Cuny que de l'abandonner au milieu du chemin.

— Oui, pour faire pendre le pauvre vieux, lorsque les hulans arriveront, car ils seront ici avant une heure. Ne t'inquiète de rien, j'ai mon idée.

Frantz rejoignit le traîneau, qui s'éloignait. Bientôt on dépassa la

scierie du Marquis, et l'on coupa directement à droite pour gagner la ferme du Bois-de-Chênes, dont la haute cheminée se découvrait sur le plateau, à trois quarts de lieue. Comme on était à mi-côte, Marc Divès et ses hommes arrivèrent, criant : — Halte! arrêtez un peu. Regardez là-bas! — Et tous, ayant tourné les yeux vers le fond de la gorge, virent les hulans caracoler autour de la charrette, au nombre de deux ou trois cents. — Ils arrivent, sauvons-nous! cria Louise.

— Attendez un peu, dit le contrebandier, nous n'avons rien à craindre.

Il parlait encore, qu'une nappe de flamme immense étendit ses deux ailes pourpres d'une montagne à l'autre, éclairant les bois jusqu'au faîte, les rochers, la petite maison forestière, à quinze cents mètres au-dessous; puis il y eut une détonation telle que la terre en trembla. Et comme tous les assistans éblouis se regardaient les uns les autres, muets d'épouvante, les éclats de rire de Marc se mêlèrent aux bourdonnemens de leurs oreilles. — Ha! ha! s'écriait-il, j'étais sûr que les gueux s'arrêteraient autour du fourgon pour boire mon eau-de-vie, et que la mèche aurait le temps de gagner les poudres!... Croyez-vous qu'ils vont nous suivre? Leurs bras et leurs jambes pendent maintenant aux branches des sapins!... Allons, hue!... Et fasse le ciel qu'il en arrive autant à tous ceux qui viennent de passer le Rhin!... C'est égal, ajouta-t-il, tout cela doit venir de Yégof. Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître que c'est lui qui a conduit les Autrichiens au Blutfeld. Je serais fâché qu'il eût été éclaboussé par un morceau de ma charrette : je lui garde quelque chose de mieux. Tout ce que je désire, c'est qu'il continue à se bien porter, jusqu'à ce que nous nous rencontrions nez à nez quelque part, au coin d'un bois.

Une demi-heure après, tout le monde arrivait sur le plateau de la ferme du Bois-de-Chênes.

XVIII.

Jérôme de Saint-Quirin avait opéré sa retraite sur la ferme. Depuis minuit, il en occupait le plateau. — Qui vive! crièrent ses sentinelles à l'approche de l'escorte. — C'est nous, ceux du village des Charmes, répondit Marc Divès de sa voix tonnante. On vint les reconnaître, puis ils passèrent. La ferme était silencieuse; une sentinelle, l'arme au bras, se promenait devant la grange, où dormaient sur la paille une trentaine de partisans. Catherine, à la vue de ces grands toits sombres, de ces vieux hangars, de ces étables, de toute cette antique demeure où s'était passée sa jeunesse, où son père, son

grand-père avaient écoulé tranquillement leur paisible et laborieuse existence, et qu'elle allait abandonner peut-être pour toujours, Catherine éprouva un serrement de cœur terrible; mais elle n'en dit rien, et sautant du traîneau, comme autrefois au retour du marché: — Allons, Louise, dit-elle, nous voilà chez nous, grâce à Dieu.

Le vieux Duchêne avait poussé la porte en criant : — C'est vous, madame Lefèvre?

— Oui, c'est nous!... Pas de nouvelles de Jean-Claude?

— Non, madame.

Alors tout le monde entra dans la grande cuisine. Quelques charbons brillaient encore sur l'âtre, et sous l'immense manteau de la cheminée était assis dans l'ombre Jérôme de Saint-Quirin, avec sa grande capote de bure, sa longue barbe fauve en pointe, le gros bâton de cormier entre les genoux et la carabine appuyée au mur.

— Hé! bonjour, Jérôme, lui cria la vieille fermière.

— Bonjour, Catherine, répondit le chef grave et solennel du Grosmann. Vous arrivez du Donon?

— Oui... Ça va mal, mon pauvre Jérôme! les Autrichiens attaquaient la ferme quand nous avons quitté le plateau. On ne voyait que des habits blancs de tous les côtés. Ils commençaient à franchir les abatis...

— Alors vous croyez que Hullin sera forcé d'abandonner la route?

— Si Piorette ne vient pas à son secours, c'est possible!...

Les partisans s'étaient rapprochés du feu. Marc Divès se penchait sur la braise pour allumer sa pipe; en se relevant, il s'écria : — Moi, Jérôme, je ne te demande qu'une chose; je sais d'avance qu'on s'est bien battu où tu commandais.

— On a fait son devoir, répondit le cordonnier; il y a soixante hommes étendus sur la pente du Grosmann qui pourront le dire au dernier jugement.

— Oui; mais qui donc a conduit les Autrichiens; ils n'ont pu trouver d'eux-mêmes le passage du Blutfeld?

— C'est Yégof, le fou Yégof, dit Jérôme, dont les yeux gris, entourés de grosses rides et couverts d'épais sourcils blancs, parurent s'illuminer dans les ténèbres.

— Ah!... Tu en es bien sûr?

— Les hommes de Labarbe l'ont vu monter; il conduisait les autres.

Les partisans se regardèrent avec indignation. En ce moment, la voix du docteur Lorquin se fit entendre : — La bataille est perdue! s'écria-t-il, voici nos hommes du Donon! Je viens d'entendre la corne de Lagarmitte.

Il est facile de s'imaginer l'émotion des assistans à cette nouvelle.

Chacun se prit à songer aux parens, aux amis qu'on ne reverrait peut-être jamais, et tous ceux de la cuisine et de la grange se précipitèrent à la fois sur le plateau. Dans le même instant, Robin et Dubourg, placés au haut du Bois-de-Chênes, crièrent : — Qui vive!

— France! répondit une voix, et, malgré la distance, Louise, croyant reconnaître la voix de son père, fut saisie d'une émotion telle que Catherine dut la soutenir. Presque aussitôt un grand nombre de pas retentirent sur la neige durcie, et Louise, n'y pouvant plus tenir, cria d'une voix frémissante : — Papa Jean-Claude!...

— J'arrive, répondit Hullin, j'arrive!

— Mon père? s'écria Frantz Materne en arrêtant Hullin sur le seuil de la ferme.

— Il est avec nous, Frantz.

— Et Kasper?

— Il a reçu un petit atout, mais ce n'est rien, tu vas les voir tous les deux.

Catherine se jetait au même instant dans les bras de Jean-Claude. — Oh! Jean-Claude, quel bonheur de vous revoir!

— Oui, fit le brave homme d'une voix sourde, il y en a beaucoup qui ne verront plus les leurs!

— Frantz? criait alors le vieux Materne, hé! par ici!

Et de tous côtés, dans l'ombre, on ne voyait que des gens se chercher, se serrer la main et s'embrasser. D'autres appelaient : — Niclau! Saphéri! — Mais plus d'un ne répondait pas. Alors les voix devenaient rauques, comme étranglées, et finissaient par se taire. La joie des uns et la consternation des autres donnaient une sorte d'épouvante. Louise était dans les bras de Hullin et pleurait à chaudes larmes. — Ah! Jean-Claude! disait la mère Lefèvre, vous en apprendrez sur cette enfant-là. Maintenant je ne vous dirai rien, mais nous avons été attaqués.

— Oui,... nous causerons de cela plus tard... Le temps presse, dit Hullin; la route du Donon est perdue, les Autrichiens peuvent être ici au petit jour, et nous avons encore bien des choses à faire.

Il tourna le coin et entra dans la ferme; tout le monde le suivit. Duchêne venait de jeter un fagot sur le feu. Toutes ces figures noires de poudre, encore animées par le combat, les habits déchirés de coups de baïonnette, quelques-unes sanglantes, s'avançant des ténèbres en pleine lumière, offraient un spectacle étrange. Kasper, le front bandé de son mouchoir, avait reçu un coup de sabre; sa baïonnette, ses buffleteries et ses hautes guêtres de toile bleue étaient tachées de sang. Le vieux Materne, lui, grâce à sa présence d'esprit imperturbable, revenait sain et sauf de la bagarre. Les débris des deux troupes de Jérôme et de Hullin se trouvaient ainsi réunis. C'étaient les mêmes physionomies sauvages, animées de la

même énergie et du même esprit de vengeance; seulement les derniers, harassés de fatigue, s'asseyaient à droite, à gauche, sur les fagots, sur la pierre de l'évier, sur la dalle basse de l'âtre, la tête entre les mains, les coudes aux genoux. Les autres regardaient en tout sens, et, ne pouvant se convaincre de la disparition de Hans, de Joson, de Daniel, échangeaient des questions que suivaient de longs silences. Les deux fils de Materne se tenaient par le bras, comme s'ils avaient peur de se perdre, et leur père, derrière eux, appuyé contre le mur, le coude sur sa carabine, les regardait d'un œil satisfait. — Ils sont là, je les vois! semblait-il se dire; ce sont de fameux gaillards! Ils ont sauvé leur peau tous les deux! — Et le brave homme toussait dans sa main. Quelqu'un venait-il lui parler de Pierre, de Jacques, de Nicolas, de son fils ou de son frère, il répondait au hasard : — Oui, oui, il y en a beaucoup, là-bas, sur le dos... Que voulez-vous? c'est la guerre... Votre Nicolas a fait son devoir,... il faut se consoler. — En attendant il pensait : « Les miens sont hors de la nasse, voilà le principal! »

Catherine dressait la table avec Louise. Bientôt Duchêne, remontant de la cave une tonne de vin sur l'épaule, la déposa sur le buffet; il en fit sauter la bonde, et chaque partisan vint présenter son verre, son pot ou sa cruche à la gerbe pourpre qui miroitait aux reflets du foyer. — Mangez et buvez! leur criait la vieille fermière; tout n'est pas fini : vous aurez encore besoin de forces. Hé! Frantz, décroche-moi donc ces jambons! Voici le pain, les couteaux. Asseyez-vous, mes enfans. — Frantz, avec sa baïonnette, embrochait les jambons dans la cheminée. On avançait les bancs, on s'asseyait, et, malgré le chagrin, on mangeait de ce vigoureux appétit que ni les douleurs présentes, ni les préoccupations de l'avenir ne peuvent faire oublier aux montagnards. Tout cela n'empêchait pas une tristesse poignante de serrer la gorge de ces braves gens, et tantôt l'un, tantôt l'autre, s'arrêtant tout à coup, laissait tomber sa fourchette et s'en allait de table, disant : — J'en ai assez!

Pendant que les partisans réparaient ainsi leurs forces, les chefs s'étaient réunis dans la salle voisine pour prendre les dernières résolutions de la défense. Ils étaient assis autour de la table, éclairée par une lampe de fer-blanc, le docteur Lorquin, son grand chien Pluton le nez en l'air près de lui, Jérôme dans l'angle d'une fenêtre à droite, Hullin à gauche, tout pâle. Marc Divès, le coude sur la table, la joue dans la main, tournait ses larges épaules à la porte; il ne montrait que son profil brun et l'un des coins de sa longue moustache. Materne seul restait debout, selon son habitude, contre le mur, derrière la chaise de Lorquin, la carabine au pied. Dans la cuisine bourdonnait le tumulte.

Lorsque Catherine, mandée par Jean-Claude, entra, elle entendit

une sorte de gémissement qui la fit tressaillir; c'était Hullin qui parlait. — Tous ces braves enfans, tous ces pères de famille qui tombaient les uns après les autres, criait-il d'une voix déchirante, croyez-vous que cela ne prenait pas au cœur? Croyez-vous que je n'aurais pas mieux aimé mille fois être massacré moi-même? Ah! dans cette nuit, vous ne savez pas ce que j'ai souffert! Perdre la vie, ce n'est rien; mais porter seul une responsabilité pareille!...

Il se tut; le frémissement de ses lèvres, une larme qui coulait lentement sur sa joue, son attitude, tout montrait les scrupules de l'honnête homme en face d'une de ces situations où la conscience elle-même hésite et cherche de nouveaux appuis. Catherine alla tout doucement s'asseoir dans le grand fauteuil à gauche. Au bout de quelques secondes, Hullin ajouta d'un ton plus calme : — Entre onze heures et minuit, Zimmer arrive en criant : « Nous sommes tournés! Les Autrichiens descendent du Grosmann, Labarbe est écrasé, Jérôme ne peut plus tenir! » Et puis il ne dit plus rien. Que faire?... Est-ce que je pouvais battre en retraite? est-ce que je pouvais abandonner une position qui nous avait coûté tant de sang, la route du Donon, le chemin de Paris? Si je l'avais fait, est-ce que je n'aurais pas été un misérable? Mais je n'avais que trois cents hommes contre quatre mille à Grandfontaine, et je ne sais combien qui descendaient de la montagne! Eh bien! coûte que coûte, je me décide à tenir; c'était notre devoir. La vie n'est rien sans l'honneur : nous mourrons tous; mais on ne dira pas que nous avons livré le chemin de la France... Non, non, on ne le dira pas!

En ce moment, la voix de Hullin reprit son timbre frémissant; ses yeux se gonflèrent de larmes, et il ajouta : — Nous avons tenu, mes braves enfans ont tenu jusqu'à deux heures. Je les voyais tomber. Ils tombaient en criant : « Vive la France!... » Dès le commencement de l'action, j'avais fait prévenir Piorette. Il arriva au pas de course, avec une cinquantaine d'hommes solides. Il était déjà trop tard. L'ennemi nous débordait à droite et à gauche. Il tenait les trois quarts du plateau, et nous avait refoulés dans les sapinières du côté du Blanru; son feu plongeait sur nous. Tout ce que je pus faire, ce fut de réunir mes blessés, ceux qui se traînaient encore, et de les mettre sous l'escorte de Piorette; une centaine de mes hommes se joignirent à lui. Moi, je n'en gardai que cinquante pour aller occuper le Falkenstein. Nous avons passé sur le ventre des Autrichiens qui voulaient nous couper la retraite. Heureusement la nuit était noire; sans cela, pas un seul d'entre nous n'aurait réchappé. Voilà donc où nous en sommes. Tout est perdu. Le Falkenstein seul nous reste, et nous sommes réduits à trois cents hommes. Maintenant il s'agit de savoir si nous voulons aller jusqu'au bout. Moi, je vous l'ai

dit, je souffre de porter seul une responsabilité si grande. Tant qu'il a été question de défendre la route du Donon, il ne pouvait y avoir aucun doute : chacun se doit à la patrie; mais cette route est perdue, il nous faudrait dix mille hommes pour la reprendre, et l'ennemi entre en Lorraine. Voyons, que faut-il faire?

— Il faut aller jusqu'au bout, dit Jérôme.

— Oui, oui, crièrent les autres.

— Est-ce votre avis, Catherine?

— Certainement, s'écria la vieille fermière.

Alors Hullin, d'un ton plus ferme, exposa son plan : — Le Falkenstein est notre point de retraite. C'est notre arsenal, c'est là que nous avons nos munitions; l'ennemi le sait, il va tenter un coup de main de ce côté. Il faut que nous tous ici présens, nous y allions pour le défendre; il faut que tout le pays nous voie, qu'on se dise: Catherine Lefèvre, Jérôme, Materne et ses garçons, Hullin, le docteur Lorquin sont là. Ils ne veulent pas déposer les armes! Cette idée ranimera le courage de tous les gens de cœur. En outre Piorette tiendra dans les bois; sa troupe se grossira de jour en jour. Le pays va se couvrir de Cosaques, de pillards de toute espèce... Lorsque l'armée ennemie sera entrée en Lorraine, je ferai un signe à Piorette; il se jettera entre le Donon et la route, et tous les bandits éparpillés dans la montagne seront pris comme dans un épervier.

Tout le monde se leva, et Hullin, entrant dans la cuisine, fit aux montagnards cette simple allocution : — Mes amis, nous venons de décider que l'on pousserait la résistance jusqu'au bout. Cependant chacun est libre de faire ce qu'il voudra, de déposer les armes, de retourner à son village; mais que ceux qui veulent se venger se réunissent à nous! Ils partageront notre dernier morceau de pain et notre dernière cartouche.

Le vieux flotteur Colon se leva et dit : — Hullin, nous sommes tous avec toi; nous avons commencé à nous battre tous ensemble, nous finirons tous ensemble.

— Oui, oui! s'écrièrent les autres.

— Vous êtes tous décidés? Eh bien! écoutez-moi. Le frère de Jérôme va prendre le commandement.

— Mon frère est mort! interrompit Jérôme; il est resté sur la côte du Grosmann.

Il y eut un instant de silence; puis, d'une voix forte, Hullin poursuivit : — Colon, tu vas prendre le commandement de tous ceux qui restent, à l'exception des hommes qui formaient l'escorte de Catherine Lefèvre, et que je retiens avec moi. Tu iras rejoindre Piorette dans la vallée du Blanru en passant par les deux rivières.

— Et les munitions? s'écria Marc Divès.

— J'ai ramené mon fourgon, dit Jérôme; Colon pourra s'en servir.

— Qu'on attelle aussi le traîneau, s'écria Catherine; les hulans arrivent, ils pilleront tout. Il ne faut pas que nos gens partent les mains vides; qu'ils emmènent les bœufs, les vaches et les chèvres; qu'ils emportent tout : c'est autant de gagné sur l'ennemi.

Cinq minutes après, la ferme était au pillage; on chargeait le traîneau de jambons, de viandes fumées, de pain; on faisait sortir le bétail des écuries, on attelait les chevaux à la grande voiture, et bientôt le convoi se mit en route, Robin en tête, soufflant dans sa grande trompe d'écorce. Lorsque la dernière chèvre eut disparu dans le bois et que le silence succéda subitement à tout ce bruit, Catherine, en se retournant, vit Hullin derrière elle, pâle comme un mort. — Eh bien! Catherine, lui dit-il, tout est fini... Nous allons monter là-haut!

Frantz, Kasper et ceux de l'escorte, Marc Divès, Materne, tous l'arme au pied dans la cuisine, attendaient. — Duchêne, dit la brave femme, descendez au village; il ne faut pas que l'ennemi vous maltraite à cause de moi.

Le vieux serviteur, secouant alors sa tête blanche, les yeux pleins de larmes, répondit : — Autant que je meure ici, madame Lefèvre. Voilà bientôt soixante ans que je suis arrivé à la ferme... Ne me forcez pas de m'en aller,... ce serait ma mort.

— Comme vous voudrez, mon pauvre Duchêne, répondit Catherine attendrie; voici les clés de la maison.

Et le pauvre vieillard alla s'asseoir au fond de l'âtre, sur un escabeau, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, comme perdu dans une immense et douloureuse rêverie.

On se mit en marche pour le Falkenstein. Marc Divès, à cheval, sa grande latte pendue au poing, formait l'arrière-garde. Frantz et Hullin, à gauche, observaient le plateau; Kasper et Jérôme, à droite, la vallée; Materne et les hommes de l'escorte entouraient les femmes. Chose bizarre, devant les chaumières du village des Charmes, sur le seuil des maisonnettes, aux lucarnes, aux fenêtres, apparaissaient des figures jeunes et vieilles, regardant d'un air curieux cette fuite de la mère Lefèvre, et les mauvaises langues ne l'épargnaient pas : — Ah! les voilà dénichés! criait-on. Mêlez-vous donc de ce qui ne vous regarde pas! D'autres faisaient la réflexion tout haut que Catherine avait été riche assez longtemps, et que c'était à chacun son tour de traîner la semelle. Quant aux travaux, à la sagesse, à la bonté de cœur, à toutes les vertus de la vieille fermière, au patriotisme de Jean-Claude, au courage de Jérôme et des trois Materne, au désintéressement du docteur Lorquin, au dévouement de Marc Divès, personne n'en disait rien : ils étaient vaincus!

XIX.

Au fond de la vallée des Bouleaux, à deux portées de fusil du village des Charmes, sur la gauche, la petite troupe se mit à gravir lentement le sentier du vieux *burg*. Hullin, se rappelant qu'il avait suivi le même chemin lorsqu'il était allé acheter de la poudre à Marc Divès, ne put se défendre d'une tristesse profonde. Alors, malgré son voyage à Phalsbourg, malgré le spectacle des blessés de Hanau et de Leipzig, malgré le récit du vieux sergent, il ne désespérait de rien, il conservait toute son énergie, il ne doutait pas du succès de la défense. Maintenant tout était perdu; l'ennemi descendait en Lorraine, les montagnards fuyaient. Marc Divès côtoyait le mur dans la neige. Son grand cheval, accoutumé sans doute à ce voyage, hennissait, levant la tête et l'abaissant sous le poitrail par brusques saccades. Le contrebandier se retournait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sur le plateau du Bois-de-Chênes en face. Tout à coup il s'écria : — Hé! voici les Cosaques qui se montrent!

A cette exclamation, toute la troupe fit halte pour regarder. On était déjà bien haut sur la montagne, au-dessus du village et même de la ferme du Bois-de-Chênes. Le jour gris de l'hiver dispersait les vapeurs matinales, et dans les replis de la côte on découvrait la silhouette noire de plusieurs hulans, le nez en l'air, le pistolet levé, s'approchant au petit pas de la vieille métairie. Ils étaient espacés en tirailleurs, et semblaient craindre une surprise. Quelques instans après, on en vit poindre d'autres, remontant de la vallée des Houx, puis d'autres encore, et tous dans la même attitude, debout sur leurs étriers pour voir de loin, comme des gens qui vont à la découverte. Les premiers, ayant dépassé la ferme et n'observant rien de menaçant, agitèrent leurs lances et firent demi-tour. Tous les autres accoururent alors ventre à terre, comme les corbeaux qui suivent à tire-d'aile celui d'entre eux qui s'élève, supposant qu'il vient d'apercevoir une proie. En quelques secondes, la ferme fut entourée, la porte ouverte. Deux minutes plus tard, les vitres volaient en éclats; les meubles, les paillasses, le linge, tombaient par les fenêtres de tous les côtés à la fois. Catherine, son nez crochu recourbé sur la lèvre, regardait tout ce ravage d'un air calme. Longtemps elle ne dit rien; mais, voyant tout à coup Yégof, qu'elle n'avait pas aperçu jusqu'alors, frapper Duchêne du manche de sa lance et le pousser hors de la ferme, elle ne put retenir un cri d'indignation.

— Allons, Catherine, cria Jean-Claude, en voilà bien assez.

— Vous avez raison, dit la vieille fermière; partons; je serais capable de descendre pour me venger toute seule.

Plus on montait, plus l'air devenait vif. Louise, la fille des *Heimathslôs*, un petit panier de provisions au bras, grimpait en tête de la troupe. Le ciel bleuâtre, les plaines d'Alsace et de Lorraine, et tout au bout de l'horizon celles de la Champagne, toute cette immensité sans bornes où se perdait le regard lui donnait des éblouissemens d'enthousiasme. Il lui semblait avoir des ailes et plonger dans l'azur, comme ces grands oiseaux qui glissent de la cime des arbres dans les abîmes en jetant leur cri d'indépendance. Toutes les misères de ce bas monde, toutes ses injustices et ses souffrances étaient oubliées. Louise se revoyait toute petite sur le dos de sa mère, la pauvre bohème errante, et se disait : — Je n'ai jamais été plus heureuse, je n'ai jamais eu moins de soucis, je n'ai jamais tant ri, tant chanté! Pourtant le pain nous manquait souvent alors. Ah! les beaux jours! — Et des bribes de vieilles chansons lui revenaient à l'esprit.

Aux approches du rocher rougeâtre, incrusté de gros cailloux blancs et noirs, penché sur le précipice comme les arceaux d'une immense cathédrale, Louise et Catherine s'arrêtèrent en extase. Au-dessus, le ciel leur paraissait encore plus profond, le sentier creusé en volute dans le roc plus étroit. Les vallées à perte de vue, les bois infinis, les étangs lointains de la Lorraine, le ruban bleu du Rhin sur leur droite, tout ce grand spectacle les émut, et la vieille fermière dit avec une sorte de recueillement : — Jean-Claude, celui qui a taillé ce roc dans le ciel, qui a creusé ces vallées, qui a semé sur tout cela les forêts, les bruyères et les mousses, celui-là peut nous rendre la justice que nous méritons.

Comme ils regardaient ainsi sur la première assise du rocher, Marc conduisit son cheval dans une caverne assez proche, puis il revint, et, se mettant à grimper devant eux, il leur dit : — Prenez garde, on peut glisser! — En même temps il leur montrait à droite le précipice tout bleu avec des cimes de sapins au fond. Tout le monde devint silencieux jusqu'à la terrasse, où commençait la voûte. Là chacun respira plus librement. On vit au milieu du passage les contrebandiers Brenner, Pfeifer et Toubac, avec leurs grands manteaux gris et leurs feutres noirs, assis autour d'un feu qui s'étendait le long de la roche. Marc Divès leur dit : — Nous voilà! Les *kaiserlicks* sont les maîtres... Zimmer a été tué cette nuit... Hexe-Baizel est-elle là-haut?

— Oui, répondit Brenner, elle fait des cartouches.

— Cela peut encore servir, dit Marc. Ayez l'œil ouvert, et si quelqu'un monte, tirez dessus.

Les Materne s'étaient arrêtés au bord de la roche, et ces trois grands gaillards roux, le feutre retroussé, la corne à poudre sur la

hanche, la carabine sur l'épaule, les jambes sèches, musculeuses, solidement établis à la pointe du roc, offraient un groupe étrange sur le fond bleuâtre de l'abîme. Le vieux Materne, la main étendue, désignait au loin, bien loin, un petit point blanc presque imperceptible au milieu des sapinières, en disant : — Reconnaissez-vous cela, mes garçons? — Et tous trois regardaient les yeux à demi fermés. — C'est notre maison, répondait Kasper.

— Pauvre Magrédel! reprit le vieux chasseur après un instant de silence, doit-elle être inquiète depuis huit jours! doit-elle faire des vœux pour nous à sainte Odile!

En ce moment, Marc Divès, qui marchait le premier, poussa un cri de surprise. — Mère Lefèvre, dit-il en s'arrêtant, les hulans ont mis le feu à votre ferme!

Catherine reçut cette nouvelle avec le plus grand calme, et s'avança jusqu'au bord de la terrasse; Louise et Jean-Claude la suivirent. Au fond de l'abîme s'étendait un grand nuage blanc, on voyait à travers ce nuage une étincelle sur la côte du Bois-de-Chênes, c'était tout; mais par instans, lorsque soufflait la bise, l'incendie apparaissait : les deux hauts pignons noirs, le grenier à foin embrasé, les petites écuries flamboyantes; puis tout disparaissait de nouveau. — C'est déjà presque fini! dit Hullin à voix basse.

— Oui, répondit la vieille fermière, voilà quarante ans de travail et de peines qui s'envolent en fumée;... mais c'est égal, ils ne peuvent brûler mes bonnes terres, la grande prairie de l'Eichmath. Nous recommencerons à travailler. Gaspard et Louise referont tout cela. Moi, je ne me repens de rien.

Au bout d'un quart d'heure, des milliers d'étincelles s'élevèrent, et tout s'écroula. Les pignons noirs seuls restèrent debout. Alors on se remit à grimper le sentier. Au moment d'atteindre la terrasse supérieure, on entendit la voix aigre de Hexe-Baizel : — C'est toi, Catherine? criait-elle. Ah! je ne pensais jamais que tu viendrais me voir dans mon pauvre trou.

Baizel et Catherine Lefèvre avaient été jadis à l'école ensemble, et elles se tutoyaient.

— Ni moi non plus, répondit la vieille fermière; c'est égal, Baizel, dans le malheur, on est contente de retrouver une vieille camarade d'enfance.

Baizel semblait touchée. — Tout ce qui est ici, Catherine, est à toi, s'écria-t-elle, tout!...

Elle montrait son pauvre escabeau, son balai de genêts verts et les cinq ou six bûches de son âtre. Catherine regarda tout cela quelques instans en silence et dit : — Ce n'est pas grand, mais c'est solide; on ne brûlera pas ta maison, à toi!

— Non, ils ne la brûleront pas, dit Hexe-Baizel en riant : il leur faudrait tous les bois du comté de Dabo pour la chauffer un peu... Hé! hé!...

Les partisans, après tant de fatigues, sentaient le besoin du repos ; chacun se hâtait d'appuyer son fusil au mur et de s'étendre sur le sol. Marc Divès leur ouvrit la seconde caverne, où ils étaient du moins à l'abri ; puis il sortit avec Hullin pour examiner la position.

XX.

Sur la roche du Falkenstein, à la cime des airs, s'élève une tour ronde, effondrée à sa base. Cette tour, couverte de ronces, d'épines blanches et de myrtiles, est vieille comme la montagne ; ni les Français, ni les Allemands, ni les Suédois ne l'ont détruite. La pierre et le ciment sont reliés avec une telle solidité, qu'on ne peut en détacher le moindre fragment. Elle a un air sombre et mystérieux qui vous reporte à des temps reculés, où la mémoire de l'homme ne peut atteindre. A l'époque du passage des oies sauvages, Marc Divès s'y embusquait d'habitude, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, et quelquefois, à la tombée du jour, au moment où les bandes arrivent à travers la brume et décrivent un large circuit avant de se reposer, il en abattait deux ou trois, ce qui réjouissait Hexe-Baizel, toujours fort empressée de les mettre à la broche. Souvent aussi, en automne, Marc tendait dans les broussailles des lacets où les grives se prenaient volontiers : enfin la vieille tour lui servait de bûcher. Combien de fois Hexe-Baizel, lorsque le vent du nord soufflait à décorner des bœufs, et que le bruit, le craquement des branches et le gémissement immense des forêts d'alentour montaient là-haut comme la clameur d'une mer en furie, combien de fois Hexe-Baizel avait-elle failli être emportée en face sur la Kilbéri ! Mais elle se tenait cramponnée aux broussailles des deux mains, et le vent ne réussissait qu'à faire flotter ses cheveux roux.

Divès, s'étant aperçu que son bois, couvert de neige et trempé par la pluie, donnait plus de fumée que de flamme, avait abrité la vieille tour d'un toit en planches. A cette occasion, le contrebandier racontait une singulière histoire. Il prétendait avoir découvert, en posant les chevrons au fond d'une fissure, une chouette blanche comme neige, aveugle et débile, pourvue en abondance de mulots et de chauves-souris. C'est pourquoi il l'avait appelée la *grand'-mère du pays*, supposant que tous les oiseaux venaient l'entretenir à cause de son extrême vieillesse.

A la fin de ce jour, les partisans, placés en observation, comme

les locataires d'un vaste hôtel, à tous les étages de la roche, virent les uniformes blancs apparaître dans les gorges d'alentour. Ils débouchaient en masses profondes de tous les côtés à la fois, ce qui démontrait clairement leur intention de bloquer le Falkenstein. Marc Divès, voyant cela, devint tout rêveur. — S'ils nous entourent, pensait-il, nous ne pourrons plus nous procurer de vivres; il faudra nous rendre ou mourir de faim. — On distinguait parfaitement l'état-major ennemi, stationnant à cheval autour de la fontaine du village des Charmes. Là se trouvait un grand chef à large panse, qui contemplait la roche avec une longue lunette; derrière lui se tenait Yégof, et il se retournait de temps en temps pour l'interroger. Les femmes et les enfans formaient cercle plus loin d'un air d'extase, et cinq ou six hulans caracolaient. Le contrebandier ne put y tenir davantage; il prit Hullin à part. — Regarde, lui dit-il, cette longue file de shakos qui se glissent le long de la Sarre, et de ce côté-ci les autres qui remontent la vallée comme des lièvres en allongeant les jambes : ce sont des Autrichiens, n'est-ce pas? Eh bien! que vont-ils faire là, Jean-Claude?

— Ils vont entourer la montagne.

— C'est très clair... Combien crois-tu qu'il y ait là de monde?

— De trois à quatre mille hommes.

— Sans compter ceux qui se promènent dans la campagne. Eh bien! que veux-tu que Piorette fasse contre ce tas de vagabonds avec ses trois cents hommes? Je te le demande franchement, Hullin.

— Il ne pourra rien faire, répondit le brave homme simplement. L'ennemi sait que nos munitions sont au Falkenstein; il craint un soulèvement après son entrée en Lorraine et veut assurer ses derrières. Le général autrichien se décide à nous réduire par la famine. Tout cela, Marc, est positif; mais nous sommes des hommes, nous ferons notre devoir : nous mourrons ici!

Il y eut un instant de silence; Marc Divès fronçait le sourcil, et ne paraissait pas du tout convaincu. — Nous mourrons! reprit-il en se grattant la nuque; moi, je ne vois pas du tout pourquoi nous devons mourir; cela n'entre pas dans mes idées de mourir : il y a trop de gens qui seraient contens!

— Que veux-tu faire? dit Hullin d'un ton sec; tu veux te rendre?

— Me rendre! cria le contrebandier; me prends-tu pour un lâche?

— Alors explique-toi.

— Ce soir, je pars pour Phalsbourg... Je risque ma peau en traversant les lignes de l'ennemi; mais j'aime encore mieux cela que de me croiser les bras ici et de périr par la famine. J'entrerai dans la place à la première sortie, ou je tâcherai de gagner une poterne. Le commandant Meunier me connaît; je lui vends du tabac depuis

trois ans. Il a fait comme toi les campagnes d'Italie et d'Égypte. Eh bien! je lui exposerai la chose. Je verrai Gaspard Lefèvre... Je ferai tant qu'on nous donnera peut-être une compagnie. Rien que l'uniforme, vois-tu, Jean-Claude, et nous sommes sauvés : tout ce qui reste de braves gens se réunit à Piorette, et dans tous les cas on peut nous délivrer. Enfin voilà mon idée : qu'en penses-tu? — Il regardait Hullin, dont l'œil fixe et sombre l'inquiétait. — Voyons, est-ce que ce n'est pas une chance?

— C'est une idée, dit enfin Jean-Claude. Je ne m'y oppose pas.

Et regardant le contrebandier à son tour dans le blanc des yeux :

— Tu me jures de faire ton possible pour entrer dans la place?

— Je ne jure rien du tout, répondit Marc, dont les joues brunes se couvrirent d'une rougeur subite; je laisse ici tout ce que j'ai : mon bien, ma femme, mes camarades, Catherine Lefèvre et toi, mon plus vieil ami!... Si je ne reviens pas, je serai un traître;... mais si je reviens, Jean-Claude, tu m'expliqueras un peu ce que tu viens de me demander : nous éclaircirons ce petit compte entre nous!

— Marc, dit Hullin, pardonne-moi; ces jours-ci j'ai trop souffert! J'ai eu tort;... le malheur rend défiant... Donne-moi la main... Va, sauve-nous, sauve Catherine, sauve mon enfant. Je te le dis maintenant, nous n'avons plus de ressource qu'en toi.

La voix de Hullin tremblait. Divès se laissa fléchir; seulement il ajouta : — C'est égal, Jean-Claude, tu n'aurais pas dû me dire cela dans un pareil moment; n'en parlons plus jamais!... Je laisserai ma peau en route, ou bien je reviendrai vous délivrer. Ce soir, à la nuit, je partirai. Les Autrichiens cernent déjà la montagne. N'importe, j'ai un bon cheval, et puis j'ai toujours eu de la chance.

A six heures, les dernières cimes étaient descendues dans les ténèbres. Des centaines de feux, scintillant au fond des gorges, annonçaient que les Autrichiens préparaient leur repas. Marc Divès descendit la brèche en tâtonnant. Hullin écouta quelques secondes encore les pas de son camarade; puis il se dirigea tout soucieux vers la vieille tour, où l'on avait établi le quartier-général. Il souleva la grosse couverture de laine qui fermait le nid de hiboux, et vit Catherine, Louise et les autres accroupis autour d'un petit feu qui éclairait les murailles grises. La vieille fermière, assise sur un bloc de chêne, les mains nouées autour des genoux, regardait la flamme d'un œil fixe, les lèvres serrées, le teint verdâtre. Louise, adossée au mur, semblait rêveuse. Jérôme, debout derrière Catherine, les mains croisées sur son bâton, touchait de son gros bonnet de loutre le toit vermoulu. Tous étaient tristes et découragés. Hexe-Baizel, qui soulevait le couvercle d'une marmite, et le docteur Lorquin, qui grattait le crépi du vieux mur avec la pointe de son sabre, conservaient seuls leur physionomie habituelle.

— Nous voilà, dit le docteur, revenus aux temps des Triboques. Ces murs-là ont plus de deux mille ans. Il a dû couler une bonne quantité d'eau des hauteurs du Falkenstein et du Grosmann par la Sarre au Rhin depuis qu'on n'a pas fait de feu dans cette tour.

— Oui, répondit Catherine comme au sortir d'un rêve, et bien d'autres que nous ont souffert ici le froid, la faim et la misère. Qui l'a su? Personne. Et dans cent, deux cents, trois cents ans, d'autres peut-être viendront encore s'abriter à cette même place. Ils trouveront comme nous la muraille froide, la terre humide. Ils feront un peu de feu. Ils regarderont comme nous regardons, et ils diront comme nous : Qui a souffert avant nous ici? Pourquoi ont-ils souffert? Ils étaient donc poursuivis, chassés comme nous le sommes, pour venir se cacher dans ce misérable trou? Et ils songeront aux temps passés, et personne ne pourra leur répondre!

Jean-Claude s'était rapproché. Au bout de quelques secondes, la vieille fermière, relevant la tête, se prit à dire en le regardant : — Eh bien! nous sommes bloqués... L'ennemi veut nous prendre par la famine!

— C'est vrai, Catherine, répondit Hullin. Je ne m'attendais pas à cela. Je comptais sur une attaque de vive force; mais les *kaiserlicks* n'en sont pas encore où ils pensent. Divès vient de partir pour Phalsbourg; il connaît le commandant de place,... et si l'on envoie seulement quelques centaines d'hommes à notre secours...

— Il ne faut pas compter là-dessus, interrompit la vieille femme. Marc peut être pris ou tué par les Autrichiens, et puis, à supposer qu'il parvienne à traverser leurs lignes, comment pourra-t-il entrer à Phalsbourg? Vous savez bien que la place est assiégée!

Alors tout le monde resta silencieux. Hexe-Baizel apporta bientôt la soupe, et l'on fit cercle autour de la grande écuelle fumante.

XXI.

Catherine Lefèvre sortit de l'antique masure vers sept heures du matin. Louise et Hexe-Baizel dormaient encore; mais le grand jour, le jour splendide des hautes régions, remplissait déjà les abîmes. Au fond, à travers l'azur, se dessinaient les bois, les vallons, les rochers, comme les mousses et les cailloux d'un lac sous le cristal bleuâtre. Pas un souffle ne troublait l'air, et Catherine, en face de ce spectacle immense, se sentit plus calme, plus tranquille que dans le sommeil même. — Que sont nos misères d'un jour, se dit-elle, nos inquiétudes et nos souffrances? Pourquoi fatiguer le ciel de nos gémissemens? pourquoi redouter l'avenir? Tout cela ne dure qu'une seconde; nos plaintes ne comptent pas plus que le soupir de la cigale en automne; est-ce que ses cris empêchent l'hiver d'arriver?

Ne faut-il pas que les temps s'accomplissent, que tout meure pour renaître? Nous sommes déjà morts, et nous sommes revenus; nous mourrons encore, et nous reviendrons. Et les montagnes, avec leurs forêts, leurs rochers et leurs ruines, sont toujours là pour nous dire : Souviens-toi, souviens-toi! Tu m'as vu, regarde encore, et tu me reverras dans les siècles des siècles!

Ainsi rêvait la vieille, et l'avenir ne lui faisait plus peur : les pensées pour elle n'étaient que des souvenirs. Et comme elle était là depuis quelques instans, tout à coup un bourdonnement de voix vint frapper ses oreilles; elle se retourna et vit Hullin avec les trois contrebandiers, qui causaient gravement entre eux de l'autre côté du plateau. Ils ne l'avaient pas aperçue et semblaient engagés dans une discussion sérieuse en contemplant différens points que désignait Hullin dans la montagne. Catherine s'était rapprochée; bientôt elle entendit : — Alors vous ne croyez pas qu'il soit possible de descendre d'aucun côté?

— Non, Jean-Claude, il n'y a pas moyen, répondit Brenner; ces brigands-là connaissent le pays à fond : tous les sentiers sont gardés. Tiens, regarde le paquis des Chevreuils le long de cette mare; jamais les gardes n'ont eu l'idée de l'observer seulement : eh bien! eux, ils le défendent. Et là-bas, le passage du Rothstein, un vrai chemin de chèvres, où l'on ne passe pas une fois en dix ans, tu vois briller une baïonnette derrière la roche, n'est-ce pas? Et cet autre, ici, où j'ai filé huit ans avec mes sacs, sans rencontrer un gendarme, ils le tiennent aussi... Il faut que le diable leur ait montré tous les défilés.

— Oui, s'écria le grand Toubac, et si ce n'est pas le diable qui s'en mêle, c'est au moins Yégof!

— Mais, reprit Hullin, il me semble que trois ou quatre hommes solides, décidés, pourraient enlever un de ces postes.

— Non, ils s'appuient l'un sur l'autre : au premier coup de fusil, on aurait un régiment sur le dos, répondit Brenner. D'ailleurs, supposons qu'on ait la chance de passer, comment revenir avec des vivres? Moi, voilà mon avis : c'est impossible!

Hullin se retourna en ce moment et vit la mère Lefèvre, qui se tenait à quelques pas, l'oreille attentive. — Tiens! vous étiez là, Catherine, dit-il; nos affaires prennent une vilaine tournure.

— Oui, j'entends : il n'y a pas moyen de renouveler nos provisions.

— Nos provisions? dit Brenner avec un sourire étrange; savez-vous, mère Lefèvre, pour combien de temps nous en avons?

— Mais pour une quinzaine, répondit la brave femme.

— Nous en avons pour huit jours, fit le contrebandier en vidant les cendres de sa pipe sur son ongle.

— C'est la vérité, dit Hullin. Marc Divès et moi, nous croyions à une attaque du Falkenstein; nous ne pensions jamais que l'ennemi songerait à le bloquer comme une place forte. Nous nous sommes trompés!...

— Et qu'allons-nous faire? demanda Catherine toute pâle.

— Nous allons réduire la ration de chacun à la moitié. Si dans quinze jours Marc n'arrive pas, nous n'aurons plus rien... Alors nous verrons!

Ce disant, Hullin, Catherine et les contrebandiers, la tête inclinée, reprirent le chemin de la brèche. Ils mettaient le pied sur la pente, lorsqu'à trente pas au-dessous d'eux apparut Materne, qui grimpait tout essoufflé dans les décombres et s'accrochait aux broussailles pour aller plus vite. — Un officier autrichien, dit-il, s'avance sur le mur du vieux *burg* avec un petit drapeau blanc; il a l'air de vouloir nous parler.

Hullin, se dirigeant aussitôt vers la pente de la roche, vit en effet un Autrichien debout sur le mur, et qui semblait attendre qu'on lui fît signe de monter. Il était à deux portées de carabine; plus loin stationnaient cinq ou six Croates. Après avoir inspecté ce groupe, Jean-Claude se retourna et dit : — C'est un parlementaire qui vient sans doute nous sommer de rendre la place.

— Qu'on lui tire un coup de fusil! s'écria Catherine; c'est tout ce que nous avons de mieux à lui répondre.

Tous les autres paraissaient du même avis, excepté Hullin, qui, sans faire aucune observation, descendit à la terrasse où se trouvait le reste des partisans. — Mes enfans, dit Hullin, l'ennemi nous envoie un parlementaire. Nous ne savons pas ce qu'il nous veut. Je suppose que c'est une sommation de mettre bas les armes, mais il est possible que ce soit autre chose. Frantz et Kasper vont aller à sa rencontre; ils lui banderont les yeux au pied de la roche et l'amèneront ici.

Personne n'ayant d'objection à faire, les fils de Materne passèrent leur carabine en sautoir et s'éloignèrent sous la voûte en spirale. Au bout de dix minutes environ, les deux grands chasseurs roux arrivèrent près de l'officier; il y eut une rapide conférence entre eux, après quoi tous les trois se mirent à grimper au Falkenstein. A mesure que montait la petite troupe, on distinguait mieux l'uniforme du parlementaire et même sa physionomie : c'était un homme maigre, aux cheveux blond cendré, à la taille bien prise, aux mouvemens résolus. Au bas de la roche, Frantz et Kasper lui bandèrent les yeux, et bientôt on entendit leurs pas sous la voûte. Jean-Claude, allant à leur rencontre, dénoua lui-même le mouchoir, en disant : — Vous désirez me communiquer quelque chose, monsieur? Je vous écoute.

— C'est au commandant Hullin que j'ai l'honneur de m'adresser? demanda le parlementaire en bon français.

— Oui, monsieur, répondit Jean-Claude. — Et comme l'autre promenait un regard indécis autour du cercle : Parlez haut, monsieur, s'écria-t-il, que tout le monde vous entende! Lorsqu'il s'agit d'honneur et de patrie, personne n'est de trop en France, les femmes s'y entendent aussi bien que nous. Vous avez des propositions à me faire? Et d'abord de quelle part?

— De la part du général commandant en chef. Voici ma commission.

— Bon! Nous vous écoutons, monsieur.

Alors l'officier, élevant la voix, dit d'un ton ferme : — Permettez-moi d'abord, commandant, de vous dire que vous avez magnifiquement rempli votre devoir. Vous avez forcé l'estime de vos ennemis.

— En matière de devoir, dit Hullin, il n'y a pas de plus ou de moins; nous avons fait notre possible.

— Oui, ajouta Catherine d'un ton sec, et puisque nos ennemis nous estiment à cause de cela, eh bien! ils nous estimeront encore plus dans huit ou quinze jours, car nous ne sommes pas au bout de la guerre. On en verra bien d'autres.

L'officier tourna la tête et resta comme stupéfait de l'énergie sauvage empreinte dans le regard de la vieille femme. — Ce sont de nobles sentimens, reprit-il après un instant de silence; mais l'humanité a ses droits, et répandre le sang inutilement, c'est faire le mal pour le mal.

— Alors pourquoi venez-vous dans notre pays? cria Catherine d'une voix d'aigle. Allez-vous-en, et nous vous laisserons tranquilles! — Puis elle ajouta : — Vous faites la guerre comme des brigands : Vous volez, vous pillez, vous brûlez! Vous méritez tous d'être pendus... On devrait vous précipiter de cette roche pour le bon exemple.

— Je sais, répliqua l'officier, qu'on a mis le feu à la ferme qui se voit en face de ce rocher. Ce sont les hulans, des pillards comme il s'en trouve à la suite de toutes les armées; mais ce fait isolé ne prouve rien contre nous, il sera puni sévèrement, et le général ne manquera pas, j'en suis convaincu, d'accorder une indemnité...

— Je ne veux rien de vous, interrompit Catherine brusquement.

Le parlementaire comprit que la vieille femme ne lui céderait pas un pouce sur quoi que ce soit, et qu'il était même dangereux de lui donner la réplique. Il se retourna donc vers Hullin et lui dit : — Je suis chargé, commandant, de vous offrir les honneurs de la guerre, si vous consentez à rendre cette position. Vous n'avez point de vivres, nous le savons. D'ici à quelques jours, vous seriez forcés de mettre bas les armes. L'estime que vous porte le général en chef

l'a seule décidé à vous faire ces conditions honorables. Une plus longue résistance n'aboutirait à rien. Nous sommes maîtres du Donon, nos armées passent en Lorraine; ce n'est pas ici que se décidera la campagne, vous n'avez donc aucun intérêt à défendre un point inutile. Nous voulons vous épargner les horreurs de la famine sur cette roche. Voyons, commandant, décidez!

Hullin se tourna vers les partisans et leur dit simplement : — Vous avez entendu?... Moi je refuse; mais je me soumettrai, si tout le monde accepte les propositions de l'ennemi.

— Nous refusons tous, dit Jérôme.

— Oui, oui, tous! répétèrent les autres.

Catherine Lefèvre, jusqu'alors inflexible, regardant par hasard Louise, parut attendrie. Elle la prit par le bras, et, se tournant vers le parlementaire, elle lui dit : — Nous avons une enfant avec nous; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de l'envoyer chez un de nos parens à Saverne?

A peine Louise eut-elle entendu ces mots que, se précipitant dans les bras de Hullin avec une sorte d'effroi, elle s'écria : — Non, non! Je veux rester avec vous, papa Jean-Claude, je veux mourir avec vous!...

— C'est bien, monsieur, dit Hullin, plus pâle que la mort; allez! Dites à votre général ce que vous avez vu; dites-lui que le Falkenstein nous restera jusqu'à la mort! Kasper, Frantz, reconduisez le parlementaire.

Ce que Hullin avait ordonné au sujet des vivres fut exécuté le jour même : chacun reçut la demi-ration pour la journée. Une sentinelle fut placée devant la caverne de Hexe-Baizel, où se trouvaient les provisions : on en barricada la porte, et Jean-Claude décida que les distributions se feraient en présence de tout le monde, afin d'empêcher les injustices; mais toutes ces précautions ne devaient pas préserver les malheureux de la plus horrible famine.

XXII.

Dix-huit jours s'étaient écoulés. Depuis trois jours les vivres manquaient complétement au Falkenstein, et Divès n'avait pas donné signe de vie. Combien de fois, durant ces longues journées d'agonie, les montagnards avaient-ils tourné les yeux vers Phalsbourg! combien de fois avaient-ils prêté l'oreille, croyant entendre les pas du contrebandier, tandis que le vague murmure de l'air remplissait seul l'espace! C'est au milieu des tortures de la faim que s'écoula tout entière la dix-neuvième journée depuis l'arrivée des partisans au Falkenstein. Ils ne parlaient plus : accroupis à terre, la face amai-

grie, ils restaient perdus dans une rêverie sans fin. Parfois ils se regardaient les uns les autres d'un œil étincelant, comme prêts à se dévorer; puis ils redevenaient calmes et mornes.

Lorsque le corbeau de Yégof, volant de cime en cime, s'approchait de ce lieu de malheur, le vieux Materne épaulait sa carabine; mais aussitôt l'oiseau de mauvais augure s'éloignait à tire-d'aile en poussant des croassemens lugubres, et le bras du vieux chasseur retombait inerte. Et comme si l'épuisement de la faim n'eût pas suffi pour combler la mesure de tant de misères, les malheureux n'ouvraient la bouche que pour s'accuser et se menacer les uns les autres. — Ne me touchez pas, criait Hexe-Baizel d'une voix de fouine à ceux qui la regardaient; ne me regardez pas, ou je vous mords!

Louise délirait; ses grands yeux bleus, au lieu d'objets réels, ne voyaient plus que des ombres voltiger sur le plateau, raser la cime des buissons et se poser sur la vieille tour. — Voici des vivres! disait-elle. — Alors les autres s'emportaient contre la pauvre enfant, criant avec fureur qu'elle voulait se moquer d'eux et qu'elle prît garde! Jérôme seul restait encore parfaitement calme; mais la grande quantité de neige qu'il avait bue pour apaiser le déchirement de ses entrailles inondait tout son corps et sa face osseuse de sueur froide. Le docteur Lorquin avait noué un mouchoir autour de ses reins, et le serrait de plus en plus, prétendant satisfaire ainsi son estomac. Il s'était assis contre la tour, les yeux fermés; d'heure en heure, il les ouvrait, disant : — Nous en sommes à la première, à la seconde, à la troisième période. Encore un jour, et tout sera fini! — Alors il se mettait à disserter sur les druides, sur Odin, Brahma, Pythagore, faisant des citations latines et grecques, annonçant la transformation prochaine de ceux du Harberg en loups, en renards, en animaux de toute sorte. — Moi, criait-il, je serai lion, je mangerai quinze livres de bœuf par jour! — Puis se reprenant : — Non, je veux être homme, disait-il, je prêcherai la paix, la fraternité, la justice! — Les garçons de Materne, accroupis dans les broussailles, la carabine à l'épaule, semblaient attendre le passage d'un gibier qui n'arrivait jamais. L'idée de l'affût éternel soutenait leurs forces expirantes. D'autres, repliés sur eux-mêmes, grelottaient et se sentaient dévorés par la fièvre; ils accusaient Jean-Claude de les avoir conduits au Falkenstein. Hullin, avec une force de caractère surhumaine, allait et venait encore, et regardait ce qui se passait dans les vallées d'alentour sans rien dire. Il s'avançait parfois jusqu'au bord de la roche, puis revenait en murmurant : — Rien, rien!

Or à la fin de ce dix-neuvième jour, entre quatre et cinq heures du soir, le temps s'était assombri; de gros nuages marbrés s'élevaient derrière la cime blanche du Schnéeberg. Le soleil, rouge comme un boulet qui sort de la fournaise, jetait quelques éclairs

brisés dans les crevasses de l'horizon. Le silence sur la roche était profond. Louise ne donnait plus signe de vie, Kasper et Frantz conservaient leur immobilité dans les broussailles comme des pierres. Catherine Lefèvre, accroupie à terre, ses genoux pointus entre ses bras décharnés, les traits rigides et durs, les cheveux pendans sur ses joues verdâtres, l'œil hagard et le menton serré comme un étau, ressemblait à quelque vieille sibylle assise au milieu des bruyères. Elle ne parlait plus. Ce soir-là, Hullin, Jérôme, le vieux Materne et le docteur Lorquin s'étaient réunis autour de la vieille fermière pour mourir ensemble. Ils étaient tous silencieux, et les derniers rayons du crépuscule éclairaient leur groupe noir. A droite, derrière une saillie du roc, brillaient dans l'abîme quelques feux des Autrichiens, et comme ils étaient là, tout à coup la vieille, sortant de son immense rêverie, murmura d'abord quelques mots inintelligibles. — Divès arrive, dit-elle, je le vois... Il sort de la poterne, à droite de l'arsenal... Gaspard le suit et... — Alors elle compta à voix basse. — Deux cent cinquante hommes, fit-elle, des gardes nationaux et des soldats... Ils traversent le fossé... Ils montent derrière la demi-lune... Gaspard parle avec Marc... Que lui dit-il? — Elle parut écouter : « Dépêchons-nous! » Oui, dépêchez-vous,... le temps presse... Les voilà sur les glacis!

Il y eut un long silence; puis tout à coup la vieille, se dressant de toute sa hauteur, les bras écartés, les cheveux hérissés, la bouche toute grande ouverte, hurla d'une voix terrible : — Courage! tuez! tuez! ah! ah! — Et elle retomba lourdement. Ce cri épouvantable avait éveillé tout le monde; il eût éveillé des morts. Tous ces malheureux semblaient renaître. Quelque chose était dans l'air. Était-ce l'espérance, la vie, l'âme? Je ne sais; mais tous arrivaient à quatre pattes, comme des fauves, retenant leur souffle pour entendre. Louise elle-même se remuait doucement et levait la tête. Frantz et Kasper se traînaient sur les genoux, et, chose bizarre, Hullin, portant les yeux dans les ténèbres du côté de Phalsbourg, croyait voir un pétillement de fusillade annonçant une sortie.

Catherine avait repris sa première attitude; mais ses joues, tout à l'heure inertes comme un masque de plâtre, frémissaient sourdement; son œil se recouvrait du voile de la rêverie. Tous les autres prêtaient l'oreille : on eût dit que leur existence était suspendue à ses lèvres. Il s'était passé près d'un quart d'heure quand la vieille reprit lentement : — Ils ont traversé les lignes ennemies... Ils courent à Lutzelbourg... Je les vois... Gaspard et Divès sont en avant avec Desmarets, Ulrich, Weber et nos amis de la ville... Ils arrivent!...

Elle se tut de nouveau; longtemps encore on écouta, mais la vision était passée. Alors tout rentra dans le silence, et les malheureux, un instant ranimés par l'espoir d'une délivrance prochaine, ne

tardèrent pas à retomber dans le découragement. — C'est un rêve, pensaient-ils; nous sommes condamnés à mourir de faim!

Sur ces entrefaites, la nuit était venue. Quand la lune se leva derrière les hautes sapinières, éclairant les groupes mornes des assiégés, Hullin seul veillait encore au milieu des ardeurs de la fièvre. Il entendait au loin, bien loin dans les gorges, la voix des sentinelles autrichiennes criant : *Wer dà! wer dà!* les rondes du bivac allant par les bois, le hennissement grêle des chevaux au piquet, leurs ruades et les cris de leurs gardiens. Vers minuit, le brave homme finit cependant par s'endormir comme les autres. Lorsqu'il se réveilla, l'horloge du village des Charmes sonna quatre heures. Hullin, à ces vibrations lointaines, sortit de son engourdissement, il ouvrit les paupières, et comme il regardait sans conscience de lui-même, cherchant à recueillir ses souvenirs, une vague lueur de torche passa devant ses yeux. Il en eut peur et se dit : — Est-ce que je deviens fou? La nuit est toute noire, et je vois des torches!... — Pourtant la flamme reparut; il la regarda mieux, puis se leva brusquement, appuyant durant quelques secondes la main sur sa face contractée. Enfin, hasardant encore un regard, il vit distinctement un feu sur le Giromani, de l'autre côté du Blanru, un feu qui balayait le ciel de son aile pourpre, et faisait tourbillonner l'ombre des sapins sur la neige. Et, se rappelant que ce signal avait été convenu entre lui et Piorette pour annoncer une attaque, il se prit à trembler des pieds à la tête, sa figure se couvrit de sueur, et, marchant dans les ténèbres à tâtons comme un aveugle, les mains étendues, il bégaya : — Catherine,... Louise,... Jérôme! — Mais personne ne lui répondit, et, après avoir tâtonné de la sorte, croyant marcher tandis qu'il ne faisait pas un pas, le malheureux tomba en criant : — Mes enfans,... Catherine,... on vient,... nous sommes sauvés!

Alors il se fit un vague murmure dans l'air. On aurait dit que les morts se réveillaient. Il y eut un éclat de rire sec : c'était Hexe-Baizel devenue folle de souffrance. Puis Catherine s'écria : — Hullin,... Hullin,... qui a parlé?

Jean-Claude, revenu aussitôt de son émotion, s'écria d'un accent plus ferme : — Jérôme, Catherine, Materne, et vous tous, êtes-vous morts? Ne voyez-vous pas ce feu, là-bas, du côté du Blanru? C'est Piorette qui vient à notre secours.

Et dans le même instant une détonation profonde roula dans les gorges du Jägerthâl avec un bruit d'orage. La trompette du jugement dernier n'aurait pas produit plus d'effet sur ces malheureux. Ils se réveillèrent tout à coup. — C'est Piorette, c'est Marc! criaient des voix cassées, sèches, des voix de squelettes; on vient à notre secours!

Et tous les misérables cherchaient à se relever; quelques-uns

sanglotaient, mais ils n'avaient plus de larmes. La fusillade se mit à pétiller vers le plateau du Bois-de-Chênes et la forêt du Valtin à la fois. Le jour commençait à poindre; le pâle crépuscule montait derrière les cimes noires; quelques rayons descendaient dans les vallées ténébreuses; une demi-heure après, ils argentaient les brumes de l'abîme. Hullin, jetant un regard à travers les crevasses de ces nuages, reconnut alors la position. Les Autrichiens avaient perdu les hauteurs du Valtin et le plateau du Bois-de-Chênes. Ils s'étaient massés dans la vallée des Charmes, au pied du Falkenstein, au tiers de la côte, pour n'être pas dominés par le feu de leurs adversaires. En face du Falkenstein, Piorette, maître du Bois-de-Chênes, ordonnait des abatis du côté de la descente des Charmes. Il allait et venait, son bout de pipe aux dents, le feutre sur l'oreille, la carabine en bandoulière. Les haches bleues des bûcherons scintillaient au soleil levant. A gauche du village, sur la côte du Valtin, au milieu des bruyères, Marc Divès, sur son grand cheval roux, la latte pendue au poignet, indiquait les ruines et le chemin de *schlitte*. Un officier d'infanterie et quelques gardes nationaux en habits bleus l'écoutaient. Gaspard Lefèvre, seul, en avant de ce groupe, appuyé sur son fusil, semblait méditatif. On comprenait à son attitude les résolutions désespérées qu'il formait pour le moment de l'attaque. Enfin tout au sommet de la colline, contre le bois, deux ou trois cents hommes, rangés en ligne, l'arme au pied, regardaient aussi.

La vue de ce petit nombre d'hommes serra le cœur des assiégés, d'autant plus que les Autrichiens, sept ou huit fois supérieurs en nombre, commençaient à former deux colonnes d'attaque pour reprendre les hauteurs qu'ils avaient perdues. Leur général envoyait des hulans de tous côtés porter ses ordres. Les baïonnettes se mettaient à défiler. — C'est fini!... dit Hullin à Jérôme. Qu'est-ce que cinq ou six cents hommes peuvent faire contre quatre mille en ligne de bataille? Les Phalsbourgeois retourneront chez eux et diront : « Nous avons fait notre devoir! » et Piorette sera écrasé! — Tous les autres pensaient de même; mais ce qui porta leur désespoir au comble, ce fut de voir tout à coup une longue file de hulans déboucher dans la vallée des Charmes ventre à terre, et le fou Yégof à leur tête, galopant comme le vent : sa barbe, la queue de son cheval, sa peau de chien et sa chevelure rousse, tout cela fendait l'air. Il regardait la roche et brandissait sa lance au-dessus de sa tête. Au fond de la vallée, il piqua droit vers le général autrichien. Arrivé près de lui, Yégof fit quelques gestes, indiquant l'autre côté du plateau du Bois-de-Chênes. — Ah! le brigand, s'écria Hullin. Voyez, il dit que Piorette n'a pas d'abatis de ce côté-là, qu'il faut tourner la montagne.

En effet, une colonne se mit aussitôt en marche dans cette direc-

tion, tandis qu'une autre se dirigeait droit sur les abatis, pour masquer le mouvement de la première. — Materne, cria Hullin, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'envoyer une balle au fou?

Le vieux chasseur hocha la tête. — Non, dit-il, c'est impossible; il est hors de portée.

En ce moment, Catherine fit entendre un cri sauvage, un cri d'épervier : — Écrasons-les!... Écrasons-les comme au Blutfeld!

Et cette vieille, tout à l'heure si faible, alla se jeter sur un quartier de roc, qu'elle souleva des deux mains; puis, ses longs cheveux gris épars, son nez crochu recourbé sur ses lèvres serrées, les joues tendues, les reins pliés, elle s'avança d'un pas ferme jusqu'au bord de l'abîme, et la roche partit dans les airs, traçant une courbe immense. On entendit un fracas horrible au-dessous, des éclats de sapin jaillirent de tous côtés, puis on vit l'énorme pierre rebondir à cent pas d'un nouvel élan, descendre la pente rapide, et par un dernier bond arriver sur Yégof et l'écraser, lui et son cheval, dans une mare de sang. Tout cela s'était accompli en quelques secondes. Catherine, debout au bord de la roche, riait d'un rire de crécelle qui n'en finissait plus. Et tous les autres, tous ces fantômes, comme animés d'une vie nouvelle, se précipitaient sur les décombres du vieux *burg* en criant : — A mort! à mort!... Écrasons-les comme au Blutfeld!

On n'avait jamais vu de scène plus terrible. Ces êtres aux portes de la tombe, maigres et décharnés comme des squelettes, retrouvaient leur force pour le carnage. Ils ne trébuchaient plus, ils ne chancelaient plus : ils enlevaient chacun sa pierre et couraient la jeter au précipice, puis revenaient en prendre une autre, sans même regarder ce qui se passait au-dessous.

Maintenant qu'on se figure la stupeur des Autrichiens. Au bruit des roches descendant la côte avec un fracas épouvantable, tous s'étaient retournés; puis quand ils virent sur le Falkenstein les spectres aller, venir, lever les bras, lancer les fragmens de roc et s'élancer encore, tandis qu'au milieu de leurs rangs les quartiers de roc écrasaient tout sur leur passage et renversaient des files de quinze à vingt hommes, une terreur panique s'empara d'eux, et, malgré les cris de leurs chefs, ils se débandèrent et jetèrent leurs armes pour courir plus vite.

Marc Divès et Piorette, témoins de ce coup de fortune, descendirent alors au milieu des sapinières pour essayer de couper la retraite à l'ennemi; mais ils ne purent y parvenir. Le bataillon autrichien, réduit de moitié, forma le carré derrière le village des Charmes et remonta lentement la vallée de la Sarre, s'arrêtant parfois, comme un sanglier blessé qui fait tête à la meute, lorsque les hommes de

Piorette ou ceux de Phalsbourg essayaient de le serrer de trop près. Ainsi se termina la grande bataille du Falkenstein, connue dans la montagne sous le nom de ***Bataille des Roches.***

XXIII.

A peine le combat terminé, vers huit heures, Marc Divès, Gaspard et une trentaine de montagnards, avec des hottes de vivres, montèrent au Falkenstein. Quel spectacle les attendait là-haut!... Tous les assiégés étendus à terre semblaient morts. On avait beau les secouer, leur crier dans les oreilles : « Jean-Claude, Catherine, Jérôme! » ils ne répondaient pas. Gaspard Lefèvre, voyant sa mère et Louise immobiles et les dents serrées, dit à Marc que si elles n'en revenaient pas, il se ferait sauter la tête avec son fusil. Marc répondit que chacun était libre, mais que pour sa part il ne se ferait pas sauter la tête à cause de Hexe-Baizel. Enfin, le vieux Colon ayant déposé sa hotte sur une pierre, Kasper Materne renifla tout à coup, ouvrit les yeux, et, voyant les vivres, se mit à claquer des dents comme un renard à la chasse. Alors on comprit ce que cela voulait dire, et Marc Divès, allant de l'un à l'autre, leur passa simplement sa gourde sous le nez, ce qui suffisait pour les ressusciter. Ils voulaient tout avaler à la fois; mais le docteur Lorquin, malgré sa fringale, eut encore le bon sens de prévenir Marc de ne pas les écouter, et que le moindre étouffement les ferait périr. C'est pourquoi chacun ne reçut qu'un peu de pain, un œuf et un verre de vin, ce qui ranima singulièrement leur moral; puis on chargea Catherine, Louise et les autres sur des traîneaux, et l'on redescendit au village.

Quant à peindre maintenant l'enthousiasme et l'attendrissement de leurs amis lorsqu'on les vit revenir, plus maigres que Lazarus debout dans sa fosse, c'est chose impossible. On se regardait, on s'embrassait, et à chaque nouveau-venu d'Abreschwiller, du Dagsberg, de Saint-Quirin ou d'ailleurs, c'était à recommencer.

Au bout de cinq ou six jours, tout le monde fut sur pied. Le capitaine Vidal de Phalsbourg avait laissé vingt-cinq hommes au Falkenstein pour garder les poudres; Gaspard Lefèvre était du nombre, et le gaillard descendait tous les matins au village. Les alliés avaient tous passé en Lorraine; on n'en voyait plus en Alsace qu'autour des places fortes. Bientôt on apprit les victoires de Champaubert et de Montmirail; mais les temps étaient venus d'un grand malheur. Les alliés, malgré l'héroïsme de notre armée, entrèrent à Paris.

La paix faite, au printemps on rebâtit la ferme du Bois-de-Chênes : les bûcherons, les sabotiers, les maçons, les flotteurs et

tous les ouvriers du pays y mirent la main. Vers la même époque, l'armée ayant été licenciée, Gaspard se coupa les moustaches, et son mariage avec Louise eut lieu. Ce jour-là arrivèrent tous les combattans du Falkenstein et du Donon, et la ferme les reçut portes et fenêtres ouvertes à deux battans. Chacun apportait ses présens aux mariés : Jérôme, des petits souliers pour Louise; Materne et ses fils, un coq de bruyère, le plus amoureux des oiseaux, comme chacun sait; Divès, des paquets de tabac de contrebande; le docteur Lorquin, une layette de fine toile blanche. Il y eut table ouverte jusque dans les granges et sous les hangars. Ce qu'on consomma de vin, de pain, de viandes, de tartes et de *kougelhof*, je ne puis le dire; mais ce que je sais bien, c'est que Jean-Claude, fort sombre depuis l'entrée des alliés à Paris, se ranima ce jour-là en chantant le vieil air de sa jeunesse aussi allégrement que lorsqu'il était parti, le fusil sur l'épaule, pour Valmy, Jemmapes et Fleurus. Les échos du Falkenstein en face répétèrent au loin ce vieux chant patriotique. Catherine Lefèvre frappait la mesure sur la table avec le manche de son couteau, et s'il est vrai, comme plusieurs le disent, que les morts viennent écouter quand on parle d'eux, les nôtres durent être contens, et le *roi de carreau* dut écumer dans sa barbe rousse.

Vers minuit, Hullin se leva, et s'adressant aux mariés, il leur dit : — Vous aurez de braves enfans, je les ferai sauter sur mes genoux, je leur apprendrai ma vieille chanson, et puis j'irai revoir les anciens! — Cela dit, il embrassa Louise, et, bras dessus, bras dessous, avec Marc Divès et Jérôme, il descendit à sa cassine, suivi de toute la noce, qui répétait en chœur le chant sublime. On n'avait jamais vu de plus belle nuit : des étoiles innombrables brillaient au ciel dans l'azur sombre; les buissons au bas de la côte, où l'on avait enterré tant de braves gens, frissonnaient tout bas. Chacun se sentait joyeux et attendri. Sur le seuil de la petite baraque, on se serra la main, on se souhaita le bonsoir, et tous, les uns à droite, les autres à gauche, par petites troupes, s'en retournèrent à leurs villages. — Bonne nuit, Materne, Jérôme, Divès, Piorette! bonne nuit! criait Jean-Claude. — Ses vieux amis se retournaient en agitant leurs feutres, et tous se disaient en eux-mêmes : — Il y a pourtant des jours où l'on est bien heureux d'être au monde. Ah! s'il n'y avait jamais ni pestes, ni guerres, ni famines, si les hommes pouvaient s'entendre, s'aimer et se secourir, s'il ne s'élevait point d'injustes défiances entre eux, la terre serait un vrai paradis!

ERCKMANN-CHATRIAN.

ÉCONOMIE RURALE

DE LA BELGIQUE

III.

LE CONDROZ ET L'ARDENNE.

I.

Les parties du territoire belge que nous avons visitées jusqu'à présent, les Flandres, la Campine et la Hesbaye, forment ce que l'on pourrait appeler la Basse-Belgique (1). Quoique le sol présente déjà quelques collines dans les provinces du Brabant et du Hainaut, et qu'il monte insensiblement depuis les plages de la Mer du Nord jusqu'à la Meuse, toute la région située à l'ouest de cette rivière doit être considérée comme un pays de plaine, et si la culture y est inégalement favorisée par les qualités très différentes de la terre, le laboureur n'a pas du moins à lutter contre les influences d'un climat exceptionnellement rude. Au contraire, en traversant la Meuse, on ne tarde pas à pénétrer dans une contrée plus âpre et plus sauvage, où le sol, soulevé par les plus anciennes révolutions du globe, laisse souvent percer en roches abruptes ses couches les plus profondes, et s'élève à une hauteur où déjà le ciel est moins clément pour les plantes nécessaires à la nourriture de l'homme. Il nous faudra constater aujourd'hui comment ces conditions particulières du climat et du terrain ont modifié les pratiques de l'économie rurale. Seulement,

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1860 et du 1er juin 1861.

avant de parcourir les plateaux moins rians de la Haute-Belgique, arrêtons-nous un moment aux bords pittoresques de la Meuse et de l'un de ses affluens, où deux branches intéressantes de la production agricole appellent l'attention : la culture de la vigne et la fabrication des pailles tressées.

Entrée de France en Belgique par la brèche profonde et sauvage de Fumay, la Meuse coule presque constamment jusqu'au-delà de Liége dans un lit bordé de rochers à pic d'un schiste noirâtre ou d'un calcaire doré par la rouille du minerai de fer et de zinc. Ce double escarpement protége contre la rigueur des vents la vallée étroite où serpente la rivière, et y produit une température exceptionnelle. Aussi les fruits y mûrissent-ils quinze jours plus tôt que dans le reste du pays. On n'a point négligé de tirer parti de cet avantage, et comme les rochers sombres qui encadrent ce jardin naturel concentrent la chaleur du soleil aussi bien que de gigantesques murs d'espalier, on a planté des ceps de vigne partout où la déclivité de la montagne le permettait, tantôt dans les détritus retenus par les anfractuosités du sous-sol, tantôt dans de l'humus rapporté et soutenu par des terrasses. Les meilleurs clos sont ceux qu'on a créés à force de soins et d'avances parmi les rochers qui couronnent les villes de Huy et de Dinant, ou qui dominent les faubourgs de Liége. Cependant, même sur les côtes le mieux exposées, le vin a un goût de terroir assez prononcé qu'on attribue aux feuillets de schiste dont on couvre le sol pour obtenir la réverbération des rayons du soleil. Ce vin est généralement bu sur les lieux mêmes, et le prix n'en dépasse guère 1 franc le litre. On en trouve un débit plus avantageux depuis qu'on le convertit en vins mousseux assez agréables.

Si la Meuse s'efforce inutilement de lutter contre le Rhin pour la culture de la vigne, la vallée d'un de ses affluens, le Jaër, parvient à faire concurrence à la Toscane pour la fabrication de la paille tressée. Rien de plus intéressant que cette modeste industrie agricole, dont les produits élégans, recherchés par toutes les capitales de l'Europe et même de l'Amérique, font la richesse de vingt communes perdues sur les frontières du pays, qui en connaît à peine l'existence. Comme il ne se présente pas en Belgique de plus frappant exemple des bienfaits que procure un travail mettant en œuvre au milieu même des champs la matière première qu'on y récolte, on nous permettra d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

Lorsqu'une localité se distingue par une production spéciale, c'est presque toujours dans la constitution géologique du sol qu'il faut en chercher la cause; c'est du moins ici le cas. Les terrains crétacés de Maëstricht, si connus des géologues, se poursuivant dans le bassin du Jaër, donnent aux pailles des céréales certaines qualités par-

ticulières, de la souplesse, de la force, et surtout une blancheur qu'on ne peut obtenir, dit-on, nulle part ailleurs au même degré. Certes la paille d'Italie, malgré la teinte jaunâtre qu'on lui connaît, est plus fine, plus résistante et plus belle; mais la *tresse* en est faite des brins d'un froment nain qu'on ne rencontre guère qu'en Toscane, et dont le chaume est assez flexible pour qu'on puisse l'employer entier et sans le fendre. La *tresse belge* au contraire est faite de brins de paille coupés et fendus, comme l'est celle qu'on fabrique en Suisse, en Angleterre et en Allemagne. Quoique le travail en soit exécuté d'une manière moins régulière, moins parfaite que dans ces divers pays, elle obtient cependant la préférence sur les marchés étrangers uniquement à cause de sa blancheur. A Paris même, c'est la *tresse belge* qu'on choisit pour faire les chapeaux de femmes les plus fins après ceux d'Italie. Cette industrie donne lieu à un mouvement d'affaires relativement considérable (1), et répand une animation extrême dans les villages où elle est établie. On peut dire sans exagération que, dans les industrieuses communes de Glons et de Roclenge, tous les habitans vivent et s'occupent du tressage de la paille. Ici c'est un jeune garçon qui, tout en gardant des chèvres sur la lisière d'un bois, tresse déjà la paille grossière; là, c'est une vieille femme assise devant sa maisonnette, qui, choisissant un à un les chaumes, les assortit suivant le degré de finesse, puis, extrayant chaque partie du tuyau de l'espèce de gaîne où il est contenu, coupe à une longueur égale d'une quinzaine de centimètres les brins qu'elle fend ensuite, au moyen d'un petit instrument, en quatre, en six ou en huit, suivant la qualité de la paille. Ailleurs ce sont des jeunes filles qui, en causant sur le seuil de la porte, tressent avec une dextérité féerique un mince ruban d'un jaune clair et brillant qui s'enroule autour de leur poignet comme un bracelet rustique. Plus loin, un vieillard dévide ces rubans de paille en coupant avec soin tous les bouts des brins qui dépassent, ou bien des jeunes gens cousent les tresses en forme de chapeaux d'hommes ou de femmes d'après les modèles imposés par la mode de l'année. L'été, presque toute la population masculine est absente : les hommes valides se rendent dans les principales villes de l'Europe, où les magasins de chapeaux de paille les attendent pour coudre et apprêter, suivant le goût local, la tresse qui leur a été expédiée de Glons et de Roclenge. A la fin de la campagne, ils reviennent au village, rapportant souvent une belle épargne, mais aussi les besoins plus raffinés de l'ouvrier

(1) On peut porter le chiffre des affaires auxquelles donne lieu le commerce de la paille tressée dans ce district à 4 ou 5 millions par année, et lorsque récemment encore nous visitions Roclenge, on nous affirmait que la guerre civile en Amérique pouvait faire manquer pour plus d'un demi-million de francs d'expéditions.

urbain. La propreté qu'exige le maniement de la paille, le soin et l'adresse que réclame le tressage, les salaires élevés que peuvent gagner tous les membres de la famille, l'aisance qui en résulte, donnent ici aux mœurs cette espèce de distinction et d'élégance qu'on remarque chez les *contadine* des campagnes de Florence adonnées au même genre de travail. Habitués à une occupation qui semble ne devoir être qu'une distraction pour des mains aristocratiques, les hommes évitent les rudes labeurs des champs et les femmes ceux de l'étable. Les fermiers en sont réduits à recourir aux ouvriers flamands. Les tresseurs ne cultivent pas eux-mêmes la paille dont ils ont besoin; ils vont choisir dans les champs de froment et d'épeautre les parties qui leur conviennent et les achètent 10 ou 11 francs la verge (de 4 ares 36 centiares); puis, quand la *tresse* est achevée, ils la livrent au marchand à un prix convenu, qui varie de 10 à 200 francs le kilo. Une bonne ouvrière peut gagner jusqu'à 2 francs par jour, et l'homme qui coud et apprête les chapeaux à domicile au-delà de 3 francs. Il suffit de visiter les riantes demeures groupées au milieu des prairies qui bordent le Jaër, de voir l'ordre et la propreté qui y règnent, pour juger jusqu'à quel point un travail de main-d'œuvre intimement associé au travail des champs peut transformer un canton pauvre et isolé. Cette grande aisance répandue sur un sol de qualité ordinaire frappe davantage quand on la compare à l'aspect des villages voisins de la Hesbaye, souvent tristes et sales, quoique assis sur une terre d'une fertilité exceptionnelle.

Quittons maintenant une population qui trouve le bien-être dans une industrie agricole dont les produits sont destinés à satisfaire les caprices de la mode, pour passer à un district peu éloigné, mais dont l'économie rurale offre toute la simplicité des temps primitifs et des hauteurs alpestres. Lorsqu'on sort du vallon du Jaër pour se rendre à Liége par Visé, on voit surgir de l'autre côté de la Meuse un plateau arrondi qui, borné au sud par le torrent de la Vesdre, descend en pente douce vers Aix-la-Chapelle et les frontières de l'Allemagne. Au milieu de ce plateau se trouve une petite ville qui a donné son nom au canton qui l'entoure, et qu'on appelle *le pays de Herve*. Quoique cette région ne s'élève pas à plus de 350 mètres au-dessus du niveau de la mer, elle rappelle l'aspect du comté de Westmoreland en Angleterre, et le mode d'exploitation est à peu près le même que celui des pâturages des Alpes. Le paysage formant toujours le fond du tableau de la vie champêtre, il suffit de le décrire pour faire comprendre à quel genre de travaux les habitans doivent leur subsistance. Ici le paysage est d'une douceur sans pareille. On voit de toutes parts une suite non interrompue de petits mamelons complétement revêtus d'une herbe

fine, égale, d'un vert admirable et d'une teinte parfaitement uniforme. A mi-côte des prés jaillit d'ordinaire quelque source dont l'eau, recueillie d'abord dans des auges en pierre couvertes de fougères et de mousses, descend ensuite en filets d'argent la pente des collines. Pas un champ labouré, pas un sillon n'interrompt le tapis de velours qui s'étend partout, et qu'envierait même l'émeraude des mers, la verte Érin. Des haies vives où croissent des chênes, des peupliers, des frênes, divisent cette pelouse immense en pâturages de 1 ou 2 hectares d'étendue, et y forment des groupes boisés dispersés çà et là comme pour l'ornement d'un parc anglais. Toute la contrée est verdoyante. Sous le bleu du ciel, l'œil ne rencontre que le vert des prés et les mille nuances de la même couleur qui caractérisent les diverses essences, sauf lorsque le mois de mai vient parsemer les arbres fruitiers qui entourent les maisons de « cette neige odorante du printemps » dont parle le poète. Tout le pays est un verger continuel où paissent de magnifiques vaches au pelage tacheté. On n'entend ni le roulement des voitures, ni la voix du laboureur pressant ses attelages, ni le bruit cadencé du fléau battant en grange. Nulle activité apparente. Sans la régularité et l'ordre qui trahissent la main de l'homme, on dirait qu'il n'habite point ces lieux paisibles, et sa demeure même disparaît invisible sous le feuillage des pommiers. C'est vraiment le théâtre d'une églogue virgilienne, et les produits qu'on recueille sont exactement ceux dont parlaient les bergers dans la campagne de Mantoue, *mitia poma et pressi copia lactis*, des pommes douces et du fromage.

L'économie rurale n'embrasse ici que les opérations les plus simples de la vie pastorale : cueillir les fruits quand le soleil les a mûris sur l'arbre, traire les vaches quand leur pis s'est rempli de lait, voilà toutes les occupations du fermier. Il ne doit songer ni à labourer ni à semer. Peu lui importe le perfectionnement des instrumens aratoires, il n'en a pas besoin. Il n'a rien à craindre ni de l'intempérie des saisons, ni des vents, ni des pluies, ni de la grêle: c'est tout au plus si un été trop sec, en arrêtant la croissance de l'herbe, diminue un peu la quantité de lait dont il dispose; mais alors le fromage se vend plus cher, et l'équilibre se rétablit.

La fabrication du fromage de Herve n'exige point, comme celle du parmesan, ces vastes exploitations et ces grands troupeaux de bêtes à cornes qu'on rencontre dans les gras pâturages qui bordent le Pô. Ici les fermes n'ont généralement pas plus de 9 ou 10 hectares. Quelques-unes en comptent bien une vingtaine; mais elles sont formées alors de la réunion de deux métairies. Celles qui ont de bons prés entretiennent douze ou treize vaches à lait, soit un peu plus d'une tête par hectare. Dès que le printemps donne de l'acti-

vité à la végétation, les bêtes sont mises en prairie, et elles y restent nuit et jour jusqu'aux gelées. Quand elles ont pâturé l'herbe d'un pré pendant une quinzaine de jours, on les mène dans le pré voisin, et on achève ainsi le tour, de manière à laisser à l'herbe le temps de repousser. On réserve toujours l'un de ces pâturages pour le faucher pendant trois ou quatre ans de suite avant de passer à un autre, et cette période est ainsi déterminée parce que c'est seulement la seconde année que les herbes peuvent donner beaucoup de foin, et qu'au bout de quatre ans la quantité diminue. L'hiver, les vaches sont nourries exclusivement de foin. Comme on ne récolte point de céréales, la paille manque pour leur donner une litière, et elles couchent sur un pavé de briques toujours tenu propre. Sans paille, on ne peut faire de fumier; mais dans quelques fermes l'engrais du bétail est recueilli dans des fosses à purin, ou bien encore on le transporte directement sur les herbages. L'été, lorsque les vaches sont au pâturage, l'engrais est étendu avec soin au moyen d'une large pelle, pour éviter qu'il ne se forme dans les prés ces taches d'un vert plus intense annonçant une herbe trop engraissée qui répugne au bétail, et l'on obtient ainsi ces pelouses d'une richesse et d'une teinte si égales qu'admire l'étranger.

Pour des travaux si peu compliqués, on comprend que chaque famille doive suffire à l'exploitation de la métairie qu'elle occupe. Aussi n'y a-t-il guère de journaliers dans le pays. Ce n'est qu'au temps de la fenaison qu'on a besoin de bras étrangers, et alors il faut faire venir les faucheurs de loin. Ceux qu'on emploie descendent ordinairement des hauteurs de l'Ardenne et réclament un fort salaire, 2 ou 3 francs par jour, outre la nourriture. Ici ce sont les hommes qui sont chargés de traire les vaches, mais ce sont les femmes qui font les fromages. Le lait est versé dans des bacs en bois partagés en compartimens parallèles que des planchettes mobiles divisent encore en cubes semblables aux cases d'un grand échiquier. A mesure que le petit lait s'écoule, on resserre les planchettes, on sale, et on obtient ainsi des fromages crémeux très recherchés en Belgique et en Allemagne. Presque tout le lait est traité de cette manière, car on ne fait guère de beurre que pour la consommation locale. De même que dans les grands pâturages des bords du Pô, les fermiers n'élèvent point ici de jeunes bêtes : on les demande à la Suisse, on les achète en Hollande, où on les obtient à un prix moindre que ce qu'ils coûteraient, si on les élevait sur les lieux mêmes. Comme il n'y a ni terre à labourer, ni produits pesans à transporter au marché, ni engrais à voiturer, on ne trouve point de chevaux dans les fermes; les foins mêmes se rentrent au moyen de civières, et les marchands viennent acheter les fromages à domicile.

Les habitations agricoles, les étables, les fenils, sont en général construits en pierre calcaire du pays et recouverts d'ardoises. Ce sont des bâtimens à étages, la plupart déjà anciens, auxquels est souvent ajoutée une aile qu'on appelle dans le pays *un quartier de maître*, et où les propriétaires venaient autrefois passer quelque temps pour recevoir les fermages et récolter les fruits. Les habitans de ce district, n'ayant à exécuter aucun des rudes travaux qu'exige ailleurs la culture de la terre, mènent une vie facile assez semblable à celle des tribus pastorales. Ils jouissent d'une certaine aisance, parce que la concurrence n'a pas encore surélevé les fermages, et ils sont vêtus avec plus de soin et de propreté que dans les cantons voisins. A l'époque de la récolte des fruits, ces petites métairies présentent une animation inusitée : de toutes parts on monte aux arbres pour cueillir les pommes et les poires, qu'on entasse, qu'on assortit dans la cour, et qu'on porte ensuite sous le pressoir. Près de là, un feu vif fait cuire à gros bouillons dans une chaudière de cuivre le jus des fruits, jusqu'à ce qu'il se transforme en sirop épais qu'on met en tonne pour le livrer à la consommation. Toute la famille prend part à ce travail joyeux, qui est la fête de l'automne. Dans cette région favorisée, la terre a en ces dernières années acquis une grande valeur par suite du renchérissement qu'ont subi tous les produits du bétail. Les bons pâturages ne se vendent guère au-dessous de 6,000 francs l'hectare, les médiocres même atteignent le prix de 4,000 francs. Le prix de location varie de 120 à 200 francs l'hectare; mais le fermage se règle souvent d'après le nombre de vaches que l'exploitation peut entretenir, mesure assez exacte de la fertilité d'une terre où la nature fait tout, et l'art agricole presque rien. L'économiste pourra observer ici en un curieux exemple comment la propriété foncière augmente de valeur indépendamment de toute coopération de la part du possesseur du sol, sans même que le fermier ait amélioré ses procédés agricoles, uniquement par suite de l'accroissement général de la richesse et de la population, par l'effet du perfectionnement constant des moyens de communication et de production. C'est aussi sur ces hauteurs verdoyantes qu'on peut goûter dans toute leur fraîcheur la paix et la sérénité de la vie rurale, surtout lorsqu'on jette ses regards d'un côté sur la vallée de la Vesdre, où Verviers dresse ses innombrables fabriques, qui préparent la laine et tissent le drap, de l'autre sur la vallée de la Meuse, où, au sein de la fumée incessante des machines, vivent ces milliers d'ouvriers qui exécutent les plus rudes travaux de l'industrie, depuis le houilleur qui fouille les entrailles de la terre jusqu'à l'armurier qui convertit en instrumens de guerre le fer que lui livrent les hauts-fourneaux voisins.

II.

Au sud du pays de Herve, dans les provinces de Liége et de Namur, entre la Meuse, l'Ourthe et la Lesse, s'étend le Condroz, dont le nom dérive de celui d'une tribu germanique qui occupait cette partie de la Belgique du temps de César : les *Condrusii*. C'est une région uniforme, triste et froide, dont les plateaux ne s'élèvent pas très haut; mais, presque complétement privés d'abris boisés, ils reçoivent le souffle glacé des vents qui tombent de la Haute-Ardenne et de l'Eifel. La contrée forme de larges ondulations qui s'étendent parallèlement à la Meuse, semblables à de gigantesques vagues solidifiées. Au fond de chacun de ces grands plis de terrain coule un petit ruisseau bordé de prairies. La vue s'étend au loin sur des champs garnis de moissons l'été, mais complétement dépouillés à l'automne, sans qu'on puisse apercevoir les fermes, les villages et les châteaux, ordinairement cachés dans les fonds, où ils trouvent de l'eau et une protection contre la violence des vents. Au loin sur le ciel se dessinent les rangées de peupliers bordant ce que l'on appelle dans le pays les *tiges*, c'est-à-dire les chemins qui suivent en ligne droite les crêtes parallèles des collines. En général, la terre est argileuse et naturellement fertile. Le cultivateur n'a plus lieu de s'en plaindre dès qu'on en a débarrassé les parties trop humides de l'eau qu'elles retiennent en excès, et qu'on chaule en temps convenable les champs cultivés au moyen du calcaire qui forme à peu près partout le sous-sol; mais jusqu'à présent l'homme n'a guère tiré parti des qualités de la terre. Le Condroz est sans contredit la région de la Belgique où les procédés de culture sont le moins avancés relativement aux avantages du sol et du climat. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur les produits qu'on récolte et sur les moyens qu'on emploie pour les obtenir.

On retrouve ici l'image à peu près fidèle de ce qu'était l'agriculture dans la région hesbayenne à la fin du siècle dernier avant la transformation agricole dont nous avons indiqué les principaux caractères dans une précédente étude (1). La base de la succession des récoltes est l'ancien assolement triennal légèrement modifié. Les deux tiers environ sont en céréales d'hiver et de printemps, et le dernier tiers en jachère, trèfle et pommes de terre (2). La céréale

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1861.

(2) Pour faire mieux comprendre l'assolement du Condroz, qui est le type de l'ancienne culture dans la plupart des pays du nord de l'Europe, prenons une ferme de 100 hectares. On y trouve en moyenne 10 hectares de prairies; les 90 hectares restant se diviseront en trois saisons : céréales d'hiver, avoine et jachère. Les plantes d'intro-

d'hiver, qui domine ici, n'est ni le seigle comme dans les Flandres, ni le froment comme dans la Hesbaye, mais l'épeautre, que les habitans de la contrée appellent *grain*, comme s'il l'était par excellence. Cette espèce de blé, la plus anciennement cultivée de toutes, croit-on, présente l'inconvénient d'avoir un épi armé de balles épaisses, dures et adhérentes, qu'il faut enlever par des opérations préalables avant la mouture. Toutefois l'épeautre résiste mieux que le froment aux hivers froids et humides; il se contente d'un sol moins fumé et moins bien préparé, et donne encore un pain léger, blanc et nourrissant. Le produit moyen est par hectare de 28 hectolitres de grain en balles, et la balle ne pèse que 42 kilos par hectolitre, c'est-à-dire à peine plus de la moitié du poids du froment. La céréale du printemps, l'avoine, donne aussi un médiocre rendement, 20 hectolitres par hectare, chiffre bien faible quand on le compare au produit obtenu en Flandre, où il monte au double. La tige de ces deux plantes reste petite et ne s'élève point au-dessus de la moitié de la hauteur qu'atteignent les céréales dans la région sablonneuse, ce qui fait que la paille est relativement peu abondante. L'épeautre et l'avoine forment le produit principal des fermes, le seigle n'arrive qu'en troisième ligne; mais comme on en apprécie la longue paille, qui donne beaucoup de fumier, les terres où il vient bien sont regardées comme étant de qualité supérieure. On ne plante de pommes de terre que pour la consommation domestique. Les cultures industrielles sont inconnues, et il ne peut être question ici de secondes récoltes, puisque, loin de porter deux fruits la même année, une partie de la terre arable ne donne qu'un seul produit en deux ans. On ne sème guère non plus de racines fourragères, ni carottes, ni betteraves, ni navets. La paille et le foin sans mélange de nourriture verte forment donc l'unique ressource de l'étable pendant l'hiver; aussi les prairies sont-elles très recherchées et donnent-elles aux fermes leur plus sûre valeur. Dans les fonds, enrichis par les détritus que les eaux ont enlevés aux collines, se déroulent des prés excellens, quoique un peu humides, ainsi que l'indiquent les nombreuses colchiques qui à l'automne les émaillent du pâle violet de leurs corolles. Malgré les deux coupes de foin qu'elles livrent, ces prairies naturelles ne peuvent obvier à l'insuffisance des récoltes fourragères, et nécessairement le revenu de l'étable s'en ressent. Le beurre et le fromage, qui font la richesse des Flandres et de la Hollande, ne forment ici qu'un produit tout à fait accessoire.

La disproportion entre le nombre des bêtes à cornes et celui

duction récente, trèfle, pommes de terre, etc., sont prises sur la jachère. La ferme est donc, pour employer l'expression locale, de 30 hectares *à la raie*.

des bêtes de trait est encore plus marquée que dans la région hesbayenne, et en général dans les grandes fermes on trouve plus de chevaux que de vaches. C'est ainsi que j'ai visité plusieurs exploitations de plus de 100 hectares, qui passaient pour très bien conduites : on y comptait vingt chevaux, non compris les poulains, et seulement huit ou neuf vaches à lait et quelques élèves, plus deux cents moutons. Un si petit nombre de bêtes de produit donne une quantité d'engrais tout à fait insuffisante. Pour en tenir lieu, on a recours à la jachère. On remplace les matières fertilisantes par les façons qu'on donne à la terre, et qui rendent nécessaire l'emploi d'un nombre supplémentaire de chevaux. On fume une fois tous les trois ans après jachère pour les semailles des céréales d'hiver. S'il reste des engrais disponibles, on les applique au trèfle; l'avoine n'en obtient point. A la sixième ou à la neuvième année, on chaule largement dans la proportion de 30 à 40 mètres cubes par hectare; mais quant à acheter des engrais dans les villes ou au commerce, nul n'y songe, et quand on parle au fermier de faire des avances de ce genre, il répond qu'il n'entend pas se ruiner.

On ne s'étonnera donc point que le capital d'exploitation soit encore moins considérable ici qu'en Hesbaye : on ne peut le porter à plus de 20 ou 25,000 francs pour une ferme de 100 hectares, c'est-à-dire au tiers de ce qu'il faudrait en Flandre pour faire valoir la même étendue. Le fermier entrant en mai n'a rien à payer au fermier sortant. Les pailles et fumiers lui reviennent, mais les récoltes ne sont pas pour lui, et il s'écoule dix-huit mois avant qu'il puisse réaliser ses produits et payer son fermage. La plus grande partie de son capital consiste donc dans les avances qu'il doit faire pendant cet intervalle. Les instrumens aratoires sont simples, mais de bonne construction. La charrue dont on se sert généralement est forte, légère et sans avant-train ; elle est traînée par deux chevaux. Les chariots au contraire sont énormes et exigent un attelage de quatre chevaux. Les nouvelles machines, comme la batteuse, déjà répandue ailleurs, n'ont pas encore pénétré dans le Condroz, pays extrêmement rebelle aux innovations de tout genre. La culture exigeant ici peu de capital, les grandes exploitations sont à la portée des jeunes fermiers, et ne se morcellent guère jusqu'à présent. C'est la région de la Belgique qui compte le plus de grandes fermes; celles qui atteignent 100 hectares, si rares dans les provinces flamandes, s'y rencontrent assez fréquemment. Le nombre de ceux qui participent à la propriété foncière est plus élevé que dans l'ouest de la Belgique, et la plupart des ouvriers possèdent en propre la maison qu'ils habitent ou le champ qu'ils cultivent. Tandis que dans les Flandres on ne compte qu'un exploitant sur quatre qui fasse valoir une terre qui

lui appartienne, dans le Condroz, parmi les cultivateurs, on trouve autant de propriétaires que de locataires. Celui qui exploite est donc encore très souvent celui qui possède, condition économique très favorable au bien-être des classes laborieuses de la campagne, qui vivent beaucoup mieux ici que dans la partie occidentale du royaume. Toutefois la quantité de denrées alimentaires livrées par le Condroz à la consommation générale est relativement peu considérable. Un fait suffit pour l'indiquer, c'est la faible densité de la population : on ne trouve pas même un habitant sur 2 hectares 1/2, tandis que dans les Flandres on en compte plus de deux par hectare. Pas une seule grande ville ne s'élève dans le Condroz ; c'est à peine si l'on y rencontre quelques bourgs, et les villages eux-mêmes sont mal peuplés, tristes et sales. Les maisons de pierre noirâtre qui, groupées autour de l'église, constituent les hameaux sont presque toutes habitées par des cultivateurs, et les fumiers, noyés dans une mare boueuse, s'étalent devant la porte des habitations jusque sur la voie publique. Les cabarets même ont un aspect sombre; une branche de genévrier ou de sapin remplace les enseignes variées où s'exercent le pinceau et l'invention des artistes villageois dans la patrie de Van-Eyck et de Rubens.

La plupart des habitans du Condroz s'occupent du travail de la terre ; néanmoins, comme l'étendue qu'ils ont à leur disposition est relativement assez grande, puisque la superficie moyenne des exploitations, qui dans la Flandre orientale n'est que de 2 hectares 1/2, s'élève ici à 7 1/2, on est forcément ramené à cette conclusion, que, si la production agricole est faible, il faut l'attribuer surtout à l'imperfection des procédés de culture. Le bas prix relatif de la propriété foncière confirme encore l'exactitude de cette appréciation. En corps de ferme, l'hectare se loue de 40 à 60 francs et se vend de 1,200 à 2,000 francs, ce qui, eu égard à la qualité naturelle du sol, paraît un prix très peu élevé, surtout quand on le compare à celui qu'atteignent les mauvais sables mis en valeur à force d'engrais aux environs de Bruges et de Gand. Le cultivateur du Condroz ne se fait pas du reste grande illusion sur ce point, et il convient volontiers que les produits de sa culture ne sont pas très grands; mais il en rejette toute la faute sur le climat et sur le sol, tous deux, à l'en croire, également peu favorables aux méthodes mieux entendues qu'on voudrait emprunter aux districts plus avancés. C'est en jetant un œil d'envie sur les fertiles plateaux de la Hesbaye, qui se perdent à l'horizon de l'autre côté de la Meuse, qu'il vous dit : « Voilà le bon pays ! Là tout est *fleur de terre*; ici il n'en est pas de même, et nous tirons d'un sol ingrat tout le parti possible. » Ces plaintes sont-elles fondées? Ces accusations adressées à la nature ne de-

vraient-elles pas être plutôt retournées contre l'homme, qui néglige d'utiliser les ressources qu'elle met à sa disposition? Qu'on nous permette d'indiquer, en examinant ces questions, quelques-unes des circonstances qui arrêtent le progrès agricole non-seulement dans cette partie de la Belgique, mais dans plus d'un pays du continent.

Certes ici le climat est rude, et le sol ne vaut pas le riche limon de la Belgique centrale, mais il est très supérieur à celui de la région sablonneuse de l'ouest, et, convenablement traité, il se prêterait à une abondante production de céréales. Tous les moyens de l'améliorer sont sous la main du cultivateur; on peut sans grands frais faciliter les communications, amender la terre et l'assainir, si elle est trop humide. Presque partout la pierre calcaire abonde. On peut l'employer tour à tour à faire des chemins empierrés, qui ne coûtent pas plus de 5 francs le mètre, et de la chaux, dont le prix de revient ne dépasse pas 6 francs le mètre cube, grâce à la proximité du bassin houiller de la Meuse. L'argile plastique ne manque pas non plus pour faire des tuyaux de drainage, et déjà se multiplient les fabricans, qui les livrent à des prix modérés. Si nulle part le progrès agricole n'est plus nécessaire, nulle part aussi il ne semble plus facile de l'introduire. Le but à atteindre, c'est la suppression de la jachère, afin d'obtenir sur une même étendue des produits plus considérables. L'exemple de la révolution agricole qui a transformé, à la fin du siècle dernier, le Norfolk et le Suffolk en Angleterre, la Hesbaye en Belgique, indique la voie qui peut conduire à ce résultat. Il y a cent ans, l'agriculture anglaise n'était guère plus avancée que celle du Condroz, et l'assolement triennal avec jachère occupe même encore aujourd'hui dans les îles britanniques plus de place qu'on ne le suppose. Il s'agirait de faire ici ce que l'on a fait au-delà du détroit : remplacer la jachère par la culture des racines fourragères; au lieu de mettre immédiatement l'une après l'autre deux récoltes de céréales, intercaler entre elles une récolte de plantes sarclées; avec le produit de ces plantes, entretenir un nombre beaucoup plus grand de bêtes à cornes, faire ainsi plus de fumier, et augmenter par suite de beaucoup la production du grain et de la paille, tout en consacrant aux céréales une moindre étendue. Par cette méthode, on arriverait à donner un développement considérable non-seulement aux produits des champs, mais surtout à ceux de l'étable. La voie est donc toute tracée, et il semblerait qu'il n'y eût qu'à la suivre. D'où vient néanmoins que le progrès soit si lent, lorsque les communications sont devenues si faciles, lorsque les journaux d'agriculture pénètrent jusqu'au fond des campagnes et que les méthodes meilleures ne sont ni éloignées

ni ignorées? Cela tient à des causes profondes, dont il suffit d'indiquer les deux principales.

Et d'abord, pour supprimer la jachère, il faudrait, au début de la rotation nouvelle, commencer par acheter une certaine quantité d'engrais; en outre, pour consommer utilement les récoltes vertes, il serait indispensable de tripler au moins le nombre des bêtes à cornes et des moutons, ce qui revient à dire qu'il serait nécessaire d'augmenter notablement le capital d'exploitation, et qu'au lieu de se contenter de 20,000 francs pour faire valoir 100 hectares, il conviendrait d'y consacrer le double. Or la plupart des fermes du Condroz, exploitées jusqu'à ce jour par la culture *extensive*, comprennent une assez vaste superficie, et exigeraient par conséquent l'emploi d'un grand capital, si l'on voulait y introduire la culture *intensive*; mais avec le revenu de cette somme un fils de fermier pourvoit largement à ses modestes besoins, et dès lors, plutôt que de l'aventurer dans une entreprise qui offre toujours quelques mauvaises chances, il préférera vivre de ses rentes. L'idée de considérer l'exploitation d'une ferme comme une opération industrielle où l'on engage un grand capital pour faire promptement de gros bénéfices, cette idée, déjà si répandue en Angleterre, n'est pas près de pénétrer ici. On ne cultive la terre que par tradition de famille, et dès lors on cultive à la façon des aïeux. C'est par routine qu'on devient agriculteur, c'est la routine aussi qui détermine les procédés qu'on emploie, et celui qui exposerait 60 ou 70,000 francs pour introduire une méthode plus perfectionnée serait considéré comme un homme qui gaspille son patrimoine. Tandis qu'en Angleterre la grande étendue d'une ferme est précisément ce qui attire un cultivateur riche et entreprenant, parce qu'il y trouve un théâtre plus digne de son activité et le moyen de conduire ses opérations sur une plus vaste échelle, dans le Condroz cette étendue empêche qu'on y applique le capital indispensable pour la cultiver convenablement. C'est ainsi que par suite d'idées et de mœurs différentes la grande culture, qui dans certains pays favorise le progrès agricole, l'entrave dans d'autres. Aussitôt qu'on divise une ferme dans le Condroz, la terre est mieux cultivée, et le nombre des têtes de bétail augmente. Les petits propriétaires qui exploitent eux-mêmes 2 ou 3 hectares ne connaissent point la jachère : les cultures sont plus variées, plus soignées, et la production est beaucoup plus grande; ils récoltent des betteraves, du colza, des navets; l'épeautre et l'avoine s'élèvent plus haut et portent plus de grains. Entre l'aspect que présentent leurs terres et celles de la Hesbaye, on ne remarque nulle différence. Ainsi donc, dans l'état actuel des mœurs et des idées des populations rurales, la trop grande étendue des

fermes est l'une des causes de l'infériorité de la culture dans le Condroz; mais il en est encore une autre.

Pour engager une somme un peu forte dans une opération agricole, toujours longue et chanceuse au moins en apparence, il faudrait la certitude que l'on jouira du résultat de ses sacrifices et de ses efforts, s'ils sont suivis de succès; or cette certitude, les contrats agraires ne la donnent pas. Le fermier n'ignore point que si par des améliorations intelligentes il a augmenté les forces productives de la terre, il n'en profitera pas longtemps. Au renouvellement du bail, qui expire ordinairement après neuf années, il devra payer le fermage, non d'après les produits que la terre donnait d'abord, mais en raison de la fécondité qu'elle a acquise, et dont ses concurrens seront prêts à payer le loyer au propriétaire. Cette appréhension arrête naturellement le cultivateur, peu enclin à exposer son avoir en des expériences nouvelles pour améliorer la terre d'autrui. D'ailleurs le fermier jouit ici d'une large aisance rustique; il vit beaucoup mieux que le fermier flamand. La population est peu dense; l'étendue même des exploitations limite jusqu'à un certain point la concurrence, et il obtient un intérêt assez élevé des fonds engagés dans sa ferme. Son sort est à peu près celui que dans sa condition il croit pouvoir espérer: Rien ne le pousse à faire des efforts dont un autre plus que lui recueillerait les fruits, à essayer des méthodes plus avancées dont il ne voit pas bien, sinon la possibilité, au moins la nécessité.

Qu'on n'allègue pas que la culture laisse à désirer parce que le capital lui fait défaut; cette expression vague, dont on abuse, n'a guère de sens dans l'application qu'on en ferait ici. En effet, constater que la culture est arriérée, c'est affirmer qu'elle manque de bons instrumens, d'engrais et de bétail; or, comme ces choses constituent précisément le capital agricole, dire que la culture est arriérée parce que le capital lui manque, c'est avancer un *truisme* qui ne donne point la raison du fait qu'il prétend expliquer. L'agriculteur a sous la main la mine inépuisable non-seulement de tout ce que l'on consomme, mais aussi de tout ce qui, sous des formes diverses, sert d'auxiliaire au travail dans l'acte de la production. La terre, cette mère féconde de toute richesse, est prête à lui prodiguer ses dons, s'il dirige avec intelligence ses forces naturelles. Quand on a vu en Belgique même les cultivateurs des sables de la Flandre et de la Campine, livrés à eux-mêmes, accumuler sur les champs rebelles qu'ils occupent assez de bétail et d'engrais pour les porter à un très haut degré de fertilité, on peut affirmer qu'il dépend de l'habileté de celui qui exploite la terre d'y créer sur place le capital nécessaire pour en tirer tout ce qu'elle peut produire. Si donc en Condroz

le sol, naturellement beaucoup plus fertile que celui des Flandres, donne des produits moins considérables, il faut bien admettre que des circonstances particulières s'opposent ici au progrès. Qui empêche en effet le fermier de se procurer même à crédit les engrais commerciaux nécessaires pour supprimer peu à peu la jachère et pour introduire une rotation plus rationnelle, ainsi que le fait le simple journalier flamand quand il met des landes en valeur? Il n'aurait nul besoin d'emprunter un capital étranger pour accroître insensiblement le cheptel qui garnit sa ferme par l'élevage de jeunes bêtes, à mesure qu'augmenterait la quantité de fourrage qu'il récolterait, et ainsi, en suivant les indications de la science agronomique ou les exemples des régions voisines, il pourrait bientôt amener l'agriculture au degré d'avancement qu'elle a atteint dans la Hesbaye. On peut affirmer que même actuellement le capital ne manque pas; seulement on ne l'applique guère à améliorer la terre. Au lieu d'acheter de l'engrais et des machines perfectionnées ou de drainer les champs trop humides, le cultivateur consacre ses épargnes à acheter une propriété dont il disposera à son gré et d'où il ne risquera pas d'être expulsé, s'il ne consent à payer une rente toujours croissante. La construction et l'entretien des bâtimens de ferme absorbent aussi beaucoup d'argent, qui pourrait être employé d'une manière bien plus lucrative. Les murs sont bâtis en pierres calcaires sur une épaisseur de 50 ou 60 centimètres, les toits sont recouverts d'ardoises, la pierre de taille n'est pas épargnée, et toutes les charpentes, extrêmement solides, sont en chêne. Il n'est pas rare de voir ainsi consacrer 40 ou 50,000 fr. à élever les bâtimens d'une exploitation d'une cinquantaine d'hectares au plus. Tandis que les fermiers aussi bien que les propriétaires reculeront devant une dépense de quelques milliers de francs indispensable pour améliorer la terre, ils mettront 15,000 fr. à élever une grange, que le cultivateur anglais remplace par une batteuse à vapeur locomobile qui lui permet de battre le grain sans l'engranger. A l'opposé de ce qui se fait en Angleterre, où les constructions, même sur les grandes fermes, sont en général très légères, où d'autre part on consent aux plus grands sacrifices pour mettre en action toutes les forces productives du sol, ici on affecte de grandes sommes à un emploi improductif, et on refuse tout à la terre, qui paierait largement les avances qu'on lui ferait. Le propriétaire croit que le locataire ne tiendrait nul compte d'améliorations de ce genre, ou qu'il en profiterait sans vouloir subir une augmentation de fermage proportionnelle. Quant au fermier, il est convaincu qu'en adoptant des méthodes plus perfectionnées il exposerait un capital plus grand sans vivre mieux, sans devenir plus riche, et qu'en fin de compte il aurait travaillé pour autrui. Ainsi

étendue trop grande des exploitations eu égard à l'état actuel des mœurs et des idées, augmentation régulière et prévue des fermages, enfin mauvais emploi du capital, telles sont les causes principales qui empêchent une application plus intelligente des forces humaines à la culture de la terre et à l'accumulation de bétail et d'engrais nécessaire pour lui faire produire des fruits plus abondans. L'extrême densité de la population, qui oblige à des efforts extraordinaires sous peine de famine, la mauvaise qualité du sol, qui nécessite d'abondantes fumures pour donner un produit quelconque, le goût instinctif des populations pour les travaux champêtres, ces circonstances particulières expliquent comment, sous l'empire de la même législation, dans le cercle très borné des mêmes frontières et avec des contrats agraires identiques, la culture des provinces flamandes peut présenter d'aussi grands contrastes avec celle du Condroz et celle de la région voisine située entre la Sambre et la Meuse.

Cette partie de la province de Namur se rattache au Condroz tant par la constitution du sol que par les procédés mis en œuvre pour le faire valoir. Compris dans le triangle formé par la Meuse, la Sambre et la frontière française, ce pays était encore, il y a quelques années, couvert de bois de haute futaie. C'était le reste de la grande forêt charbonnière, *sylva carbonaria*, qui jadis séparait la Belgique de la France, et que traversèrent les Francs de Clovis pour aller combattre les légions de Syagrius. Cette contrée sauvage et peu habitée, où le sanglier et le chevreuil trouvaient d'impénétrables retraites, ne contenait naguère encore que quelques localités peu importantes, Philippeville et Marienbourg, villes fortes illustrées par plus d'un siége, Walcourt, enrichi par un pèlerinage renommé à vingt lieues à la ronde, Couvin, centre des ventes de bois, richesse principale du pays. Depuis quelques années, cette région a complétement changé d'aspect. Les voies ferrées qui la traversent dans tous les sens sont venues donner une valeur inattendue à tous les produits du sol, qu'on s'est hâté de mettre en exploitation. On a abattu les arbres séculaires, qui, débités en charpente, en billes pour les voies ferrées, en étais pour les charbonnages de Charleroi, se sont vendus à des prix trois ou quatre fois plus élevés que jadis. Comme aucun règlement n'arrête le déboisement, l'industrie a bientôt fait place nette pour la culture. De tous côtés, les forêts défrichées avec de grands bénéfices pour les acquéreurs ont permis à de nouvelles exploitations, généralement assez vastes, de s'établir. La terre ainsi livrée à la charrue est de bonne qualité; reposant presque partout sur le calcaire, avec des amendemens bien entendus et des engrais suffisans, elle donne de meilleurs produits que dans le Condroz, parce qu'elle est mieux abritée des vents froids de l'est.

Les terres anciennement cultivées le sont à peu près comme celles de la région que nous venons de parcourir, et l'économie rurale présente les mêmes caractères distinctifs : l'épeautre est la céréale alimentaire qui domine, la jachère occupe dans les fermes environ la quatrième partie des terres arables, et, faute de bétail, les engrais manquent. Dans certains cantons, on fume tous les trois ans, dans d'autres tous les cinq ans seulement; mais par suite de la facilité des communications, par l'influence des industries diverses qui se sont développées dans la contrée, l'agriculture a fait depuis quelque temps des progrès notables. Le drainage a été appliqué sur une grande échelle, les plantes fourragères ont empiété sur les jachères improductives, la race bovine s'est accrue, et l'on commence à comprendre les avantages de la production du beurre. Le nombre des bêtes à laine, qui décroît partout en Belgique, a augmenté ici, et, proportion peu ordinaire dans le royaume, on compte à peu près un mouton par hectare. Déjà l'utilité des racines fourragères est appréciée, les instrumens perfectionnés sont adoptés, la machine à battre est introduite dans plusieurs grandes fermes. Cependant on conserve encore une pratique agricole très primitive, mais qui avait une grande importance à l'époque où les bois occupaient presque toute la contrée, et qu'on retrouve également au-delà de la frontière, dans la Thiérache, région de la France qui forme en quelque sorte la continuation de l'Entre-Sambre-et-Meuse belge. Lorsque dans les bois la coupe est faite, on met le feu aux herbes et aux feuilles mortes qui couvrent le sol, puis on prépare la terre à la houe entre les souches du taillis, et, grâce aux cendres et aux détritus végétaux accumulés, on obtient deux bonnes récoltes de seigle ou de pommes de terre. L'aspect que présente la superficie noirâtre et calcinée des bois avant les semailles étonne le voyageur; dans cette forêt, qui semble consumée par un vaste incendie, on croirait voir l'un de ces défrichemens hâtifs qu'improvisent les *squatters* américains entre les troncs des arbres restés debout. Cette opération, assure-t-on, ne fait aucun tort à la croissance du taillis, et les propriétaires qui consentent à la laisser pratiquer sur leurs domaines en retirent un supplément de revenu qui n'est pas à dédaigner.

III.

Lorsqu'en parcourant le Condroz on atteint quelque point élevé, on voit se découper sur le ciel, au-delà du bassin de l'Ourthe, les profils bleuâtres de grandes croupes arrondies qui par endroit s'étagent les unes au-dessus des autres. Ces croupes, c'est l'Ardenne, le pays de prédilection des touristes et des gourmets. Pour le tou-

riste, c'est une contrée que l'homme n'a pas encore complétement modifiée à son usage, et qui offre sur les hauteurs les aspects primitifs de la nature sauvage. C'est aussi la patrie des légendes du temps passé. Ici résidaient les chefs des Francs austrasiens, ici était le lieu de chasse préféré des premiers Carlovingiens, et l'un d'eux, le patron des chasseurs, saint Hubert, vit apparaître le cerf miraculeux là même où s'élève aujourd'hui, au centre de l'Ardenne, le bourg qui porte son nom. Partout les mythes des anciens âges évoquent leurs fantômes poétiques, et cent endroits divers sont consacrés par les traditions héroïques de l'époque féodale. On voit creusée dans le roc l'empreinte des quatre fers de l'immortel cheval Bayard, et l'on peut visiter encore les ruines des résidences des fils Aymon et des preux de Charlemagne. Les lutins de ces localités, les *nutons*, n'ont pas cessé d'habiter les trous ouverts au flanc des rochers et de tourmenter les jeunes paysannes à la tombée de la nuit. Des *gates* aux cornes d'or, c'est-à-dire des chèvres enchantées, gardent au fond des cavernes des trésors maudits. Parfois aussi une vache blanche, que nul ne connaît et qui s'évanouit soudain, ramène au village le troupeau communal, la *herde*, qui s'était égaré au bord des précipices. Les rivières et les ruisseaux même ont des allures étranges : les unes s'engouffrent en des grottes profondes ornées de stalactites d'albâtre comme des palais de fées; les autres disparaissent dans de sombres crevasses, comme s'ils allaient arroser le royaume souterrain des esprits infernaux. Enfin des *pierres levées*, monumens mystérieux des âges anté-historiques, reportent l'imagination vers les races perdues qui les premières ont habité cette région. Pour le gourmet, qui s'inquiète peu des beautés de la nature et des problèmes de l'histoire, l'Ardenne est le pays des délicatesses gastronomiques : le chevreuil abonde dans les grands bois; la gelinotte et le coq de bruyère, gibier rare, se trouvent dans les hautes landes; les écrevisses fourmillent dans les ruisseaux, et la truite bondit dans les eaux froides des torrens. A l'automne, les grives, engraissées dans les vignobles de la Moselle, s'abattent sur les baies de corail du sorbier; les jambons et les langues de mouton, fumés avec les branches des genêts et des genévriers, ont un goût exquis. Les habitans hospitaliers de cette contrée isolée sont heureux d'offrir aux voyageurs ce qu'ils ont de meilleur; mais on devine sans peine que l'agriculture n'a pu rencontrer ici un champ favorable à ses travaux. Néanmoins il ne sera pas sans intérêt de voir jusqu'à quel point elle a su vaincre les difficultés que lui opposaient le sol et le climat.

Adossée à cette partie montagneuse et volcanique de la rive gauche du Rhin qu'on appelle l'Eifel, l'Ardenne forme un épais massif

qui, par ses relèvemens, borne du côté du sud-ouest la grande plaine de l'Europe septentrionale. Les terrains qui constituent cette région appartiennent à la subdivision la plus ancienne des formations primaires. C'est un des premiers îlots émergés de l'océan primordial aux époques les plus reculées des temps géologiques. Le sol est presque partout composé d'un schiste argileux dont les feuillets, plus ou moins minces, apparaissent souvent à nu dans les sentiers ou au penchant des collines. On ne rencontre pas ici ces fiers redressemens de roches calcaires ou granitiques qui donnent aux paysages des Alpes leur sublime grandeur, et qui protégent en même temps les vallées qu'ils couronnent. Partout les crêtes forment de hauts plateaux légèrement bombés, de larges intumescences soulevées quand la croûte de la terre, à peine solidifiée, se gonflait encore sans se fracasser sous l'action des forces centrales. Parfois ces plateaux sont couverts de forêts de chênes et de bouleaux; mais ailleurs s'ouvrent de vastes espaces déserts que de maigres plantes revêtent d'une couleur sombre, en harmonie avec les teintes noirâtres du sol où elles végètent. Souvent, aux points les plus élevés, les eaux, retenues par la pâte imperméable des schistes désagrégés, donnent naissance à des marais, à des tourbières que dans le pays on appelle *hautes fanges*. Il faut se transporter de l'autre côté du Rhin, dans le Sauerland, pour trouver, avec la même constitution géologique, des aspects semblables et un sol aussi rebelle à la culture. Rien n'égale la tristesse morne de ces horizons sévères. C'est la nudité des steppes avec la solitude et le silence des hauts lieux.

De ces croupes schisteuses ruissellent les eaux qui descendent vers la plaine en suivant le fond de ravins abrupts hérissés de roches et de broussailles. Quoique les points les plus élevés n'atteignent nulle part 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, le climat est d'une âpreté extrême. L'hiver, les vents du nord-est, qui, soufflant du pôle, atteignent directement ce promontoire avancé de l'Europe moyenne, y accumulent des quantités considérables de neige. On estime qu'il en tombe, année moyenne, une épaisseur de plus de 2 mètres et demi. Pendant deux ou trois mois, cette neige couvre tout le haut pays, au point que le voyageur ne trouve son chemin qu'en suivant les poteaux indicateurs élevés le long des routes. Le printemps est humide et rude encore; l'été même, quoique chaud, voit parfois le thermomètre tomber au-dessous du point de congélation (1). Les conditions atmosphériques sont, on le voit,

(1) Néanmoins, comme l'été compte ici plus de jours sereins que dans l'ouest du pays, les lieux bien abrités jouissent d'une température assez élevée pour mûrir tous les fruits. C'est ainsi qu'à l'entrée même de l'Ardenne, au château de Bomal, on récolte un vin qui ne manque ni de bouquet ni de saveur dans les bonnes années.

beaucoup moins favorables à la culture que celles des localités situées ailleurs, en Suisse par exemple, à une altitude beaucoup plus grande. Si, dans les vallées mieux protégées contre les vents, l'humus végétal et les terres entraînées des hauteurs n'avaient pas formé un sol profond et fertile, il est à croire que l'homme eût toujours évité cette région sauvage; mais, grâce aux prairies partout étendues le long des cours d'eau qui descendent des hauteurs, le cultivateur a pu nourrir son bétail l'hiver et exploiter avec avantage les pentes des collines. Dans ces dernières années, beaucoup de bois ont été défrichés sur les plateaux élevés, et des landes mises en culture.

Ce qui distingue principalement l'économie rurale de l'Ardenne, c'est la prédominance du système pastoral, la pratique de l'*essartage* et la place que l'avoine occupe dans l'assolement. Comme dans tous les pays où la culture est peu avancée et la population peu dense, l'élève des troupeaux constitue en Ardenne une source facile de profits. La vaste étendue des terres vagues et des biens communaux permet aux cultivateurs d'entretenir un nombre de têtes de bétail beaucoup plus considérable que ne sembleraient le comporter la grandeur et le produit de leurs exploitations. Les hautes landes et les *pâtis* n'offrent point sans doute une nourriture très abondante, mais les races sobres du pays s'en contentent, et la seule difficulté est de les empêcher de mourir de faim pendant les longs mois d'un hiver prolongé. A l'automne, on vend une partie de ce bétail. Néanmoins les fermiers en gardent encore trop pour la quantité de fourrage dont ils disposent. Aussi les animaux sont-ils mal nourris pendant toute la saison froide; ils maigrissent, ils perdent leurs forces; les vaches ne donnent presque plus de lait, et les jeunes bêtes cessent de grandir. C'est probablement à ce dur régime que les races ardennaises doivent les caractères qui les distinguent. Au lieu de ces vaches énormes et lourdes qui paissent dans les grasses prairies des *polders*, on rencontre ici de petites vaches presque sans pis, la tête effilée, les cornes aiguës, les sabots droits et secs, la jambe fine et nerveuse, aussi agiles que les ruminans des montagnes. Le cheval ardennais est petit aussi, mais adroit et robuste; il a le pied sûr, et résiste admirablement aux privations et à la fatigue. Il a le cou busqué et la tête carrée des béliers gravés sur les monumens égyptiens. Le mouton lui-même a des formes réduites; il donne peu de laine et de viande, mais sa chair, d'un goût exquis, rappelle celle du chevreuil. La chèvre seule, se trouvant dans un pays qui convient à ses instincts agrestes et vagabonds, conserve toute sa taille.

Dans les exploitations de l'Ardenne, on distingue deux espèces de terres : celles qui sont soumises à une culture régulière et qu'on nomme *terres à champs*, et celles qui sont cultivées seulement tous

les dix, douze ou quinze ans par le procédé de l'*essartage*, et qu'on appelle *sarts*. Les premières s'étendent d'ordinaire aux environs des villages et autour des fermes, les autres se trouvent sur les hauteurs ou à une grande distance des habitations. Voici en quoi consiste l'*essartage :* on coupe en larges mottes toute la superficie des landes, qui, recouverte de plantes et remplie de racines, forme une espèce de tourbe maigre et légère. On expose ces mottes au soleil afin de les rendre plus inflammables, puis on les dispose en tas auxquels on met le feu. Les cendres éparpillées donnent un engrais qui permet d'obtenir deux ou trois récoltes de seigle et d'avoine sans avoir recours au fumier. On abandonne ensuite la terre à elle-même pendant un temps assez long pour que la couche végétale puisse se reformer complétement, et alors on l'*essarte* de nouveau. Souvent au milieu d'une vaste lande, loin de toute habitation, on rencontre un champ couvert de moissons semblables, pour employer la comparaison locale, à un mouchoir perdu sur la montagne : c'est un *sart* mis en culture. Les produits obtenus ainsi, quoique très minimes, forment néanmoins une ressource précieuse pour le cultivateur, qu'ils mettent à même d'augmenter la quantité de son bétail et de mieux engraisser ses terres ordinaires. Ce procédé, tout grossier qu'il paraisse, peut néanmoins devenir, comme on le voit depuis quelques années, la base de la mise en valeur définitive des bruyères et le point de départ d'une rotation régulière de récoltes, interrompues seulement par la jachère triennale. Quant aux *terres à champs*, l'examen de la succession des récoltes qu'elles portent montre mieux encore l'infériorité relative de l'agriculture ardennaise.

On a vu que, dans la région sablonneuse de l'ouest, la terre donnait souvent deux récoltes par an : dans la Belgique centrale, elle n'en livre plus qu'une; dans le Condroz, elle reste en jachère une fois tous les trois ou quatre ans; en Ardenne, après avoir produit pendant trois années consécutives, elle se reposera six ou sept ans, même plus longtemps encore. A mesure qu'on s'élève sur les plateaux de la partie orientale de la Belgique, on s'éloigne ainsi par degrés du point où le sol, semblable à une machine dirigée par un industriel actif, est sans cesse engagé dans l'acte de la production, pour se rapprocher de celui où, comme dans les temps primitifs, livré à ses forces propres, il n'offre plus qu'un maigre pâturage pour le bétail. Certes, près des villages de l'Ardenne, on trouve des terres aussi bien cultivées et aussi productives que dans les Flandres, mais ce n'est pas d'après celles-là qu'il faut juger des assolemens suivis dans la plupart des fermes. Voici à peu près comment l'usage ordinaire règle la suite des récoltes qu'on demande au même champ : d'abord du seigle sur fumure, puis de l'avoine, la troisième année

des pommes de terre et de l'avoine, enfin parfois la quatrième année encore de l'avoine, et, après cette série de produits épuisans, six ou sept ans de prairie naturelle formée des plantes qui couvrent spontanément le sol. Quoique l'avoine ne serve pas, ainsi qu'en Écosse, de nourriture à l'homme, on voit qu'elle est, comme dans ce dernier pays, le produit principal, parce que, céréale du printemps, elle n'a point à courir les chances souvent funestes d'un hiver trop rigoureux. Le seigle, qui annonce ici la région schisteuse, sert à faire le pain noir que consomment les populations rurales. Le froment et l'épeautre ne sont cultivés que par exception (1).

Certainement ces procédés de culture réclament de grandes améliorations; néanmoins il faut avouer que la rigueur du climat y apporte de sérieux obstacles. Ainsi l'on a vu plus d'une fois les pommes de terre geler durant les mois de mai et de juin, au moins sur les terres humides ou qui penchent vers le nord. Les gelées blanches des nuits d'été nuisent également au foin et s'opposeraient au développement du sarrasin, qu'il serait si utile d'introduire ici. Il n'est pas jusqu'à la fructification des céréales qui ne souffre du froid. C'est ainsi qu'en visitant cette contrée en 1860 j'y trouvai les récoltes de seigle et d'avoine ensevelies sous la neige. Le premier soin à prendre serait ici, comme dans le Condroz, d'accorder dans les assolemens plus de place aux fourrages, afin de mieux nourrir le bétail et de faire plus de fumier. Les animaux, obligés de chercher presque constamment leur nourriture sur de pauvres pâturages, donnent peu de viande et presque point de lait ni de beurre; en outre la majeure partie de l'engrais se perd. Le cultivateur accumule dans l'étable, sous forme de litière, une grande quantité de matières végétales, des feuilles mortes, des fougères, du genêt surtout, qui croît en abondance sur les collines et dont on vante beaucoup en Ardenne l'action fertilisante; mais de bonnes récoltes de racines ou de légumineuses telles que trèfle blanc, lupuline, sainfoin, intercalées entre les récoltes successives d'avoine et de seigle, donneraient un tout autre élan à la production agricole, plus faible même ici que dans le Condroz. La densité de la population tombe à un habitant par trois hectares, c'est-à-dire qu'elle est inférieure à la proportion qu'on rencontre en Écosse et dans la Sologne. Les chefs-lieux des cantons et même celui de la province forment à peine des bourgs de quatre ou cinq mille âmes.

(1) Pour qu'on puisse juger de l'économie rurale de l'Ardenne, il ne sera pas inutile d'indiquer l'étendue consacrée à chaque espèce de produit dans un arrondissement purement ardennais, celui de Bastogne. Sur 89,991 hectares, les terres vagues en occupent 42,254, les terrains essartés 2,647, les bois 19,409, les prairies 10,051, les jachères 5,288, l'avoine 3,946, le seigle 2,668, les pommes de terre 2,061. Le froment et l'épeautre ne figurent que pour 11 hectares.

Dans un pays aussi accidenté, où la situation, l'altitude, les influences climatériques font varier à l'infini les qualités de la terre, on comprend qu'il est difficile de fixer un prix de vente ou de location. La statistique officielle de 1846 porte la valeur vénale de l'hectare de terre arable à 600 francs et la valeur locative à 30 francs. Aujourd'hui le chemin de fer qui, traversant tout le Luxembourg, le relie au centre du pays, à l'Allemagne et à la France, les nombreuses et excellentes routes construites dans ces dernières années, la hausse des prix qui en est résultée pour tous les produits du sol sans exception, l'activité plus grande qui s'est emparée d'une population naturellement énergique et intelligente, toutes ces circonstances ont considérablement augmenté la valeur de la propriété foncière. Lorsqu'en exécution de la loi qui ordonne l'aliénation des communaux, on soumissionne pour obtenir une partie de landes, on peut s'attendre à la payer de 200 à 300 fr. l'hectare; or la terre en culture doit valoir au moins trois ou quatre fois autant.

En résumé, la prédominance des bois et des pâtis, le long repos accordé au sol, le faible capital consacré à l'exploitation, la petitesse et l'aspect sauvage du bétail, le manque complet d'instrumens aratoires perfectionnés, les récoltes successives d'avoine demandées au même champ, tous les caractères de l'économie rurale de l'Ardenne montrent clairement combien elle est encore arriérée. Et néanmoins dans cette contrée ingrate, dont l'homme n'a pas même appris à faire valoir toutes les forces productives, les populations rurales jouissent d'une aisance beaucoup plus grande que dans les belles campagnes des Flandres si admirablement cultivées. On ne rencontre que rarement ici ces tempéramens lymphatiques, dus à une alimentation exclusivement végétale. Le paysan a le teint animé et chaud, la chair ferme, l'œil vif et la jambe nerveuse; il est toujours bien vêtu et bien chaussé, et s'il élève un porc, ce n'est pas pour le vendre afin de payer sa rente, mais pour en manger le lard avec ses pommes de terre. La main-d'œuvre se paie cher : on n'obtient guère un journalier à moins de 1 fr. 75 cent. ou 2 fr., et encore à ce prix ne pourrait-on réunir un grand nombre d'ouvriers. En même temps que le salaire est élevé, les denrées sont à bon compte; il y a donc double avantage pour celui qui doit vendre son travail et acheter sa nourriture. Les espaces vagues, les bruyères, les bois, le bord des torrens, permettent aux habitans de se procurer un peu de bois, de l'herbe, du genêt pour faire du fumier, mille ressources sans nom qui manquent aux pauvres là où, comme dans un jardin, tout est approprié et mis en culture. Grâce aux biens communaux, nul ne connaît les extrémités du dénûment absolu. Les coupes faites dans les forêts de la commune donnent à chaque famille des fagots pour chauffer l'âtre, et chacun peut louer à un prix

peu élevé un ou deux hectares où il aura la facilité de récolter les alimens nécessaires au ménage. Personne ne se sent complétement déshérité, perdu, sans droit, sans asile, sans recours, sans nul moyen d'utiliser son temps et ses bras; l'homme tient encore au sol : les liens qui le rattachent au sein nourricier de la mère commune ne sont pas tous rompus.

Construites en pierres qui boivent l'eau et couvertes de grandes plaques d'ardoises schisteuses, les habitations rurales de l'Ardenne présentent, il est vrai, un aspect triste et délabré. Une porte étroite, une ou deux lucarnes éclairent à peine un intérieur sombre, complétement noirci par la fumée du bois vert. Jamais on ne peint ni ne blanchit ces misérables demeures, et pourtant, dans toutes celles où je suis entré, j'ai toujours trouvé dans les quartiers de lard pendus aux poutrelles du plafond la preuve que leurs habitans ne se contentaient pas d'un régime uniquement végétal. Nulle part je n'ai vu ni la propreté, ni les soins, ni l'aisance apparente des chaumières flamandes, mais nulle part non plus les indices de l'extrême misère qu'on rencontre trop souvent dans les Flandres. Très frappé de ce contraste, je m'attachai, en visitant l'Ardenne, à pénétrer dans les ménages les plus pauvres. C'est à ce titre qu'on me signala, sur la route d'Aywaille à Barvaux, une vieille femme qui n'avait même pas de maison : elle habitait une grotte. En effet, en gravissant les roches escarpées qui encaissent, près du hameau de Mie, le cours d'un des affluens de l'Ourthe, je rencontrai la vieille Geneviève, — c'était le nom de la pauvresse, — qui me montra l'habitation qu'elle s'était faite en profitant d'une excavation naturelle formée dans le calcaire. Une cloison en torchis fermait l'entrée de la grotte, dont le fond lui servait de chambre à coucher et de cave. Il y faisait sec; seulement, sur le devant, une fissure de la pierre laissait tomber goutte à goutte un petit filet d'eau. Cette femme se regardait sans contredit comme la plus misérable de la contrée, et cependant elle avait une chèvre qui, broutant l'herbe de la montagne, lui donnait son lait, et un petit porc logé comme elle-même dans le rocher. L'hiver, la commune lui fournissait un peu de bois de chauffage, et lui louait, moyennant 6 francs l'an, un hectare de bonne terre. L'air était sain, et la nourriture de cette femme, qu'on me signalait comme le type de la plus extrême misère, bien plus substantielle que celle des cultivateurs de l'ouest possédant un capital d'exploitation de plusieurs milliers de francs. La pauvre Geneviève vivait mieux dans sa grotte qu'un petit fermier flamand dans sa maison coquette et bien tenue, au milieu de ses champs si parfaitement cultivés. On nous pardonnera sans doute d'avoir insisté sur ce fait particulier, car il met nettement en relief le contraste que présentent

les Flandres, où la production agricole, la plus riche qu'on puisse voir, ne laisse aux mains de ceux qui travaillent la terre que juste de quoi vivre, et d'autre part l'Ardenne, où ceux qui font valoir le sol jouissent d'une certaine aisance relative malgré l'infériorité de la production et des procédés agricoles. Ce phénomène mérite à coup sûr de fixer l'attention de l'économiste, et sans donner place ici à toutes les considérations qu'il suggère, qu'on nous permette seulement de rappeler une pensée qu'exprime quelque part M. Stuart Mill, pensée qui venait souvent se mêler dans notre esprit à nos préoccupations agronomiques tandis que nous visitions les forêts et les bruyères de l'Ardenne. Pour que l'humanité atteigne le but qui lui est assigné, faut-il donc, se demande l'éminent écrivain anglais, que les hommes pressés les uns contre les autres soient absorbés du matin au soir dans l'œuvre de la production? faut-il que toute terre se couvre de moissons et toute prairie de bœufs gras, et ne doit-il plus y avoir sur le globe de place où, dégagé du souci de créer de la richesse, on puisse admirer dans les solitudes les fleurs sauvages telles qu'elles croissent sur le sol abandonné à lui-même et les aspects variés de la nature non encore asservie aux besoins de l'homme?

Afin de compléter l'étude des différentes régions agricoles de la Belgique, il nous reste à mentionner celle qui occupe le sud de la province du Luxembourg. Quand on a franchi les crêtes nues et les hauteurs boisées de l'Ardenne, le pays où l'on descend prend un caractère complétement différent. Au lieu de plateaux monotones, on voit se succéder des champs fertiles, de riches prairies arrosées d'eaux vives, des collines boisées, des habitations riantes, entourées d'arbres fruitiers, des routes accidentées dont l'animation indique une contrée plus peuplée. La douceur de la température, la vigueur de la végétation, tout annonce qu'on approche de la zone plus favorisée de l'Europe centrale. Le massif ardennais arrête le souffle glacé des vents du nord; par suite, les hivers sont moins âpres, les étés plus chauds. L'influence d'une latitude plus méridionale se fait sentir tout à coup : les châtaigniers commencent à paraître, déjà le raisin mûrit, les noyers prospèrent partout. Les poires, les abricots, les prunes, tous les fruits sont si abondans, que dans les bonnes années on en extrait des quantités notables d'eau-de-vie. Comparé à celui de la froide Ardenne, le climat du Luxembourg a paru si doux qu'on a donné à cette petite lisière qui s'étend dans le bassin de la Semoy le nom un peu trop flatteur de Petite-Provence. L'argile, le calcaire, la marne des terrains jurassiques, composent un sol favorable à la culture et surtout aux prairies, qui, le long des cours d'eau, sont de qualité excellente. Les produits aussi sont plus

variés que dans l'Ardenne et même que dans la Hesbaye. On ne laisse plus reposer la terre que de loin en loin. En fait de céréales, l'épeautre est remplacé par le froment, et le méteil, dont on fait le pain que mangent les classes laborieuses, occupe plus de place que le seigle. Des récoltes de trèfle, de pommes de terre, de féveroles, intercalées entre celles des produits épuisans, ont conduit à un assolement plus judicieux, dont bientôt la jachère sera complétement bannie. Le nombre des bêtes à cornes est proportionnellement plus considérable que dans le Condroz, celui des moutons au contraire l'est beaucoup moins; mais une des principales sources de profit pour les exploitations de ce pays, c'est l'élève des porcs. La race locale, moins haute sur jambes, plus courte et plus ramassée que celle des Flandres, a quelques-unes des qualités du cochon anglais. Elle se nourrit facilement, et quand on a engraissé les porcs pendant une couple de mois avec du seigle, des féveroles moulues et des pommes de terre, on en obtient un bon prix sur les marchés français.

Avec son doux climat, ses gracieuses collines et ses beaux rochers, la zone du Bas-Luxembourg est sans contredit l'une de celles qu'on visitera en Belgique avec le plus de plaisir. La Semoy, dans ses capricieux et innombrables méandres, l'arrose tout entière, et baigne les murs des pittoresques petites villes de Chiny et de Bouillon. Le sol, sans être trop morcelé, est divisé entre un nombre considérable de parts, presque toutes exploitées directement par les propriétaires. Chacun pour ainsi dire cultive son propre champ et peut s'asseoir à l'ombre de son noyer. Il en résulte pour tous une sorte d'aisance rustique qui dérive non de la possession de grands capitaux, mais de l'abondance de toutes les denrées. Une réelle égalité règne dans les conditions sociales : nul n'est assez riche pour atteindre à l'opulence et à l'oisiveté, nul non plus n'est assez pauvre pour connaître les extrémités de la misère. C'est ainsi que dans ce pays agreste, où les beautés de la nature s'unissent, pour former de charmans paysages, à celles qui trahissent la culture et les soins de l'homme, une population honnête et laborieuse peut subsister et même augmenter son bien-être en perfectionnant ses procédés agricoles, sans renoncer à une division du travail et de la propriété qui favorise une équitable répartition des produits. Aussi conseillerions-nous au voyageur agronome qui voudrait connaître les diverses régions rurales de la Belgique de terminer ses excursions en visitant cet heureux district, afin que, sous l'empire de la dernière impression, il conserve un plus agréable souvenir de sa tournée.

ÉMILE DE LAVELEYE.

UN

JEUNE ÉCRIVAIN

ÉTUDE MORALE

HENRY MURGER ET SES ŒUVRES.

Parmi les hommes destinés à laisser leur trace dans la littérature de leur temps, il en est dont on peut apprécier le talent, l'influence et même la vie d'après les règles établies qui gouvernent la conscience et la raison; il en est d'autres au contraire dont on ne saurait approcher sans ressentir un singulier embarras. Nous comprenons qu'il y aurait inconséquence à nous abandonner sans réserve à l'attrait bizarre qu'ils inspirent; mais en même temps un instinct supérieur aux plus beaux raisonnemens nous avertit qu'il y aurait injustice à leur appliquer en toute rigueur des lois morales auxquelles ils désobéissent sans songer à mal, et comme par une pente imperceptible de leur éducation ou de leur nature. On avoue tout bas qu'ils auraient peut-être moins de charme, s'ils étaient plus réguliers, plus corrects, plus habiles à se conduire, s'ils ressemblaient moins à ces personnages dont ils excellent à retracer les physionomies et les aventures. Le mal dont ils souffrent, si l'on osait inventer un mot pour le définir, s'appellerait *l'inconscience*. C'est un sens qui leur manque, et qui, en leur manquant, les laisse désarmés contre le monde et contre eux-mêmes, incapables de dégager d'un dangereux alliage les portions délicates de leur intelligence, et par cela même intéressans comme des pupilles sans tuteur, comme des

orphelins auprès desquels une société marâtre négligerait de remplir la tâche de la maternité véritable. Cette espèce d'*orphelinat* moral, associé à des facultés remarquables, exposé d'avance à tous les hasards de la vie, jeté sans appui dans un monde où l'autorité s'efface, où les croyances s'altèrent, où les liens se brisent, où les intérêts se morcellent à l'infini, a quelque chose de touchant, fait pour attendrir les juges les plus sévères; mais ce sentiment, après tout, est plus instinctif que raisonné, et, pour que ceux qui l'éveillent en nous puissent en recueillir tout le bénéfice, il ne faut pas qu'à certains momens on nous demande en leur faveur plus qu'ils ne doivent obtenir. Tout ce qui est exceptionnel dans les élémens d'une appréciation morale ne se sauve que par la sincérité, et il suffit dès lors, pour nous mettre en garde, du moindre indice d'exagération et surtout de charlatanisme. Si l'on veut absolument que l'amnistie s'appelle l'admiration et que la sympathie ressemble à l'apothéose, si l'on choisit en outre, pour cette transposition bruyante de toutes les notions du vrai et du bien, une de ces heures qui portent avec elles la plus austère des leçons, si l'on fait d'un lit de mort un lit de parade et d'un cercueil un tréteau, nous nous tenons à l'écart, et nous attendons que le bruit cesse pour exprimer nos regrets.

Telles étaient les réflexions qui occupaient notre esprit au moment où nous venions de relire avec une affectueuse attention les œuvres d'Henry Murger. En songeant à ce que nous connaissions de sa vie, à ce qu'il nous en avait révélé lui-même, nous pensions qu'il y aurait peut-être mieux à faire, pour le moment du moins, qu'un examen spécial de ses écrits. Henry Murger a personnifié certains penchans de la littérature moderne, certains traits de nos mœurs littéraires, dont il n'a que trop subi et démontré à ses dépens les inconvéniens et les périls. Ceux qui l'ont sincèrement aimé, — et nous sommes de ce nombre, — ont souvent gémi de le voir enveloppé pour ainsi dire d'une atmosphère où doivent infailliblement dépérir les meilleures facultés de l'intelligence, où les dons les plus précieux de l'imagination et du cœur ont sans cesse à lutter contre des préoccupations fâcheuses et de malsaines habitudes. C'est ce contraste que nous voudrions indiquer aujourd'hui, sans nous départir de notre sympathie pour l'écrivain, mais aussi sans complaisance pour ce milieu, pour cet entourage qui a troublé et finalement tari en Murger les sources de l'inspiration et de la vie. Sur ce terrain, nous nous sentons plus à l'aise. La critique proprement dite a ses heures de lassitude et de doute : elle suppose chez celui qui l'exerce, à défaut d'une supériorité quelconque, le sentiment d'une situation tout à fait indépendante des œuvres qu'il juge et des faiblesses qu'il signale; elle contracte alors je ne sais quoi de sec et

de hautain qui rend la persuasion difficile. L'étude morale est plus féconde et plus douce : chacun de nous a sa part des enseignemens qu'elle recueille et des vérités qu'elle invoque. L'âme humaine étant engagée dans le débat, nous devenons à la fois juges et justiciables, et tout ce que nous essayons de découvrir dans ce monde intérieur, plein de défaillances et de mystères, retombe en partie sur nous-mêmes : solidarité précieuse, qui donne à la leçon toute sa portée en l'appliquant tout ensemble au moraliste, à son sujet et à son auditoire.

Si nous cherchons avant tout dans les œuvres de Murger un sujet d'étude morale, c'est le recueil posthume de ses vers qu'il faudra interroger d'abord, et ici on nous permettra de dire que trop de silence a succédé à trop de bruit. Ce volume des *Nuits d'hiver* offre même un intérêt réel, sinon comme œuvre d'art, au moins comme renseignement personnel, comme expression fidèle de l'état de cette âme, du néant où elle laissait peu à peu tomber toutes ses illusions juvéniles, des pressentimens sinistres qu'elle mêlait à ses regrets. Certaines pièces de ce recueil, *le Requiem d'amour, la Chanson de Musette, le Testament, la Ballade du Désespéré,* mises en regard des pages les plus significatives d'Henry Murger, y jettent une dernière lueur; elles pourraient leur servir de complément et de commentaire, y figurer comme des fleurs séchées entre les feuilles d'un herbier ou d'un livre de botanique. Dans ces poésies, le sentiment est très supérieur à la forme; le sentiment est souvent pénétrant et vrai, la forme est indécise et négligée. Contradiction remarquable, et qu'il faut noter en passant, engagé très avant dans l'école dite *réaliste,* ami et admirateur des maîtres les plus raffinés de la ciselure et de l'arabesque, Murger était au fond, et fort heureusement, beaucoup moins réaliste qu'il ne le croyait lui-même. Il a très peu sacrifié aux recherches, aux excès du style et de la couleur. Sauf quelques métaphores d'atelier, quelques-uns de ces abus à la mode qui ne permettent plus à l'idée de faire son chemin sans l'affubler d'une image, sa prose est pleine de naturel : elle est de bonne race et de bon aloi; elle brille par le trait plutôt que par l'ornement. On pourrait çà et là lui reprocher des négligences plutôt que des prodigalités. De même, dans ses vers, on est tout surpris de rencontrer à profusion de mauvaises rimes, des hémistiches incolores, des couplets d'almanach, des frugalités d'ajustement à faire croire que les ciseleurs ne sont pas venus; mais parmi ces deux cents pages il y en a cinquante que l'on ne peut lire sans émotion, il y en a dix qui nous ont fait monter aux yeux quelques-unes de ces larmes amères que le poète a dû verser entre deux funèbres sourires. Ces pages-là nous le livrent une dernière fois avant que son cœur ait cessé de

battre, avant que la faculté de souffrir se soit épuisée en lui avec la faculté de vivre. Nous y retrouvons la trace des inspirations, assez peu variées d'ailleurs, qui se disputèrent son talent et sa vie; nous y reconnaissons surtout, plus expressive, plus douloureuse que jamais, cette note dominante qui, passé le premier printemps, s'empara de Murger, ramena le refrain de toutes ses chansons, et finit par devenir la chanson tout entière. Cette note, c'est le regret, le *desiderium* latin, le désir vaincu, brisé, se débattant dans son néant et son impuissance, le sentiment d'un effort inutile pour ranimer ce qui est mort, pour réchauffer des cendres éteintes, pour vaincre ces deux invincibles ennemis des amours printanières telles que les comprenait et les pratiquait Murger : l'inconstance et le temps. Dans ses récits, toutes les femmes qui ne meurent pas sont infidèles, et les amans ne sont pas en reste dans cette joute de tendresses faciles et de rapides oublis. Musette trahit le héros ou le poète de *la Vie de Bohème;* Mimi abandonne Rodolphe; Marie trompe Olivier; Camille se console. On s'aime, on se quitte, on pleure, et quand on se retrouve, on reconnaît que ce qui est fini ne peut plus revenir, que le désir n'est plus qu'un mensonge du regret, que ce fil de soie et d'or ne saurait être ressaisi par les mains légères d'où il est une fois tombé. Nul peut-être mieux qu'Henry Murger n'a su peindre, dans *le Dernier Rendez-vous* par exemple, cette impossibilité de recommencer l'amour, la jeunesse et le plaisir, ce mélange de résignation ironique et de tristesse poignante réveillé à chaque nouvelle expérience dans des cœurs qui ne savent plus battre à l'unisson. Ceci n'est pas simplement une remarque littéraire : il est évident que Murger s'est servi à lui-même de *sujet*, qu'il n'a donné que trop de place dans son existence à ce qu'il a si bien exprimé. C'est là son originalité, le trait distinctif de cette physionomie souriante sous un crêpe, et ce sentiment est, hélas! trop d'accord avec la mobilité et l'inconséquence des affections humaines pour ne pas rencontrer en nous bien des échos. Et cependant que de chemin parcouru, quel abaissement de l'horizon poétique, depuis *le Lac* de Lamartine, depuis *les Nuits* d'Alfred de Musset! Là aussi le regret s'exhale en notes douloureuses et plaintives; il plane sur les souvenirs du bonheur disparu comme un oiseau de nuit dans un ciel étoilé. Le néant des joies de la terre, la brièveté décevante des heures enchanteresses, le deuil du cœur trahi ou brisé par une maîtresse infidèle ou morte, tout cela éclate dans ces strophes adressées par le poète à des félicités qu'il n'a pu arrêter au passage, et qu'il essaierait vainement de rappeler; mais quelle différence! Au-delà de ces espaces où descend le crépuscule, où s'éloignent peu à peu les images adorées, on comprend qu'il y a quel-

que chose encore, le sentiment, vague peut-être, mais vivace, d'un infini, d'un idéal supérieur à ce que l'on perd : il y a une âme en un mot, et avec elle un avenir, une destinée, un poème, dont ces fugitives amours n'auront été que le prologue.

Mon âme est immortelle et va s'en souvenir!

s'écrie à travers ses sanglots le plus éloquent, le plus émouvant de ces poètes du regret. Voilà ce qui manque chez Murger et ses amis : le petit monde qu'il connaît si bien et qu'il décrit avec charme n'a pas d'horizon ; c'est sur le néant et sur l'ombre que s'ouvrent les fenêtres de ces mansardes où gazouillent de futiles amours sous le gai rayon de la vingtième année. Que le rayon s'éteigne, que les fauvettes se taisent, que le temps fasse un pas, que la chanson amoureuse expire dans le vide, tout est dit, il ne reste plus rien; non-seulement le conte est fini, mais le conteur n'a plus sa raison d'être ; il était jeune, il ne l'est plus ; il n'est pas mûr, il ne le sera jamais. Toute pruderie à part, c'est là une condition d'infériorité, et ceux dont l'attention avait été éveillée par les brillans débuts d'Henry Murger eurent bientôt à craindre de le voir défaillir et tomber du côté où il penchait.

On se plaît d'ordinaire à rechercher les origines des poètes, les premières impressions de leur enfance, et à expliquer par ces détails, quelquefois apocryphes, certains traits de leur physionomie, certaines tendances de leur talent. Cette espèce de légende n'a pas manqué pour Henry Murger, bien que ses amis les plus bruyans l'aient volontiers laissée dans le vague. On a parlé d'une enfance débile et pauvre, ayant eu pour tout horizon une loge de concierge ou un établi de tailleur, mais égayée par le voisinage de Béranger et bercée sur les genoux des illustres filles de Garcia. Il n'est pas jusqu'à son nom, avec ses petites bizarreries d'orthographe et de ponctuation, ajoutées après coup par un charlatanisme bien innocent, qui n'ait contracté un air de ballade d'outre-Rhin, un léger parfum germanique et bohème, tout à fait en harmonie avec ce que devait être plus tard le poète ou l'amant de Musette et de Camille. Tout cela est assez poétique en effet, mais fort inexact. Ce qui est plus vrai, ce que Murger lui-même nous a dit bien des fois, c'est qu'il était né au pied du Mont-Blanc, en pleine Savoie, dans un pays dont les enfans, généralement peu enclins à la dissipation insouciante, nous donnent au contraire l'exemple proverbial de la prévoyance et de l'économie. N'y aurait-il pas, si on y attachait plus d'importance et de certitude, un contraste assez piquant à établir entre cette origine et cette existence? L'esprit genevois, on le sait, avec ses qua-

lités de sagesse un peu compassée, de régularité un peu froide, se retrouve dans la plupart des productions, si estimables d'ailleurs, de la littérature genevoise. L'esprit savoisien se reconnaîtrait très difficilement dans ces livres fantasques où s'est trop fidèlement reflétée une vie aventureuse et décousue. C'est que Murger, amené de fort bonne heure à Paris par son père, fut tout d'abord un enfant parisien, nous dirions presque un *gamin* de Paris, chez qui un sentiment très fin, un art délicat, une mélancolie railleuse, relevèrent souvent, mais n'effacèrent jamais les habitudes primitives : si bien que le début, la suite et l'ensemble de sa carrière et de son œuvre, furent comme un tribut payé aux allures de cette Bohême adoptive et un démenti infligé aux mœurs de sa véritable patrie.

Reviendrons-nous sur ces *Scènes de la vie de Bohème*, qui sont restées le plus populaire de ses ouvrages? Elles parurent dans un moment favorable, où le public, rudement averti par les événemens politiques, venait de prendre en dégoût les longs romans et les grosses aventures. Il prit un vif plaisir à ces courts récits, à ces jolies esquisses, lestement enlevées, saupoudrées de bon sel gaulois, affubiées d'habits de carnaval très heureusement ajustés à des figures qui offraient alors l'attrait de la nouveauté et de l'inconnu. Tout cela fut accepté gaiement, comme c'était conté, et sans trop de conséquence. On ne se scandalisa de rien, pas même de cette chasse à l'écu de cent sous, demeurée proverbiale dans l'entourage de l'historien de la bohème, pas même des joyeuses équipées de ces jeunes gens à l'encontre du créancier et du bourgeois, lesquelles demeuraient encore en arrière des hardiesses de l'ancienne comédie, des friponneries avouables de Frontin, de Gil Blas ou de Figaro. Ce que l'on dut se borner à remarquer, c'est d'abord que Mimi et Musette n'étaient que les sœurs, moins poétiques et moins fraîches, de Bernerette et de Mimi Pinson, c'est ensuite qu'en pleine démocratie il n'était guère respectueux pour les lettres et pour les arts d'attribuer à leurs néophytes les mœurs autrefois réservées aux valets et aux marquis. En somme, cela était excellent comme point de départ, comme prélude d'une carrière d'écrivain et de poète, et l'on put croire que Murger l'entendait ainsi, puisqu'il avait soin de nous avertir que ses héros, si râpés, si déguenillés, si faméliques, avaient fini par devenir de véritables artistes et des auteurs célèbres; mais ce programme a-t-il été complétement rempli? Sans doute il y a eu de temps à autre, chez Henry Murger, un effort pour arracher sa pensée à ce moule primitif, pour se tirer lui-même de cette première ornière, et nos lecteurs en ont eu plus d'une preuve. Il est permis de dire pourtant que ce pli, une fois pris, ne s'effaça plus, que Murger fut toujours Schaunard par quelque côté, et que ses

pas le ramenèrent souvent au point de départ. Aussi bien la faute n'en fut pas à lui seul, mais au public et même à la critique, qui s'obstinèrent à ne voir en lui que l'auteur de *la Vie de Bohème*, et le déclarèrent moins amusant lorsqu'il essaya d'être plus élevé.

Murger, dès son second ouvrage, les *Scènes de la vie de Jeunesse*, se trouva en présence de cette difficulté, qu'il n'a jamais complétement résolue ni dans sa personne, ni dans ses livres. La vie de jeunesse, soit; mais quelle jeunesse? Depuis tantôt vingt ans, nous entendons les coryphées de la fantaisie s'écrier avec des effusions lyriques et des poses d'adolescent : Oh! la jeunesse! oh! être jeune! Et sur ce thème invariable ils brodent des variations infinies, ils accumulent toutes les images obligées : l'aube et le printemps, les lilas en fleur, les sourires du matin se jouant dans la brume flottante, l'ivresse du premier amour, le sentier que l'on suit pas à pas, la touffe d'églantiers, la haie d'aubépines où de blanches mains butinent un bouquet pendant que des lèvres vermeilles échangent un serment et un baiser; voilà la vie, voilà la poésie, voilà le dernier mot des facultés et des félicités humaines, et honte aux censeurs moroses, aux pédans hypocrites qui s'inquiètent de ce qui suivra cette phase radieuse! Hélas! la chanson est à peine achevée, l'hymne vibre encore, que déjà le soleil penche à l'horizon, l'ombre s'allonge sur la plaine, le sentier devient plus rude et plus sombre; tous ces jeunes fronts se dépouillent, toutes ces fraîches illusions s'effeuillent avec les amandiers d'avril, avec les rosiers de mai. C'est là, nous dit-on, l'éternelle loi qui gouverne l'humanité et le monde, et le mal que nous signalons n'est pas d'hier. On se trompe : dans la vie comme dans les lettres, dans la nature comme dans l'art, chez l'homme comme parmi les objets qu'il anime de sa présence et qui l'enchantent de leur beauté, le principal charme de la jeunesse, du printemps et du matin dépend de leurs promesses plus encore que de leurs dons; il réside dans les secrètes harmonies qui les unissent d'avance à ce qui doit les suivre, les féconder et les compléter. Ages de l'année, saisons de l'homme, heures du jour, obéissent à une volonté souveraine, à un ordre mystérieux qui fait de leurs splendeurs ou de leurs ombres, de leurs joies ou de leurs tristesses, les chants d'un même poème, les anneaux d'une même chaîne. Si on les détachait de ce qui les précède et de ce qui les suit, on dérangerait non-seulement leurs rapports mutuels, mais leur accord avec les règles immortelles de l'imagination et de la raison; on en ferait des énigmes sans mot. La jeunesse qui ne doit pas, qui ne sait pas mûrir, la jeunesse qui n'a pas de lendemain, n'est plus la jeunesse : elle est tout au plus un rêve dont le réveil nous laisse énervés, abattus, incapables d'initiative et d'action éner-

gique. Nous avons connu une jeunesse qui ne ressemblait pas à celle-là : on ne pouvait l'accuser pourtant de dédaigner la poésie, la passion, la rêverie, l'enthousiasme. Elle en vivait, elle en palpitait, comme ces corps vigoureux qui nous laissent voir un généreux sang courir sous l'épiderme, un souffle puissant soulever la poitrine; mais à tout cela elle mêlait un idéal de grandeur intellectuelle et morale, un goût de liberté et de justice, une ardeur de découverte et de conquête dans tous les domaines de la pensée. Elle était jeune en un mot dans le présent et dans l'avenir, car, encore une fois, la jeunesse véritable et complète est celle qui prépare et fait pressentir ce que sera la maturité. Est-ce cette jeunesse que nous retrouvons dans la nouvelle génération littéraire, parmi ces groupes que Murger a peints, et dont il est resté lui-même un des types les plus instructifs? Assurément non: pour ceux-là, la passion et la poésie, la jeunesse et la fantaisie n'existent qu'à la condition d'ignorer tout ce qui se passe au-delà du temps où elles se jouent et du monde où elles s'agitent, de rompre avec tout ce qui n'est pas elles, avec tout ce qui les rattacherait à la société et à la vie, de s'isoler, de se replier sans cesse sur elles-mêmes, jusqu'à ce qu'elles tombent d'épuisement et de lassitude. Voilà ce qui frappe cette littérature de stérilité et de monotonie, même chez les meilleurs, même chez ceux qui, comme Murger, tentent parfois de lui échapper. « Ils referont perpétuellement le même poème, le même roman, la même comédie, nous écrivait récemment un poète; il n'y a de croissant et de varié que le talent qui s'appuie sur une âme tout entière et non pas sur une seule passion, fût-ce l'amour, sur un seul âge, fût-ce la jeunesse, sur une seule faculté, fût-ce l'imagination. » — Là est la vérité, le reste est mensonge. Oui, une âme tout entière, c'est-à-dire l'homme tout entier avec l'inépuisable contraste de ses grandeurs et de ses misères, de ce qu'il a d'immortel et de ce qu'il a de périssable, de ses passions fugitives qui naissent et meurent avec chaque printemps, et de ses facultés viriles que la lutte exalte, que l'âge affermit, que la douleur retrempe! C'est à ce prix que s'acquiert cette force de renouvellement et de maturité qui donne au poète, au romancier, à l'artiste, le droit de vieillir sans se fatiguer ni se répéter. En dehors de cette condition suprême de fécondité et de beauté, il n'y a pas de milieu, pas de transition entre une *juvénilité* persistante et un dépérissement précoce. Triste consolation, quand on voit tomber un poète avant la quarantième année, d'avoir à se dire qu'il est mort à temps, qu'il n'était plus que l'ombre du poète aimé et qu'il allait se survivre à lui-même!

Toutefois il serait injuste d'oublier qu'Henry Murger, après *la Vie de Bohème* et les *Scènes de la Vie de Jeunesse*, chercha une veine

meilleure, et fit d'heureuse tentatives pour donner à son talent plus d'horizon et d'espace. Nous trouvons une mélancolique douceur à nous rappeler le temps où nous l'avons connu, où nous le vîmes trouver un accueil sympathique à la *Revue des Deux Mondes*, que l'on accusait dès lors de méfiance hautaine à l'égard des jeunes gens et des nouveaux noms. Ce front déjà dévasté, ce visage dont les traits fins portaient l'empreinte des fatigues du travail, de la pensée, de volupté peut-être, cette physionomie douce, moqueuse et triste, où passaient tour à tour l'élégie et la comédie, tout cet ensemble nous causa une impression singulière, une vive sympathie, mêlée d'étonnement et d'inquiétude. A voir ce jeune homme chauve, drapé dans un habit noir où se révélaient plusieurs genres de deuils, comment se défendre d'une curiosité affectueuse et d'un douloureux pressentiment? Comment ne pas songer à ces créations shakspeariennes où se confondent les larmes et l'éclat de rire, où la tragédie joue avec le crâne du *poor Yorick?* Ce fut là, nous le croyons, le moment décisif dans la carrière de Murger. Ce fut alors qu'en face d'un public agrandi, recruté dans les rangs de la société tout entière, il écrivit des récits dont les personnages différaient peu, à vrai dire, de ses héros primitifs, mais où la trame était plus forte, l'allure plus ferme, le style plus sobre, l'analyse plus pénétrante, l'étude des caractères mieux approfondie. Les figures ne variaient guère leurs expressions et leurs attitudes; mais l'artiste était plus habile et les serrait de plus près. Bientôt à cette bonne influence s'en joignit une autre non moins salutaire : Murger aima sincèrement la campagne; cet instinct paysagiste qu'il possédait à un haut degré, et dont il a donné des preuves excellentes, l'attira hors de Paris, en pleine forêt de Fontainebleau, sur le seul point de la banlieue qui ait conservé, à travers les empiétemens parisiens, un caractère de grandeur et de grâce sauvage digne des véritables artistes. C'est à Marlotte, on le sait, dans un vrai village où fraternisent le rustique et le pittoresque, que Murger a passé ses dernières années. Rien ne pouvait mieux lui convenir que ce nid de verdure et de mousse, tapi sous ces vieilles futaies, fréquenté par une colonie de peintres et de flâneurs spirituels qui l'animaient sans le gâter. C'est ce qu'il appelait se *mettre au vert*. Dans cette vie au grand air, parmi ces scènes agrestes et familières dont il aspirait et dont il a su rendre l'arome salubre et calmant, il trouvait, sinon l'oubli, au moins le correctif de ce fiévreux Paris dont il avait trop hanté les zones torrides, de ce régime échauffant, désordonné, aussi funeste à la santé de l'esprit qu'à celle du corps. N'était-il pas trop tard? Murger n'imitait-il pas ces malades qui attendent, pour songer à se soigner, pour essayer de se guérir, que leur mal soit incurable? Paris d'ailleurs, ce Paris qu'il

voulait fuir, ne venait-il pas trop souvent le relancer dans sa retraite, créancier opiniâtre que l'on ne supprime pas en l'évitant? Bien des fois, on peut le supposer, Murger, baigné dans cette douce et saine atmosphère, heureux de poursuivre son rêve embaumé des fraîches senteurs de l'étable et de la forêt, entendit tout à coup frapper à sa vitre ou vit surgir à sa porte le spectre des jours mauvais : bizarre assemblage de fascinations et d'ironies, grimaçant comme un faux ami, plâtré comme une courtisane, fardé comme un roi de théâtre, importun comme ce terrible *arriéré*, éternel cauchemar de ces aimables martyrs de la fantaisie et du hasard. Quoi qu'il en soit, après quelques œuvres où l'on sentait l'heureuse action de cette bienfaisante nature à laquelle Murger était allé demander l'apaisement et le repos, le conteur fit un pas de plus et se renouvela presque complétement dans *Hélène*, le plus remarquable épisode de ses *Buveurs d'Eau*. Cet épisode nous semble supérieur à tous les autres ouvrages de Murger, parce que, sans abdiquer une seule de ses qualités, tout en laissant à la comédie et à la réalité leur part dans l'excellente figure de Bridoux, il a su s'élever jusqu'à l'idéal le plus émouvant en retraçant les progrès de la passion naissante d'Hélène et d'Antoine et cette promenade sur la falaise, où Antoine, pris de vertige, est sauvé par Hélène, dont l'amour décuple les forces. Cette scène encadrée dans un paysage magnifique, le cri d'Hélène : « N'aie donc pas peur, je te tiens, moi! » l'inspiration soudaine de cette noble et chaste fille, tutoyant, pour lui donner du courage, l'homme qu'elle connaît depuis trois jours à peine, tout cela peut soutenir la comparaison avec ce que le roman moderne a produit de plus élevé. Là Murger était tout à fait dans le vrai, et, ce qui vaut mieux encore, dans la poésie du vrai.

Dans quelques-uns de ses derniers ouvrages, Henry Murger a essayé de faire succéder aux gais et insoucians compagnons de *la Vie de Bohème* des artistes sérieux, austères, durs à eux-mêmes, élevant jusqu'à l'abnégation et à l'héroïsme le culte de l'art pur et du beau. Cette prétention n'est pas nouvelle; Balzac, ce maître dangereux qui a égaré tant de disciples, en avait donné l'exemple, notamment dans *Un grand Homme de province à Paris*. Il nous avait montré, lui aussi, un *cénacle* où des apôtres, des confesseurs de l'art, de la science et même de la politique, s'imposaient les privations les plus rigoureuses et les plus rudes travaux en vue d'un avenir immense, d'œuvres gigantesques, d'une régénération prochaine de toutes les forces intellectuelles et sociales. Ce qui dans ces groupes se consomme de vertus, d'immolations, de fraternité et de génie est incalculable; on referait un monde, on peuplerait un siècle supérieur à ceux de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, rien qu'avec les inven-

tions et les rêves de ces sublimes inconnus qu'une société pusillanime, un public imbécile, des gouvernemens aveugles refusent d'utiliser. Leur majesté et leur mansuétude font honte à cette foule hébétée qui s'obstine à passer près d'eux sans saluer leur auréole sous leurs couronnes d'épines. Ils sont grands, ils sont sacrés, ils sont saints; on épuise en leur honneur le vocabulaire de la langue mystique et biblique sans paraître se douter qu'il y a plusieurs sortes d'emphase, et que celle-là dépasse celle que l'on reproche aux plus ampoulés *philistins* de la littérature. Ces créations décevantes n'ont pas seulement le tort de faire croire à des types qui n'existent pas; elles entretiennent et enveniment un perpétuel antagonisme entre une certaine tribu d'écrivains ou d'artistes et les hommes raisonnables : elles rompent la proportion et même le sens des idées contenues autrefois dans les mots d'honnêteté et de probité; elles consacrent ce grand désordre moral qui réside dans le constant sacrifice du nécessaire au superflu, de la vérité au mensonge, de l'étoffe à la paillette. Approchez de ce petit monde dont les vertus humilient les faiblesses du nôtre, vous y trouverez une somme de mauvaises passions d'autant plus offensives qu'elles s'unissent à des prétentions inouies et souvent à une incurable impuissance; vous reculerez devant cette collection de misères assez volumineuse pour déconsidérer l'art et les lettres, s'il était juste de les en rendre solidaires. Des saints qui ne paient pas leurs dettes, des apôtres à genoux devant un écu, des héros qui abritent sous un faux nom leurs méchancetés ou leurs malices, des martyrs de dévouement et de fraternité qui immoleraient leurs frères au plaisir de faire un mot ou d'obtenir un tour de faveur, des puritains, des stoïques dont un dîner enchaîne la verve, dont un souper conquiert les bonnes grâces, voilà ce que cachent ces sanctuaires, voilà ce que l'on est à peu près sûr de rencontrer parmi ces pontifes et ces lévites. Comment s'étonner si de pareilles influences démoralisent le talent en attendant qu'elles le tuent, si cet air vicié s'infiltre dans les organes comme une impalpable poussière et y insinue peu à peu des germes mortels? Encore si ces modernes bohèmes, dont le titre, tant de fois répété, a trop ressemblé à un brevet d'invention, avaient le mérite ou le piquant de la nouveauté! Mais il n'en est rien. Murger lui-même, dans la préface de son livre, remarque avec raison que la Bohême est vieille comme le monde, que tous les siècles, toutes les poésies, tous les arts ont eu leurs bohèmes. Il signale Rousseau et d'Alembert; on peut remonter avec lui beaucoup plus haut, commencer à Homère, passer par Shakspeare et arriver jusqu'à Molière. Ce sont là des noms, des devanciers qui ont de quoi contenter les vanités les plus exigeantes. Seulement il y a une légère différence qu'il est bon de

mentionner; chez Rousseau et d'Alembert par exemple, le berceau, le début, certains détails de l'existence étaient bohèmes; le génie ne l'était pas : lorsqu'ils écrivaient, l'un le *Contrat social* ou l'*Émile*, l'autre la préface de *l'Encyclopédie*, ils rentraient de plain-pied et de plein droit dans la grande famille humaine, dans la société tout entière, prompte à applaudir l'éloquence de l'un et la science de l'autre. Et que dire des immortels poètes dont les noms, rapprochés de ceux qui les invoquent comme leurs patrons, semblent une accablante ironie? Qu'importe que celui-ci mendiât de ville en ville, que celui-là eût gardé les chevaux à la porte des théâtres, que le troisième promenât sa troupe nomade et jouât la comédie dans des granges? Leur œuvre en a-t-elle été moins grande? N'y a-t-il pas toute une réponse dans ce contraste même de leur néant et de leur misère avec la beauté de leurs ouvrages et la splendeur de leur génie? Trouve-t-on une trace de la Bohême dans les douleurs de Priam, dans la colère d'Achille, dans les plaintes du roi Lear, dans les remords de Macbeth, dans les souffrances d'Alceste ou les sourires de Célimène? Il était réservé à nos modernes bohèmes de chercher dans leur état, dans leur personne, dans les incidens de leur vie et de leur entourage, le sujet, la mise en scène, l'*ultima ratio*, l'inspiration permanente de leur esprit et de leur art. Ce qu'ils savent, ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent, ce qu'ils imaginent, tout cela se teint immédiatement de leurs couleurs, se marque de leur estampille, et rentre, comme accessoire obligé, dans la pièce interminable dont ils fournissent à la fois le cadre, la langue et les décors, et où ils sont tout ensemble auteurs, acteurs, personnages et public. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'une fois qu'ils ont façonné à leur guise une intelligence, si bien douée qu'elle soit, ils ne la lâchent plus; par une sorte de fatalité ou d'attraction invincible, elle ne leur échappe de temps à autre que pour leur revenir, comme saisie d'une nostalgie de désordre. Henry Murger en a fait, et à plusieurs reprises, la cruelle expérience. S'il est vrai, comme l'a dit Lessing, que quand on appartient au diable par un cheveu, on lui appartient par tout le corps, on pourrait ajouter qu'il y a dans cette existence, où se sont perdues de nos jours tant de facultés éminentes, plusieurs *diables* dont les voix tentatrices, quand on les a une seule fois écoutées, poursuivent sans cesse et ramènent leurs victimes. Nous aurons le courage d'en nommer *jusqu'à trois* que nous avons vus souvent se glisser sur les pas de Murger et l'enlacer de mauvais conseils, de séductions mensongères ou de désastreux embarras, — le petit journal, le théâtre, la question d'argent.

Nous ne prétendons pas instruire ici le procès du petit journal : il aura son chapitre dans l'histoire de l'esprit français, et la hiérar-

chie des genres est désormais assez confuse pour qu'il nous soit permis de préférer un joli badinage dans une feuille légère à une lourde page dans un gros livre, de même que nous préférons une joyeuse pochade de petit théâtre à une blafarde comédie des imitateurs de M. Scribe. Ce pauvre esprit d'ailleurs, — c'est de l'esprit français que nous parlons, — a eu dans ces derniers temps trop d'humiliations et d'entraves pour qu'on songe à lui envier un seul des moyens qui lui restent de se manifester avec ses anciens priviléges de malice frondeuse et de fine raillerie. Il faut cependant rappeler une distinction essentielle. Aux époques de liberté et de lutte, le petit journal peut faire office de cavalerie ou d'artillerie légère : la cause qu'il sert, l'idée qu'il aiguise, le péril réel ou imaginaire qu'il court, peuvent relever son rôle; mais depuis qu'il ne lui est plus possible d'attaquer les grands de ce monde et qu'il est même forcé de les flatter un peu pour qu'on lui permette de vivre, il a dû nécessairement chercher d'autres élémens de succès, et ceux-là n'ont pas toujours été d'aussi bon aloi : sa considération en a souffert. Il s'est enrichi peut-être, mais assurément il ne s'est pas ennobli. A cette première objection ajoutons les convenances d'âge et de situation littéraire. Si chaque âge a ses plaisirs, chaque âge aussi a sa littérature. Murger avait débuté et réussi dans le petit journal, rien de mieux; mais Murger sept ou huit ans plus tard, après avoir publié plusieurs romans remarquables et pris rang dans la vraie littérature, redescendant à ses vieilles habitudes et écrivant quelque plaisanterie d'atelier entre une anecdote de coulisses et une nouvelle à la main, Murger ne nous donnait-il pas un assez triste spectacle?

Le théâtre a aussi exercé, selon nous, une fâcheuse influence sur les dernières phases de sa carrière, et cette remarque pourrait s'appliquer à d'autres. Étrange anomalie! le théâtre occupe dans la société moderne, dans le monde parisien surtout, une place toujours croissante et que nous n'hésitons pas à déclarer excessive : il possède un budget énorme, il entretient une population dont l'existence s'identifie avec la sienne; ses finances sont plus compliquées et mieux surveillées que celles de maint petit état. Ses produits pourraient être cotés à la Bourse, et ses producteurs les mieux rentés, devenus ses économes, n'ont rien négligé pour lui donner l'importance commerciale et aussi les allures d'une grande manufacture en pleine activité. Ce ne sont pas là les seules marques de sa prépondérance : il a le privilége d'imprégner de sa vie propre et de son atmosphère particulière tout un côté de nos mœurs contemporaines; il donne le ton à une foule d'intelligences, qui n'agissent, ne pensent, ne parlent que d'après lui; il popularise tous les caprices de cette langue usuelle et familière qui envahit de plus en plus la véritable. Cette influence, ces

prestiges, ce perpétuel contact, ont établi pour bien des gens un bizarre pêle-mêle entre la vie théâtrale et la vie réelle. Nous en connaissons bon nombre qui ne respirent à l'aise que dans cet air factice qu'échauffent les becs de gaz, et nous pourrions citer plusieurs de nos illustres qui sont arrivés à ne plus savoir s'ils sont des hommes ou des *personnages*, à distinguer difficilement leurs vraies actions et leur vraie pensée de cette représentation où ils se donnent sans cesse en spectacle aux autres et à eux-mêmes. Qu'est-il résulté de cette absorption par le théâtre de tant d'élémens de curiosité, de prospérité et de richesse? Quiconque sait ou croit savoir tenir une plume est irrésistiblement attiré de ce côté-là; ces régions opulentes, ces sables aurifères ont d'éblouissans mirages, qui fascinent et magnétisent toutes les imaginations. *Faire du théâtre!* tel est le vœu, le rêve, le cri de ralliement de tous les auteurs, jeunes et vieux, et cela sans distinction de vocation et d'aptitude. On a réussi dans le roman, on doit réussir au théâtre; c'est logique, et l'on a d'autant moins envie d'en douter, que le théâtre rapporte dix fois plus que le roman. Depuis qu'on a vu des pièces médiocres produire dans un hiver plus que le traitement d'un maréchal de France ou d'un ténor, comment ne pas céder à un argument de cette force? Comment s'inquiéter de la différence des genres? A quoi bon écouter les voix de la prudence et de la critique, qui nous conseillent d'interroger nos forces avant de nous risquer dans une périlleuse tentative? Le *sans dot* d'Harpagon fermait la bouche aux contradicteurs, et Harpagon a aujourd'hui une position presque officielle dans la république des lettres.

On l'a dit et l'on ne saurait assez le redire : rien ne se ressemble moins que le roman et le théâtre. Ce ne sont ni les mêmes procédés ni les mêmes moyens de succès. Telle qualité, réclamée par l'un, est exclue par l'autre; tel défaut, intolérable chez celui-ci, est imperceptible chez celui-là. Dans l'éternel drame des passions humaines, l'un analyse surtout les causes, l'autre montre les effets; l'un peint l'homme par le dedans, l'autre par le dehors. Le roman vit de nuances et de demi-teintes; il lui suffit d'une lueur mystérieuse qui éclaire le monde intérieur, et dont les alternatives sont souvent un charme de plus. Il faut au théâtre des lignes arrêtées, des figures nettement découpées sur un fond sans perspective. Il risque rarement de se tromper en supposant que le spectateur, avide de voir agir les personnages, en sait toujours assez sur les mobiles de leurs actions. Chez l'un en un mot, le fait n'intéresse que comme la conséquence du sentiment; chez l'autre, le sentiment n'émeut qu'à la condition de conduire au fait. Que dire des différences accessoires, des ressources descriptives qui permettent aux imaginations paresseuses de remplacer le mouvement par le paysage, de la faculté

qu'a le roman de se transporter sans cesse d'un point à un autre, de varier sans fatigue et sans effort le lieu de la scène, de s'arrêter à son gré pour écouter les douces chansons de la fantaisie et de la rêverie, toutes choses qui au théâtre sont impossibles ou *font longueur*, mot bien plus redoutable que l'impossibilité? On comprend dès lors dans quelle erreur tombent ceux qui, séduits par des avantages matériels, croient pouvoir impunément passer de l'un de ces genres à l'autre. Que de temps et de talent ils s'exposent à perdre dans ces émigrations imprudentes! quel triste assemblage de désirs impuissans, de velléités stériles et de déceptions amères doit résulter de ces violences qu'ils exercent sur leurs aptitudes et souvent sur leur originalité littéraire!

Henry Murger était de ceux-là : il n'avait pas le tempérament dramatique, et nous n'en voudrions pour preuves que les qualités les meilleures de ses romans. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il y avait en germe dans les derniers chapitres des *Vacances de Camille* tout un drame dont il ne paraît pas s'être douté ou soucié, et nous sommes loin de l'en blâmer. Murger était le contraire du *faiseur*, et il y a du *faiseur*, quoi qu'on en puisse dire, chez nos auteurs dramatiques les plus applaudis, en dépit de leurs prétentions à réagir contre les *ficelles* de M. Scribe. Nature fine, nerveuse, indolente, épris de rêverie fantasque, enclin à l'école buissonnière, artiste assez amoureux de son art pour attendre l'inspiration et ne travailler qu'à ses heures, arrivant aisément à cet état de l'imagination qui n'est pas sans charme et qu'on pourrait appeler une voluptueuse impuissance, Mürger semblait fait exprès pour ne pas réussir au théâtre, et cependant il n'avait pas été plus épargné que les autres par la contagion théâtrale. On ne le rencontrait pas dans ces derniers temps sans qu'il vous parlât de *scenarios*, de pièces reçues ou en répétition; l'on eût dit que les droits d'auteur carillonnaient d'avance à son oreille. Les gens du métier souriaient et vous disaient tout bas que Murger rêvait des pièces, mais n'en écrivait pas, qu'il n'achevait rien, que tous ces fils légers se brouillaient dans ses mains débiles, ne lui laissant que cette prostration douloureuse qui suit un effort stérile. Que de fois nous l'avons vu dans les couloirs des théâtres, les soirs de premières représentations, morne et triste, subissant le supplice de Tantale, songeant à ces ovations prévues qui allaient ouvrir des perspectives dorées aux heureux triomphateurs, et se disant sans doute avec amertume qu'il leur était après tout supérieur par bien des points! Ce sentiment d'une supériorité relative, combiné avec ce défaut d'aptitude spéciale et aigri par des embarras toujours renaissans, constituait pour Murger un fonds permanent de révolte intérieure qui le dégoûtait du

travail et le lui rendait à la longue impossible. Ainsi tout, dans cette hygiène intellectuelle et morale, concourait à fatiguer ce cerveau et à troubler cette vie.

Ceci nous mène à la question d'argent : il n'y a pas d'indiscrétion à en dire quelques mots, puisque l'on ne pouvait passer cinq minutes avec Murger sans qu'il vous en parlât avec une expansion naïve et affligeante. Nous savons tout ce que cette question a de délicat, tout ce qu'elle pourrait avoir d'odieux, si l'on paraissait oublier à quel point sont sacrées la pauvreté et la mort. Qu'on y prenne garde pourtant : il y a deux sortes de pauvreté, la bonne et la mauvaise. Tout homme de cœur doit s'incliner avec respect devant cette pauvreté laborieuse, austère compagne de tout ce que le corps et l'esprit peuvent faire d'utile et de beau, noble sœur du talent et du travail, dont les chastes caresses exaltent l'un et fécondent l'autre; mais il peut y avoir aussi une pauvreté moins respectable : c'est celle qui se fait avec du désordre, qui se compose de besoins artificiels à satisfaire plutôt que de privations courageusement subies. Or, dans les mœurs de cette littérature qui a si bruyamment réclamé Murger comme sien, on affecte sans cesse de confondre ce qui ne se ressemble guère : on revendique pour la fausse pauvreté les mêmes hommages que pour la vraie. On traite d'esprit vulgaire ou méchant, de bourgeois à préjugés, d'égoïste corrompu ou hébété par la vie commode et opulente, quiconque se permet de déplorer ces existences organisées ou désorganisées de manière à rompre constamment l'équilibre entre le *doit* et l'*avoir*, et à faire en certains momens de la question pécuniaire la préoccupation dominante d'une intelligence appelée à d'autres pensées. On néglige de se demander si ces bourgeois, ces *riches* que l'on accuse d'être sans pitié et sans entrailles pour le talent pauvre, ne sont pas bien souvent des gens dont toute la richesse consiste à régler leur dépense d'après leurs ressources. C'est un paradoxe assez bizarre que celui qui affiche un dédain superbe pour les réalités de la vie, et qui finit par s'en rendre esclave. Le mépris des biens de ce monde est, depuis Sénèque, un sentiment très philosophique et très honorable, mais à la condition de les mépriser franchement et de s'en passer, et non pas d'y songer nuit et jour pour en pleurer l'absence comme un amant pleure sa maîtresse, non pas surtout de faire de cette pauvreté volontaire, déclarée, orgueilleuse, portée haut comme un drapeau ou une enseigne, un point de mire pour des séductions funestes à la liberté et à la dignité des lettres. Remarquez en effet que ces Spartiates, ces fantaisistes du brouet noir, ces libres et sauvages enfans du hasard, indociles à toute règle, à qui il ne faut pour vivre, comme à l'oiseau du ciel, que la goutte d'eau et le brin d'herbe,

sont justement ceux qui ont la plume la plus complaisante, et que tous les gouvernemens trouvent prêts à écrire ou à chanter sous leur dictée immédiate. Leur haine contre les livres de compte ne s'étend pas jusqu'à l'émargement, et ils sont moins rebelles à la consigne qu'à l'arithmétique. Heureux encore quand les gouvernemens seuls profitent de ces brèches ouvertes dans les consciences par cette pauvreté mal acquise et mal définie! Il arrive parfois que des particuliers, favoris ou pontifes du veau d'or, enrôlent quelques-uns de ces fiers talens que l'envie d'être riches assouplit aux féodalités du million et de l'agiotage; l'on assiste alors à l'humiliant spectacle d'une onéreuse alliance qui assujettit les idées aux écus: grave symptôme parmi ceux qui signalent les décadences littéraires! argument invincible en faveur de cette vérité, que tout désordre moral aboutit à la servitude!

Voilà, nous l'avouons, de bien grands mots et des réflexions bien moroses à propos d'un charmant esprit dont l'aimable mémoire et les œuvres légères n'avaient rien à faire, semble-t-il, avec les sermons des pédans et des docteurs. C'est là un des désavantages de la morale vis-à-vis de ceux qui, sans l'avoir ouvertement blessée, se sont pourtant arrangés de façon à ce qu'il paraisse également illusoire de l'invoquer en leur honneur ou à leurs dépens. Quiconque s'impose cette tâche doit se résigner d'avance à jouer dans la littérature ce qu'on appelle au théâtre les rôles sacrifiés, et s'attendre aux récriminations, aux sarcasmes ou aux dédains de ces disciples de Pangloss, qui ne veulent pas qu'on s'attriste ou qu'on s'effraie quand ils sont joyeux et rassurés. Chaque fois que l'on dénonce, dans le monde des lettres, un excès, un abus, un penchant dangereux, un trait de mœurs inquiétant, chaque fois que l'on demande où peuvent conduire ces sentiers perdus sur ces pentes glissantes, on est qualifié, nous le savons, de censeur maussade et de prophète de malheur. Il faut bien pourtant que certaines vérités se disent, moins pour discuter des renommées dont le temps fixera la valeur que pour rappeler aux survivans le mal qu'a fait et que pourrait faire encore cette manie de confondre le désordre avec le talent: l'un est si facile et l'autre est si rare! Il ne suffit pas d'ailleurs de s'étourdir pour supprimer ce que l'on nie, et l'événement se charge d'ordinaire de réaliser ces prophéties dont se moquent le succès et le plaisir. Alors on ne rit plus, et c'est en vain que l'on essaie, à force de bruit, de couvrir l'évidence qui parle à travers ce cercueil et le bon sens public qui proteste contre ces lugubres comédies.

Nous ne voudrions pas finir sur d'aussi graves et d'aussi sombres images. Ces pâles et sympathiques figures qui ont un moment brillé des plus doux rayons de la poésie et de la jeunesse, et qui dispa-

raissent avant d'avoir accompli toute leur destinée, n'ont pas seulement droit à une affectueuse indulgence; elles ont un charme mélancolique qui manque aux existences plus complètes et aux génies plus robustes, le charme de ce qui reste inachevé, de ce qui ouvre un champ aux conjectures, de ce qui ne se révèle à nous que par les heures de soleil et s'enfuit avant celles du déclin. Un auteur moderne a comparé les amours tranchées dans leur fleur à ces beaux enfans que l'on a perdus presque au berceau, et dont on n'a connu que les sourires. Il y a quelque chose d'analogue dans le sentiment que nous laissent les écrivains, les poètes qui n'ont pas eu le temps de vieillir et qu'une mort prématurée maintient jeunes dans notre souvenir. S'ils ont contribué à rendre ce dénoûment plus prompt et plus poignant, s'ils n'ont pas suivi les conseils d'une prévoyante sagesse, s'ils ont trop vécu en dehors de la loi commune, ce tort ou ce malheur excite plus de compassion que de blâme. Les raisons ne manquent pas pour amnistier ces imaginations qui, en s'égarant peut-être, ont su rester inoffensives et n'ont fait d'autres victimes qu'elles-mêmes. On pense à des esprits plus superbes dont les écarts ont coûté plus cher à leur pays ou à leur temps; on se souvient que soi-même, sans avoir l'excuse du talent, on a passé souvent bien près de ces maladies de l'âme dont nous ne sommes pas *tous morts*, mais dont nous avons *tous été frappés;* on se demande si la poésie, chez quelques-uns de ses élus, ne serait pas une sorte d'infirmité brillante qui les force de gaspiller les trésors qu'ils ont reçus. S'il faut absolument donner contre eux gain de cause à la raison et à la morale, on s'en prend à tout plutôt qu'à eux-mêmes, — à leur siècle, à leur éducation, à leurs flatteurs, à l'air qu'ils ont respiré, à nous qui avions fait d'eux nos enfans gâtés. Ils ont été et ils demeurent cette chose légère, ailée et sacrée, dont parle Platon; nous aimons à confondre dans un même sentiment leur vie si courte et leur fin si triste, leurs souffrances et leurs fautes, leur œuvre interrompue et les bonnes heures qu'ils nous ont données. Il serait plus rigide que nous n'avons le droit de l'être, celui que de pareilles images trouveraient inflexible; mais qu'ils sont mal inspirés ceux qui enflent le ton, dressent un piédestal et tentent une apothéose, là où une simple et tendre sympathie serait si douce à pratiquer, si facile à obtenir!

ARMAND DE PONTMARTIN.

UN

RÉFORMATEUR AMÉRICAIN

THÉODORE PARKER

SA VIE ET SES ŒUVRES

Theodore Parker's Works, 1842-1859, 12 vol. in-8°; Boston.

Il y a un an à peine, le 10 mai 1860, Florence voyait s'éteindre une des plus brillantes intelligences, l'un des plus nobles cœurs qui aient honoré l'Union américaine : Théodore Parker succombait à l'inexorable maladie dont il avait en vain demandé la guérison au doux climat de l'Europe méridionale. Il n'avait pas cinquante ans. Sa mort prématurée était sainte comme celle d'un martyr, car elle avait pour cause l'excès de son dévouement à la vérité religieuse et sociale. Sans jamais calculer, Parker avait prodigué dans la lutte tout ce que sa vigoureuse constitution lui avait donné d'énergie physique. Il mourait avant d'avoir vu se lever le jour qu'il avait tant de fois prédit, où la république américaine aurait honte enfin du hideux ulcère que l'esclavage attache à ses flancs. Il était heureusement de ces cœurs de lion qui n'ont pas besoin pour combattre jusqu'à la fin d'être encouragés par le succès. Ce sont toujours ceux-là qui fécondent pour les autres le sol de l'avenir. Son nom, déjà placé au Nouveau-Monde parmi les premiers, peu connu encore en Europe en dehors des cercles anglais et allemands, calomnié même quelquefois de ce côté de l'Atlantique par des écrivains superficiels ou prévenus, son nom est destiné à grandir avec ceux des Channing et des Emer-

son dans l'estime et l'admiration de la postérité. Personne n'en doutera, nous osons l'espérer, après avoir lu un exposé de la carrière militante de cet homme éminent, de ses idées religieuses, et de la lutte qu'il soutint pour la noble cause de l'émancipation avec une si étrange et si vigoureuse éloquence.

I.

Théodore Parker naquit en 1810 près de Lexington, dans l'état de Massachusetts. Sa famille, de la vieille roche puritaine qui aujourd'hui encore constitue l'élément le plus solide et le plus respectable de l'Union, avait conservé la simplicité de mœurs des *pères pèlerins*, tout en adoptant l'unitarisme si répandu à Boston et en général dans la Nouvelle-Angleterre. Tout le monde sait aujourd'hui que cette branche du protestantisme a pour dogme distinctif l'affirmation de l'unité absolue de Dieu (1). Le père de Parker, qui s'occupait d'agriculture et de la construction des moulins, avait des connaissances assez étendues en mathématiques; sa mère avait un goût marqué pour la littérature et surtout pour la poésie. Sans être riche, la famille jouissait d'une honnête aisance, entretenue par un travail assidu. L'éducation morale de l'enfant fut des plus heureuses (2). Entouré d'excellens exemples, on l'habituait à développer systématiquement les facultés dont l'usage contribue le plus à mûrir le jugement et à tremper le caractère, — la comparaison, l'observation, l'habitude de se décider en se rendant compte des motifs déterminans, le sentiment religieux et moral, en particulier le retour sur soi-même pour écouter la conscience, qu'on lui apprit de très-bonne heure à considérer comme une voix intérieure de Dieu. « L'esprit d'examen, dit-il, était encouragé chez moi de toutes les manières et dans tous les sens. » Il ne devait quitter une lecture qu'après avoir montré qu'il comprenait ce qu'il avait lu. Ce qui donnera de cette éducation forte et simple une meilleure idée que toutes les descriptions, c'est ce trait unique : « pendant toute mon enfance, je n'entendis pas mes parens proférer un seul mot qui fût irréligieux ou superstitieux. »

Cependant, sous l'humble toit de l'agriculteur américain, l'instruction littéraire et scientifique du jeune homme ne pouvait faire de progrès très rapides. Théodore Parker devait prendre sa part des

(1) Les partisans de l'*unitarisme* croient que cette unité absolue est niée par la doctrine des trois personnes divines égales entre elles et coessentielles, ainsi qu'elles ont été définies par les conciles généraux du IVe et du Ve siècle.

(2) Parker lui-même exprime sa reconnaissance à ses parens dans un petit écrit, *Experience as a Minister*, qu'il publia peu de temps avant sa mort.

travaux manuels nécessaires à l'entretien de sa famille. S'il lui fallait parfois travailler vingt heures de suite, son esprit, singulièrement précoce, avide de connaissances, utilisait tous les loisirs que lui laissaient d'aussi rudes occupations. Il avait peu de volumes à sa disposition, mais ce petit nombre valait bien des bibliothèques. Outre les grands poètes anglais, favoris de sa mère, il avait la Bible, quelques classiques latins et grecs, qu'il lut d'abord dans les traductions, bientôt dans l'original; enfin la nature ouvrait à sa curiosité enfantine son grand et merveilleux livre. Il n'oublia jamais les belles leçons qu'elle lui donna; comme il le disait encore lui-même, « je n'avais pas beaucoup de livres, mais il y avait beaucoup dans ce que j'en avais (1). »

De très bonne heure il se sentit attiré par un goût très vif vers les fonctions du ministère évangélique. Un moment ébranlé dans sa vocation en voyant la plupart des ministres américains de son temps ne pas dépasser un niveau assez bas sous le rapport du savoir et de l'indépendance, il eut des velléités de se vouer à la jurisprudence; il en fut détourné par son insurmontable répugnance à juger les choses d'après la lettre d'une loi écrite plutôt que d'après les dictées de la conscience pure, et il revint à sa première inclination. Le docteur Channing, dont l'astre montait alors à l'horizon et dont il était l'auditeur assidu, contribua beaucoup à le réconcilier avec les fonctions du pasteur; mais, en prenant une décision définitive, Parker se jura à lui-même qu'aucune opinion traditionnelle ou sectaire, aucun intérêt politique ou personnel ne l'empêcheraient jamais de dire tout haut ce qu'il croirait vrai, lors même que la vérité qu'il aurait à dire serait impopulaire et détestée. Jamais serment ne fut mieux tenu.

L'étonnante aptitude de Parker au travail se révéla dans toute sa puissance à l'université d'Harvard, où il suivit les cours de théologie, tout en donnant des leçons pour subvenir à ses dépenses. Il eut bientôt réparé le temps perdu et dépassé ses condisciples et ses professeurs. A vingt-quatre ans, il savait à fond dix langues; à sa mort, il en possédait vingt. En 1837, il fut appelé à desservir la petite paroisse unitaire de West-Roxbury, près de Boston. La communauté était peu nombreuse, les devoirs pastoraux peu absorbans, et le jeune ministre put mettre à profit ses loisirs pour étudier et réfléchir encore. Les quelques années qu'il passa à West-Roxbury

(1) Un trait de son enfance donnera une idée anticipée de son caractère. Il désirait ardemment avoir une bible à son usage, celle de la famille étant trop précieuse pour qu'on la lui abandonnât. Le jeune Théodore se mit à cueillir des myrtiles dans la forêt voisine et alla en vendre à Boston, amassant ainsi sou par sou la somme nécessaire à l'acquisition du volume. Il n'avait alors que sept ans.

furent d'une grande importance pour le théologien. Ce fut lui qui en Amérique ouvrit la brèche par laquelle le flot de la critique allemande fit irruption dans le protestantisme anglo-saxon, si longtemps fermé aux travaux de la théologie indépendante. Depuis quelques années, en Angleterre et en Amérique, les idées philosophiques et religieuses se sont singulièrement *germanisées*, du moins chez les penseurs les plus distingués de ces deux pays; mais on était encore loin d'une telle situation en 1837, lorsque le jeune pasteur de Roxbury, initié par ses nombreuses lectures à la théologie la plus avancée, sentait avec une persuasion croissante qu'il y avait d'autres choses dans le ciel et sur la terre qu'on n'en rêvait dans les églises de son pays. L'unitarisme, auquel Parker appartenait par son éducation et ses préférences, était, il est vrai, la branche la plus éclairée et la plus libérale du protestantisme américain; il avait attiré l'élite intellectuelle de la Nouvelle-Angleterre. C'est dans ses rangs que se recrutaient les patrons les plus courageux et les plus influens des grandes améliorations sociales et des grandes institutions philanthropiques. Tandis que, sur la question de l'esclavage, l'orthodoxie du sud et en grande partie celle du nord gardaient un lâche silence, souvent même trouvaient dans leur superstitieuse adoration de la lettre biblique des argumens en faveur de ce régime barbare, c'était surtout au sein de l'unitarisme que naissait ce ferment abolitioniste, longtemps dédaigné, aujourd'hui la première puissance morale de l'Union. L'unitarisme avait gagné beaucoup d'adeptes depuis le commencement du siècle. Toutefois il avait moins la prétention de se substituer par voie de conquête aux autres églises que d'entretenir un foyer permanent de libéralisme et de réforme rationnelle qui rayonnât sur les autres sociétés religieuses. C'est par là surtout qu'il a considérablement agi sur l'état religieux en Amérique, et l'on se trompe étrangement quand on prend le chiffre officiel de ses adhérens pour la mesure exacte de ses progrès réels. Peu à peu un grand nombre d'églises universalistes, baptistes, presbytériennes, s'étaient laissé pénétrer par le levain du libéralisme unitaire, et, sans s'affilier officiellement à la secte, se transformaient graduellement sous ses inspirations. Des prédicateurs tels que Henry Ware et Channing avaient encore accéléré ce mouvement pacifique, et compensé, le second surtout, les défauts de la tendance unitaire par la chaleur communicative de leur talent et de leur cœur.

Nous parlons de défauts : en effet, à côté de l'excellent esprit de philanthropie et de libéralisme religieux qui distinguait le parti unitaire, il y avait des lacunes graves qui devaient se faire d'autant plus sentir que son influence grandissait. Sous le rapport théolo-

gique, l'unitarisme était plus riche de bonnes intentions que de résultats. Beaucoup d'hommes éclairés, qui éprouvaient le besoin d'une religion simple et pratique et ne pouvaient plus supporter le joug de la vieille orthodoxie, respiraient à leur aise dans cette atmosphère plus douce et plus large. Reste à savoir si en s'adoucissant la religion ne s'était pas quelque peu affadie. Une certaine sécheresse, un rationalisme vulgaire et bourgeois laissaient parfois regretter les dogmes, irrationnels sans doute, mais grandioses, de l'orthodoxie traditionnelle. Le déisme, avec sa froide religiosité, perçait à chaque instant. Le mysticisme, cet élément inséparable de toute religion vivante et parfaitement légitime tant que, se bornant à la sphère du sentiment, il ne prétend pas régenter arbitrairement la conscience et la raison, se trouvait quelque peu réduit dans l'unitarisme à l'état d'un ange dont on aurait coupé les ailes. La philosophie et la critique lui faisaient défaut comme à tout le protestantisme anglo-saxon de ce temps-là. C'était encore le sensualisme de Locke qui trônait dans les écoles théologiques de l'ancienne et de la nouvelle Angleterre. Comme, dans un tel système, tout vient à l'homme du dehors, il fallait donc, pour obéir aux voix intérieures qui réclament énergiquement des croyances, des devoirs et des espérances, se réfugier dans l'idée d'une révélation extérieure, miraculeuse, s'imposant à l'homme avec l'arbitraire de l'autorité absolue. Aussi l'unitarisme, si libéral en matière de dogme, était-il resté très attaché au point de vue surnaturel et aux anciennes idées concernant l'origine et l'autorité miraculeuses des livres de la Bible. Il était tout aussi habile que l'orthodoxie à plier au gré de ses désirs les textes concordant mal avec ses doctrines particulières, et si le malheur eût voulu que le symbole d'Athanase se fût trouvé dans l'Écriture, ses docteurs eussent certainement entrepris de démontrer qu'il n'enseignait pas la Trinité.

Ces explications étaient absolument nécessaires pour faire comprendre la direction qu'adopta l'esprit indépendant et résolu de Théodore Parker. Il avait lu les théologiens et les philosophes de l'ancien monde. Kant et « la brillante mosaïque de M. Cousin » l'avaient éloigné à tout jamais des théories sensualistes. Son ardente imagination s'abreuvait avec délices aux grandes eaux du mysticisme. Trop religieux pour tomber dans le panthéisme, il empruntait à la philosophie allemande ses deux plus hautes conceptions : l'immanence de Dieu dans la nature et dans l'histoire, puis la loi du développement, condition essentielle et nécessaire des êtres finis. Dieu n'est plus seulement l'être inconnu siégeant bien loin par-delà les étoiles et laissant à l'ordinaire le monde marcher comme une montre remontée : Parker sent, il adore sa présence dans l'univers entier,

il reconnaît sa volonté, sa sagesse infinie dans l'ordre régulier des choses; mais le miracle, l'intervention surnaturelle de Dieu dans la série logique des effets et des causes, lui devient, selon sa propre expression, aussi impossible à accepter que la notion d'une circonférence triangulaire. Ce que la critique allemande vient surtout détruire dans son esprit, ce sont les idées traditionnelles sur l'origine et la formation miraculeuses du recueil biblique. Les prophéties ne sont pas des prédictions. Le canon est l'œuvre d'hommes faillibles. Le Nouveau Testament ne prêche pas la même religion que l'Ancien, ou du moins c'est à la condition de rejeter la plus grande partie des enseignemens de celui-ci qu'on y retrouve celui-là. Bien plus : la critique lui démontre jusqu'à l'évidence que chacun des auteurs dont on a réuni les écrits dans le recueil sacré a sa doctrine spéciale, que ces diversités inconciliables concernent précisément les points les plus débattus de la théologie actuelle, la nature du Christ, celle de l'homme, la rédemption, la vie future, etc., et qu'ainsi il est puéril de vouloir caser à toute force ces enseignemens divergens dans un cadre unique.

Cependant Parker était de ces âmes qui ont horreur du vide. En réfléchissant sur la nature religieuse de l'homme, il se trouva pour ainsi dire avec surprise plus chrétien que jamais. Il comprit que la religion absolue avait été promulguée et réalisée en principe par Jésus de Nazareth. La certitude de Parker à cet égard reposait sur l'accord essentiel des grandes vérités religieuses et morales que le Christ avait puisées dans son âme, reflet du Dieu vivant, avec les aspirations les plus nobles et les plus pures de la nature humaine. Ramener le christianisme traditionnel à l'extrême simplicité qu'il avait dans la conscience du Christ lui-même, et appliquer les innombrables conséquences de ce fécond principe à l'état, à l'église, à la famille, à l'individu, c'était à ses yeux le meilleur moyen de faire éclore dans cette nature humaine les beaux et bons germes latens dans ses profondeurs, mais encore enfouis sous tant d'égoïsme et de corruption; réciproquement, ramener l'homme à lui-même, à sa nature essentielle, à ses besoins supérieurs, c'était la véritable préparation au christianisme selon le cœur du Christ. Dès lors ce n'était ni dans des rites, ni dans des dogmes abstraits que consistait la religion absolue. Il fallait rompre avec l'habitude d'opposer l'une à l'autre la religion et la morale, la foi et la science. De même que le Dieu vraiment infini fait circuler sa vie dans l'univers entier, — du globe céleste au grain de sable, — de même le principe chrétien d'amour fraternel et d'élan vers l'idéal doit se ramifier à l'infini dans la vie sociale et individuelle et élever chacun des actes de la vie journalière à la dignité d'une prière.

Peut-être Parker, séduit par cette belle science allemande aux allures si larges et contrastant si fortement avec les manières méticuleuses des théologiens de son pays, ne sut-il pas toujours conserver un juste équilibre dans la formation de ses opinions religieuses. Il fut peut-être conquis plus encore que gagné. Cependant il dut à sa nature anglaise de ne pas suivre aveuglément le torrent de la critique moderne. C'est ainsi qu'il fit paraître une des critiques les plus fines qui existent du fameux livre de Strauss sur la *Vie de Jésus*, tout en rendant hommage aux éminentes qualités et au caractère si calomnié de l'auteur. Autour de lui pourtant, on ne comprenait encore ni ce qui avait provoqué et, jusqu'à un certain point, justifié historiquement l'entreprise de Strauss, ni par conséquent la valeur d'un point de vue qui ne précédait pas, qui dépassait celui du docteur allemand. Parker devenait de plus en plus suspect. Adoré de ses paroissiens de West-Roxbury, il avait toute liberté de conformer ses prédications à ses vues avancées sur la Bible. Néanmoins un sermon où il distinguait ce qui est impérissable dans le christianisme de ce qui varie avec les temps et les lieux occasionna bientôt une véritable tempête. L'unitarisme américain, dont la raison d'être consistait pourtant dans son indépendance dogmatique, fut infidèle à son esprit, à sa véritable mission, au rebours de l'unitarisme anglais, qui depuis s'est montré beaucoup plus sympathique aux récentes évolutions de la science religieuse. Ce fut un étrange conflit. Ce qui prouve combien était grande parmi les unitaires l'influence latente de la philosophie de Locke, c'est que l'arme favorite des ennemis de Parker fut la vieille thèse sceptique d'après laquelle, sans révélation miraculeuse, nous ne pouvons être certains ni de Dieu, ni du devoir, ni de notre âme, ni de rien au monde, ce sophisme mortel qui n'a jamais servi qu'à ébranler encore un peu plus les autorités menacées au profit desquelles on a voulu l'exploiter.

Le conflit ne tarda pas à prendre de l'extension. Parker, comme tous les réformateurs, avait articulé franchement et tout haut le mot que bien des contemporains cherchaient encore : foi libre, émancipée de toute autorité s'imposant tyranniquement à l'homme, mais accordée spontanément par la conscience et le cœur sans dommage pour la raison. Une réunion de Bostoniens, ayant appris que la plupart des chaires unitaires seraient désormais fermées à Parker, voulut lui fournir l'occasion de se faire entendre à Boston. Il vint, il exposa ses idées religieuses et rencontra des sympathies qui dépassèrent son attente. C'était en 1843. Sa santé, déjà compromise par le travail, le força de se reposer pendant une année, qu'il consacra à parcourir l'Europe. Ce fut peut-être, a-t-il dit, l'année la plus profitable de sa vie. Il en revint affermi dans ses vues et dans ses es-

pérances. Il avait pressenti dans notre vieux monde les signes non douteux d'une transformation religieuse; mais il en croyait l'avénement plus prompt, moins difficile en Amérique, et c'était son espoir de consacrer sa vie à le préparer, non pas qu'il eût la prétention ni même le désir de fonder une secte nouvelle, ni de renverser les anciennes églises : il espérait seulement reprendre en sous-œuvre le rôle fécond et utile que l'unitarisme renonçait à remplir, celui de fomenter un levain réformateur dont l'action régénératrice se ferait partout sentir graduellement.

Au commencement de 1845, ses amis de Boston s'organisèrent en communauté et mirent à sa disposition, chaque dimanche, une vaste enceinte connue sous le nom de *Mélodéon*. L'usage de cette salle pendant la semaine n'était pas des plus édifians : on y donnait des concerts et des représentations théâtrales; mais la nécessité faisait loi, et d'ailleurs on sait que là-dessus les Américains n'ont pas notre délicatesse. Quelquefois le prédicateur, en montant le dimanche matin dans sa chaire, apercevait les frivoles instrumens des plaisirs de la veille, qu'on avait à peine eu le temps de ranger dans un coin de l'édifice; mais bientôt sa voix éloquente et émue se faisait entendre, et tout était oublié. En 1852 seulement, un local mieux approprié s'ouvrit pour recevoir un auditoire qui augmentait chaque année. Avec l'éminent prédicateur M. Henry Ward Beecher, frère de l'auteur de l'*Oncle Tom*, Théodore Parker a été jusqu'à sa mort l'orateur le plus écouté de l'Amérique.

Si Parker eût été un ambitieux ou un poursuivant de succès lucratifs, il eût bientôt quitté le ministère ecclésiastique, et, profitant de sa notoriété déjà répandue et de son talent d'orateur populaire, il aurait pu devenir l'un des *leaders* les plus influens des États-Unis. Ceux-là mêmes qui avaient en horreur ses idées religieuses l'eussent volontiers suivi comme chef de parti, surtout dans un temps où le nord, beaucoup plus riche, plus peuplé, plus industrieux, mais aussi beaucoup plus occupé que le sud, avait une peine infinie à trouver des hommes distingués qui consentissent à le représenter dans les conseils de l'Union. Parker repoussa cette tentation et persévéra dans l'œuvre à laquelle il se sentait appelé. Il fut dès lors en butte à une opposition qui aurait découragé tout autre que lui. Les accusations, les censures et les menaces dévotes, la haine de la majorité du peuple ameutée par ses dénonciateurs, tombèrent sur lui comme une avalanche. Des insultes lui furent adressées en public par des hommes qui se vantaient naguère de son amitié. On pria tout haut, dans certaines réunions pieuses, pour qu'il fût ou converti ou puni d'en haut. On refusa (il faut bien citer ce trait des mœurs américaines) de s'asseoir sur le même canapé, à la même table, de mon-

ter dans le même omnibus. On le traita en lépreux de l'église et de la société. On parvint même à neutraliser tous les efforts directs qu'il voulut faire pour fonder ou appuyer les institutions de bienfaisance ou d'instruction dont tout le monde reconnaissait le besoin. Pendant un certain temps, il y eut contre lui une véritable coalition de la presse, patronée par des coteries riches et puissantes. On refusait partout ses travaux. Il ne put, dans toute l'Union, trouver un seul éditeur qui consentît à imprimer ses premiers ouvrages : c'est un libraire swedenborgien de New-York qui prit enfin sur lui de tenter l'aventure. Non-seulement l'académie de Boston n'osa jamais lui ouvrir ses rangs, où il eût sans contredit occupé l'une des premières places, mais encore, quand Parker voulut s'intéresser à quelque œuvre de philanthropie chrétienne, il dut le faire en secret, par des tiers, en se cachant comme pour une mauvaise action.

Rien n'abattit son courage, et il y a quelque chose de fortifiant dans la vue de cet homme qui n'a que sa parole, sa plume et son caractère, et qui finit par triompher de toutes les forces sociales coalisées contre lui. N'étant lié que par sa conscience, au-dessus de tout soupçon d'intérêt personnel, n'étant inféodé à aucun parti politique ou religieux, il fut fort, pourrait-on dire, de ce qui semblait être sa faiblesse. Il continua à mener de front le travail de cabinet le plus absorbant et l'activité pastorale la plus infatigable. Il travaillait en moyenne quinze heures par jour, se tenant au courant de tous les progrès de la science européenne (critique, exégèse, linguistique, philosophie, archéologie, ethnologie comparée, statistique) : il voulait tout connaître et communiquer à ses concitoyens, dans le langage limpide et pénétrant dont il avait le secret, le fruit de ses veilles laborieuses. C'est ainsi qu'il publia une traduction, soigneusement annotée, de l'*Introduction à l'Ancien Testament* du professeur de Wette. Cette publication avait été précédée d'un autre volume intitulé : *Discourse of Matters pertaining to Religion*, que l'on peut considérer comme l'exposé de ses vues religieuses. Insensiblement la coalition formée contre Parker se montra plus traitable. Il put prendre une part active à la rédaction de plusieurs recueils périodiques, et même il écrivit, presque à lui seul, trois volumes de la *Revue trimestrielle* du Massachusetts. En même temps il devait prêcher chaque dimanche devant l'auditoire nombreux et difficile dont nous avons parlé. Il soignait beaucoup la composition de ses discours, et cela ne l'empêchait pas de consacrer une large part de son temps aux pauvres, aux malades, aux prisonniers. Le tiers de son revenu annuel s'en allait en charités. Le samedi soir, coutume assez rare chez un prédicateur, il recevait dans sa vaste bibliothèque ses amis, des proscrits de tous les pays dont il s'était fait le dévoué

protecteur et des esclaves échappés des pays du sud. Sa conversation était, paraît-il, d'une vivacité entraînante, bien que roulant sur les sujets les plus sérieux. Toujours dans l'espoir de répandre le plus loin possible ses principes et ses aspirations, il profitait des puissans moyens de communication que le nord des États-Unis avait multipliés à la surface de son immense territoire pour faire annuellement de quatre-vingts à cent *lectures* dans les différentes villes de l'Union. On estime à cent mille personnes environ le nombre de ceux à qui il se faisait entendre ainsi tous les ans. Il était rare que les sujets de ses *lectures* roulassent directement sur les questions religieuses : il n'eût trouvé presque nulle part de local ni d'auditoire, s'il avait annoncé de pareils sujets; mais il faut admirer la naïveté de ceux qui croyaient pouvoir impunément écouter l'orateur de Boston sur les beaux-arts, la politique, la littérature, l'économie sociale, sans être infectés des venins d'hérésie que recélaient nécessairement les prémisses ou les conséquences. La religion protestante est de nature trop pratique pour ne pas se mêler à tout. La séparation tranchée qui existe en France entre le monde et l'église n'est guère comprise chez les nations anglaise ou américaine, et, bien loin de blâmer cette immixtion, on aime fort au contraire que les ecclésiastiques prennent part aux discussions de politique, de littérature et d'art. La séparation constitutionnelle de l'église et de l'état sert même plus qu'elle ne nuit au maintien de ces rapports intimes. Comme aucune église ne saurait avoir, en sa qualité d'église, d'ambition ou d'arrière-pensée politique, on n'a jamais à redouter qu'elle se serve de l'entière liberté qui lui est garantie pour limiter celle des autres, et en fait c'est le mouvement ecclésiastique et religieux qui sert de base et de moteur au mouvement général de la société. Américain au fond de l'âme, Parker regardait d'ailleurs comme le privilége du Nouveau-Monde d'offrir au libre développement de la nature humaine un sol vierge et sans histoire, à l'abri de toutes les entraves que les traditions du vieux continent apportent à l'épanouissement spontané des facultés et des énergies individuelles. Il usait donc largement de ce privilége, et c'est dans cette persuasion qu'il se mit à combattre vigoureusement tout ce qui pouvait nuire au développement normal de l'esprit américain. Par une fatale contradiction, la révolution américaine, en réalisant la plus grande somme de liberté individuelle dont le monde eût été encore témoin, n'avait pas su se débarrasser de l'esclavage. Parker vit nettement ce qu'il avait à faire. Comme patriote et comme chrétien, il voulut prêcher, selon son expression, *contre les péchés du peuple* en dehors de toute dogmatique, sachant bien qu'il travaillait ainsi au progrès simultané de sa patrie et des idées religieuses.

La liberté de la parole est grande en Amérique, du moins dans le nord. C'est le contre-poids du despotisme souvent écrasant de la majorité du jour et de l'heure. Parker ne se fit pas faute de parler librement. Mal en prit à un maire de Boston d'avoir donné l'exemple de l'intempérance, à Zacharie Taylor d'avoir acheté quatre-vingts esclaves dans les années qui précédèrent la guerre du Mexique et son arrivée à la présidence, à Daniel Webster de s'être laissé servir une pension par les riches négocians du nord, qui avaient intérêt à ce que ce puissant défenseur du libéralisme politique endormît sous les fleurs de sa rhétorique la réaction grandissante contre les mesures favorables à l'esclavage. Il y eut dans Boston une voix incorruptible et sans peur qui dénonça tout haut ces honteux écarts, et qui fut écoutée. Bientôt la chaire de Parker devint une des puissances du pays. Ses sermons circulaient avec la rapidité de pamphlets populaires. Des hommes supérieurs à l'influence des coteries, un Wendell Philipps, un Emerson, un Sumner, exprimèrent bientôt leur sympathique estime pour ses talens et son caractère. L'impopularité des premiers jours se changea en une sorte de crainte respectueuse vis-à-vis de cet homme de fer qu'aucune menace ne pouvait ébranler, qu'aucune perspective intéressée ne pouvait séduire, et qui ne se demandait jamais avant de parler si ce qu'il allait dire plairait à ses auditeurs. Ainsi Parker dénonça hautement la guerre du Mexique comme une guerre injuste, déloyale et lâche, comme un crime national, commis uniquement dans l'intérêt du parti de l'esclavage, et il en appela à la conscience publique des arrêts d'un patriotisme trop fier des victoires remportées et des territoires conquis. Il courut même de graves dangers en heurtant ainsi les passions de la multitude. Dans un *meeting* de Boston, où il devait prendre la parole contre la guerre, des volontaires revenus de l'armée pénétrèrent en armes dans la salle. Parker n'en décrivait pas moins avec des paroles brûlantes d'indignation les maux qu'avait faits la guerre et la honte qui en rejaillissait sur le drapeau fédéral, lorsque des vociférations menaçantes se firent entendre. C'étaient les volontaires qui exprimaient leur opposition. Parker se tourna vers eux et les fit taire d'abord en leur disant simplement : « A la porte? et à quoi bon? » Et il continua son discours; mais comme il était loin de modérer son langage, les murmures et les grognemens recommencèrent de plus belle. Les cris des volontaires furent même suivis de vociférations d'un caractère plus sinistre : *Kill him! kill him!* tuez-le! tuez-le! — Et un bruit de fusils qu'on arme retentit dans la salle. Parker refusa de céder : « A la porte? leur cria-t-il d'une voix retentissante. Je vous dis que vous ne m'y mettrez pas... Et vous voulez me tuer? Eh bien! je déclare que je m'en retournerai

chez moi seul et sans armes, et que pas un de vous ne touchera un cheveu de ma tête. » Ce qu'il avait promis, il le fit, et ce qu'il avait prédit arriva.

Du reste ce n'était jamais qu'au nom de la moralité compromise qu'il se mêlait directement des affaires politiques. Sa préoccupation constante, la réforme morale du peuple comme base de son perfectionnement religieux et social, le poussait à étudier de très près les autres causes de dépravation. Il n'aimait pas beaucoup les sociétés de tempérance avec leurs sermens d'abstinence absolue. Cependant, pour se mettre à l'abri de tout soupçon, il consentit à s'affilier à l'une de ces sociétés. Il croyait qu'il fallait détourner le peuple de l'abus et lui apprendre l'usage rationnel des boissons fermentées, sans quoi la tâche serait toujours à reprendre. Il insistait particulièrement sur les mesures de police et d'administration qui pouvaient diminuer les excès de l'ivrognerie, et il réussit à en obtenir d'excellentes, ce qui était beaucoup, et à en maintenir l'application, ce qui était plus encore. Une grande part de son activité fut aussi consacrée à obtenir des particuliers et des villes des sacrifices considérables pour répandre les lumières de l'instruction dans les classes inférieures, et il est certainement un de ceux qui ont le plus contribué à réaliser le magnifique déploiement d'écoles de tout genre dont peut se glorifier à juste titre le nord de l'Union. L'éducation des jeunes filles le préoccupait beaucoup, et il fit une guerre acharnée aux préjugés qui interdisaient aux femmes l'étude des sciences. C'est de mères éclairées qu'il attendait une génération supérieure à la moyenne de son temps. Il se pourrait même qu'entraîné par son zèle pour cette cause excellente, il eût quelquefois dépassé le but fixé par la nature et l'organisation sociale. S'il eut raison de poursuivre la réforme de nombreux abus dans l'instruction donnée aux femmes en Amérique et dans la législation qui fixait leur position civile, on peut douter qu'il fût dans le vrai quand il réclamait leur participation aux fonctions sociales réputées jusqu'à présent l'apanage de l'autre sexe. Il comprenait mieux assurément sa mission quand il dirigeait sa verve, tantôt indignée, tantôt caustique, contre la presse vénale, la chaire complaisante ou paresseuse, les sénateurs et les députés infidèles à leur conscience, les capitalistes « adorant le dieu dollar et le servant lui seul. » On lui reprochait quelquefois d'être un pasteur sans église régulière; il aurait pu répondre que son église était l'Amérique entière, et qu'il en était le sermonneur « détesté, mais écouté. » C'est, comme l'a dit un éminent prédicateur, M. Colani, la vraie marque de la bonne prédication.

Mais c'est surtout dans sa lutte contre les défenseurs de l'esclavage que Parker se montre admirable. Pour bien faire comprendre

les services qu'il rendit à la cause de la liberté et de l'humanité en Amérique, il suffira de dire rapidement en quel état il trouva la question : aujourd'hui, un an après sa mort, on sait en quel état il l'a laissée.

II.

C'est aux États-Unis que pour la première fois dans le monde moderne, en 1751, l'esclavage des noirs fut aboli de fait et de droit sous l'inspiration d'un christianisme fervent et sincère; mais cette abolition ne fut que locale. Le puissant souffle de liberté qui amena la guerre de l'indépendance conduisit la majorité des états de l'Union à l'abolir plus tard; la confédération ne l'en laissa pas moins subsister dans les états qui se crurent forcés de le conserver. Le sentiment général était alors qu'il disparaîtrait de lui-même, du gré des états qui l'avaient maintenu, et surtout qu'il ne s'étendrait pas. C'est le contraire qui est arrivé. Le moment vint où le sud, ayant fait toujours dépendre ses intérêts particuliers du maintien de l'esclavage, se trouva placé dans l'alternative, ou bien de laisser tomber l'institution, ou bien d'obtenir du nord qu'il l'aidât à la consolider et à l'étendre, car l'esclavage ne peut pas durer entouré de pays libres. C'est une institution qui doit grandir ou mourir. L'industrie naissait dans les états libres : le sud s'engagea complaisamment, à titre de réciprocité, à favoriser des tarifs protecteurs. Bientôt le travail servile trouva grâce aux yeux des gros capitalistes de New-York et de Boston, parce qu'il produisait en abondance une matière indispensable à l'industrie, le coton, et parce qu'il consommait une grande partie des objets manufacturés. C'était aussi le même travail servile qui fournissait les gros chargemens de tabac, de sucre, de matières textiles, aux innombrables *clippers* du nord qui allaient ensuite les porter en Europe. En résumé, la conscience du nord dormait, et le mot d'ordre était donné pour qu'on ne la réveillât pas. C'est au point que dans les grandes villes les comités directeurs des églises enjoignaient aux prédicateurs de ne pas porter en chaire cette importune question. Il y avait sans doute d'honorables désobéissances à ces injonctions intéressées, mais elles étaient trop faibles pour constituer une opposition sérieuse. Enfin le sud avait réussi à représenter le sort de ses esclaves comme tellement heureux qu'on se demandait presque s'il n'y aurait pas une véritable barbarie à sacrifier une telle félicité au fanatisme de quelques chanteurs de psaumes, aux théories d'idéologues qui ne connaissaient pas les affaires.

Une chose toutefois contrariait vivement le sud. Chaque année et malgré les plus cruelles mesures de répression, un nombre assez

considérable d'esclaves parvenait à fuir le paradis et à gagner au péril de la vie l'enfer des états libres. La longanimité du nord avait déjà supporté tant de choses, que les propriétaires du sud firent un pas de plus. Ils obtinrent en 1850 le fameux bill des « esclaves fugitifs, » qui investissait le premier homme venu du sud du droit de *kidnapper* (c'est le terme employé), c'est-à-dire d'escamoter par la ruse ou par la force, le plus souvent par les deux voies, tout homme de couleur résidant dans les états libres sous prétexte qu'il était à lui, de le traduire devant un juge fédéral, puis, après une vérification dérisoire où toutes les précautions étaient prises pour que le pauvre accusé ne pût échapper aux griffes de ses ravisseurs, de se faire délivrer sa capture par la force armée de l'Union. Une récompense de 10 dollars était allouée à chaque commissaire par tête de nègre *kidnappé*. Pour le coup, le nord parut trouver que les exigences de ses confédérés du sud tournaient tout doucement à la tyrannie la plus détestable que l'on pût imaginer. Il murmura, mais en définitive il laissa faire.

Pourtant depuis 1831 un humble imprimeur, William Lloyd Garrison, publiait à Boston un journal qui fomentait une certaine agitation abolitioniste. Cette agitation eut dans les premiers temps fort peu d'écho, assez toutefois pour que les vigies du sud, toujours aux aguets, dénonçassent en termes violens aux autorités du Massachusetts le caractère incendiaire de la feuille publiée sur leur territoire. Le maire de Boston s'efforça de calmer leurs alarmes. Il résultait de son enquête, leur écrivait-il, que le mouvement était absolument insignifiant, qu'il ne trouvait qu'un très petit nombre d'adhérens obscurs, et que Garrison lui-même n'était qu'un pauvre écrivain « vivant dans une espèce de trou avec un négrillon pour tout domestique. » — « C'est une chose étonnante, disait plus tard Théodore Parker, que le mépris fréquent des hommes intelligens pour les petits commencemens des grandes choses. Il y avait une fois quelqu'un qui n'avait pas même de trou pour reposer sa tête, et pas le moindre négrillon à son service; il n'avait de commerce qu'avec des gens très obscurs, et n'était pas trop bien avec les maires et gouverneurs de son pays, ce qui ne l'a pas empêché d'exercer à la fin quelque influence sur les destinées de ce monde. » En effet, en dépit du « trou » et du « négrillon, » le mouvement se propagea. Un parti se forma autour du courageux publiciste. Dès 1845, il ne perdit pas une occasion de prêcher « contre ce grand péché du peuple. » Son indignation ne connut plus de bornes quand la loi sur les esclaves fugitifs fut votée, et que l'on se prépara à l'exécuter dans Boston même. Il entrait dans les vues du sud et de ses alliés du nord que des faits accomplis habituassent promptement à l'exé-

cution de la loi les populations qui l'avaient vue décréter avec le plus de répugnance; mais un comité de vigilance s'établit à Boston sous la présidence de Parker, et ne craignit pas de déclarer publiquement qu'il s'opposerait à l'exécution de la loi. Dans l'espace d'une année, il réussit à faire passer au Canada près de quatre cents personnes de couleur. L'exemple fut suivi par d'autres villes du nord. Dans plusieurs d'entre elles, la population tout entière déclara qu'elle en voulait faire partie. C'est sous la direction de ces comités que s'organisa le *chemin de fer souterrain*, entreprise secrète qui avait pour but d'aider les esclaves fugitifs à échapper aux *kidnappers*, aux officiers de police et à ces chiens dressés à la poursuite des noirs, que les républicains du sud ne rougissaient pas de lancer à la piste des pauvres fuyards. Chaque année depuis lors, près d'un millier de fugitifs a profité du chemin de fer souterrain (1).

Un cas très particulier força Théodore Parker à déclarer plus nettement encore sa résistance ouverte à la loi fédérale. Deux de ses paroissiens, jeunes époux qui vivaient honnêtement de leur travail dans Boston, furent réclamés par leurs anciens maîtres du sud. Il était trop facile de prévoir ce qui les attendait, s'ils étaient enlevés: de cruels châtimens pour le mari, l'envoi de la femme dans quelque infâme maison de Charleston ou de la Nouvelle-Orléans, car c'est une des malédictions de l'esclavage que la nécessité où sont les maîtres de déployer une inexorable dureté envers les fugitifs réintégrés de force dans la servitude. Ces deux infortunés, ne sachant que devenir, se réfugièrent chez Parker. Celui-ci n'hésita pas. Il avertit sous main quelques amis du comité de vigilance et fit tenir aux *kidnappers* et aux *policemen* de Boston l'avis que quiconque pénétrerait dans son domicile pour en arracher ses hôtes ne le ferait qu'au péril de sa vie. Le fils d'un agriculteur américain n'est jamais embarrassé pour manier le pistolet ou l'épée. Accusé bientôt dans une conférence de pasteurs d'avoir donné l'exemple de la résistance à main armée contre une loi régulièrement votée par les conseils de l'Union, Parker se défendit de manière à ôter à ses censeurs toute envie d'y revenir. Il faut citer textuellement quelques passages de cet admirable discours :

« Oui, dit-il, j'ai des noirs dans mon église, des esclaves fugitifs. Ils sont la couronne de mon apostolat, le sceau béni de mon ministère. Je suis obligé de prendre soin de leurs corps, si je veux sauver leurs âmes... J'ai donc été obligé d'ouvrir ma maison à mes paroissiens et de les mettre à l'abri des griffes des voleurs d'hommes. Oui, messieurs, j'y ai été obligé, et

(1) Ce sera un jour une histoire bien curieuse à faire que celle du *chemin de fer souterrain*. En ce moment, tout le monde comprendra que la plus vulgaire prudence ordonne de se taire sur les moyens mis en œuvre pour le fonder et l'entretenir.

même de faire garder ma porte jour et nuit; j'ai dû, oui, j'ai dû m'armer moi-même. Cette semaine-là, j'ai écrit mon sermon un pistolet sur mon pupitre, un pistolet chargé, voyez-vous, la capsule au piston, prêt à tirer. Et même il y avait une épée nue à la portée de ma main. J'ai fait cela à Boston, en plein XIX[e] siècle, forcé de le faire pour défendre des innocens, membres de mon église, qu'on voulait envoyer à pire que la mort.

« Vous savez que je n'aime pas à me battre : si je ne suis pas partisan de la non-résistance, il me faudrait de bien graves motifs pour me décider à répandre le sang humain; mais que vouliez-vous donc que je fisse? Écoutez. Je suis né dans la petite ville où commença la guerre de l'indépendance. Les mânes des citoyens qui tombèrent les premiers dans cette guerre reposent sous le monument de Lexington, ce monument *consacré à la liberté et aux droits du genre humain*. On y lit qu'ils sont morts *pour la cause sacrée de Dieu et du pays*. C'est la première inscription que j'aie lue de ma vie. Ces hommes sont mes parens. Ce fut mon grand-père qui le premier tira l'épée lors de la révolution. Lui et mon père étaient au premier feu. Le sang qui a coulé là coule aujourd'hui dans mes veines. Et puis, quand j'écris chez moi, dans ma bibliothèque, d'un côté est la Bible sur laquelle mes pères ont prié matin et soir pendant plus de cent ans; de l'autre est la carabine que mon grand-père portait à la prise de Québec, dont il se servit avec quelque chaleur à la bataille de Lexington, et encore un trophée de la même guerre, le premier canon pris par les « insurgens, » pris aussi par mon grand-père. Et avec de pareils symboles sous les yeux, en face de pareils souvenirs, quand un de mes paroissiens, quand une femme échappée de l'esclavage, poursuivie par des voleurs, vient se réfugier chez moi, vous voudriez que je lui fermasse ma porte, que je ne la protégeasse pas jusqu'au dernier soupir!...

« Mes frères, je n'ai pas peur des hommes. Il se peut que je les offense. Je me soucie peu de leur haine ou de leur estime. Je ne prends pas grand soin de ma réputation. Je serai peut-être forcé de transgresser des lois humaines; mais jamais, jamais je n'oserai violer l'éternelle loi de Dieu. Vous m'avez souvent taxé d'incrédulité. Je l'avoue, je diffère largement de vous en théologie; mais il est un point sur lequel je ne puis m'empêcher d'être très croyant. Je crois en Dieu, le père infini, le père de l'homme blanc et le père aussi de l'esclave de l'homme blanc. Advienne que pourra, je ne saurai jamais violer sa loi. Et vous? »

Grâce à Parker et à ses amis, les deux fugitifs parvinrent à quitter l'Union et à passer en Angleterre. C'était en 1851, l'année de la grande exposition. On courut les voir au Palais de Cristal. Les États-Unis, qui ne brillèrent guère dans ce concours industriel, purent néanmoins exhiber aux yeux du vieux monde un produit vraiment indigène, un jeune couple humain, deux innocens qui chantaient *God save the queen*, et tout à la joie d'avoir fait perdre leur piste aux sbires esclavagistes!... C'est ce que Parker ne manqua pas de raconter hautement à ses susceptibles compatriotes de la manière caustique et passionnée propre à son genre d'éloquence.

Malheureusement, quelque vigilant qu'il fût, le comité ne pouvait tout prévoir. Un parti riche et influent de Boston, se couvrant du respect dû à la loi et surtout ayant à cœur de bien mériter de ses amis de New-York et de Charleston, faisait tous ses efforts pour le mettre en défaut. Dans la même année 1851, un pauvre ouvrier tailleur dut à la couleur de sa peau d'être *kidnappé* un soir dans les rues de Boston. Les passans qui voulurent intervenir en furent détournés par l'assurance que leur donna la police qu'on l'arrêtait sous inculpation de vol. Une fois traduit devant le juge fédéral, il était condamné d'avance. La population indignée voulait se ruer sur la prison, mais le parti de l'esclavage avait pris ses mesures : une force armée imposante gardait les abords de la prison, et de peur d'un terrible conflit les directeurs du mouvement abolitioniste conseillèrent au peuple de s'abstenir. En vain le pauvre nègre demanda aux églises de Boston qu'on se souvînt de lui dans les prières du dimanche précédant son départ : la coterie commerciale, qui avait la haute main dans les consistoires, ferma la bouche aux ministres officians, dans la crainte d'une nouvelle émotion populaire. Parker désobéit encore. Il alla trouver le prisonnier au milieu de ses geôliers et de ses *kidnappers*, lui prodigua ses consolations et l'accompagna jusqu'au navire qui devait l'emporter. Personne n'osa l'en empêcher, personne n'osa l'insulter ; mais le dimanche d'après, devant une énorme affluence, il vengea la conscience publique par le plus éloquent peut-être de ses discours, un discours qui est tout à la fois un sermon, un pamphlet, un réquisitoire, une philippique, et qu'il faudrait traduire en entier pour en donner une idée fidèle, car, échappant à toutes les règles, il brave toutes les définitions.

« De la dure maison de servitude, s'écriait Parker, un homme s'est réfugié au sein du peuple du Massachusetts. On n'avait d'autre crime à lui reprocher que l'amour de la liberté. Il vint à nous comme un étranger qui compte sur l'hospitalité sacrée : Boston le prit et le jeta illégalement en prison. Il avait faim : Boston lui donna à manger la ration de ses criminels. Il avait soif : Boston lui donna à boire le fiel et le vinaigre des esclaves. Il était nu : Boston le couvrit de chaînes. Malade et en prison, il demandait un consolateur : Boston lui envoya un *marshal* et un commissaire, Boston l'a mis entre des voleurs d'hommes, rebut de l'humanité, et le leur a livré en disant : « Voici votre esclave ! » Pauvre, enchaîné, voyant le gouvernement de la nation contre lui, il demanda des prières à nos églises : nos églises mercantiles lui ont répondu par des imprécations. Il nous demandait, au nom de notre Dieu, le sacrement de la liberté : au nom de leur trinité, la trinité d'argent, au nom de leur dieu de métal, elles l'ont baptisé *esclave*. Boston servait de marraine. L'église mercantile de la Nouvelle-Angleterre lui a dit : « Ton nom est *Esclave ;* je te baptise au nom de l'aigle d'or, du dollar d'argent et du centime de cuivre ! »

Cependant la position de Parker et des abolitionistes était devenue difficile. Ils n'étaient plus sur le terrain légal, et le respect de la légalité est grand chez les Anglo-Saxons. La loi des esclaves fugitifs était une loi infâme, mais une loi. Or Parker avait déclaré qu'il la foulait aux pieds au nom de l'Amérique, au nom du Christ et au nom de Dieu. En même temps l'homme politique le plus éminent du nord, Daniel Webster, qui briguait les honneurs de la présidence et voulait se concilier les voix du sud, déployait toutes les ressources de son talent pour persuader au nord qu'il fallait « décourager l'agitation abolitioniste » et se résigner à la loi des esclaves fugitifs. Ses argumens revenaient en résumé à ceci, qu'après tout c'était la loi, que s'il était pénible aux hommes du nord de l'observer, il n'y avait pas de mérite à n'accomplir que des devoirs agréables, qu'il serait beau de vaincre ses préjugés et de maintenir ainsi les lois et l'union en remplissant ses obligations constitutionnelles. « La loi de Dieu, disait-il, n'ordonne jamais de désobéir aux lois humaines. » Daniel Webster reçut la récompense qu'il méritait dans cette foudroyante réplique qui circula d'un bout à l'autre des États-Unis avec la rapidité d'un éclair. Parker cite plusieurs cas mentionnés dans la Bible, où la loi du pays et la conscience se sont trouvées en formel désaccord. Il demande ironiquement si c'était un devoir pour Daniel d'obéir au roi Darius qui avait défendu de prier le vrai Dieu, pour les apôtres de ne plus prêcher l'Évangile à cause de la défense du sanhédrin, pour les parens de Moïse de jeter leurs enfans dans le Nil afin d'obéir au décret du roi Pharaon.

« Cependant, ajoute-t-il, j'avise encore un autre cas, également rapporté dans la Bible, et dans lequel la loi ordonnait une chose et la conscience précisément le contraire. Voici le texte de la loi, article unique : « Le souverain sacrificateur et les pharisiens ordonnent que si quelqu'un sait où se trouve un certain Jésus de Nazareth, il ait à le leur faire savoir pour qu'on puisse l'arrêter. » Dès lors ce fut la tâche officielle, le devoir légal de tous disciples sachant où était le Christ, de donner l'information réclamée aux autorités du pays. Parmi eux, il y avait des âmes faibles, un Jacques, un Jean, qui avaient tout quitté pour le suivre, et d'autres gens de rien qui ignoraient la loi et furent excommuniés. Il y avait aussi des femmes comme Marthe et Marie, bonnes âmes qui aidèrent l'accusé de leur petit avoir, qui lavèrent ses pieds avec leurs larmes et les essuyèrent avec leurs cheveux. Elles firent tout cela joyeusement; c'était leur volonté et leur plaisir, il n'y a donc pas grand mérite à cela. « Chacun de nous remplit aisément des devoirs agréables. » Mais il se trouva un disciple assez fort pour « accomplir un devoir désagréable : » il alla dénoncer son sauveur au *marshal* du district de Jérusalem, qui s'appelait alors un centurion. N'avait-il donc aucune affection pour Jésus? Certainement il en avait; mais il sut « vaincre ses préjugés, » tandis que ce Jean, cette Marie, furent trop lâches pour cela.

« Et Judas Iscariote a mauvaise réputation dans le monde chrétien! On l'appelle « le fils de perdition! » On taxe sa conduite de criminelle, et même le Nouveau Testament prétend que le diable dut entrer en lui pour lui inspirer son hideux forfait! Ah! dans quelle erreur nous sommes! D'après nos légistes et nos hommes d'état républicains, Judas Iscariote n'a fait que remplir ponctuellement « ses obligations constitutionnelles. » C'était uniquement sur le fait de dénoncer la retraite du Seigneur que la loi le sommait de se mêler de cette affaire. Il prit donc ses trente pièces d'argent, — environ quinze dollars (un *Yankee* le fait pour dix, ayant moins de « préjugés à vaincre »). C'était son honoraire légitime, reçu comptant. A la vérité, les chrétiens ont pensé que c'était « le salaire d'iniquité, » et même les pharisiens, — qui d'ordinaire, nous est-il dit, annulaient les commandemens de Dieu par leurs traditions, — n'ont pas osé souiller leur temple avec ce « prix du sang. » C'était pourtant un honnête argent, honnêtement gagné. C'était de l'argent aussi honnête que la prime touchée par un commissaire américain pour un service du même genre. Dans quelle erreur sommes-nous donc! Judas Iscariote un traître! Allons donc! Ce fut un patriote! Il a su « vaincre ses préjugés! » Il a su accomplir « un devoir désagréable, » un devoir de « haute moralité! » Il a maintenu la loi et la constitution! Il a fait tout ce qu'il pouvait pour « sauver l'union! » Judas, tu es un saint! « La loi de Dieu n'ordonne jamais de désobéir aux lois humaines! » *Sancte Iscariote, ora pro nobis!* »

Des poursuites furent dirigées contre Parker à la suite de ce discours, dont l'effet fut immense. Parker se mit aussitôt à préparer sa défense, qu'il comptait présenter lui-même. C'eût été, on le conçoit, un nouveau triomphe pour le parti abolitioniste. C'est ce que comprit le parti opposé, et, sous prétexte de formalités négligées dans les préliminaires de l'instruction, les poursuites furent abandonnées.

Nous ne pouvons suivre Parker dans toutes les phases de sa lutte contre l'esclavage : elle remplit d'amertumes et de joies les dernières années de sa vie. Plus d'un échec bien douloureux pour son cœur de chrétien et de patriote fut encore infligé à sa cause de prédilection. Pourtant il voyait le parti abolitioniste grandir tous les jours et recruter peu à peu les hommes les plus honorables et les plus capables de l'Union. Au reste, les questions à l'ordre du jour ne l'empêchaient pas de traiter les sujets les plus intimes de la vie religieuse quotidienne. Sa prédication était profondément originale, comme sa personne : elle eût presque toujours étonné, quelquefois choqué un Européen peu habitué aux libres allures de la chaire américaine. Ordinairement il commençait par poser des principes abstraits ou par rappeler des faits bien connus, débutant ainsi par ce *plain statement of facts*, lequel, si l'on observe bien, fait partie intégrante de tout discours anglo-saxon qui prétend convaincre ceux

qui l'écoutent. Ce commencement était le plus souvent froid et aride. Peu à peu l'émotion sacrée le gagnait, les applications se déroulaient sans beaucoup d'ordre, mais serrées, pressantes, sans ménagemens d'aucune sorte, sous une forme à la fois positive et poétique dont nous ne connaissons guère d'exemples dans notre littérature européenne. Le même morceau passait souvent, et en très peu de temps, de l'*humour* qui provoque le sourire aux tons attendrissans de la sensibilité la plus exquise. On pourrait croire que chez Parker le sentiment austère du devoir, l'énergie virile, la passion concentrée pour les causes préférées, prédominaient au point d'étouffer ce qu'on peut appeler le côté féminin du cœur, la tendresse, la sympathie, l'indulgence. On se tromperait fort : Parker pouvait pleurer comme un enfant, lorsqu'il entendait raconter ou qu'il racontait lui-même un trait de dévouement ou de résignation. Nous n'en voudrions d'autre preuve que le délicieux fragment que nous empruntons à l'un de ses sermons le plus fortement marqués au coin de sa personnalité, un sermon *of old age*, dans lequel il montre, par une série de portraits, qu'une vie consciencieuse et aimante est la condition d'une heureuse vieillesse. Il a parlé du vieux débauché, du vieil avare, du vieux *kidnapper* (qu'il s'est bien gardé d'oublier), du vieil ambitieux, de la vieille coquette, représentés chacun par une figure expressive. Il arrive enfin à des vieillesses d'un tout autre genre, et dans miss Kindly par exemple il nous offre une charmante personnification du dévouement.

« Miss Kindly est la tante à tout le monde, et depuis si longtemps, que personne ne se souvient de l'avoir connue autrement. Les petits enfans l'aiment beaucoup. Il y a quelque soixante ans qu'elle aidait leurs grand'mères à faire leurs toilettes de noces, et c'est à sa bourse que le grand-père de ce jeune garçon doit d'avoir pu suivre les cours du collége. Les générations qui la suivent la bénissent. C'est son travail patient qui a fourni au père de cet homme le moyen de prendre son essor. C'est elle qui lui a mis dans la main le germe fécond de la grande fortune qu'il possède aujourd'hui. C'est son inépuisable bonté qui a rempli la coupe, source de cette brillante renommée qui maintenant se répand comme un fleuve sur le vaste monde. Aujourd'hui elle est vieille, bien vieille. Les petits enfans qui rôdent autour d'elle, ébahis et roulant de grands yeux, s'émerveillent qu'on puisse être vieux comme cela, et qu'un jour tante Kindly ait eu aussi une maman qui l'embrassait sur la bouche. Pour eux, elle est du même âge que le soleil, une des institutions du pays. A Noël, son arrivée est toujours accompagnée de tant de jolis cadeaux, qu'ils la prennent pour Mme Saint-Nicolas (1) en personne, ce qui ne l'empêche pas d'avoir préparé la crèche du Messie dans plus d'une pauvre cabane...

(1) Saint Nicolas, dans les pays du nord, est, selon la légende, le distributeur des cadeaux mérités par les enfans sages.

« Il est près de midi. Elle est seule. Tout le matin, elle a été pensive, se parlant à elle-même. La famille s'en est aperçue, mais n'en a rien dit. Seule dans sa chambre, elle prend dans un tiroir secret un petit écrin, et dans cet écrin un livre à fermoirs doré sur tranches. Les fermoirs sont usés, la dorure est rougie, la reliure est fanée par un long usage. Sa main tremble en l'ouvrant. D'abord elle lit son nom écrit sur la feuille blanche, rien que son nom de baptême, « Agnès, » et la date. Il y a précisément aujourd'hui soixante-huit ans qu'il fut écrit sur cette page, en lettres bien nettes, tracées par une main jeune et forte, — avec un léger frisson pourtant, comme si le cœur eût battu trop vite. Elle est bien usée, la chère vieille bible. Elle s'ouvre d'elle-même au quatorzième chapitre de l'Évangile selon saint Jean. Il y a là un carré de papier plié dont les extrémités touchent au premier et au vingt-septième verset de ce chapitre. Elle ne voit ni l'un ni l'autre; elle lit les deux versets dans son âme : *Que votre cœur ne se trouble pas; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. — Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne.* Puis elle ouvre le papier. Il y a dedans un peu de poussière brune. On dirait les restes d'une fleur. Elle prend la précieuse relique dans sa main froide d'émotion. Une larme tombe sur la poussière et la transfigure. C'est une belle rose de printemps, à peine éclose, toute fraîche de rosée. Oh! tante Kindly n'est plus vieille à présent, ce n'est plus tante Kindly; c'est « sa douce Agnès, » telle qu'elle était à dix-huit ans, il y a soixante-huit ans de cela, un jour de mai que la nature entière avait revêtu sa robe de mariée, et que les fleurs joyeuses chantaient sur tous les tons l'hymne des épousailles de l'année. Son bien-aimé venait de placer cette rose dans sa main, tandis que sur sa joue candide le bon Dieu en faisait naître une autre, à peine éclose, fraîche de rosée comme la première. Le bras du jeune homme l'a entourée. Ses boucles brunes retombent sur l'épaule de son fiancé. Elle sent son souffle sur son visage, leurs lèvres se rapprochent, et, comme deux gouttes de rosée s'unissent dans la rose, leurs âmes se confondent dans la sainte communion de l'amour infini. C'est que le jeune homme doit partir pour un pays lointain. Ils penseront l'un à l'autre toutes les fois qu'ils regarderont l'étoile du nord. Elle lui a donné sa bible. Il a vu l'étoile du nord planer sur les tours de mainte ville étrangère; mais il ne reviendra pas. Dieu a rappelé son âme à lui. — Agnès a vu revenir sa bible, pleine, comme toujours, de l'amour de Dieu, mais sans l'homme qu'elle aimait. Une page était pliée de manière à indiquer ces mots bénis de saint Jean, premier et vingt-septième versets du chapitre quatorzième. Elle y a mis la rose pour marquer le passage avec ce symbole de leurs jeunes amours. Aujourd'hui son âme est avec lui,— son âme de vierge avec son âme d'ange. Un jour ces deux âmes, comme les deux gouttes de rosée au sein de la rose printanière, se réuniront dans une immortelle alliance, et la vieillesse de la terre deviendra la jeunesse éternelle du royaume des cieux. »

C'est cet optimisme final, tenant de près aux vues religieuses de Parker, qui repose presque toujours son lecteur des émotions qu'il lui faut ressentir en s'abandonnant à cette ardente parole. Parker est

un de ces penseurs qui ont su joindre aux censures les plus impitoyables sur les hommes et les choses de son temps les prévisions les plus sereines sur l'avenir définitif de l'humanité. C'est un bonheur qu'il dut certainement à sa religion, si simple à la fois et si intense. Elle était aux agitations fiévreuses de sa vie ce que les profondeurs de l'océan sont à la surface que les vents soulèvent. Après chaque tempête, le calme inviolable des abîmes s'impose à la masse entière, qui, de nouveau souriante et paisible, réfléchit l'azur immense. Nul n'a mieux savouré que ce rationaliste la puissante volupté des ravissemens mystiques, et nous en pourrions fournir des preuves bien éloquentes, si déjà nous ne craignions d'avoir trop cité.

III.

La réputation que Parker devait à son talent oratoire et à son caractère faisait rechercher avidement ses discours par ceux qui ne pouvaient les entendre. Plusieurs journaux politiques les reproduisaient, soit en entier, soit par fragmens, dès qu'ils avaient été prononcés, et les propageaient jusqu'aux confins les plus reculés du territoire. On connaît le prodigieux développement de la presse quotidienne dans l'Amérique du Nord. Les sermons écoutés par l'élite de la population bostonienne circulaient ainsi des villes aux campagnes et allaient trouver jusqu'aux pionniers perdus dans les solitudes du *far west*. On a calculé que plusieurs d'entre eux avaient été répandus à plusieurs centaines de mille exemplaires dans l'espace d'une semaine. Pour satisfaire à une demande toujours croissante, il en publia lui-même plusieurs recueils, et ce sont ses discours religieux qui forment la majeure partie des douze volumes publiés aujourd'hui sous son nom. Outre les écrits dont nous avons parlé, la collection se compose d'un volume de *Miscellanées*, contenant plusieurs travaux fort remarquables de critique religieuse, entre autres sur Bernard de Clairvaux et sur la théologie allemande, d'un autre volume renfermant dix sermons sur divers sujets de religion et de morale, d'un troisième intitulé *Sermons of Theism*, puis de deux autres volumes d'*Additional Speeches*, lesquels furent encore suivis de trois nouveaux recueils de *Speeches*, *Addresses*, etc. Cette longue série offre une fidèle image de cette vie agitée. La lecture en est singulièrement attrayante, d'abord à cause de la variété des questions traitées, mais aussi par la manière dont les sujets les plus rebattus de la religion et de la morale sont rajeunis par cette vigoureuse et spirituelle éloquence. Quelques-uns de ses plus intéressans discours sont consacrés à la mémoire d'hommes illustres de

l'Union, d'hommes qu'il a quelquefois combattus, Quincy Adams, Zacharie Taylor, Daniel Webster. Un pareil genre de discours religieux est inconnu et, disons tout, serait impossible en Europe. Qu'on se figure un prédicateur de Londres ou de Paris montant en chaire le lendemain de la mort d'un homme d'état, s'emparant de toute sa carrière politique et la critiquant d'un bout à l'autre au nom de la morale chrétienne, avec autant de sévérité pour les écarts que de soin minutieux à en faire ressortir les bons côtés. C'est pourtant ce que Parker a fait à Boston. Il suffit de lire son discours sur Adams et celui dont la vie et les vastes talens de Daniel Webster lui ont fourni le sujet pour reconnaître qu'il est impossible de pousser plus loin la hardiesse et l'impartialité des jugemens. Cependant Parker ne comptait pas s'en tenir uniquement à cette incessante production, provoquée par les incidens ou les besoins du jour et de l'heure. Il préparait les matériaux de deux grands ouvrages, dont l'un devait contenir une biographie critique des hommes célèbres de l'Amérique, tandis que le second, de beaucoup le plus intéressant pour nous et celui qui exigeait le plus de recherches de tout genre, eût été consacré aux *Origines des religions chez les races dominantes de l'humanité.* C'était à publier ce dernier ouvrage que Parker tenait par-dessus tout. Il espérait en faire le monument et comme le résultat définitif de ses études et de ses expériences. Il avait même déclaré qu'à partir de sa cinquantième année il renoncerait à la prédication hebdomadaire pour se vouer entièrement à cette œuvre capitale. Il ne lui fut pas donné de réaliser son espérance.

Ce n'est pas impunément qu'un homme concentre et dépense une pareille abondance de vie dans les conditions de l'existence terrestre. Théodore Parker se faisait illusion sur ses forces physiques. Aux conseils que ses amis lui prodiguaient pour qu'il ménageât sa santé, il opposait d'abord la nécessité de travailler sans relâche aux œuvres qui réclamaient tous ses instans, puis les six générations de robustes agriculteurs dont il descendait. Cependant une précoce décrépitude s'était annoncée. Il avait quarante-huit ans en 1858, on lui en eût donné plus de soixante. Il négligea les premiers avertissemens de sa nature épuisée, et continua de prêcher chaque dimanche, de travailler, de voyager, de *lecturer* toute la semaine. Le dimanche 7 janvier 1859, presque au moment de monter en chaire, il fut atteint d'une hémorragie pulmonaire de très mauvais augure. Il fallut lui imposer un congé d'un an, que, sur le conseil des médecins, il alla passer à Santa-Cruz, l'une des Antilles danoises. Les premiers effets de ce repos sous le ciel et près de la mer des tropiques parurent très favorables. Les forces étaient revenues comme par enchantement. Sa conversation était de nouveau vive, enjouée,

pleine de verve piquante et de cordialité. C'est là qu'il écrivit son autobiographie, sous prétexte de répondre à une lettre des plus affectueuses qu'il avait reçue de ses paroissiens de Boston. Il se livrait à sa vieille passion, la botanique, et à sa passion plus récente, à la noble entreprise qui absorbait toutes ses pensées, l'émancipation des esclaves. Il trouvait à Santa-Cruz une population noire libérée depuis onze ans, et dont la prospérité, les progrès le ravissaient d'aise. Il se promettait de cette enquête faite *de visu* les plus heureux résultats en faveur des nègres encore asservis de l'Union américaine. On crut qu'un voyage en Europe achèverait sa guérison. Il semble au contraire que cette dernière visite au vieux monde lui ait été fatale. Il traversa l'Angleterre, la France et la Suisse avec les alternatives tour à tour favorables et alarmantes propres à la maladie qui devait l'emporter. Pendant six semaines qu'il passa au chalet de Combe-Varin, dans la Suisse française, entouré d'amis et de soins, l'espoir de la guérison put encore se ranimer.

Nous devons au savant professeur Desor un intéressant récit de la manière dont le malade passait son temps dans cette pittoresque retraite du Jura où des hommes de nationalité différente, mais pour la plupart éminens dans les sciences ou dans les lettres, s'étaient réunis et charmaient par des entretiens du plus haut intérêt les loisirs que leur imposait une santé affaiblie. Là Parker se rencontra et se lia d'une vive amitié avec l'excellent Hans Küchler, ministre de l'église catholique allemande de Heidelberg, l'un des hommes les plus respectables qui se soient associés au mouvement, d'ailleurs si mélangé, que suscita le prêtre Ronge il y a une quinzaine d'années. La mort subite de Küchler à Nidau, au moment où il se disposait à rejoindre sa famille, jeta un triste voile sur la réunion de Combe-Varin (1). Des conversations du chalet helvétique est sorti un album publié par les soins de M. Desor, où se trouve, à côté d'excellens articles scientifiques, une boutade de Parker lui-même, intitulée *Pensée d'un Bourdon sur le plan et le dessein de l'univers*. C'est une satire spirituelle du langage, des raisonnemens, des habitudes pédantes des sociétés savantes, mais en particulier de certaines théories fondées tout entières sur la prétention de l'homme à se poser en dernier mot de la création. Peut-être quelques écrivains

(1) M. Hans Lorenz Küchler était avocat à Heidelberg, et s'est surtout distingué par le courage et le talent qu'il a déployés en faveur des pauvres égarés, victimes de la fièvre révolutionnaire de 1848, et que la compression de l'insurrection badoise avait fait tomber sous la juridiction exceptionnelle des conseils de guerre prussiens. Küchler réussit, malgré les circonstances les plus décourageantes, à dérober nombre d'accusés à la peine de mort, et il fut le consolateur et le soutien de ceux que ses beaux plaidoyers ne purent sauver.

d'Amérique et d'Europe, trop disposés à interpréter les lois de la nature dans un sens exclusivement favorable à l'orgueil humain, gagneraient-ils à méditer sérieusement cette fine parodie. Le même album contient un médaillon représentant en profil les traits de Théodore Parker. Son grand front dégarni, sa barbe, qu'il porte entière, blanche avant l'âge, des traits expressifs, creusés, dénotant un singulier mélange d'ironie et de bienveillance, toute sa physionomie enfin répond exactement à ce que sa vie fait déjà prévoir. Dans un dernier retour de ses forces physiques, il voulut abattre à coups de hache quelques sapins destinés à la scierie. Il revenait ainsi à une des occupations de son adolescence. Le plus beau des sapins, qu'il abattit avec une adresse qui émerveilla les assistans, n'était sain qu'à la base : le cœur était malade. C'était un triste présage.

On lui conseillait d'aller passer l'hiver à Madère ou en Égypte. Une sorte d'entraînement, dont lui-même ne se rendait pas bien compte, fit qu'il se dirigea sur Rome, dont il voulait consulter les bibliothèques en vue des ouvrages qu'il préparait, et d'où il espérait repartir pour visiter, en compagnie de M. Desor, les pays volcaniques du sud de la péninsule italienne; mais le mauvais temps et surtout les tracasseries sans nombre de la police pontificale ne firent que redoubler son malaise. Impatient de quitter la ville qu'il avait tant désiré voir et d'aller mourir en terre libre, Parker se fit transporter en Toscane, et nous tenons d'un témoin oculaire de ce suprême voyage que, réveillé, sur sa demande expresse, de l'assoupissement où il était plongé au moment où il franchissait la frontière, il laissa reposer un long regard humide sur le premier poteau tricolore qu'il découvrit au bord de la route. Ce salut suprême de Parker mourant aux nouvelles couleurs italiennes rappelle la bénédiction que le baron de Bunsen adressait de son lit de mort à « l'Italie et à sa liberté. » Avoir reçu à son baptême les vœux de deux hommes tels que Parker et le vénérable auteur des *Signes des Temps*, cela n'est-il pas d'un heureux augure pour la nation qui renaît en ce moment, après tant d'épreuves, à une vie nouvelle? La compagne de sa vie, à qui il avait dû le repos et la joie de son foyer, avait voulu le suivre. Ce fut elle, assistée de quelques amis, qui lui ferma les yeux à Florence, où il expira après plusieurs jours d'une lente agonie. Son seul regret, en quittant ce monde, était de n'avoir pu faire tout ce dont il se sentait capable. « Vous savez, disait-il à ses amis, que je n'ai pas peur de la mort; pourtant j'aurais encore voulu vivre pour achever plus d'un ouvrage que j'espérais publier : j'avais reçu de puissantes facultés, je ne les ai employées qu'à demi. » Pendant les derniers jours, il eut des heures de délire dans lesquelles il se

croyait dédoublé. Il voyait un Parker mourant à Florence et un autre plein de vie à Boston qui continuait son œuvre. Par ses dispositions testamentaires, il légua à la ville de Boston sa bibliothèque, de trente mille volumes. Il désira que sur sa tombe une voix amie lût les *béatitudes* par lesquelles le Christ ouvre son discours de la montagne, et qu'on lui érigeât une simple pierre grise avec son nom pour toute épitaphe. Enfin il s'éteignit lentement et doucement dans le ferme espoir de cette vie mystérieuse dont il avait tant de fois décrit les pressentimens révélateurs. On peut dire de sa vie ce qu'il disait de ses livres d'enfance : il n'a pas vécu beaucoup d'années, mais dans le peu qui lui en a été accordé, comme il a vécu! et de quelle belle et féconde vie!

Boston porte encore son deuil. La nombreuse communauté qu'il fortifiait de ses enseignemens n'a pu jusqu'à ce jour se décider à lui nommer un successeur. Il est douteux qu'elle en trouve un. Toutefois elle a résolu de poursuivre l'œuvre de son pasteur. Son vaste local s'ouvre chaque dimanche à des amis de Parker qui viennent parler dans le même esprit des grandes questions religieuses et sociales de l'heure présente. Parmi eux, on remarque quelques-uns des hommes les plus éminens de l'Union, MM. Garrison, Wendell Philipps, Emerson. L'influence morale de Parker lui survit, et s'exerce avec une puissance que les événemens actuels n'ont fait qu'accroître.

IV.

Il nous reste, pour compléter cette étude, à dire quelques mots de la doctrine religieuse de Parker. Nous en avons déjà indiqué quelques traits essentiels. Ayant vu toutes les infaillibilités qui s'imposent à l'homme, l'église, la Bible, la tradition, se dissoudre l'une après l'autre sous le feu de la critique, mais doué d'une âme passionnée pour l'idéal, il s'était replié sur lui-même, persuadé que sa nature spirituelle, travaillée de besoins religieux, constituait précisément ce tuf primitif qu'il avait en vain cherché partout ailleurs, et par conséquent l'indestructible base d'une religion supérieure à la région des tempêtes. Il constatait dans l'homme une triple intuition née avec lui, lors même que dans l'individu et dans la race elle ne se dégage que peu à peu, après un certain développement, — celle du divin, celle du juste et celle de l'immortalité. Ajoutons sur-le-champ qu'il échappait d'emblée à l'accusation de subjectivisme arbitraire par le point de vue vraiment philosophique sous lequel il envisageait l'histoire. C'est l'histoire elle-même, et non pas seulement la pensée individuelle de tel penseur, qui lui révélait le contenu

réel et ce qu'il appelait la prophétie de la nature humaine. Le christianisme présentait ainsi une valeur permanente, en ce sens que, produit d'un long travail de l'esprit divin dans l'humanité, il montrait, réalisée dans la conscience et la vie de son fondateur, la substance de la religion définitive, — définitive, disait-il, parce qu'elle est humaine dans la plus haute signification de ce terme et que l'homme devrait cesser d'être homme, s'il voulait ne pas s'en approprier les principes essentiels. Il est vrai que, guidé par la critique historique, il avait considérablement simplifié ce que l'on entend d'ordinaire par christianisme. Il ne voulait décerner ce nom qu'à la religion telle que Jésus lui-même l'avait conçue et pratiquée, et il avait constaté que, d'après les sources les plus authentiques, le Christ avait, non pas révélé des doctrines insondables, établi des rites surnaturels, mais simplement montré de parole et d'exemple la voie de la perfection religieuse et morale.

Le christianisme essentiel est en somme, selon Parker, la confirmation donnée par l'esprit divin, parlant dans la conscience humaine épanouie, des trois intuitions instinctives qu'il y avait semées, et qui s'y trouvaient virtuellement impliquées dès l'origine : Dieu, le devoir et l'immortalité. Sa supériorité sur toute philosophie, ce qui, à vraiment dire, en fait une religion, la religion elle-même, c'est qu'il est un fait spontané de la nature humaine, et non une théorie abstraite. Tels sont, en quelques mots, les cadres que Parker s'attachait à remplir de tout ce que sa remarquable érudition lui fournissait d'argumens, de considérations de toute sorte, empruntés à l'histoire, aux sciences naturelles, à la philosophie, à la Bible, à la critique, au sens intime. Au fond, nous n'y trouvons rien de précisément nouveau, en ce sens que depuis plusieurs années des vues analogues se sont fait jour dans la science religieuse partout où elle est libre. Cependant il faut observer que Parker les énonçait déjà avec une hardiesse et une précision étonnantes dans un temps où personne encore en Europe n'avait songé à en faire un corps de doctrines aussi concret et aussi applicable à la vie religieuse du grand nombre. Ce n'est pas avec cette intrépidité que l'excellent Channing se taillait dans les murs de la foi traditionnelle un modeste réduit, auquel il ne demandait qu'une chose, la vue directe sur l'amour de Dieu et sur le cœur humain. Ce n'est pas avec cette clarté de dessein et d'opération que Schleiermacher et les laborieux théologiens de son école élevaient les constructions d'ordre composite où la pensée moderne et les vieux dogmes se confondaient au prix de tant de peines et parfois de subtilité.

Cependant, même en se plaçant au point de vue de Parker, on est en droit de se demander s'il a réalisé complétement le pro-

gramme qu'il s'était tracé. Une raison exigeante réclamera sur bien des points autre chose que la simple affirmation de la conscience humaine. Elle voudra savoir sur quoi se fonde la légitimité de cette affirmation, et si les faits de l'expérience ne la contredisent pas. Or il serait impossible de revendiquer pour Parker l'honneur insigne d'avoir entièrement fourni, soit la preuve rationnelle, soit la confirmation expérimentale de ses principes, d'ailleurs si généreux et pénétrés d'un spiritualisme si élevé. Parker avait le regard profond, mais il n'avait pas le génie spéculatif. J'entends par là qu'il saisissait avec une rare promptitude les deux points extrêmes d'une série de vérités connexes, mais qu'il était moins heureux dans l'art de dérouler les anneaux intermédiaires. Il y a quelque chose d'incomplet, de contradictoire même, dans ses vues sur la nature morale de l'homme et sur le caractère du Christ. On peut être soi-même fort indépendant vis-à-vis du vieux dogme sans approuver l'espèce de fureur iconoclaste dont il est parfois saisi quand il en parle. En un mot, Parker n'a pas réussi à organiser ses vues religieuses, à en faire un tout bien proportionné et bien ordonné. L'opulence des formes, qu'il doit à son éloquence servie par une vaste érudition, ne saurait voiler entièrement une certaine monotonie provenant du retour incessant de quelques idées favorites qui se font jour partout. Comment expliquer cependant la puissance qu'il a exercée, qu'il exerce encore après sa mort? Cette puissance ne vient pas, nous l'avons vu, du caractère imposant, dominateur, de sa pensée. Parker n'est pas un homme capable, comme Hegel, de faire entrer toute sa génération dans son moule intellectuel, de telle sorte qu'elle ne sache plus comment en sortir. Cette puissance ne vient pas non plus de son érudition. La multitude ne sait guère apprécier ce genre de mérite. On ne peut pas davantage assimiler l'influence du pasteur américain à celle qu'un Zinzendorf, un Swedenborg surtout, ont due à une imagination ardente nourrie par un mysticisme sans frein. Non, tout le secret de cette puissance, ce qui définit, à mon avis, le prédicateur de Boston mieux que toutes les catégories dans lesquelles on pourrait le ranger, c'est que Théodore Parker a été un prophète dans la plus vraie et la meilleure acception de ce mot. Il est une de ces apparitions contemporaines qui nous permettent mieux que bien des recherches de comprendre le passé et de le saisir dans ce qu'il eut de plus intime. Cet homme qui aurait pu vivre tranquille à l'ombre de son figuier, et qui s'en va de ville en ville prêcher « contre les péchés du peuple, » cet homme, dominé par une idée simple, grande, contenue déjà dans la religion de son enfance et la constitution de sa patrie, — l'idée du libre développement de la personne humaine, — qui consacre sa vie à dégager cette idée de toutes les entraves

créées par les intérêts, les vices, les sacerdoces, les pouvoirs politiques de l'heure présente; cet homme, qui se refuse à tout compromis, qui n'a aucune espèce d'indulgence pour les nécessités politiques ou commerciales, qui, malgré tous les découragemens, malgré toutes les amertumes dont on l'abreuve, annonce joyeusement sur les toits l'aurore prochaine et prédit avec une assurance que rien ne déconcerte la victoire définitive de la vérité et de la liberté, cet homme est un prophète.

Du reste, ce n'est pas seulement pour les États-Unis que Parker a été un prophète. Son patriotisme n'avait rien d'exclusif; il se sentait à la lettre citoyen du monde, et s'il aimait tant l'Amérique, c'est qu'il y voyait le sol prédestiné où pourrait un jour se réaliser l'idéal rêvé par notre Europe. Pour nous aussi, au moment où les édifices et les traditions séculaires menacent de s'écrouler, quand on se demande avec anxiété s'ils n'écraseront pas sous leurs décombres et ceux qui les ébranlent et ceux qui les défendent, un homme tel que Parker est un prophète de consolation et d'espérance. Il a raison : quoi qu'il arrive, l'homme restera l'homme. Dans sa nature même, telle que Dieu l'a faite, il y aura toujours les révélations et les promesses qui font les belles vies et les belles morts. Et que nous faut-il de plus? Heureuses les églises qui trouveront dans leurs principes essentiels le droit de s'ouvrir sans révolution à ce christianisme impérissable dont Théodore Parker a été le prédicateur inspiré! Beaucoup de ses argumens seront réfutés, beaucoup de ses opinions seront oubliées; mais la vérité fondamentale qu'il a soutenue, — à savoir que tout en définitive repose sur la conscience, que Dieu se révèle à quiconque le cherche, que le salut de l'homme et de la société, sur la terre comme au ciel, ne dépend ni des dogmes, ni des rites, ni des miracles, ni des sacerdoces, ni des livres, mais du « Christ en nous, » c'est-à-dire du cœur droit, de l'âme aimante, de la volonté active et dévouée, — cette vérité ne périra pas et nous fera vivre avec elle. Et l'église qu'il a appelée de ses vœux, plus large d'ailleurs que l'unitarisme américain, l'église qui ouvrira un jour ses bras à toutes les sincérités, à tous les désintéressemens, à toutes les grandeurs morales, cette église vraiment universelle, qui dans le passé réunit déjà tant de nobles âmes séparées par des barrières aujourd'hui chancelantes, ne périra pas davantage.

ALBERT RÉVILLE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1861.

Nous n'abordons point encore la saison politique : nous en sentons pourtant l'approche. Il court déjà comme un de ces « premiers frissons d'hiver » qu'aimait tant le poète de notre génération; nous discernons déjà plus d'un de ces « rayons jaunes » goûtés avec une si fine mélancolie par un autre poète qui a eu la chance de faire succéder aux maladifs attendrissemens de la jeunesse les vigoureuses saillies d'une maturité gaillarde; mais, indignes que nous sommes, la poésie n'est point notre lot. Nous voulons dire simplement que le temps des vacances est passé, que les affaires avec les soucis vont revenir. L'empereur, à ce qu'on assure, rentre aujourd'hui à Paris, et dans peu de jours recevra le roi de Prusse à Compiègne. La question romaine a l'air de s'engager : cela ne donne-t-il pas le frisson? La Banque de France vient d'élever le taux de l'escompte, elle a l'air de nous annoncer que nous sommes en crise commerciale : n'est-ce point un rayon jaune? Parcourons le monde : en Italie, en Hongrie, en Pologne, en Amérique, le nœud des questions se serre, les événemens vont prendre un tour plus décisif. La période de repos que nous avons dans ces derniers temps décrite et dégustée touche à sa fin; il faut s'attendre à voir commencer bientôt la saison de l'action.

On est vraiment contrarié que notre illustre ami M. Michel Chevalier n'ait pas pu remplir ce rôle de Josué qu'il ambitionnait naguère et arrêter le soleil sur la belle situation qui se dessinait il y a quelques semaines, lorsqu'on voit la Banque de France inaugurer à l'improviste une ère de cherté pour le crédit et pour l'argent. Nous disions textuellement, il y a deux mois : « C'est dans la perspective des conséquences de la récolte et de la prochaine campagne industrielle qu'est la véritable question intérieure du moment. » La récente mesure prise par la Banque et les suites qu'elle peut avoir doivent dès à présent prouver que nous ne nous trompions point.

Quant à nous, nous regrettons profondément la résolution à laquelle le conseil des régens de la Banque a cru devoir s'arrêter. Nous hésiterons d'autant moins à exposer les motifs de la conviction qui, en cette circonstance, nous sépare du système suivi par le conseil de la Banque, que, si nos idées à ce sujet pénétraient dans l'opinion, elles pourraient du moins atténuer les effets de la mesure qui a été adoptée.

En matière de banque, on le sait, nous n'épousons aucune des théories chimériques qui sont quelquefois patronées chez nous par des hommes d'affaires et par des écrivains influens. Nous ne sommes pas de ceux qui prétendent qu'en échange du privilége dont elle est investie, la Banque de France est tenue de donner le crédit à des conditions de bon marché artificiel. Nous ne sommes pas de ceux qui font une chicane à la Banque parce que son capital est placé en rentes sur l'état, et qui se figurent puérilement que ce capital, demeurant en permanence réalisé en espèces, ajouterait à la sécurité de son encaisse métallique. Nous ne sommes pas de ceux qui déclament contre toute hausse de l'intérêt, lors même qu'elle serait la conséquence naturelle de l'état réel du marché monétaire et du marché des capitaux. Nous ne sommes pas de ceux qui préfèrent à toute élévation logique du taux de l'escompte l'expédient inepte et néfaste du cours forcé des billets. Aussi nous rangeons-nous d'ordinaire parmi les approbateurs et non parmi les critiques de la sage administration qui préside à la direction de la Banque de France. Nous ne demandons qu'une chose à la Banque de France, c'est d'user de cette fonction suprême qu'elle exerce de régler les conditions du crédit, d'indiquer le loyer du capital de roulement de l'industrie et du commerce, de fixer, comme on dit, le prix de l'argent avec la circonspection qu'une telle responsabilité impose, et en tenant compte exclusivement des circonstances commerciales et des lois économiques qui régissent sur le marché des capitaux, comme sur celui des marchandises, les rapports de l'offre et de la demande. Nous croyons donc être à l'abri de toute accusation de malveillance systématique, si nous nous permettons de trouver à redire au parti que la Banque de France vient de prendre.

Avant d'émettre nos objections, nous ferons remarquer combien serait grave une erreur commise par la Banque de France dans l'élévation intempestive du taux de l'escompte. Malgré les déclamations auxquelles elles donnent lieu, les questions de banque et de crédit sont très peu comprises en France. L'opinion financière et commerciale n'est donc guère en état de rectifier elle-même les conséquences d'un jugement erroné porté par la Banque sur une situation donnée. Si la Banque venait à se tromper sur les motifs d'une élévation du taux de l'escompte, si le péril auquel elle voudrait parer ainsi était imaginaire, elle n'en produirait pas moins par cette fausse mesure un péril réel et un mal positif. Quand le public du commerce et de l'industrie voit la Banque renchérir le crédit, lorsqu'il entend surtout présenter vaguement, comme l'explication de cette mesure, les consé-

quences d'une mauvaise récolte, la nécessité d'exporter des quantités considérables de numéraire à l'étranger, les moyens lui manquent pour contrôler l'exactitude de cette appréciation et pour juger lui-même de l'opportunité du renchérissement du crédit. Le commerce et l'industrie sont donc obligés d'accepter comme vrai, lors même qu'il serait erroné, le jugement porté par la Banque, et de s'y conformer dans la pratique. Lorsqu'on voit la Banque procéder à une première élévation du taux de l'escompte au milieu de bruits peu précis sur l'insuffisance des récoltes et les sorties de numéraire, on s'attend naturellement à de nouvelles et successives élévations du taux de l'intérêt, et l'on agit en conséquence. Dans cette prévision, le crédit se resserre en dehors de la Banque; on présente alors à cet établissement des bordereaux d'escompte plus importans; on lui demande des sommes plus considérables en espèces; on charge son portefeuille, l'on vide son encaisse, et l'on rend ainsi nécessaires ces nouvelles hausses de l'escompte, dans l'attente et la crainte desquelles on est venu doublement peser sur le portefeuille et sur l'encaisse de la Banque. L'on est entré dans cette voie de gêne commerciale et de crise qui mène à la diminution forcée du travail, voie funeste surtout aux classes les plus intéressantes de la nation, à celles qui n'existent que par le travail de leurs mains, qui ne vivent que de salaires.

C'est cette conséquence d'une fausse mesure en matière de renchérissement du crédit que le conseil de la Banque doit avoir toujours présente à l'esprit dans ses délibérations. En ce moment, deux circonstances particulières devaient en outre être prises en considération par les régens de la Banque: l'insuffisance même de la récolte et l'application entière qui va être faite des traités de commerce avec l'Angleterre et avec la Belgique. Quel est l'objet que l'on a en vue, l'effet que l'on produit infailliblement en entrant dans un système de hausse de l'escompte? C'est de restreindre et de diminuer la production; mais d'où vient le trouble qui accompagne une mauvaise récolte, et contre lequel les banques cherchent à se prémunir? Une mauvaise récolte oblige le pays qui la subit à importer extraordinairement en quantités considérables une marchandise de première nécessité. Si cette importation pouvait se payer avec des produits, au lieu d'amener une perturbation, elle ne ferait que fournir à la production nationale un plus vif stimulant et un aliment plus large. Il faudrait donc, quand un pays est réduit par une mauvaise récolte à faire des importations considérables de blé, que la production, au lieu d'y être restreinte et diminuée, y pût être au contraire encouragée et développée. Cependant le besoin d'importation créé par une récolte insuffisante est un besoin extraordinaire; il est impossible que les exportations des produits nationaux donnent immédiatement le moyen d'échange équivalent: il y a donc un solde qu'il faut nécessairement payer en espèces et en métaux précieux. Qu'on le remarque, en aucun cas la hausse de l'escompte ne peut diminuer la dette du pays, la somme en métal qu'il

devra payer à l'étranger, et par conséquent la somme qu'il aura à prendre sur la réserve métallique de la Banque. Que fait donc la Banque en élevant le taux de l'escompte? Elle restreint la production, elle diminue les moyens d'échange en produits avec lesquels on pourrait payer une partie de l'importation extraordinaire des céréales, elle accroît le solde qui devra être payé en numéraire à l'étranger, et elle augmente la pression qui sera exercée sur son propre encaisse. Si la situation permettait d'échapper à cette nécessité, ce n'était donc pas seulement l'intérêt industriel du pays, c'était son propre intérêt qui conseillait à la Banque de ne point élever le taux de l'escompte. Les considérations puisées dans l'application actuelle du traité de commerce conduisent à une conclusion semblable. Vous allez mettre vos industries en concurrence avec les industries étrangères sur le marché français; vous allez avoir par conséquent une importation extraordinaire de produits étrangers : l'objet du traité de commerce est que les marchandises étrangères soient payées avec des produits nationaux. C'est juste au moment où la concurrence va commencer, et tandis qu'en Angleterre le commerce et l'industrie ont le crédit à 3 1/2 et à 3 pour 100, que vous placez le commerce et l'industrie de la France dans des conditions de crédit inférieures, et que vous lui faites payer l'argent 2 pour 100 plus cher! C'est juste au moment où l'industrie française devrait être excitée à produire davantage pour niveler ses exportations avec ses importations nouvelles que vous arrêtez son essor!

Il nous semble impossible que des considérations aussi importantes n'aient point frappé les régens de la Banque et le gouvernement, qui a dû sans doute être consulté sur l'opportunité de l'élévation de l'escompte. Cependant l'on a passé outre. Quelle est la puissance des raisons qui a déterminé cette mesure? Le public l'ignore et ne saurait s'en rendre compte. C'est encore un mal que cette ignorance. Nous ne pouvons parler, quant à nous, que des motifs que nous avons vus allégués dans divers journaux. Il semblerait que la principale préoccupation de la Banque se soit portée sur la question purement monétaire. Le grand argument aurait été l'insuffisance de la récolte et l'exportation de numéraire qu'elle devrait entraîner. On aurait parlé aussi de l'emprunt italien, placé en très grande partie en France, et dont les versemens successifs devraient faire sortir de France beaucoup d'espèces. Sous l'influence de ces diverses causes, la Banque de France aurait vu en quinze jours sa réserve diminuer de 29 millions. Bien que l'encaisse métallique fût encore de 350 millions, bien que depuis le dernier compte-rendu mensuel le portefeuille fût demeuré stationnaire un peu au-dessus de 500 millions, on a cru devoir entrer dans la voie des hausses de l'escompte.

Si les motifs allégués sont les seuls qui aient inspiré la résolution de la Banque, il nous est impossible d'y voir la justification suffisante d'une si grave mesure. La diminution de l'encaisse n'est pas le seul symptôme qui

puisse autoriser un établissement placé dans les conditions de la Banque de France à renchérir à l'improviste le crédit. En outre, si la France a, soit par ses achats de blé au dehors, soit par ses souscriptions à l'emprunt italien, contracté vis-à-vis de l'étranger des engagemens à courte échéance, qui pour une certaine somme devront être payés en numéraire, contre un tel fait toute élévation de l'escompte est manifestement impuissante. La dette existe, et elle sera payée en espèces, en espèces prises en grande partie à la Banque, avec l'escompte à 5 1/2, à 6, à 10, aussi bien qu'avec l'escompte à 5. Bien plus même, chaque degré d'élévation de l'escompte, restreignant au même degré la production, accroîtra le solde métallique que nous aurons à payer à l'étranger.

A notre avis, la Banque, lorsqu'elle élève l'intérêt, doit tenir compte de deux raisons bien plus sérieuses que les variations qui s'opèrent dans son encaisse. L'une de ces raisons dépend de l'état du marché intérieur, l'autre de l'état des marchés étrangers. Lorsque le marché intérieur est en proie à une spéculation exagérée, il y a lieu de renchérir l'escompte; mais l'excès de la spéculation se reconnaît à un autre signe que la diminution de l'encaisse : il se révèle à l'importance extraordinaire des demandes de crédit qui sont adressées à la Banque, et par conséquent à l'augmentation du portefeuille. La Banque est bien forcée encore de subir l'influence des marchés étrangers, lorsque le crédit, par des causes analogues à celles qui agissent sur elle-même, renchérit sur ces marchés. Quand l'Angleterre a en même temps que nous des paiemens extraordinaires à faire en espèces au dehors, quand elle s'est livrée comme nous à une spéculation excessive, nous sommes bien obligés, sous peine de l'aider à notre propre détriment, d'élever chez nous le taux de l'intérêt au niveau où elle le porte chez elle. Or ce qui, à nos yeux, rend moins justifiable la détermination prise aujourd'hui par la Banque de France, c'est qu'elle ne s'appuie ni sur l'une ni sur l'autre de ces raisons.

Il est certain que l'état présent de notre industrie et de notre commerce révèle tout le contraire d'un excès de spéculation. La Banque de France n'avait pour s'en convaincre qu'à consulter son propre portefeuille. Ce portefeuille ayant, à ce qu'on dit, varié à peine, tandis que 29 millions s'étaient écoulés de l'encaisse, il était évident que la sortie des espèces n'était pas le signe d'un de ces mouvemens de spéculation qu'il convient de contenir par l'élévation de l'escompte. Quant à l'état des marchés extérieurs, du marché anglais surtout, qui est le régulateur ordinaire des questions de crédit commercial, jamais il n'a dû nous inspirer moins de craintes. Nous assistons à un phénomène aussi curieux que nouveau. Toujours jusqu'à présent les crises monétaires provoquées chez nous par des insuffisances de récoltes, venant nous surprendre dans un accès de spéculation commerciale excessive, avaient coïncidé avec des crises pareilles provoquées en Angleterre par des causes identiques. Le plus souvent même il avait

semblé qu'en des circonstances pareilles nous avions plus souffert du contre-coup des crises anglaises que de l'effet naturel des perturbations qui se produisaient chez nous. Nous sommes maintenant en présence d'une situation toute différente. La récolte a été excellente en Angleterre, tandis qu'elle a été insuffisante chez nous : les Anglais ont des blés à nous vendre; le métal monétaire abonde à Londres; de semaine en semaine, nous avons vu l'escompte abaissé par la banque d'Angleterre : il est à 3 1/2 à la banque même, à 3 et moins encore dans Lombard street. Cet état de choses sera durable : la crise américaine oblige en effet l'industrie anglaise à restreindre ses opérations; un grand nombre de manufactures du Lancashire ne travaillent plus que quatre ou trois jours par semaine; le capital en Angleterre sera donc pendant longtemps encore plus offert que demandé. Dans ses besoins de céréales et dans le mouvement de ses transactions monétaires, la France par conséquent n'avait cette année nulle concurrence à craindre de la part de l'Angleterre. Il y avait de ce côté une sérieuse garantie de sécurité pour nous. Nous signalions, il y a deux mois, les avantages relatifs de cette situation : nous n'hésitions pas à y voir un motif d'espérer que nous n'aurions point à recourir à des restrictions de crédit par suite de nos achats de blé au dehors et de nos exportations de métaux précieux. C'eût été une expérience intéressante, instructive et, nous le croyons, très utile au pays, — puisque nous n'avions ni au dedans le péril d'une spéculation industrielle exagérée, ni au dehors l'embarras de la concurrence anglaise sur le marché monétaire, — de traverser la campagne commerciale actuelle sans altérer les conditions du crédit et sans jeter la défiance, peut-être le découragement dans notre industrie. Le système adopté par la Banque a déçu notre attente. Il est possible que cet établissement ait été déterminé par des considérations sérieuses, auxquelles nous nous rendrons volontiers, si l'on essaie de nous les faire comprendre. Lors même qu'il en serait ainsi, nous reprocherions toujours à la Banque de s'être conduite en cette circonstance avec trop de précipitation. Qui sait si les achats de grains à l'étranger entraîneront une exportation aussi considérable d'espèces qu'on se le figure? La plus grande partie des blés que nous importons sont achetés en Russie. De ce côté, nous croyons que les transactions pourront se liquider sans sortie d'espèces. La Russie, on le sait, doit beaucoup à l'Europe, et sa dette commerciale exerce sur l'équilibre de ses changes une influence défavorable. Pour empêcher une détérioration plus grave du change, le gouvernement russe s'est fait ouvrir par des maisons de banque françaises des crédits considérables, dont il use sous forme de lettres de change fournies par des banquiers de Berlin. Nous avons entendu estimer à une soixantaine de millions l'importance de cette circulation créée par le gouvernement russe. Il y aurait là, par une simple compensation de traites, le moyen de solder une portion énorme de nos achats de céréales sans qu'il fût nécessaire d'y employer un seul écu français. Dans tous les cas, le calme de notre

industrie, ce qui se passe en Angleterre, un encaisse de 350 millions, un portefeuille demeuré stationnaire, tout, ce nous semble, devait engager les régens de la Banque à envisager avec plus de sang-froid, à endurer avec plus d'aplomb la sortie de 29 millions en espèces. Il fallait du moins attendre le prochain compte-rendu mensuel qui aurait mis le public au courant de la situation, et lui eût permis de se prononcer en connaissance de cause. On cherchera peut-être à justifier la hausse de l'escompte par les retraits d'espèces qui ont eu lieu depuis que cette mesure a été arrêtée; mais qu'on y prenne garde, c'est à la hausse hâtive de l'escompte et à l'inquiétude qu'elle a excitée qu'on pourrait probablement attribuer avec plus de justice les saignées d'or qui ont été faites à la Banque depuis trois jours.

Cette hausse de l'escompte, ce signal de détresse arboré tout à coup ouvre assez tristement la campagne d'hiver pour notre situation intérieure. Nous espérons qu'on saura conjurer les effets d'un tel début, qui, comme nous le disions plus haut, coïncide si intempestivement avec l'application complète des récens traités de commerce. Si malheureusement la Banque était encore obligée d'aggraver les conditions du crédit, si l'on devait reconnaître qu'au lieu de céder à un mouvement exagéré de timidité, elle est réellement dominée par les nécessités d'une situation financière plus forte qu'elle, la question ne tarderait pas à devenir politique. Deux points sont très douteux dans la politique financière ou économique du gouvernement : ces deux points sont l'impulsion donnée aux travaux publics, laquelle a provoqué le seul mouvement de spéculation exagérée qui soit visible à l'heure qu'il est dans le pays, et l'excès des dépenses, qui va sans cesse grossissant nos budgets. Si, ce qu'à Dieu ne plaise et ce que nous nous refusons à croire, nous sommes destinés à traverser cet hiver une crise d'industrie et de crédit, ce sont ces deux points malades qui seront surtout mis en lumière. Le gouvernement et les membres des grands corps de l'état feraient bien, à tout événement, de se préparer à l'étude de la politique sobre et sensée qu'il est temps d'apporter dans la conduite des questions relatives aux travaux publics et aux finances.

Si à l'intérieur nous sommes aux prises avec des difficultés économiques qu'il eût été possible de détourner, au dehors nous avons affaire avec certaines difficultés dont il ne nous paraîtrait pas prudent de vouloir indéfiniment ajourner la solution. Parmi ces difficultés, la plus grave est assurément la question romaine. En traitant ici les divers aspects de cette question, nous ne nous sommes point trompés sur l'opportunité qu'il y avait pour l'Italie à entamer dès à présent un débat pratique devant l'opinion sur les conditions d'indépendance que le nouveau royaume offre à l'église en échange du pouvoir temporel de la papauté. Le chef du cabinet italien, M. le baron Ricasoli, a fait dans ce sens une ouverture au gouvernement français. Les journaux qui ont mentionné cet acte se sont trompés sur les circonstances dans lesquelles il a été accompli. Ce n'est point le ministre

italien à Paris, M. Nigra, qui a communiqué à M. Thouvenel le plan du gouvernement italien. C'est M. Ricasoli qui en a fait part à notre ministre à Turin, M. Benedetti : celui-ci, dans son récent voyage à Paris, a remis ce plan à notre ministre des affaires étrangères. Nous ne croyons pas que sur le fond des choses le projet de M. Ricasoli s'éloigne sensiblement des conditions que nous avons indiquées comme pouvant conserver au saint-père les immunités et les attributions de la souveraineté personnelle, et par conséquent les garanties de l'indépendance. Le mémorandum de M. Ricasoli, qui sera sans doute publié en temps opportun, indique les bases sur lesquelles le royaume d'Italie pourrait entrer en négociation avec le saint-siége pour l'établissement du nouvel état de choses. S'il fallait en juger par une brochure récemment publiée à Paris, *Garanties données par le roi d'Italie pour l'indépendance du saint-siége,* les bases offertes par M. Ricasoli ne seraient relatives en effet qu'à l'indépendance du pape, et ne mentionneraient point ces libertés complètes de l'église dont M. de Cavour avait montré avant sa mort la séduisante perspective. On semblerait vouloir laisser au pape qui accepterait une telle négociation le soin, le mérite et l'honneur de stipuler en faveur des libertés de l'église, auxquelles il sacrifierait les avantages incertains du pouvoir temporel; mais dans la situation présente est-il seulement possible d'aboucher les deux parties et d'amener le pape à entrer en pourparlers sur une question semblable avec un ministre du roi Victor-Emmanuel? Les moyens manquent au gouvernement italien pour porter directement ses propositions au saint-siége. Il a semblé au cabinet de Turin qu'avant de saisir de ces propositions l'opinion, qui en doit être le suprême juge, il n'y avait pas de voie plus convenable pour les faire parvenir à la cour de Rome que d'emprunter l'intermédiaire de la France. Le gouvernement français se chargera-t-il de la commission? Nous n'en savons rien, et peut-être n'a-t-il pris encore lui-même à ce sujet aucune résolution officielle. Nous comprenons que l'écueil pour le gouvernement français serait de couvrir d'une approbation implicite le plan italien par cela seul qu'il consentirait à le communiquer à la cour de Rome. Or, lorsqu'on est maître de Rome, que l'on occupe avec une armée, recommander au pape un plan qui lui demande son abdication, n'est-ce pas lui imposer soi-même cette abdication? Nous ne savons rien qui mette plus en évidence la fausseté de notre position à Rome. Chose curieuse, il n'est guère possible que notre gouvernement refuse son approbation à l'esprit, sinon à tous les détails du plan italien, et il ne paraît guère possible non plus que notre gouvernement prenne officiellement auprès du saint-père ce plan sous son patronage. Quel que soit le parti que l'on adopte, M. Ricasoli n'en aura pas moins fait envers la France acte de convenance et d'habileté en plaçant entre nos mains l'exposé des garanties d'indépendance que l'Italie offre au saint-siége. En essayant de faire arriver ses propositions au pape par la voie la plus honorable, il aura fait aussi acte de déférence envers

le saint-père. Ces préliminaires remplis, son vrai recours sera dans l'opinion publique et dans les événemens. Pour notre compte, nous persistons à croire que ce sont les événemens dont l'ancien royaume de Naples est ou sera le théâtre qui mèneront au dénoûment de la question romaine. Les troubles napolitains sont déjà loin d'avoir la gravité que leur attribue la presse hostile à la révolution italienne. On avait annoncé avec fracas le débarquement et les proclamations d'un partisan espagnol, Borgès, qui offrait un chef à l'insurrection. Borgès n'a pu réunir autour de lui qu'une petite bande. A peine entré en campagne, il a été battu. La plupart de ceux qui l'accompagnaient ont été faits prisonniers par les paysans. Il a pris la fuite, suivi de quelques hommes, et l'on croit qu'il ne tardera pas à être arrêté. L'Italie n'a rien à redouter de ces aventuriers étrangers, soi-disant conservateurs, qui ont appris des anarchistes d'une autre époque à faire de l'ordre avec du désordre, et qui ne réussiront point à donner une couleur chevaleresque à des expéditions de pillards. Ce n'est pas non plus au désavantage de l'Italie que peuvent tourner des actes aussi peu sensés que ceux que l'Espagne se permet envers elle. La cour d'Espagne a beau envoyer auprès de l'infortuné François II un ambassadeur : quel est le sens d'une si vaine démonstration? Elle montre seulement que la reine d'Espagne a oublié qu'elle doit son trône au droit populaire, et que le maréchal O'Donnell ne se souvient plus d'être arrivé au pouvoir par une sédition militaire fomentée au nom de la liberté.

Le monde civilisé apprendra avec satisfaction l'intervention réparatrice que la France, l'Angleterre et l'Espagne vont enfin accomplir au Mexique. Les trois nations ont eu également à souffrir de l'anarchie mexicaine, et elles ont été également impuissantes à obtenir des divers gouvernemens de hasard qui s'emparent nominalement du Mexique les satisfactions qui leur étaient dues. Nous ne croyons pas que les arrangemens que les trois gouvernemens européens doivent prendre pour combiner cette expédition collective soient aussi avancés que l'a prétendu un journal anglais; nous ne doutons point cependant que l'accord ne soit promptement conclu, et que l'Espagne, l'Angleterre et la France ne fassent bientôt elles-mêmes justice des insultes et des spoliations dont leurs nationaux ont été victimes au Mexique. On peut être sûr cette fois que la coopération des trois puissances sera efficace. Leur intention, paraît-il, serait d'occuper les principaux ports mexicains et d'y percevoir les revenus des douanes jusqu'à concurrence des sommes qui sont dues à leurs nationaux spoliés ou massacrés. Il y a quelques années, un ministre des finances, M. Lerdo, prit la peine de dresser un bilan des recettes et des dépenses du gouvernement mexicain. Il résultait du travail de ce studieux ministre que lorsque les choses allaient passablement au Mexique, c'est-à-dire lorsque le même gouvernement pouvait être maître à la fois et pendant quelque temps de la capitale et des ports, les revenus s'élevaient à environ 75 millions de francs et les dépenses

à 125. Les seules recettes un peu sûres étaient, d'après lui, les droits de douane perçus dans les ports. La France, l'Angleterre et l'Espagne, en occupant les ports, s'assureront donc des principales ressources du pays, recouvreront ce qui leur est dû, pourront s'indemniser en partie des frais de la guerre, et affameront le misérable gouvernement actuel du Mexique, conduit par une faction qui a pour mot d'ordre le cri de mort aux étrangers! Priver le gouvernement mexicain du revenu de ses douanes, c'est lui enlever tout moyen d'existence, c'est livrer l'intérieur du pays à la lutte de toutes les factions déchaînées. S'il existe pourtant un moyen d'établir quelque chose de régulier au Mexique, si ce pays n'est pas le seul au monde où de l'excès du mal ne puisse naître quelque bien, il est permis d'espérer que l'influence des puissances intervenantes ne se renfermera pas exclusivement sur le littoral, et pourra pénétrer et se faire heureusement sentir dans l'intérieur de cette contrée magnifique et désolée.

Il eût appartenu aux États-Unis de se joindre à l'expédition européenne contre le Mexique; mais la guerre civile ne peut leur permettre de tenter cet effort extérieur. Les États-Unis ont subi de la part du Mexique, dans la personne de leurs représentans et dans leurs nationaux, les mêmes outrages, les mêmes violences, les mêmes spoliations que nous. Sans la guerre civile, il est probable que les États-Unis eussent voulu obtenir du Mexique quelque chose de plus que des indemnités pécuniaires, et se fussent emparés de territoires depuis longtemps convoités. Il leur eût été doux d'ajouter la Sonora à la Californie. Les patriotes américains doivent regretter de laisser aux nations européennes la mission de châtier le Mexique. Il leur sera douloureux à coup sûr de voir les escadres et les soldats de France, d'Angleterre et d'Espagne dominer une des positions les plus belles de ce continent d'Amérique dont ils prétendaient interdire l'accès à la conquête européenne. Hélas! si l'affaiblissement causé aux États-Unis par la guerre civile ne faisait que donner aux Américains des leçons de modestie, de tolérance et d'humanité, ce malheur ne leur serait point tout à fait inutile. Ce n'est pas seulement l'expédition contre le Mexique qui doit faire regretter aux Américains du Nord l'isolement vaniteux qu'ils ont toujours voulu garder envers l'Europe. Si en 1856 le gouvernement de Washington eût adhéré à la déclaration du congrès de Paris contre la course, les états du nord n'auraient point à redouter aujourd'hui pour leur commerce maritime les entreprises des corsaires du sud. Depuis que la guerre civile a éclaté, trop tardivement instruit par l'expérience, le cabinet de Washington a offert à la France et à l'Angleterre de se rallier aux principes du congrès de Paris contre la course. Les deux puissances ne se sont point trompées sur le motif d'une telle offre : elles ont compris que le gouvernement de Washington voulait avoir l'aide de leur marine de guerre pour réprimer les corsaires armés par les états confédérés. Elles ont accepté l'offre des États-Unis, mais elles ont déclaré qu'elles n'entendaient en aucun cas s'engager à la

répression des corsaires du sud et s'exposer par là à entrer en guerre avec les états confédérés. Dès que le cabinet de Washington a vu qu'il ne pourrait obtenir le profit qu'il en attendait, il a retiré sa proposition, et cette conduite, on l'avouera, lui fait peu d'honneur. C'était de même une pensée peu fière que celle qu'il avait eue de recourir au prestige de Garibaldi et de chercher un nouveau Lafayette dans le solitaire de Caprera. Garibaldi, ainsi que nous l'avons dit, avait mis pour condition à son acceptation le consentement du roi Victor-Emmanuel. Nous ne nous étions pas trompés non plus en disant que le roi d'Italie avait répondu que, sans vouloir prendre la responsabilité de l'acte politique que lui annonçait Garibaldi, il le laissait libre de se décider à son gré. Il paraît positif que le héros italien avait été séduit par la perspective du grand rôle qu'il aurait eu à jouer dans une guerre qui, pour employer son langage, devait avoir pour résultat la rédemption des esclaves. Ses amis d'Italie ont été plus avisés : ils sont accourus auprès de lui, et en lui montrant, non sans raison, les services qu'il pouvait être appelé à rendre à l'Italie, ils l'ont détourné de cette lointaine aventure.

L'Allemagne n'en finit pas avec ses congrès de toute sorte. Ce n'est cependant point un ironique regret que nous exprimons. Par ces réunions animées qui ont pour objet l'art, la science, la politique, l'Allemagne révèle une vitalité généreuse. Loin d'y chercher un prétexte d'épigramme contre cette grande race germanique, nous lui envierions plutôt ce facile et vivifiant commerce des intelligences qui est une de ses manifestations les plus attachantes, nous chez qui les intelligences ont cessé de frayer entre elles et qui arrivons par l'isolement à une stérile torpeur. Parmi une des dernières réunions importantes qui ont eu lieu en Allemagne, il ne faut pas oublier le congrès économique. Là, comme partout cette année en Allemagne, la politique a fait sa trouée; là encore on a pu voir et le progrès des aspirations unitaires et les sérieux obstacles qu'elles rencontrent dans les intérêts et dans les mœurs. Le congrès économique se tenait dans la capitale de l'un des états du sud, à Stuttgart. La politique y est entrée par les questions de douanes et de tarifs. Dans ces matières, les unitaires ont le beau rôle, ils sont pour la liberté du commerce; les fédéralistes ont le mauvais, ils sont protectionistes. L'aspiration unitaire dans cette assemblée d'économistes et d'industriels s'est fait jour sous une forme curieuse. On a répandu dans le congrès le projet d'une sorte de parlement commercial qui aurait pour mission de veiller aux intérêts commerciaux de la confédération et d'en contrôler la législation douanière. Ce parlement se composerait de députés des états qui forment le Zollverein actuel et d'un conseil directeur où siégeraient des commissaires nommés par les divers gouvernemens. La Prusse aurait le pouvoir exécutif, soumis, il est vrai, au contrôle des directeurs et des députés; mais où perçait surtout l'esprit d'hégémonie prussienne, c'était dans le nombre des députés attribués à la Prusse. Ils devaient former la moitié des membres du parlement commercial. Les hommes

les plus éminens du congrès économique qui semblaient patroner ce projet appartiennent au parti unitaire; on désignait même parmi eux, comme l'auteur de ce projet de parlement commercial, M. Hansemann, le chef d'un des établissemens de crédit les plus importans de Berlin, un des hommes d'affaires d'Allemagne les plus remarquables par leur esprit d'initiative, et qui a été ministré de Prusse en 1848; mais on était dans un des quartiers-généraux de l'Allemagne méridionale. La majorité du congrès a repoussé ce plan de parlement commercial comme une tentative d'unitarisme au profit de la Prusse. M. Hansemann a eu beau désavouer ce projet et en décliner la paternité : le congrès, dans l'emportement de sa défiance, n'a pas même voulu voter l'établissement d'une commission permanente destinée à étudier les questions de tarifs. Ces dissentimens économiques compliqués de défiances politiques sont un des obstacles les plus sérieux que rencontre la négociation de notre traité de commerce avec la Prusse. L'alliance commerciale avec la France, prônée par les libres échangistes et les unitaires, soulève contre elle non-seulement les intérêts protectionistes, mais les passions et les intérêts politiques qu'effraient l'hégémonie prussienne et le fantôme de l'unité. Le congrès de Stuttgart a du reste été marqué par un incident qui montre l'obstination de ces préjugés teutoniques tant raillés autrefois par Henri Heine. Un Français, M. Garnier-Pagès, après avoir assisté à la réunion commerciale de Heidelberg et au congrès des légistes de Dresde, était présent au congrès économique de Stuttgart. M. Garnier-Pagès a naturellement porté, au grand dîner du congrès, un toast très cordial aux progrès de l'économie politique et à la fraternité des peuples. Savez-vous ce qui a mécontenté une partie de l'auditoire? C'est que M. Garnier-Pagès a porté son toast en français et qu'un orateur allemand lui a courtoisement répondu en français. Les farouches Teutons, qui ne nous pardonnent point d'ignorer leur langue, n'ont pas pu tolérer cet abus des discours français dans une assemblée allemande, et plusieurs convives ont cru que le patriotisme leur commandait de quitter la table et que la politesse ne le leur interdisait pas. Constatons pourtant que le voyage du roi de Prusse à Compiègne ne fait point en Allemagne tout le bruit qu'on aurait cru. La presse allemande en général ne parle de cet événement qu'avec beaucoup de modération et de réserve. Il faut lui savoir d'autant plus de gré de garder cette mesure, que ce voyage du roi de Prusse fournissait à l'Allemagne du sud une tentation bien vive d'user de représailles contre l'Allemagne du nord. Si un prince ou un ministre des états secondaires met le pied sur le sol français, tous les journaux du nord crient à la trahison. La presse du sud avait une bonne revanche à prendre à propos du voyage du roi de Prusse : elle ne l'a pas prise; c'est un bon point qu'il faut porter à son compte. Quant à nous, il nous sera permis de nous féliciter de n'avoir pas été, en cette occasion du moins, pour nos excellens voisins une cause de récriminations et de disputes.

E. FORCADE.

LES SOPRANISTES.

FARINELLI.

Est-il besoin de rappeler quelle idée nous guide dans ces portraits d'artistes célèbres? Un premier essai sur le sopraniste Velluti l'aura fait comprendre (1). Certaines biographies musicales, outre l'intérêt de curiosité qu'elles éveillent, ont le mérite de nous éclairer sur l'histoire de la musique même, et la destinée des maîtres du chant à diverses époques nous fait entrevoir le mouvement général de l'art. C'est à ce titre par exemple que la biographie de Farinelli mérite surtout de nous occuper.

Le célèbre virtuose si connu dans l'histoire sous le nom de Farinelli s'appelait en réalité Carlo Broschi. Il paraît certain qu'il est né dans la ville de Naples le 24 janvier 1705, et que le nom de Farinelli lui vient d'une famille distinguée composée de trois frères Farina, grands amateurs de musique, qui ont protégé son enfance. Farinelli n'est pas le seul sopraniste qui, par un sentiment de reconnaissance, ait échangé le nom de son père pour prendre celui d'un maître ou d'un protecteur généreux. Issu d'une famille pauvre, puisqu'elle avait consenti à lui faire subir une si cruelle mutilation, Farinelli a reçu les premières leçons de musique de son père, qui le confia ensuite aux soins de Porpora, grand maître qui a formé tout un essaim de chanteurs merveilleux. L'enseignement de Porpora, comme celui de Bernachi à Bologne et de tous les maîtres italiens de la première moitié du XVIIIe siècle, consistait dans le mécanisme de la vocalisation, dont il fallait surmonter toutes les difficultés avant qu'il fût permis à l'élève de penser au sens des paroles ou à l'expression de la phrase musicale. Dans cet âge héroïque de l'art de chanter et de la naissance de la mélodie savante, on admirait avant tout la pureté matérielle du son, la flexibilité de l'organe, une longue respiration qui permettait au virtuose de jouer de sa voix comme un oiseau, d'étonner et de charmer l'oreille. Aucun sopraniste n'a possédé comme Farinelli ces qualités brillantes. Doué d'une voix de soprano des plus étendues et des plus admirables, Farinelli se produisit de très bonne heure dans les cercles choisis de la ville de Naples, particulièrement dans la maison des frères Farina, ses protecteurs. Il était déjà célèbre et proclamé par les amateurs un *ragazzo divino,* un enfant divin, lorsqu'il quitta Naples pour suivre son maître Porpora, qui allait à Rome écrire un opéra pour le théâtre Aliberti. C'était en 1722. Farinelli avait alors dix-sept ans.

Il y avait en ce moment à Rome un trompettiste allemand dont l'habileté prodigieuse excitait l'enthousiasme du public. La trompette est l'un des plus anciens instrumens à vent qu'on ait employés dans l'orchestre rudimentaire du drame lyrique. Handel s'en sert avec beaucoup d'éclat dans l'instrumentation de ses oratorios, et dans les opéras du compositeur vénitien Cavalli qui furent exécutés à la cour de Louis XIV, la trompette exé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

cute des passages d'une difficulté extrême, ainsi que l'a remarqué Castil-Blaze dans son *Histoire de l'Opéra en France*. Pour exciter davantage la curiosité et l'intérêt du public, l'entrepreneur du théâtre Aliberti proposa à Porpora d'écrire un air avec accompagnement de trompette, où le jeune sopraniste napolitain aurait à lutter de bravoure avec l'instrumentiste allemand. Accédant au désir de l'*impresario*, Porpora mit dans son opéra le morceau qu'on lui avait demandé. L'air qui devait servir de champ clos aux deux virtuoses commençait par une ritournelle où se trouvait une note suspendue, confiée d'abord à la trompette, et que le chanteur devait reprendre ensuite; puis venait le motif principal, que chacun des deux rivaux devait répéter tour à tour. Le trompette attaqua la note en question avec une douceur extrême, l'enflant successivement, la tenant suspendue au-dessus de l'accord, qui la portait un temps infini; elle émerveilla le public. Farinelli, sans se déconcerter, saisit à son tour la balle au bond, comme on dit, caressa la note privilégiée, lui communiqua, *piano, piano*, la force, la chaleur et la vie, et la suspendit plus longtemps encore dans l'espace, comme un diamant de l'eau la plus pure qui éblouit l'oreille et l'imagination des auditeurs. Couvert d'applaudissemens frénétiques, Farinelli dut arrêter pendant quelques minutes la continuation du morceau. Il chanta ensuite la première partie de l'air avec un luxe de trilles et de caprices si étourdissant que la fermeté de l'artiste allemand en fut quelque peu ébranlée. L'instrumentiste cependant répondit au chanteur avec un talent qui balança le succès de son jeune et séduisant rival; mais, lorsque Farinelli eut à redire la seconde partie de l'air, il lui fit subir de tels changemens, il l'enrichit de *gorgheggi*, d'étincelles et de *mordenti* si merveilleux, que le public enthousiasmé le proclama victorieux et lui décerna la palme. Le succès du sopraniste fut tel qu'on l'attendit à la sortie du théâtre et qu'on l'accompagna chez lui en poussant des cris d'admiration.

Nous ne suivrons pas le virtuose dont nous racontons la vie sur tous les théâtres et dans toutes les villes où il fut appelé après le succès éclatant qu'il avait obtenu à Rome. Il était à Vienne en 1724 et à Venise l'année suivante, où il parut dans la *Didone abbandonata* de Metastase, musique d'Albinoni, compositeur vénitien des plus féconds. Farinelli revint à Naples, où il excita une grande admiration dans une cantate dramatique de Hasse, qu'il chanta avec la Tosi, célèbre cantatrice de ce temps, qui possédait une belle voix de contralto. Après avoir été à Milan en 1726, puis à Rome, Farinelli se rendit à Bologne en 1727. Il y rencontra le sopraniste Bernachi, qui devait avoir sur sa carrière d'artiste la plus salutaire influence. Bernachi était un virtuose déjà célèbre, que ses contemporains avaient surnommé le *roi des chanteurs*. Élève de Pistochi, qui avait fondé à Bologne une école de chant très estimée, Bernachi a continué avec succès l'enseignement de son maître en formant à son tour un grand nombre de virtuoses distingués. Farinelli débuta à Bologne dans un opéra où il avait un duo à chanter avec Bernachi, dont la voix était sourde et médiocre. Le brillant élève de Porpora, qui n'avait qu'à montrer sa taille svelte et une charmante figure pour prévenir le public en sa faveur, commença par dérouler sur la phrase mélodique qui lui était confiée tout l'écrin de ses fioritures vocales, toutes les ingéniosités de sa fantaisie, qui lui avaient si bien réussi à Rome. Après un

tumulte extraordinaire qu'avait soulevé dans la salle la bravoure prestigieuse de Farinelli, Bernachi reprit modestement le motif déjà entendu, l'exposa avec goût, sans le moindre artifice, et lui imprima un tel cachet de simplicité et de sentiment que son jeune rival en fut ému lui-même. Le public se prononça en faveur de Bernachi, et Farinelli, loin de se trouver humilié de cette victoire, s'avoua vaincu : il demanda des conseils à Bernachi pendant tout le temps qu'il passa à Bologne. J'ai assisté à une lutte semblable au Théâtre-Italien de Paris. C'était à une représentation de la *Semiramide* de Rossini : Mme Pisaroni chantait le rôle d'Arsace, et Mme Malibran représentait Semiramide avec toute la fougue de la jeunesse et les intempérances du génie. Le fameux duo du second acte, — *Ebben a te ferisci,* — était commencé, et Mme Malibran avait accumulé sur la phrase éclatante de l'*allegro* toutes les hardiesses d'une vocalisation incomparable. La Pisaroni, qui n'était rien moins que belle, reprit à son tour le motif de la réponse :

Or che il ciel ti rende il figlio
Dei sperar nel suo favor,

avec une telle largeur de style et un accent si pathétique, que le public comprit la leçon, et une voix s'éleva du parterre en s'écriant : *Questo è il vero canto!* — voilà la vraie manière de chanter! — Je n'oublierai jamais la figure de la Malibran pendant cette leçon indirecte qui lui fut donnée par une cantatrice supérieure, qu'elle a égalée depuis sans jamais la dépasser.

Farinelli parcourut de nouveau l'Italie, chantant tour à tour à Rome, Naples, Parme, Venise, qu'il visita plusieurs fois, et où il eut l'occasion de se mesurer avec les virtuoses les plus habiles de l'époque, tels que le sopraniste Gizzi, la Cuzzoni et la Faustina, qu'il devait retrouver à Londres quelques années plus tard En 1731, Farinelli se rendit à Vienne. C'était la troisième fois qu'il visitait cette grande ville de l'Allemagne, l'un des points de l'Europe où la musique et l'opéra italiens étaient le plus vivement appréciés. L'empereur Charles VI, qui régnait alors et qui fut le père de Marie-Thérèse, était un connaisseur, un amateur distingué, comme l'avaient été ses prédécesseurs Léopold et Joseph Ier. Élève de Fuchs, vieux maître de chapelle de la cour, à qui l'on doit un traité de composition qui n'est pas oublié (1), l'empereur Charles VI jouait lui-même du clavecin avec beaucoup de facilité. A l'époque de son couronnement comme roi de Bohême, il avait réuni dans la ville de Prague près de trois cents musiciens, tant chanteurs qu'instrumentistes, venus de tous les côtés de l'Allemagne et de l'Italie pour exécuter un grand opéra de Fuchs, *Costanza e Fortezza.* Un jour que Charles VI accompagnait au clavecin un morceau que lui chantait Farinelli, il fut étonné du luxe de trilles, d'appoggiatures et de gammes interminables dont le virtuose chargeait son style. « Pourquoi, lui dit le souverain avec calme, après avoir rendu justice à sa merveilleuse exécution, pourquoi prodiguez-vous ces ornemens qui défigurent la pensée du maître, et qui n'excitent que la surprise des sens? Il serait plus digne de votre talent et de l'art que vous cultivez de produire l'émotion par des moyens plus simples

(1) *Gradus ad Parnassum, sive manuductio ad compositionem musicæ regularum.*

et plus expressifs. » La leçon de l'empereur Charles VI, qui est de tous les temps et de tous les arts, acheva d'opérer dans Farinelli la transformation qu'avaient déjà commencée les conseils et l'exemple de Bernachi. C'est depuis lors que Farinelli est devenu le chanteur pathétique et touchant qu'on a admiré à Londres et à la cour d'Espagne.

C'est en 1734 que Farinelli, riche, célèbre et comblé de toute sorte de faveurs, quitta la péninsule italienne pour se rendre en Angleterre. Londres était alors, comme cette ville l'a toujours été depuis, le rendez-vous, le marché, pourrait-on dire, des virtuoses et des musiciens de l'Italie. Deux théâtres où l'on jouait l'opéra italien se disputaient la faveur du public. L'un était dirigé par Handel, qui y faisait exécuter ses propres ouvrages; l'autre était sous l'influence de ses adversaires, car ce grand musicien, qui n'était pas d'un caractère facile, s'était aliéné toute la haute aristocratie du parti hostile à la cour, dont Handel était le protégé. Porpora avait été mandé à Londres pour diriger ce second théâtre d'opéra italien qu'on voulait opposer à celui du grand maître saxon. Malgré la désertion de Senesino, célèbre contraltiste, qui s'était brouillé avec Handel, celui-ci, grâce à son génie, soutenait la lutte avec avantage. C'est alors que Porpora eut l'idée de faire engager son ancien élève Farinelli et d'opposer un virtuose incomparable aux chefs-d'œuvre de son rival. Farinelli débuta à Londres dans un opéra de Hasse, *Artaxercès*, où il fit intercaler un air qu'avait composé pour lui son frère Richard Broschi. Ce morceau à tiroir, un de ceux qu'on appelait alors très justement *aria di baule*, air de voyage, parce que les virtuoses célèbres en avaient toujours leurs malles pleines, commençait par un effet de son soutenu semblable à celui qui avait fait le succès de Farinelli à Rome dans sa lutte contre le trompettiste allemand. Le public anglais, qui n'avait jamais rien entendu de semblable, éclata en transports d'enthousiasme qui durèrent pendant toute la représentation. A cette voix admirable, d'une étendue de plus de deux octaves, conduite avec un art suprême, à cette longue respiration qui permettait au chanteur de prolonger indéfiniment une note limpide ou émue, éclatante ou voilée, et de lui communiquer toutes les pulsations de la vie, tout le monde fut ébloui, et un amateur s'écria : « Il n'y a qu'un Dieu et qu'un Farinelli! »

L'immense succès de Farinelli fit la fortune du théâtre que dirigeait Porpora et ruina le grand musicien que l'Angleterre avait adopté. C'est en partie à ce revers de l'entreprise de Handel que l'on doit la création des beaux oratorios qui sont aujourd'hui le vrai titre de sa gloire. Farinelli devint l'idole de la haute société de Londres. Admis à la cour, il y chanta plusieurs fois accompagné au clavecin par la fille du roi. Comblé de cadeaux, de chaînes, de bijoux, de tabatières enrichies de diamans, Farinelli gagna dans l'espace de trois ans jusqu'à *cent vingt-cinq mille francs,* somme considérable pour l'époque. Que les temps sont changés! Il n'y a pas aujourd'hui de fils de jardinier, il n'y a pas de tonnelier ou de perruquier doué d'une voix de ténor quelconque, qui, après avoir été un peu débarbouillé par le premier professeur de chant venu, ne gagne 100,000 francs par an pour venir crier sur un théâtre les cinq ou six rôles qu'on lui a serinés. Pour un véritable et grand artiste comme M. Duprez, qui a été élevé dans le temple

et nourri dès l'enfance de la parole du Seigneur, on ne voit et on n'entend que des manœuvres dégrossis qui savent à peine débiter la leçon apprise la veille. Tel n'était pas Farinelli. Esprit cultivé, homme de goût, de sentiment et de manières élégantes, Farinelli était fort recherché dans le monde qu'il charmait par son admirable talent (1).

Après trois ans de triomphes et de succès de toute nature, Farinelli quitta Londres et l'Angleterre à la fin de l'année 1736 pour se rendre en Espagne. Il traversa Paris, où il s'arrêta pendant quelques mois. Il chanta à la cour de Louis XV, et produisit une vive sensation sur le roi, qui témoigna sa satisfaction en faisant donner au virtuose son portrait enrichi de diamans et 500 louis. C'était l'époque où Jelyotte et Mlle Feel émerveillaient la France en chantant à l'Académie de musique le plain-chant des opéras de Rameau et de Campra. Les chanteurs italiens n'étaient pas revenus depuis la jeunesse de Louis XIV, et ils ne devaient reparaître qu'en 1752, année où s'engagea cette fameuse discussion que Rousseau a immortalisée par sa lettre éloquente sur *la musique française*. Quel rapport pouvait-il exister entre un virtuose comme Farinelli chantant au clavecin un air suave de Hasse, son compositeur favori, et les enfans de chœur émancipés qui chevrotaient à l'Opéra les tragédies lyriques du temps? Quoi qu'il en soit, il est certain que Farinelli fut dignement apprécié à la cour de France, et qu'il quitta Paris en y laissant un souvenir durable de son merveilleux talent. Farinelli n'était appelé en Espagne par aucun engagement direct. Il y allait de son propre mouvement, pour voir Madrid et s'y faire entendre, et puis il devait retourner à Londres, où il avait laissé un grand nombre d'admirateurs. La destinée voulut que le brillant élève de Porpora restât pendant vingt-cinq ans attaché à la cour d'Espagne, comblé d'honneurs et jouissant auprès de deux rois, Philippe V et son fils Ferdinand VI, de l'autorité d'un favori et presque d'un ministre.

En effet, c'est sous le règne languissant de Philippe V que Farinelli arrive à Madrid, au commencement de l'année 1737. Ce pâle et triste roi de la race de Louis XIV, dont la princesse des Ursins nous a fait connaître la faiblesse et la dévotion puérile, qu'il a transmises avec son sang appauvri à toute la seconde branche de la famille des Bourbons, était tombé dans une léthargie telle qu'on ne savait comment le distraire. Il passait des journées entières dans ses appartemens, sombre, taciturne et négligé dans sa personne, sans qu'on pût obtenir de son esprit indolent qu'il s'occupât des affaires de son royaume. Lorsque la reine Élisabeth Farnèse de Parme apprit que le célèbre chanteur Farinelli était à Madrid, elle le manda à la cour et ordonna de préparer un petit concert dans l'appartement du roi, qui aimait la musique. Elle demanda au virtuose de choisir dans son répertoire quelques morceaux d'un style tempéré et d'un caractère mélancolique propres à

(1) Je possède une belle gravure d'après Amiconi, faite à Londres en 1734, où Farinelli est représenté assis, déroulant une guirlande de roses pendant qu'une muse lui pose une couronne sur la tête. C'est à peu près la composition du portrait de Cherubini par M. Ingres. Aux pieds de Farinelli se joue un essaim de petits amours qui chantent et qui jouent de la lyre. Cette belle gravure, devenue très rare, m'a été donnée par un connaisseur, par un artiste de talent, M. Baratier, qui est allé reposer son esprit aimable dans une bonne ville du midi de la France, Carcassonne, qui l'a vu naître.

réveiller les esprits du malade, à qui elle mesurait jusqu'aux plaisirs de l'hymen. Lorsque Philippe entendit les premiers sons de cette voix suave et limpide de Farinelli, il parut étonné comme s'il se réveillait d'un rêve pénible et voulut voir de plus près celui auquel il devait un si doux ravissement. Le roi fit à Farinelli les complimens les plus chaleureux et lui demanda quelle récompense il voulait pour lui avoir procuré un si grand bonheur. L'artiste, qui était sans doute instruit de la réponse qu'il avait à faire, dit au roi qu'il le priait de sortir de son appartement, de prendre soin de sa personne et de s'occuper des intérêts de ses états. On assure que Philippe prit l'avis de Farinelli eu bonne part, qu'il secoua les vapeurs qui pesaient sur son cerveau et qu'il se mit à présider le conseil de ses ministres, où il n'avait pas paru depuis longtemps. Farinelli fut donc auprès du roi d'Espagne Philippe V ce qu'avait été le jeune David auprès du vieux roi Saül : un médecin de l'âme, un enchanteur qui, par quelques sons mélodieux, rappelait à la vie un esprit égaré.

Élisabeth Farnèse était une femme trop habile et trop intéressée à diriger la volonté de son époux pour ne pas comprendre tout le parti qu'elle pouvait tirer de l'admirable talent de Farinelli. Elle lui fit proposer de se fixer à Madrid en lui assurant 50,000 francs par an, à la condition qu'il ne chanterait jamais qu'à la cour et devant le roi. Farinelli accepta les conditions que lui faisait la reine, et pendant dix ans que vécut encore Philippe V, il chanta chaque soir quatre morceaux, parmi lesquels il y avait deux airs de Hasse : *Pallido è il sole* et *Per questo dolce amplesso*. Je ne veux pas oublier de dire que la reine Élisabeth, qui protégea Farinelli, avait inspiré dans sa jeunesse, à Parme, une vive passion à un compositeur exquis de son temps, à Astorga, dont la vie aventureuse est un vrai roman.

Sous Ferdinand VI, fils et successeur de Philippe V, qui avait hérité de la tristesse et de l'indolence de son père, la fortune et le crédit de Farinelli reçurent un plus grand accroissement encore. Après une scène tout à fait semblable à celle qui s'était passée dans les appartemens du petit-fils de Louis XIV, où le merveilleux sopraniste renouvela sur l'esprit troublé de Ferdinand VI le miracle qu'il avait opéré sur le père, Farinelli fut décoré à l'instant même de l'ordre de Calatrava et comblé des plus éclatantes faveurs. Nommé intendant des plaisirs et des spectacles de la cour, Farinelli fit établir un théâtre au palais de Buen-Retiro, où il fit entendre successivement les plus grands artistes de l'Italie. Comme cela arrive dans toutes les monarchies absolues où l'homme, même subalterne, qui approche familièrement le roi acquiert une grande importance, Farinelli, qui charmait les loisirs et soulageait la tristesse de Ferdinand VI, devint un favori puissant, une sorte de personnage quasi politique avec lequel les ambassadeurs et les ministres ne dédaignaient pas de compter. Le virtuose usa de son crédit extraordinaire avec une grande modération; il fut humain, serviable, et sut être puissant en restant modeste. Un jour qu'il traversait les antichambres pour se rendre dans l'appartement du roi, où il avait le droit de pénétrer à toute heure, il entendit un officier des gardes qui disait à un autre : « Les honneurs pleuvent sur cet histrion, et moi qui sers depuis trente ans, je ne puis obtenir d'avancement. » — Farinelli passa outre sans paraître blessé de la remarque injurieuse de l'officier, mais en sortant de chez le roi il alla

droit à lui en lui remettant un brevet d'avancement : « Je vous ai entendu dire il y a un instant que vous serviez depuis trente ans, mais vous avez eu tort de croire que ce fût sans récompense. » — Les faits de ce genre, qui prouvent le bon sens et l'esprit de justice de Farinelli pendant sa haute faveur à la cour d'Espagne, sont nombreux. Tout le monde connaît l'anecdote de ce tailleur de Madrid à qui Farinelli avait commandé un habit de gala et qui demanda en grâce au grand artiste, pour le paiement de sa note, de lui chanter un air. Farinelli, après avoir lutté de générosité avec ce tailleur mélomane, ferma sa porte à clé, se mit au clavecin et déploya devant son unique auditeur toute la magie de son talent. Le tailleur voulut enfin se retirer en exprimant au virtuose son admiration et sa reconnaissance. « Non pas, lui dit Farinelli, je vous ai cédé tout à l'heure, il est juste que vous cédiez à votre tour. » En prononçant ces paroles, l'artiste remit au tailleur une bourse qui contenait le double de la somme fixée par le mémoire.

C'est ainsi que pendant vingt-cinq ans Farinelli vécut à Madrid au sein des honneurs et des richesses. Perdu pour le public de l'Europe, il a consacré son talent merveilleux à distraire la mélancolie de deux pauvres rois d'Espagne, Philippe V et Ferdinand VI. Lorsque Charles de Bourbon quitta le royaume de Naples pour succéder à son frère Ferdinand sous le nom de Charles III, Farinelli fut congédié et reçut l'ordre de quitter l'Espagne. On a tout lieu de croire que la disgrâce du grand virtuose est due à un changement de politique du nouveau roi, qui signa le fameux pacte de famille, auquel il semble que Farinelli s'était toujours opposé, ce qui prouverait évidemment que le sopraniste exerçait une grande influence sur les affaires les plus importantes de l'état. Un autre fait qui vient à l'appui du rôle considérable que Farinelli a joué à la cour d'Espagne, c'est le mot de Marie-Thérèse. Un jour qu'un personnage de sa cour reprochait doucement à l'impératrice d'avoir honoré Mme de Pompadour d'une lettre de sa main, elle répondit en riant : « J'ai bien écrit à Farinelli ! » Charles III, qui après avoir heureusement gouverné le royaume de Naples devint le meilleur roi d'Espagne qui soit sorti de la maison de Bourbon, conserva à Farinelli toutes ses pensions en disant de lui : « Il n'a jamais abusé de la bienveillance de mes prédécesseurs. »

C'est en 1761 que Farinelli quitta l'Espagne et retourna en Italie. Il y avait vingt-sept ans qu'il en était absent, et il avait alors cinquante-six ans. Une partie de ses contemporains n'existaient plus. Farinelli n'eut pas la permission de revoir Naples, sa ville natale, et de s'y fixer, comme il le désirait, ce qui prouve une fois de plus que la politique n'était pas étrangère à sa disgrâce. Il choisit Bologne pour son séjour, cette ville heureuse et savante où il avait reçu une si bonne leçon du sopraniste Bernachi. Farinelli fit construire à une lieue de Bologne un palais somptueux, et c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie. Il ne s'en absenta qu'une seule fois pour aller à Rome. Farinelli eut une audience du pape Benoît XIV, à qui il parla avec une certaine importance des richesses qu'il avait acquises et des honneurs qui l'entouraient à Madrid. Le pape Lambertini, qui était un homme d'esprit, lui répondit avec malice : *Avete fatta tanta fortuna costà, perche vi avete trovata le gioie che avete perduto in quà;* ce qui veut dire à peu

près : « Parmi les richesses que vous avez acquises là-bas, vous n'avez pas trouvé... ce que vous aviez perdu ici. ».

Farinelli vécut dans son palais, près de Bologne, en grand seigneur, en homme de goût qui avait fréquenté la haute société de son temps, aimant les arts, surtout celui qui avait fait sa fortune. Ses appartemens, richement meublés, étaient remplis des clavecins les plus rares; il avait donné à chacun le nom d'un peintre célèbre. L'un de ces clavecins, qui lui avait été offert par la reine d'Espagne, s'appelait le Corrége; d'autres portaient les noms de Titien et du Guide. Celui qu'il préférait était un clavecin qu'il avait acheté à Florence dans le commencement de sa carrière, et qu'il avait surnommé *Raphaël d'Urbino*. Une salle de son palais était garnie de tableaux des maîtres de Madrid et de Séville. On y remarquait plusieurs beaux portraits des rois d'Espagne ses protecteurs, et celui du pape Benoît XIV. Au nombre des portraits qu'on avait faits de lui, Farinelli conservait celui qui avait été peint en Angleterre par Amiconi, et dont je possède la gravure. Ami du père Martini, l'un des plus savans musiciens du XVIII[e] siècle, à qui il fit cadeau d'une collection de livres rares qu'il avait rapportés d'Espagne, Farinelli recevait dans son palais presque tous les personnages célèbres qui allaient exprès à Bologne pour le visiter. Le docteur Burney, savant anglais à qui nous devons une histoire de la musique, alla voir Farinelli en 1771. Il a consigné dans son voyage en Italie (1) l'entretien qu'il eut avec le célèbre sopraniste. Farinelli regrettait beaucoup le temps heureux de sa faveur à la cour d'Espagne, tout en avouant que les dix premières années qu'il avait passées près du mélancolique Philippe V, en lui chantant tous les jours les mêmes morceaux, avaient été bien dures; mais il était jeune alors, et on regrette toujours *gli anni felici*. Voici comment s'exprime le docteur Burney dans le premier volume de l'ouvrage cité : « Ce sera faire un grand plaisir à tous les amateurs de musique, et surtout à ceux qui ont été assez heureux pour entendre Farinelli, que de leur apprendre que ce grand virtuose vit encore, qu'il jouit d'une bonne santé et de toutes ses facultés. Je l'ai trouvé plus jeune que je ne l'aurais pensé. Il est grand, mince, et se tient à merveille. Il savait déjà que j'avais une lettre pour lui. Il a eu la bonté de me conduire chez le père Martini, dans la bibliothèque duquel j'ai passé une partie de mon temps. Comme je disais que j'avais le plus vif désir de connaître deux hommes aussi célèbres que Farinelli et le père Martini : « Oh! dit le virtuose en soupirant, ce qu'a fait le père Martini restera,... tandis que le peu de talent que j'ai possédé est déjà oublié! »

Cette triste réflexion de Farinelli révèle une intelligence éclairée, peu commune chez les artistes, même les plus éminens. Duclos, qui fit un voyage en Italie en 1767, parle aussi de Farinelli avec considération. « Il y avait alors à Bologne, dit-il, un homme ou plutôt un personnage qui avait joué un grand rôle à la cour d'Espagne : c'était le célèbre castrat Farinelli. Après avoir fait connaître son talent dans les principales villes de l'Europe, il s'était fixé à la cour d'Espagne. Il disait que pendant sa faveur il regrettait sa vie libre et vagabonde,... et que des chaînes, pour être des chaînes d'or, n'en étaient pas moins pesantes. Farinelli, qui est riche, tient

(1) *The present State of Music in France and Italy.*

à Bologne une bonne maison, qui ne le préserve pas de la mélancolie. Il paraît regretter son esclavage, comme il regrettait jadis sa liberté. » Un voyageur allemand, Keyssler, qui visita l'Italie dans les premières années de la carrière de Farinelli, dit de ce grand virtuose : « De tous les chanteurs italiens de nos jours, il n'en existe aucun qui, pour l'habileté de la vocalisation et la beauté de la voix, puisse rivaliser avec Farinelli. Il possède, sans effort, vingt-trois notes d'étendue. Personne ne se rappelle avoir rien entendu de semblable. On est persuadé qu'il a été favorisé par la vierge Marie, pour qui sa mère avait une dévotion particulière. »

Parmi les grands personnages qui vinrent visiter Farinelli dans sa somptueuse retraite de Bologne, il faut citer l'électrice de Saxe. C'était en 1772. Après un grand déjeuner qu'il donna à la princesse, Farinelli se mit au clavecin, et chanta d'une voix qui n'était plus jeune un air de sa composition. « J'assistais à l'exécution, dit Casanova dans ses mémoires, et je vis, non sans quelque surprise, l'électrice enchantée se précipiter dans les bras du virtuose en s'écriant avec exaltation : *Je mourrai contente désormais, puisque j'ai eu le bonheur de vous entendre.* » Ce drôle de Casanova, dont les volumineux mémoires sont un des livres les plus curieux qu'on puisse consulter sur les mœurs de l'Europe au XVIIIe siècle, raconte une anecdote sur Farinelli dont ne parle aucun des nombreux biographes du célèbre sopraniste. Farinelli avait un frère, Richard Broschi, qui fut un compositeur de quelque talent. Il avait écrit pour le virtuose un air devenu célèbre, *Son qual nave,* que Farinelli fit admirer de toute l'Europe. Le grand chanteur avait adopté un fils de son frère Richard; il l'avait marié à une personne de bonne maison, et le jeune couple vivait avec lui dans son palais. Farinelli, qui avait inspiré dans sa vie des sentimens qui peuvent nous paraître étranges, mais que l'histoire des sopranistes a consignés dans ses annales secrètes, s'éprit à un âge fort avancé d'une *belle* passion, c'est le cas de s'exprimer ainsi, pour les charmes de sa nièce. La nièce accueillit assez mal les soupirs de son oncle illustre. Il avait beau lui chanter d'une voix chevrotante *Pallido è il sole* et *Per questo dolce amplesso,* ces deux fameux airs de Hasse, qui avaient attendri Philippe V : la nièce se montra insensible, et n'eut pas besoin de se boucher les oreilles pour rester fidèle à son mari. Furieux du dédain qu'il inspirait, dit Casanova, Farinelli prit une détermination peu digne de son caractère : il fit voyager son neveu, et claquemura sa jeune épouse dans son appartement pour l'avoir constamment sous les yeux. Cette passion malheureuse empoisonna les dernières années de la vie du grand chanteur. Il mourut dans son palais, près de Bologne, le 15 juillet 1782, âgé de soixante-dix-sept ans.

La vie de Farinelli a été racontée par un grand nombre de biographes dans presque toutes les langues de l'Europe. Le théâtre, le roman, se sont emparés de son nom et en ont fait le sujet de fictions plus ou moins heureuses. Tout le monde connaît en France le petit opéra de Gaveaux, *le Bouffe et le Tailleur*, bâti sur une anecdote de la vie du sopraniste que nous avons racontée. Indépendamment du charmant opéra-comique, *la Part du Diable*, dont Farinelli est le héros, Scribe a publié un roman sous le titre de *Carlo Broschi,* où il a introduit le fait curieux de la passion tardive de Farinelli pour la femme de son neveu. Une vie de Farinelli, par le père Sac-

chi, parut à Venise en 1784 (1), deux ans après la mort du célèbre chanteur. Le poète Wieland a publié dans le *Mercure allemand* de l'année 1788 une notice intéressante sur Farinelli. Le voyage en Italie du docteur Burney, ce qu'il dit de Farinelli dans son *Histoire de la Musique*, les ouvrages de Gerber, de Grossi, de Mancini, etc., sont des sources diverses où l'on trouve des renseignemens sur la vie et le talent du célèbre sopraniste. Enfin, dans le second volume de la deuxième édition de sa *Biographie universelle des musiciens*, M. Fétis a résumé avec clarté les faits connus de la vie de Farinelli.

Farinelli a été incontestablement le plus admirable virtuose de l'époque où il a vécu. Doué d'une voix de soprano très étendue, douce, flexible et d'une limpidité sans égale, il reçoit tout enfant les conseils de Porpora, c'est-à-dire du plus excellent maître qu'il y eût alors en Italie. Il débute à Rome à l'âge de dix-sept ans dans tout l'éclat de sa première jeunesse, et il enchante le public par les qualités naturelles qui le distinguent et quelques artifices de vocalisation. Il parcourt triomphalement les grandes villes de la péninsule, se mesure avec les artistes les plus habiles de son temps; mais il rencontre à Bologne un rival redoutable, le sopraniste Bernachi, qui lui révèle une manière supérieure de chanter, dont Farinelli a le bon sens de profiter. A Vienne, où Farinelli se rend pour la troisième fois, en 1731, il trouve dans l'empereur Charles VI un homme de goût qui achève, par ses conseils éclairés, de modifier son style, encore trop brillant. Devenu un chanteur pathétique et touchant, Farinelli quitte l'Italie en 1734, et il se rend à Londres, où pendant deux ans il est l'idole du public anglais. En 1736, la destinée conduit Farinelli en Espagne, et lui ménage la plus grande fortune que puisse rêver un virtuose. Favori de deux rois malades dont il distrait la mélancolie par le charme de sa voix, Farinelli devient un personnage important dont l'influence se fait sentir jusque sur les affaires d'état. Renversé brusquement de la position élevée qu'il avait occupée pendant vingt-cinq ans, Farinelli retourne en Italie en 1761, et se fixe à Bologne, ne pouvant revoir la ville de Naples, qui lui avait donné le jour. C'est dans un beau palais qu'il s'est fait construire à une lieue de Bologne qu'il achève sa brillante carrière, et qu'il meurt vingt et un ans après avoir revu son pays. Riche, célèbre, visité incessamment par les voyageurs les plus distingués de l'Europe, Farinelli ne peut oublier cependant le temps heureux de sa puissance à la cour d'Espagne; il pleure en regardant les portraits de Philippe V et de Ferdinand VI, et il attriste encore ses derniers jours par une passion malheureuse qui est moins rare qu'on ne le croit dans la vie des sopranistes. Un grave reproche pèse sur la mémoire de Farinelli et sur celle de Caffarelli, son condisciple, dont nous aurons à nous occuper une autre fois : riches tous les deux, ces deux célèbres sopranistes, qui remplissent le XVIIIe siècle de leur nom, ont laissé mourir de misère, à l'âge de quatre-vingts ans, leur maître, l'illustre Porpora! Il ne faut pas craindre de le dire, ce n'est guère par les sentimens de reconnaissance que se distinguent ces talens magiques, mais éphémères, qui enchantent toute une génération. Sortis presque tous des classes infimes de la société, les chanteurs et les artistes dramatiques en général qui arrivent au succès et

(1) *Vita del Cavaliere don Carlo Broschi, detto Farinelli*, in-8°.

à la fortune sont saisis tout à coup d'un vertige de vanité qui tarit en eux les bons penchans qu'ils avaient reçus de la nature. L'histoire des virtuoses est remplie d'exemples d'ingratitude, et tel fils de chaudronnier qui gagne cent mille francs à estropier des chefs-d'œuvre dont il ne comprend pas l'esprit ne se souvient plus du pauvre maître qui lui a appris à balbutier la langue divine de l'art.

Né au commencement du XVIIIe siècle, alors que la musique dramatique était aussi presque dans l'enfance, Farinelli fut un phénomène de l'art de charmer les hommes par les prodiges de la voix. Porpora développa l'organe merveilleux qu'il n'avait pas reçu, hélas! de la bonne et simple nature, et il lui communiqua son goût exagéré pour un genre d'ornemens alors très à la mode, *appoggiatures, trilles,* en style d'école, et dont les cantates de Porpora sont aussi chargées que les sonates de Corelli, de Durante ou de Domenico Scarlatti. Le temps, l'expérience, l'exemple de Bernachi et les bons avis de l'empereur Charles VI donnèrent au goût de Farinelli une direction plus sévère : l'artiste simplifia son style, et devint en peu d'années le plus admirable chanteur qu'on eût jamais entendu. Il étonna l'Europe, il gouverna un royaume par les accens pathétiques d'une voix incomparable, et a laissé dans l'histoire un nom qui représente l'âge héroïque de la mélodie et de l'art de chanter.

J'ai eu le bonheur de rencontrer à Munich, en 1826, le vieux ténor Ronconi, le père de l'artiste distingué que nous avons applaudi pendant si longtemps à Paris. Ronconi, qui avait parcouru une carrière brillante comme chanteur dramatique, était alors professeur de chant des princesses de Leuchtenberg, les filles du prince Eugène Beauharnais. Il me donna quelques conseils, et je me plaisais à interroger ses souvenirs sur les grands chanteurs qu'il avait pu entendre. Ronconi m'entretenait souvent de Farinelli, qu'il n'avait jamais vu, mais dont un vieux sopraniste qu'il avait connu dans sa jeunesse lui avait parlé avec enthousiasme, en lui expliquant la méthode qui dirigeait le talent exquis de l'élève de Porpora. Par les écrits de Mancini, qui, dans son livre d'*Il canto figurato,* expose longuement la manière de chanter de Farinelli, par les nombreux détails qu'ont recueillis les voyageurs et les biographes contemporains, par la tradition du vieux sopraniste qu'avait connu Ronconi, et que celui-ci me révélait de sa vieille voix de ténor, j'ai pu me faire une idée du style admirable de Farinelli, chantant au roi d'Espagne Philippe V les deux fameux airs de Hasse, *Pallido è il sole* et *Per questo dolce amplesso.*

P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

LE COMMERCE ÉTRANGER EN CHINE.

Shang-haï, 1er août 1861.

Les affaires de Chine vont mal. On n'a pas à signaler de grands désastres, et pourtant mieux vaudraient peut-être de sérieuses difficultés avec l'espoir

d'un avenir prospère que la triste et morne situation où nous sommes placés. Tout malheureusement semble devoir rester ainsi jusqu'à ce qu'une nouvelle catastrophe, guerre ou révolution, change de nouveau et totalement l'aspect des choses.

La guerre est finie : la Chine a senti durement le poids de notre colère, les traités sont en pleine vigueur, les grands ports du nord sont ouverts à notre commerce, le Yang-tsé-kiang a porté des centaines de navires anglais et américains jusqu'au cœur même de la Chine : cependant le commerce languit et dépérit, et Chinois et Européens sont plus éloignés les uns des autres qu'ils ne l'ont jamais été.

M. Bruce et M. de Bourboulon, le ministre anglais et le ministre français, se trouvent à Pékin : ceci est assurément fort bien; mais l'empereur Hien-foung reste à Zehol, et ne rentrera probablement jamais dans sa capitale, « souillée par la présence des Barbares, » et ceci est assurément fort mal. On dit que le prince Koung le remplace plus que suffisamment, puisque l'empereur est hébété par la débauche, tandis que le prince Koung semble un fonctionnaire zélé et intelligent; mais ce raisonnement n'est au fond qu'un sophisme. Puisque nous avons tant fait pour imposer la présence de nos ministres à la cour de Pékin, c'était pour que nous pussions nous trouver en relations directes avec cette cour, et pour éviter ainsi les lenteurs et les difficultés qui, dans le passé, étaient résultées de l'obligation de s'adresser au gouvernement par des intermédiaires. Or cet inconvénient existe encore. Koung est plénipotentiaire comme l'étaient ses prédécesseurs, qui tant de fois ont bafoué nos agens diplomatiques. S'il ne se permet pas dès aujourd'hui de se moquer de ses collègues les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, c'est qu'il a encore trop peur, c'est qu'il se souvient encore trop bien de la présence de ces brillans soldats qui ont pris Takou, battu San-ko-lin-tsin, brûlé Yun-min-yun, pris Pékin, et qui ont fait un choix si intelligent parmi les objets d'art et de curiosité du palais impérial; mais le souvenir de ce châtiment peut avec le temps perdre de sa puissance, et si le gouvernement tartare survit au coup de grâce que nous lui avons donné, il peut très bien tenter un jour de faire effort pour recouvrer son ancienne indépendance.

Depuis l'ouverture de la Chine jusqu'à ce jour, les Allemands avaient vécu ici sur un pied de parfaite égalité avec les nationaux des contrées ayant conclu des traités avec la Chine. Le gouvernement prussien a eu le dangereux amour-propre de vouloir conclure des traités spéciaux. Il a donc envoyé en Chine un ambassadeur, M. le comte d'Eulenbourg, qui se trouve en ce moment à Tien-tsin, mais qui, malgré tout le zèle qu'il déploie, n'a pas encore pu obtenir ce qu'il demande. Ceci est d'autant plus remarquable que dans le passé le gouvernement chinois n'avait jamais fait de difficultés pour laisser d'autres nations participer aux privilèges qu'il avait été forcé d'accorder à la France, à l'Angleterre, à l'Amérique et à la Russie. Il est probable cependant que le comte d'Eulenbourg finira par emporter le traité qu'il sollicite, car il est doué d'une patience vraiment chinoise, et c'est d'ailleurs un homme fort intelligent, qui saura lancer quelques menaces à propos. S'il était assuré de l'appui de M. Bruce, son succès deviendrait encore plus probable. L'Angleterre est aujourd'hui maîtresse en Chine, et ses fonction-

naires y exercent un pouvoir discrétionnaire. Il semble que l'on devrait associer le nom de la France au nom de l'Angleterre, et que la Russie et l'Amérique auraient bien aussi quelques mots à dire touchant les affaires de la Chine; mais en vérité, en dehors de la Russie, qui a ses ambitions toutes particulières, la seule puissance politique en Chine, c'est l'Angleterre : M. Bruce à Pékin, M. Parkes à Canton, voilà les rois du nord et du sud du Céleste-Empire. La France est fort bien représentée, mais elle n'a rien à représenter, car ses soldats partis, et on ne les tiendra pas ici éternellement, il n'y aura plus dix Français en Chine. La Russie n'entre d'aucune manière en lice avec l'Angleterre; elle arrondit ses territoires au nord et à l'ouest du Céleste-Empire, et ne fait aucun commerce sur la côte orientale, tandis que l'Angleterre ne se soucie nullement de nouvelles concessions territoriales et ne pense qu'aux moyens de développer et d'assurer le commerce de thé, de soie, d'opium et de coton qui se fait dans les ports ouverts aux étrangers. Quant à l'Amérique, le prince Koung prend un ton assez haut avec elle. Instruit sans aucun doute des difficultés contre lesquelles le gouvernement de Washington lutte en ce moment, et sachant que la flotte américaine sera prochainement rappelée des eaux de la Chine, il semble vouloir essayer jusqu'où il peut pousser l'oubli des traités conclus avec les États-Unis. Tandis que les Anglais ont le droit de voyager par toute la Chine et que les mandarins leur fournissent des passeports à cet effet, un Américain qui a voulu se rendre dernièrement à Kiachta a été arrêté et renvoyé, et on lui a signifié qu'il n'avait point la permission de se promener dans l'intérieur de la Chine. Cela ne passera sans doute pas ainsi, mais c'est un premier essai tenté au moment opportun. Que l'occasion se présente, et l'Angleterre et la France auront à se plaindre à leur tour. Aujourd'hui ces pays sont encore très forts ici, trop forts peut-être, car leur attitude est presque une insulte pour le gouvernement chinois.

Dernièrement un haut mandarin de Canton s'est rendu coupable d'atroces cruautés envers des prisonniers. Les commissaires alliés l'ont saisi, l'ont jugé, l'ont destitué et condamné à quarante jours de prison. Cet événement a causé une grande émotion à Canton. Les habitans de cette ville ont été indignés de voir l'autorité de leurs chefs méconnue ; il y a eu presque une émeute; on a jeté des pierres aux soldats étrangers, et les commissaires alliés se sont crus obligés de justifier leur manière d'agir par une notification qui se termine ainsi : « Maintenant que vous connaissez tous les motifs de l'arrestation, laissez la justice suivre son cours. Le magistrat de Pwanyeu a été remplacé dans ses fonctions; que son absence ne soit donc le sujet d'aucune inquiétude. Continuez à vaquer sans crainte à vos occupations journalières sans chercher à troubler la tranquillité publique par de vaines manifestations qui ne pourraient qu'être fatales à leurs auteurs, en attirant sur leurs têtes un châtiment aussi prompt que sévère. » C'est très bien, on ne saurait trop sévir contre la cruauté chinoise; mais que dire d'un gouvernement mis en tutelle de cette façon? Les commissaires alliés trouvent qu'un mandarin se conduit mal : ils le destituent, le condamnent à quarante jours de prison et nomment un autre fonctionnaire à sa place. Qui est maître en Chine? Ne serait-il pas plus simple de mettre une commission alliée sur le trône de Pékin que d'y maintenir le roi fainéant qui

est censé y siéger? *De facto* nous sommes déjà maîtres de la Chine, pourquoi ne pas le devenir *de jure?* Nous sommes bien assez forts pour pouvoir marcher jusqu'au bout dans la voie qui est ouverte.

L'année commerciale 1860-1861 est terminée (30 juin). On a exporté de Chine d'immenses quantités de soie et de thé. Tous les résultats des années précédentes sont dépassés. Les tableaux statistiques publiés à Hong-kong et Shang-haï donnent les chiffres suivans :

Soie. —	Pour l'Angleterre..............	76,644 balles.
	Pour Marseille.................	8,468 —
	Pour les États-Unis....	1,973 —
Thé. —	Pour l'Angleterre...	90,066,160 livres.
	Pour les États-Unis............	28,194,897 —

L'année 1859-1860 avait donné les résultats suivans :

Soie. —	Pour l'Angleterre..............	64,163 balles.
	Pour Marseille.................	5,235 —
	Pour les États-Unis............	1,919 —
Thé. —	Pour l'Angleterre..............	85,560,452 livres.
	Pour les États-Unis............	31,720,827 —

On devrait croire, d'après ces chiffres, que le commerce a prospéré; mais il n'en est rien. Une espèce de fièvre a régné sur les marchés de Chine. Tout le monde a eu peur de ne pas pouvoir acheter assez, beaucoup de personnes ont acheté trop, et presque toutes à des prix qui ne laisseront point de profits.

La raison pour laquelle les soies et les thés n'arrivent plus sur les marchés de Canton et de Shang-haï comme par le passé est la présence des rebelles dans les provinces du Ché-kiang et du Kiang-su. Ils interceptent tous les envois à tel point que ce sont à présent les étrangers qui vont chercher les soies dans l'intérieur de la Chine, au lieu d'attendre qu'on les leur apporte dans leurs magasins. Cette manière de procéder a quelques légers avantages et de sérieux inconvéniens; elle permet au marchand étranger d'acheter quelquefois à de bas prix, mais elle l'expose à des risques assez graves. Jadis la soie était en sûreté du moment où elle était achetée; le marchand ne la payait qu'après l'avoir reçue à Shang-haï ou Canton, où il pouvait la garantir contre les voleurs et l'assurer contre l'incendie. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : on achète bien encore certaines quantités de soie dans les ports mêmes, mais presque tous les marchands sont obligés d'envoyer des agens dans l'intérieur pour y compléter leur *stock*. Or la soie est un article fort cher; pour l'acheter, il faut emporter beaucoup d'argent, et dans l'intérieur de la Chine on rencontre partout des hordes de voleurs et de brigands. Les Européens et Américains qui escortent les convois de soie sont ordinairement des hommes intrépides, et qui, armés jusqu'aux dents, ne s'effraient point de quelques pillards isolés; mais que peuvent-ils faire lorsqu'ils sont attaqués par des hordes de plusieurs centaines, de plusieurs milliers d'hommes? L'autre jour, les bateaux d'une grande maison de commerce de Shang-haï ont été attaqués et pillés. Les voleurs ont fait une bonne affaire; ils ont trouvé 100,000 taëls, c'est-à-dire 800,000 francs. Quelques jours plus tard, un autre convoi a été surpris; les voleurs (c'étaient cette fois des re-

belles) se sont emparés de cinquante balles de soie (pour 120,000 francs). Grâce à l'intervention du gouvernement anglais, une partie de la propriété volée a été recouvrée; mais cela ne se passe pas souvent ainsi.

Les dangers d'être dévalisés ne sont pas les seuls que courent les marchands qui pénètrent dans l'intérieur. Il est impossible d'y inspecter la soie aussi scrupuleusement qu'on le fait à Shang-haï, si on n'y traite pas avec des marchands connus et dont la réputation offre certaines garanties. Il arrive alors souvent qu'un achat qui semblait avantageux en province se trouve une fort mauvaise affaire au moment de l'inspection de la marchandise à Shang-haï. Tout cela est la faute des rebelles, et les marchands sont naturellement unanimes à les maudire du fond de leurs cœurs. Ces gens sont en effet une véritable peste pour ce malheureux pays, et la patience des Anglais, qui sont à présent en contact journalier avec eux, commence même à se lasser. Déjà le principe de non-intervention, que l'Angleterre prétendait vouloir maintenir ici, a été violé à diverses reprises. La défense de Shang-haï était une intervention en faveur du gouvernement tartare. Sans cette intervention, les Taï-ping seraient aujourd'hui maîtres du grand port du Yang-tsé-kiang, et la cour de Pékin ne recevrait pas un quart des revenus qui servent à payer l'indemnité de la dernière guerre franco-anglaise contre la Chine. On va plus loin aujourd'hui : défense expresse est faite aux rebelles de s'approcher de Shang-haï, Housung, Ning-po et des autres villes où résident des étrangers. Les troupes impériales se concentrent là où elles se savent protégées par des forces européennes, portent de là leurs coups aux armées des Taï-ping et trouvent un refuge assuré après avoir essuyé une défaite. Quelques milliers de soldats européens suffisent pour maintenir en respect d'une part le gouvernement impérial, de l'autre le gouvernement révolutionnaire d'un pays de 400 millions d'habitans. C'est incroyable, et c'est ainsi.

Le commerce d'importation n'est pas plus heureux que le commerce d'exportation. On avait espéré que l'ouverture des grands ports du nord et du Yang-tsé-kiang centuplerait la demande des manufactures de Manchester et de Glasgow; mais il n'en est rien. Il est prouvé à présent que les grands marchés de Han-kow et de Tien-tsin ont de tout temps trouvé de quoi satisfaire leurs besoins de produits européens, et qu'en y allant nous ne faisons que remplacer les agens chinois qui avaient l'habitude d'envoyer de Canton et de Shang-haï ce que l'on pouvait vendre à Han-kow et à Tien-tsin en fait de cotonnades anglaises et américaines. Les marchands d'opium ont été également trompés dans leurs spéculations; il se trouve que l'on cultive dans l'intérieur de la Chine le pavot sur une vaste échelle et qu'on y produit de l'opium qui, à cause de son bon marché, peut rivaliser avec les belles, mais coûteuses qualités des Indes. Les marchands d'opium, en l'apprenant, ont bien été un peu désappointés, mais ils ont eu la satisfaction d'avoir trouvé le meilleur argument contre ceux qui les accusaient de démoraliser la Chine. Puisque l'opium est un produit indigène, puisque les Chinois ne dépendent en aucune manière des Européens pour s'empoisonner, si cela leur fait plaisir, ce n'est plus les Européens qu'il faut accuser de la démoralisation de la Chine par l'opium.

Un autre fait auquel on attribue en partie la mauvaise marche des affaires, c'est le régime appliqué à la douane chinoise. Dans ses rapports avec le

commerce occidental, cette douane est actuellement surveillée et dirigée par des fonctionnaires européens au service du gouvernement chinois. L'idée d'un tel arrangement est due à lord Elgin ; le gouvernement chinois en paraît fort satisfait, mais les commerçans étrangers ne le sont point. Le hasard a voulu que les meilleures places dans le nouvel établissement aient été données à des protégés de lord Elgin, à des amis et parens des membres des légations française et américaine. C'est à cette circonstance que j'attribue l'esprit d'hostilité qui dès le principe s'est établi entre les officiers de la douane et la communauté étrangère ; mais depuis lors cette antipathie est allée toujours croissant, elle a même dégénéré en guerre ouverte. Il y a quelques semaines, deux officiers de la douane de Shang-haï ont été condamnés chacun à 500 dollars d'amende pour avoir insulté M. Meadows, le consul anglais. Dernièrement le journal de Hong-kong, le *Daily Press*, qui, dans toutes les discussions locales, se trouve toujours au plus fort du feu, appelait les douaniers des « chiens mercenaires » (*mercenary hounds*), et accusait leur protecteur lord Elgin de s'être vendu au gouvernement chinois (*bribery and corruption*). M. Moreau, le rédacteur du *Daily Press*, est un homme terrible. Rien ne l'arrête, menaces, amendes, prison : il va toujours de l'avant. Les gouverneurs, les missionnaires, les ambassadeurs, les marchands, l'armée et la marine, il n'épargne rien ni personne. Il faut dire cependant qu'il n'est pas le seul à élever la voix contre le *système de lord Elgin*. Au contraire ce système est condamné à l'unanimité par les communautés marchandes des divers ports de la Chine.

Ainsi aux prises avec les rebelles et les brigands dans l'intérieur et avec les officiers de douane dans les ports, les commerçans de Chine sont d'assez mauvaise humeur, et il faut avouer qu'ils ont quelque raison de se plaindre. Le séjour en Chine n'est pas bien agréable, et on ne consent généralement à y rester qu'à la condition d'être largement payé pour sa peine. Or on ne l'est nullement en ce moment, bien au contraire. Beaucoup de commerçans paient cher l'honneur de soutenir leur réputation de négocians à grandes affaires au milieu de toutes ces difficultés, que nous avons jugé utile d'exposer, parce qu'elles caractérisent la situation actuelle de la Chine.

RODOLPHE LINDAU.

***Athènes*, décrite et dessinée par M. Ernest Breton.**[1]

Athènes attire depuis un siècle l'attention des voyageurs et des savans; elle les occupera encore plus d'un siècle. Beaucoup l'ont décrite, beaucoup la décriront de nouveau, non-seulement parce que les découvertes, fortuites ou cherchées, régénèrent le sujet, mais parce que le point de vue, l'intérêt, le goût, se modifient avec chaque génération. Stuart, Revett et les architectes érudits du XVIIIe siècle, qui dessinaient les ruines de la Grèce, ne les considéraient pas du même œil que Blouet et Cockerell au moment de l'affranchissement des Hellènes. Depuis trente ans, le sentiment avec lequel les modernes contemplent les chefs-d'œuvre grecs s'est également modifié, parce que la science a pénétré plus avant et parce que l'art s'est mieux as-

(1) Un vol. grand in-8°, avec planches, gravures et vignettes, chez Gide.

similé l'esprit antique. Les pensionnaires de Rome qui ont relevé après Blouet le plan et les détails des temples de Sunium et d'Égine par exemple se sont bien plus approchés de la vérité que n'avait pu le faire leur prédécesseur. Telle est la loi du progrès, telle est la moralité des études persévérantes.

Athènes, non plus que Rome, ne lassera jamais l'admiration, sous quelque forme qu'elle se présente. Une des formes les plus accessibles aux gens du monde, parce qu'ils trouvent sous un volume restreint une grande quantité de faits et, à côté d'explications claires, des dessins qui les éclaircissent encore, c'est le genre de publication adopté par M. Breton. Il entreprend de décrire Athènes, comme Pausanias l'a décrite, en s'y promenant de quartier en quartier, en nous racontant ce qu'il voit et en dessinant tout ce qui lui semble digne d'intérêt. Les monumens les plus beaux remplissent une ou plusieurs planches; les ruines moins importantes sont reproduites par des dessins insérés dans le texte, et les détails ou les fragmens, les petits objets tels que vases, médailles, terres cuites, inscriptions, sont le sujet de simples vignettes.

Quelle est la portée scientifique de ce livre de M. Breton, où il fait pour Athènes ce qu'il a fait jadis pour Pompéia dans un ouvrage dont les éditions se sont promptement succédé? Il y a deux manières de servir la science, d'abord en la créant, ensuite en la répandant. S'attaquer à un sujet difficile ou inconnu, l'éclairer par des recherches patientes, par des rapprochemens historiques, par des fouilles, par des découvertes matérielles qui entraînent des conséquences théoriques, atteindre le premier la vérité et la démontrer, voilà l'archéologie *militante,* celle qui fait des conquêtes. Toutefois l'effort même, la concentration que demandent des études de ce genre, ne permettent que d'embrasser un sujet restreint. C'est pour cela qu'un lieu aussi riche en antiquités qu'Athènes a déjà été l'objet d'investigations si nombreuses et si diverses, sans que la matière ait été épuisée. Au contraire, ne s'attacher à aucun point particulier, mais les résumer tous, analyser ce qu'ont découvert les savans des divers pays et des divers âges, donner à leurs démonstrations érudites une forme plus rapide et moins technique, être à la fois un docte cicérone et un antiquaire de goût, faire honneur à ses devanciers en attribuant à chacun la part d'éloges qui lui revient, être l'écho désintéressé de leurs opinions, les comparer, les amender quelquefois par des réflexions personnelles, juger les hommes en même temps que les choses, en un mot répandre ce que d'autres ont découvert, tel est le rôle de l'archéologie *critique,* qui s'adresse à un plus grand nombre de lecteurs. M. Breton est un critique, et son livre est un résumé de tout ce qui a été écrit sur Athènes, auquel s'ajoutent les observations de l'auteur.

L'Acropole tient la première moitié du volume : c'est un terrain sur lequel je me garderai bien de m'engager. On se rappelle le siége de cette ville où les assiégés rangèrent devant la brèche ouverte tous leurs prisonniers, bien sûrs que l'ennemi n'oserait tirer sur ses propres troupes. Ne suffit-il pas de nommer les Propylées, le Parthénon, le temple de Minerve Poliade, le temple de la Victoire sans ailes, la grotte de Pan, pour faire comprendre l'intérêt inépuisable d'un semblable sujet? On prétend qu'une commission scientifique sera prochainement envoyée par le roi de Prusse,

avec des fonds considérables, afin d'achever le déblaiement de l'Acropole. Il reste en effet des points inconnus, parce qu'ils sont couverts de terres amoncelées, notamment dans la partie orientale de la citadelle et dans l'angle septentrional des Propylées. Non-seulement le plateau supérieur, mais le pied du rocher, tous les talus qui en cachent la base, recèlent des richesses inexplorées, sculptures, fragmens rejetés par les barbares des différens âges, inscriptions. Si les travaux sont entrepris sur une grande échelle et conduits à leur fin, il est évident que, le sujet étant renouvelé, des publications plus complètes sur l'Acropole seront nécessaires. Ainsi un flot pousse le flot, ainsi une trace efface une autre trace. C'est dans la science surtout que les livres sont rapidement condamnés à l'oubli.

Après l'Acropole, M. Breton parcourt la ville et en décrit les monumens et les ruines : le temple de Thésée, qui a conservé sa frise malgré la redoutable visite que lord Elgin a faite jadis à Athènes, et qui a été transformé en musée par les Grecs modernes; le temple de Jupiter Olympien, dont les colonnes gigantesques, élevées par l'empereur Adrien, surpassent en beauté tout ce que les Romains ont élevé en Italie à la même époque; la tour des Vents, en marbre, de forme octogonale, sur chacun des côtés de laquelle est sculptée l'image d'un des huit vents principaux; le portique de l'Agora, qui nous apprend ce qu'était l'ordre dorique au siècle d'Auguste; le portique des Éponymes, dont les cariatides terminées en serpent ont été retrouvées dans les caves des maisons voisines; le théâtre de Bacchus, le portique d'Eumène, le monument de Thrasyllus, souvenir d'une victoire chorégique; le monument de Lysicrate, type du corinthien grec; le stade, le pnyx, l'aréopage. Comment énumérer tant de restes précieux, tant de souvenirs qui ajoutent à la beauté des ruines? Ceux qui ont vécu plusieurs années au milieu de ces splendeurs chercheront en vain dans l'ouvrage de M. Breton quelque reflet de leur émotion et une chaleur éloquente. Décrire était le seul but que se proposait l'auteur; il ne se départ pas de l'exactitude et de la sécheresse des descriptions. Ses dessins parlent pour lui; mais c'est précisément parce qu'il s'est borné à une exégèse rigoureuse que je me crois fondé à lui adresser un reproche. Pourquoi, dans la seconde partie où il est question de la ville basse, M. Breton a-t-il si souvent consulté et cité M. Pittakis, que nous aimons tous, dont nous admirons le zèle à conserver les antiquités de sa patrie, mais qui n'a pas une autorité irrécusable, parce qu'il substitue ses propres rêves à la réalité et compose autant qu'il se souvient? La science n'admet que les faits démontrés, et elle ne comble pas les lacunes par des fantaisies. M. Pittakis, dans sa passion pour sa chère Athènes, ne souffre aucune parcelle du sol sans nom et sans souvenir. Il faut se défier de ses indications trop poétiques, et je préfère de beaucoup pour mon compte les raisonnemens serrés et les études topographiques du colonel Leake, qu'il eût mieux valu citer plus fréquemment.

BEULÉ.

V. DE MARS.

de l'Acropole.
verts de terres
tadelle et dans
teau supérieur,
e, recèlent des
s barbares des
sur une grande
t renouvelé, des
es. Ainsi un flot
dans la science

les monumens
algré la redou-
été transformé
mpien, dont les
ssent en beauté
ue; la tour des
ôtés de laquelle
ique de l'Agora,
ste; le portique
été retrouvés
us, le portique
ire chorégique;
le, le pays, l'a-
e souvenirs qui
s années au mi-
e de M. Breton
Décrire était le
exactitude et de
mais c'est pré-
que je me crois
nde partie où il
consulté et cité
èle à conserver
écusable, parce
ant qu'il ne sou-
ne comble pas
pour sa chère
souvenir. Il faut
beaucoup pour
hiques du céle-

BEULÉ.

DE MARS.